

Harry Dickson, L'intégrale Tome 7

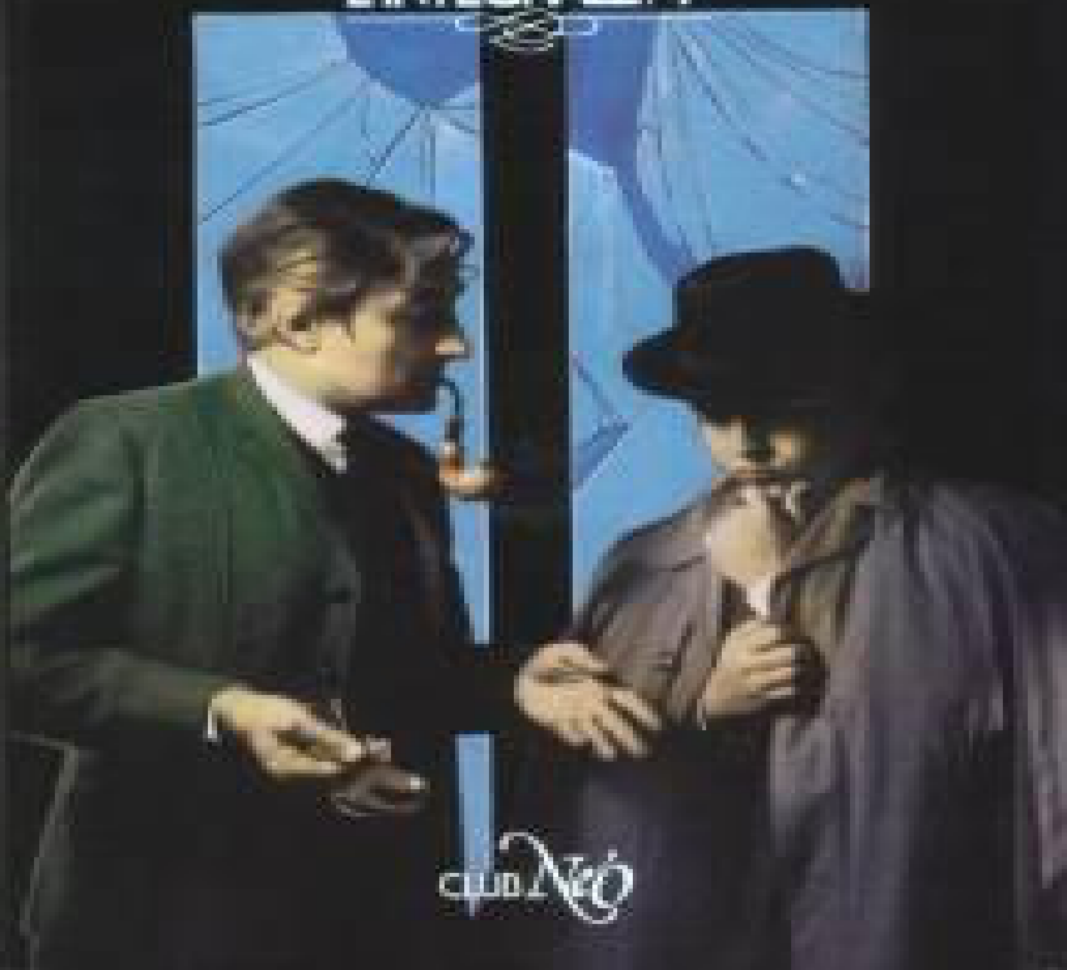
Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean
RAY
HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE / 7



club *Nico*

Jean
RAY

HARRY
DICKSON

L'INTEGRALE / 7

CLUB *NéO*



Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/7

CLUB *Neô*

Table des matières

LES ETOILES DE LA
MORT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LA PIERRE DE
LUNE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 72

LE MYSTÈRE DE LA
FORÊT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 140

L&RSQUO;ÎLE DE LA
TERREUR&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 209

LA MAISON HANTEE DE FULHAM
ROAD&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 278

ON A VOLE UN HOMME&NBSP;!
&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 348

LES ETOILES DE LA MORT

1. Terreur...

Une apothéose soudaine embrasa l'horizon, puis les cargos amarrés au Greenwich Ferry Pier reçurent une secousse, comme si une lame de fond les prenait au travers.

Aussitôt, la grande Fire Station de Ferry Road fut alertée de toutes parts ; huit signaux tremblotèrent à la fois sur les tableaux d'alerte.

— Réservoir deux, réservoir trois, réservoir quatre... annonça le téléphoniste, mais, je veux bien en avaler ma pipe, ce sont les Gas-works tout entiers qui flambent ! Vous parlez d'un calorifère !

Déjà, on entendait le mugissement des bateaux-pompes qui s'apprêtaient à traverser la river.

Toute la voûte céleste, noire encore tout à l'heure, avait pris une sinistre teinte orangée. De l'autre côté du fleuve, Deptford Creek se dessinait dans ses moindres détails, mieux encore qu'à l'heure de la méridienne. Mais, un peu vers sa gauche, c'était l'enfer !

De formidables torches jaillissaient du sol, grillant les nuages de temps à autre, le grondement d'une explosion ébranlait l'atmosphère et les eaux.

La Tamise semblait un fleuve de feu, où se hasardaient les ombres désespérées des cargos, des péniches et des vedettes de la police fluviale.

— Les Gas-works flambent ! tel fut le cri de terreur qui se répercuta le long de la river, de Greenwich vers Limehouse et Shadwell, puis de Greenwich vers la mer.

Nous laisserons quinze divisions de pompiers attaquer de concert l'effrayant foyer, pour nous mettre aux écoutes de ce qui se passe en ce moment dans les bureaux de la direction des Gas-works.

Ces bateaux sont heureusement situés en retrait des usines à gaz, dans Thames Street, mais malgré cela, le cordon de police refoule les curieux bien loin de ses trottoirs.

Directeurs et adjoints sont réunis. Il y a là également deux fonctionnaires de Scotland Yard et des officiers du port.

— Je n'y comprends rien, murmure le directeur principal Mr. Hewitt, dans toute l'Europe, il n'y a pas une usine à gaz mieux préservée contre les dangers d'incendie. Nous avons un service de surveillance spécial et une brigade du feu est à notre disposition, nuit et jour. Et voici que huit réservoirs à la fois flambent !

— Malveillance ? hasarda l'un des policiers.

La mine de Mr. Hewitt se renfroigna.

— Laissez-moi tranquille avec vos suppositions ! Voilà bien les gens du Yard ! Ils vous traiteraient d'incendiaire parce que vous allumez un cigare et d'assassin parce que votre arrière-petit-cousin est mort !

Mais l'officier de police, un petit homme effacé, mais doué d'une voix pointue où perçait un certain entêtement, répliqua doucement :

— Huit réservoirs à la fois, Mr. Hewitt, j'ai bien entendu, *à la fois !*

Mr. Hewitt réfléchit, puis il baissa la tête d'un air accablé.

— C'est juste... au fond, cela ne laisse pas d'être très bizarre.

— Suspect, modifia le petit policier, je trouve que le mot « suspect » est plus exact, Mr. Hewitt.

— Va donc pour « suspect » Mr. Moriss, mais cela ne nous avance guère, bougonna Hewitt.

— Pourrions-nous distraire quelques-uns des hommes de la surveillance de leurs travaux actuels de sauvetage ? demanda Mr. Moriss avec une exquise politesse.

Mr. Hewitt se tourna d'un mouvement brusque vers le standard téléphonique placé dans le petit réduit contigu, et appela l'employé préposé à sa marche.

— Avons-nous encore la communication avec les bureaux secondaires de Deptford Creek ? Je crains que la chaleur ambiante n'ait volatilisé pas mal de fils à la ronde ou que les réseaux aériens ne soient brouillés par la chute des autres.

L'employé s'inclina respectueusement.

— Cette communication est souterraine, sir ; je crois bien que nous pourrions parler, si toutefois la chaleur n'a pas chassé le monde hors des bureaux secondaires qui ne se trouvent pas si loin du foyer de l'incendie.

Tout en parlant, le téléphoniste poussait des fiches et actionnait des leviers d'appel.

— Communication ! dit-il soudain, c'est Mac Girr, le chef d'équipe, il demande de faire vite, car déjà les vitres viennent d'éclater autour de lui.

Mr. Hewitt s'empara de l'appareil.

— Allô, Mac Girr, pouvez-vous atteindre quelques-uns de la brigade de surveillance ? Et qui ?

— Cela tombe à pic, monsieur le directeur, il y a le chef Barkes qui se trouve en ce moment à mes côtés. Il y a aussi le surveillant Hurley qui est devant la porte, mais Dieu seul sait ce qu'il est advenu des autres, je crains qu'il n'y ait des morts à déplorer de ce côté.

— Envoyez-moi Barkes et Hurley, ordonna le directeur, et au pas

de course, hein ?

Mr. Hewitt tendit une caisse de cigares à ses hôtes, et tout le monde y puisa : un silence tomba dans la pièce qui s'emplissait de fumée odorante.

Enfin, des pas pressés résonnèrent dans le vestibule, et deux hommes vigoureusement charpentés se présentèrent devant la porte du bureau.

— Barkes et Hurley, présenta Mr. Hewitt, en désignant des sièges à ses subordonnés.

Les deux surveillants prirent gauchement place, roulant leurs casquettes galonnées d'argent entre leurs doigts épais.

— Avez-vous fait votre rapport, Barkes ? demanda le directeur.

L'interpellé secoua la tête.

— J'ai donné un coup de main aux pompiers, et ils en avaient bien besoin, répondit-il. Le rapport viendra après.

— Rien vu ? demanda brièvement Mr. Hewitt.

Barkes se gratta l'oreille et regarda son confrère Hurley d'un air embarrassé.

— Si j'avais été seul à le voir, je n'aurais rien osé dire, tant cela paraît invraisemblable, mais Hurley l'a vu, lui aussi !

Mr. Moriss manifesta aussitôt le plus vif intérêt.

— Invraisemblable, mon ami ! jubila-t-il. Mais toutes les grandes choses débutent par l'invraisemblable. La T.S.F. et les rayons X par exemple ! Entendre à mille lieues de distance chanter un rossignol dans les arbres et voir à travers une porte fermée, sans se servir du trou de la serrure ! Continuez, mon ami !

Barkes laissa passer ce torrent de paroles en roulant des yeux un peu plus effarés que de coutume.

— Voilà, dit-il, je venais de marquer mon passage à l'appareil de minuterie du poste et je me dirigeais vers les chantiers à la rencontre de la brigade, qui devait en ce moment circuler entre les réservoirs trois, quatre et cinq. Tout à coup, je lève les yeux vers la galerie qui contourne le réservoir deux, et je m'écrie avec colère :

— Vous êtes fou, là-bas ! Descendez et éteignez tout de suite ce mégot !

» Car le salaud, sauf votre respect, messieurs, qui circulait sur la galerie extérieure, fumait ! Je ne pouvais le voir, car la nuit était très noire, et il se tenait collé tout contre la paroi de fer, mais je voyais très bien brasiller sa cigarette.

» Ah ouiche ! Vous parlez d'une obéissance ! J'ai vu la cigarette courir le long de la galerie, et puis, tout à coup, gagner les hauteurs. Comme le bandit arrivait sur la haute plate-forme, je l'ai perdu de vue.

» J'en étais encore à pester et à crier, quand tout à coup, j'ai entendu la voix furieuse de Hurley, ici présent. Lui aussi avait vu des

hommes qui fumaient tout au haut des réservoirs !

— Des hommes ? demanda Mr. Moriss, appuyant sur le pluriel.

Hurley prit la parole.

— C'était notre première ronde de nuit. J'avais cinq hommes avec moi, nous faisons notre tournée ordinaire contre le danger d'incendie, mais ce soir, nous avons des ordres précis pour surveiller les grands stocks de houille en plein air, contre la clôture de Deptford Creek. Des vols de charbon avaient été constatés par-là, ces derniers temps.

— C'est exact, affirma Mr. Hewitt.

— Nous longions donc ladite clôture, continua Hurley, quand le surveillant Pinch, qui marchait le premier, nous a fait signe.

» — En voilà toujours un des lascars au charbon, dit-il, et il ne se gêne pas : il fume !

» En effet, tout au haut d'une colline de houille, une cigarette mettait un point de feu dans l'obscurité.

» — Il me le faut, dis-je doucement à mes hommes. Le terril n'est pas bien grand et nous allons l'encercler. En avant !

» La manœuvre n'était pas difficile, et bientôt l'escouade était postée de façon à ce que le voleur ne puisse lui échapper. Celui-ci restait toujours visible au sommet de la colline, grâce à son mégot allumé. Nous sentions d'ailleurs l'odeur de tabac noir.

— Halte ! s'écria Mr. Moriss, du tabac noir, dites-vous, Hurley, en êtes-vous bien certain ?

— Oui, sir, car on le remarque d'autant mieux qu'il se fume peu chez nous, où l'on donne une préférence marquée au tabac blond et au Navy Cut parfumé.

» Ce genre de tabac, ce sont plutôt les matelots français qui le fument.

— Bien observé, murmura Mr. Moriss, en envoyant un sourire satisfait au surveillant, veuillez continuer maintenant, Mr. Hurley.

— Tout à coup, Pinch a crié « Le voilà ».

» Eh oui, la pointe de feu descendait la colline de houille.

» — Rendez-vous ! ai-je crié à mon tour.

» Il se passa alors une chose bien curieuse : le voleur bondit au-dessus de nos têtes ! C'était incroyable et terrifiant : la cigarette brûlante zébra l'air comme une étoile filante, et puis on ne vit plus rien.

— En voilà des histoires de nourrice, grogna Mr. Hewitt.

— Attendez, monsieur le directeur, je n'ai pas fini l'histoire, continua Mr. Hurley sur un ton de reproche. Dix minutes plus tard, il semblait bien que la folie se fût emparée de notre brigade.

» — Voilà notre voleur sur les galeries du réservoir trois ! cria tout à coup Pinch, à quoi un autre de mes hommes répliqua :

» — Mais non, c'est sur le réservoir quatre !

» — Non, le cinq !

» — Par l'enfer ! Sur tous les trois, il y'a des canailles qui fument ! me suis-je exclamé alors.

» Je donnai des ordres à mes surveillants pour les poursuivre, mais ce n'était pas si facile, les gaillards filaient comme des clowns le long des vertigineuses échelles de fer. On n'en voyait que les ombres fugitives piquées par la lueur tremblotante de leur cibiche.

» Quand mes hommes furent lancés sur leur piste, je partis à la recherche du chef-surveillant, Barkes, et je le trouvai brandissant le poing contre le fumeur inconnu du réservoir n° 2.

Barkes leva la main, redemandant la parole.

— Nous avons à peine échangé quelques paroles que l'air s'embrasait autour de nous. Heureusement que nous avons pu contourner rapidement les hangars des machines, sinon la violence des explosions nous aurait certainement tués. Les réservoirs n° 2, 4 et 5, se contentèrent de brûler, mais les autres ont sauté.

— L'équipe circulait sur les terrains parmi les réservoirs en proie aux flammes, si j'ai bien compris ? demanda Mr. Moriss.

Barkes et Hurley approuvèrent d'un même mouvement attristé de la tête.

— Je crains qu'il n'y ait eu aucune chance de salut pour les hommes, dit Barkes avec un frisson.

— Aucune, fit Hurley comme un écho de douleur.

La minute de silence qui suivit, sembla dédiée à la mémoire de ces hommes morts en faisant leur devoir.

Puis Moriss reprit la parole, comme en s'excusant un peu de troubler un si solennel intermède.

— Nous devons continuer nos recherches, messieurs, dit-il de sa voix polie, voyons, j'ai, pendant que les surveillants faisaient leurs dépositions, jeté quelques notes sténographiques sur mon carnet. Sommes-nous d'accord ?

Barkes et Hurley s'entendirent répéter leurs paroles.

— C'est tout à fait cela, approuvèrent-ils.

— Je remarque, continua l'inspecteur Moriss, qu'il n'est nulle part fait mention d'un réservoir n° 1. Il en existait un, pourtant ?

— Certainement, répondit Mr. Hewitt, mais la cloche à gaz était en voie de réparation, ce réservoir était bien vide de gaz d'éclairage.

— Très bien, cela explique pourquoi il ne flambe pas avec les huit autres.

Soudain, la maison trembla sur ses bases.

— Il me semblait pourtant qu'il ne restait plus rien à sauter, s'écria Mr. Moriss en gardant tout son sang-froid.

— La déflagration me semble plus lointaine, objecta un des

officiers du port.

On entendit un bruit de voix au-dehors, puis des cris de surprise, et enfin des pas rapides. Un des chefs de la Fire Station de la Tamise fit irruption dans les bureaux.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux fonctionnaires du port, nous devons soustraire une partie de notre troupe et disposer de deux bateaux-pompes pour le moins !

— Comment cela ? Mais vos brigades sont déjà insuffisantes pour protéger le quartier d'un anéantissement total ! cria le lieutenant.

— Je le regrette, mais les tanks à pétrole de Millwall Pier sont en flammes !

— Mais c'est fou, c'est insensé ! clama Mr. Moriss, perdant cette fois-ci tout son flegme. S'il faut en croire mes oreilles, tout Londres sera bientôt en feu et en flammes ?

Il ne croyait pas si bien dire, le brave inspecteur Moriss ! Vers la fin de la même nuit, le dépôt d'essence, non loin de Wapping Station, dépôt affecté aux vedettes de la marine royale amarrées dans le Pool, sauta, dévastant des entrepôts et des immeubles jusque dans High Street.

La terreur du feu embrasait Londres.

2. Le réservoir no 1

Harry Dickson, le célèbre détective, encouragea du geste son visiteur à continuer son récit.

— On ne m'a pas révoqué, Mr. Dickson, tout au plus rétrogradé, mais ce n'est pas cette humiliation qui me navre le plus, c'est la mort de mes pauvres camarades, et je vois qu'on ne met rien en œuvre pour retrouver les coupables.

— Voyons, Barkes, répondit Harry Dickson d'un ton conciliant, je crois, au contraire, que la police officielle fait tout ce qui est en son pouvoir pour découvrir le ou les criminels qui ont mis le feu aux Gas-works et ailleurs.

L'ex-surveillant en chef tira nerveusement sur ses épaisses moustaches.

— Je vais vous dire, Mr. Dickson... J'ai été appelé hier dans les bureaux de Mr. Hewitt et, pour la dixième fois, j'ai dû recommencer mes explications. Un des membres les plus influents du conseil d'administration était présent, Mr. Malory, qui était revenu dare-dare de l'étranger à la nouvelle du sinistre.

» Ce Mr. Malory bouillait littéralement de fureur...

» — On ne fait rien de rien pour apprendre du nouveau ! tempêtait-il, Scotland Yard est donc peuplé d'ânes bâtés ?

» — Pourquoi, ai-je dit ne met-on pas cette affaire entre les mains de Harry Dickson. Avec lui, cela ne tarderait guère.

» Mr. Malory tourna alors sa fureur contre moi.

» — Vraiment, monsieur le surveillant en chef, vous vous permettez de donner des conseils ici, alors que je vous tiens, de par votre négligence, pour un des principaux coupables ? Mr. Hewitt, j'oubliais de vous demander si vous avez déjà pris des mesures disciplinaires contre des employés comme Mr. Barkes ici présent ?

» Mr. Hewitt est un brave homme, mais il est à plat ventre devant ses chefs, et Mr. Malory semblait lui inspirer une sainte frousse ; la mort dans l'âme, mon pauvre directeur dut me rétrograder au rang de simple surveillant, et je crois qu'il a dû supplier encore Mr. Malory, pour ne pas me faire révoquer complètement.

— Refaites-moi complètement le récit des événements, dit Harry Dickson sans relever les plaintes du brave Barkes.

Quand ceci fut fait, le détective se renversa dans son fauteuil et bourrant sa pipe, réfléchit. Mr. Barkes respecta pieusement son

silence.

— Barkes, dit-il enfin, si j'entends bien, le réservoir n° 1 n'a pas sauté faute de gaz. L'inspecteur Moriss n'a donc pas enquêté de ce côté-là ?

— Non, et cela me paraît plausible, n'est-ce pas, sir ?

— Certainement, répliqua Dickson avec un sourire ironique, mais je suis ainsi fait, moi : j'agis souvent à l'encontre des autres. Par conséquent, le réservoir n° 1 a tout ce qu'il faut pour m'intéresser. Je désire le voir, Barkes, et, naturellement, sans que personne en ait vent.

— Ce sera facile, Mr. Dickson, dit le surveillant, je suis de garde cette nuit... à moins qu'il ne vous faille la lumière du jour, ajouta-t-il d'un air contrit.

— Mais pas du tout ! Une bonne lampe électrique fera fort bien l'affaire, sans compter que je pourrai passer inaperçu, ce que je désire avant tout. A quelle heure commence votre service de nuit, Barkes ?

— A dix heures, Mr. Dickson, les rondes ne sont plus sévères, puisqu'il n'y a plus rien à détruire : les pompiers ont quitté ce matin les chantiers, le feu étant complètement éteint.

— Puis-je vous trouver sans être vu ?

— Oui, il y a une petite porte qui donne sur une bande de terrain d'alluvions de Deptford Creek. Elle ne s'ouvre que de l'intérieur par un cadenas et des verrous. J'aurai soin de l'ouvrir quelques minutes avant onze heures. Alors vous pourrez entrer, Mr. Dickson, et vous me trouverez à onze heures précises dans un petit poste de minuterie voisin, dont vous verrez luire l'unique lumière dans la nuit. A cette heure, il n'y aura que moi de ronde dans cette partie de l'usine, celle aussi à laquelle appartient le réservoir n° 1, que le feu a épargné.

— *All right !* fit le détective en prenant congé de Barkes.

Une fois seul, il prit quelques lourds infolios dans sa bibliothèque et se mit à les consulter avec soin.

— Des incendies en série monologua-t-il, ce n'est pas un crime très nouveau et ces annales en fourmillent. Mais je ne retrouve aucune analogie dans la perpétration du forfait. Ah, voyons ceci, je savais bien que ma mémoire ne me trompait pas !

Il venait de cueillir parmi des milliers de coupures, une feuille à peu près décollée et copieusement annotée en bleu et en rouge.

— Les étoiles de la mort ! murmura-t-il avec un frisson.

Nous résumerons l'étrange épisode.

Il y avait quatre ans, par une magnifique nuit d'été, les tanks d'essence minérale de la Morgan C°, flambaient brusquement sur la rive droite du Bosphore.

Les gardiens du chantier avaient déposé tous un témoignage identique et fort troublant : quelque temps avant le sinistre, ils avaient

vu des points de feu errant parmi les puissants réservoirs.

Ces lueurs semblaient errer le long des parois accores des tanks et ne pouvaient y être promenées de main d'homme.

La superstition des ouvriers turcs et arméniens aidant, leur fatalisme également, la version fut vite trouvée : des forces hostiles, inconnues, spectrales peut-être, étaient en jeu. On ne pouvait rien contre elles. Les points de braise prirent le nom d'étoiles de la mort.

Cela ne fit pas l'affaire des compagnies européennes qui ouvrirent enquête sur enquête : rien n'y fit.

Mais six semaines plus tard, les étoiles de la mort semèrent la panique tout au long du canal de Suez et les dépôts de naphte devinrent presque tous la proie des flammes. Les gardiens avaient tous vu les terribles et mystérieux astres nocturnes.

Harry Dickson hocha pensivement la tête. Au fond, il n'apprenait rien, si ce n'est qu'un procédé analogue avait été employé pour les Gas-works et probablement pour les tanks de Millwall Pier.

— Bon, voyons d'abord si le réservoir n° 1 ne nous apprend rien, se dit-il en se préparant à partir, car l'heure du rendez-vous avec Barkes était proche.

Tout à coup, le téléphone se mit en branle.

Ennuyé de cette perte de temps, Dickson répondit sans aménité :

— Ici Dickson ! Je suis pressé ! Qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondit une voix aiguë, qu'il ne faut pas vous presser et ne pas perdre de temps à vous promener dans les réservoirs des Gas-works !

Et la communication fut brusquement coupée.

— Loupé ! grommela le détective en sonnant le bureau central.

— Mademoiselle, quel est le poste qui vient de me sonner ? s'enquit-il.

La réponse lui parvint après une recherche de plusieurs minutes :

— Le bureau des Gas-works dans Deptford Creek, Sir !

Harry Dickson poussa un cri de surprise et aussitôt, il forma le numéro des Gas-works au rotary.

L'appel ronfla et ronfla encore, mais personne ne répondit.

Ce ne fut qu'à la quatrième reprise, que l'appareil fut décroché et qu'une voix endormie cria à l'autre bout du fil :

— Il n'y a personne dans les bureaux, que voulez-vous ?

— Police ! dit sèchement Dickson en taisant son nom à dessein, qui êtes-vous ?

— Le surveillant Hurley, sir, mais depuis cinq heures, les bureaux sont fermés, et c'est par hasard que j'ai entendu la sonnerie répétée du téléphone, en passant par le vestibule.

— Pourtant, on vient de me sonner de chez vous.

— Oh ! ce n'est pas possible ! répondit le surveillant avec une surprise qui ne paraissait nullement feinte, il n'y a que moi qui aie les clés du bureau et elles ne m'ont pas quitté.

Harry Dickson avait la réflexion prompte, il résolut de marcher de l'avant.

— Ecoutez, Hurley, je suis Harry Dickson, veuillez voir si vous ne trouvez rien d'anormal autour de vous. Regardez bien !

Quelques secondes s'écoulèrent et le détective entendit l'homme tourner en rond autour de la pièce.

Enfin, Hurley revint au téléphone.

— Rien, Mr. Dickson... ou plutôt si... un bout de cigarette de tabac noir... comme celle, vous savez bien, sans doute...

Hurley n'acheva pas sa phrase, mais poussa un hurlement de terreur :

— Au secours, Harry Dickson ! A la fenêtre ! C'est effroyable ! Cela va entrer ici ! Au secours !

Un fracas de verre brisé retentit, puis un épouvantable cri d'agonie.

— Hurley ! Hurley ! cria en vain le détective.

Il y eut un choc sourd, la chute d'un corps, puis le silence.

Hagard, la sueur froide de l'angoisse aux tempes, Harry Dickson renonça à appeler le malheureux Hurley et alerta Scotland Yard.

— Goodfield ! On tue aux Gas-works ! L'auto de police avec six hommes !

Dix minutes plus tard, l'auto vint quérir Dickson dans Baker Street, et, à grands cris de sirène, parcourut la ville endormie.

— Les bureaux sont déserts, on ne voit nulle part de la lumière, dit Goodfield comme ils arrivaient. J'aurais bien voulu être à la place de Moriss pour faire débiter l'enquête sur les incendies.

— Il vous restera assez de besogne, mon cher superintendant, grommela Dickson... Non, n'enfonchez pas les portes, nous entrerons par la poterne de Creek.

La petite porte signalée par Barkes n'était, en effet, fermée qu'au loquet.

Dickson en tête, les policiers envahirent le chantier.

— Nous trouverons Barkes derrière la butte du sud, près du poste de minuterie, déclara Dickson.

Mais le poste était désert, et malgré les torches électriques brandies de tous côtés, personne ne vint.

Harry Dickson sentit une nouvelle inquiétude lui serrer la gorge.

— Pourvu que rien ne soit arrivé à Barkes, murmura-t-il.

— Voyons d'abord les bureaux, dit le superintendant de police. Ah ! Voici une fenêtre proprement démolie !

» Par l'enfer ! hurla-t-il soudain. Il y avait des barreaux à cette

fenêtre, et regardez-les ! Arrachés, tordus, brisés comme s'il se fût agi de simples fils !

L'ouverture était grande et Dickson s'y engagea, braquant sa lampe.

— Mort ! souffla-t-il en regardant le corps de Hurley gisant contre le mur.

— Et comment ! appuya Goodfield. Mais c'est incroyable, voyez donc sa tête !

La tête du surveillant avait été littéralement tournée dans la nuque, et lorsque les policiers relevèrent le cadavre, un cri d'horreur unanime s'éleva :

— Il n'y a pas un os entier dans tout ce corps ! On dirait qu'il a passé par une broyeuse !

Mais déjà, le détective s'affairait, flairant le plancher poissé de sang, fouillant dans les moindres recoins. Mais il ne trouva pas la cigarette de tabac noir.

Goodfield s'apprêtait à partir quand Dickson le retint.

— Venez avec moi, nous allons voir le réservoir n° 1.

— Comment ? Pensez-vous trouvez quelque chose dans cette boîte à conserve ? se gaussa le policier.

— Certainement, mon cher, répondit le détective, ou plutôt, je crois n'y rien découvrir du tout, et ce serait une première preuve contre l'X criminel.

— Quel étrange propos, Mr. Dickson ! Ne rien découvrir serait autant qu'une preuve ! Cela me dépasse, je n'ai aucune honte à vous l'affirmer.

— C'est bien simple, Goodfield, et je ne désire pas vous faire languir. Si je ne trouve rien dans le réservoir n° 1, pas un bout de cigarette par exemple, c'est que le criminel savait parfaitement que le réservoir était vide de gaz. Or, il se fait qu'un nombre très restreint d'employés étaient au courant du vidange qui venait d'avoir lieu !

— Ah ! voilà, se réjouit le brave Goodfield, c'est simple, en effet. Mon Dieu, je n'y pensais pas, mais comme c'est enfantin et très juste, au fond !

Harry Dickson se contenta de sourire.

Ils grimpèrent la raide échelle de fer apposée contre la paroi de tôle.

Sous eux, par le trou d'homme, l'intérieur apparut, sombre comme un puits de mine.

Goodfield, avant d'empoigner l'échelle intérieure servant à la descente, jeta un regard méfiant sous lui.

— Un homme ! s'écria-t-il tout à coup, holà ! que faites-vous là ! Répondez tout de suite ou je tire !

Harry Dickson se pencha à son tour, puis, avec un grondement

de colère, il se laissa glisser dans le réservoir.

— Ne tirez pas, Goodfield ! Le pauvre diable a déjà son compte, cria-t-il.

— Que me dites-vous, Mr. Dickson ? fit le policier en se hâtant derrière son célèbre confrère.

Harry Dickson ne répondit pas, il venait de trancher une corde au bout de laquelle pendillait un cadavre.

— Pauvre Barkes ! murmura-t-il.

— Et de deux ! gémit Goodfield, dans quel cauchemar vivons-nous !

— La mort remonte déjà à plus d'une heure, déclara Dickson, le corps s'est considérablement refroidi. Le bandit qui opère dans ces parages n'y va pas par quatre chemins !

Tout en parlant, il regardait autour de lui, mais Goodfield fut le premier à faire la découverte.

— Le bout de cigarette, Mr. Dickson ! dit-il triomphalement en ramassant un petit mégot de tabac noir dont l'un des bouts était noirci par la flamme.

Harry Dickson prit la trouvaille, la flaira et ricana.

— Un peu trop frais, déclara-t-il, cette cigarette a été jetée ici il y a bien peu de temps !

— Sans aucun doute, le meurtrier la fumait après ou avant son crime.

— Hypothèse vraisemblable et tentante, mais je regrette de devoir la démentir.

— Et pourquoi ? demanda Goodfield interloqué.

— Parce qu'elle n'a pas été fumée, mais simplement brûlée ! L'assassin ne doit pas aimer le tabac noir !

— Vous voilà de nouveau parti du côté des invraisemblances, fit Goodfield, mécontent.

— Goodfield, vous avez de bons yeux, mais s'ils regardent bien, ils ne voient pas toujours. Regardez comme ce bout est sec ! Jamais il n'a touché une lèvre, et voyez comme le papier est léché par la flamme de l'allumette ou du briquet... oui, du briquet, la cendre est pleine de suie !

— C'est vrai, concéda le superintendant, mais que faut-il en conclure ?

— Que le bandit a eu la même idée que moi... à moins qu'il n'ait entendu ce que je disais dans le bureau tragique : l'absence du bout de cigarette démontrait ce que vous savez... et il s'est hâté de déposer une preuve détruisant la grande preuve ! Aha !

A ce moment, quelqu'un appela du dehors le détective par son nom :

— Mr. Dickson !

Les deux limiers se hâtèrent de sortir du réservoir.

— Mr. Dickson, répéta la voix, dépêchez-vous !

Une silhouette étriquée se profilait dans l'ombre du pied du grand tank.

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ? s'écria Goodfield.

— Je suis Mr. Malory, administrateur des Gas-works !

Les détectives mirent pied à terre et s'approchèrent de Mr. Malory.

— Je suis obligé de vous demander ce que vous faites ici à cette heure, sir, dit froidement Harry Dickson.

— Je viens vous demander de bien vouloir m'arrêter !

— Hein ! sursauta le détective, et pourquoi donc ?

— Peu importe ! Inculpez-moi de l'incendie des réservoirs, répondit froidement l'administrateur.

C'était tellement inattendu que Dickson et Goodfield ne purent trouver une réponse et considérèrent Mr. Malory avec une stupéfaction non dissimulée.

Mais alors, ce dernier montra des signes manifestes d'inquiétude.

— Faites vite ! Mais dépêchez-vous ! Puisque je vous le dis !

— Cela ne va pas ! dit sèchement le détective.

— Comment, cela ne va pas ? s'écria Mr. Malory.

— En effet, ce n'est là qu'une... faveur, que l'on accorde aux créatures coupables de crimes et de délits.

— Ce qui est bien mon cas, puisque je m'accuse de tout ce qui est arrivé ici, aux Gas-works !

— Expliquez-vous... commença Goodfield.

— Est-ce un endroit choisi pour un interrogatoire ? Conduisez-moi à vos bureaux, je l'exige !

Harry Dickson considéra l'étrange bonhomme qui venait de se dresser devant lui, et constata sa fébrilité extraordinaire.

— Soit, dit-il tout à coup, veuillez nous suivre, Mr. Malory.

L'administrateur en chef ne se le fit pas dire deux fois, et entraîna littéralement les détectives vers la porte de sortie.

Au même moment, quelque chose de noir et de lourd passa à deux pouces de la joue de Dickson, frappant en plein le crâne de Mr. Malory qui s'effondra.

— Qu'est-ce qui nous arrive ! rugit Goodfield, qui se sentit soudain éclaboussé par quelque chose de tiède et de gluant.

Harry Dickson relevait déjà Mr. Malory.

— Il est mort, dit-il, sa tête à été littéralement broyée.

— Mais par qui ? Mais par quoi ? s'exaspéra Goodfield.

— Par qui ? Je ne le sais, Goodfield, mais par quoi, cela est plus facile à savoir : regardez-moi cette pierre à vos pieds.

— Pierre ? Mais c'est un morceau de fonte ! Tudieu, tâchez donc

de le soulever, gronda le superintendant en frottant ses mains endolories.

Harry Dickson considéra le puissant bloc de fer.

— Je pourrais le soulever en y mettant du muscle, dit-il, mais quant à le lancer à toute volée... je ne crois pas que le plus fort lanceur de disques l'enverrait à plus d'un yard.

— Et cela sifflait dans l'air comme un caillou ! ajouta comiquement le superintendant de Scotland Yard.

Mentalement, Dickson établit le bilan de la soirée :

— Trois morts à quelques minutes d'intervalle !

Goodfield ordonna une battue en règle du chantier par ses hommes.

Et, comme Dickson le prévoyait, on ne trouva rien, même pas un bout de cigarette de tabac noir.

3. Bow Street n 92b

Mr. Harry Dickson,

Mon nom ne vous dira pas grand-chose, mais si vous voulez prendre des renseignements auprès de la Sûreté parisienne, je pense que vous aurez quelque plaisir à me rencontrer.

Je suppose qu'à l'heure actuelle, vous devez être sur la piste de certaines étoiles... Je ne parle pas « astronomiquement », mais je sais que vous me comprendrez. Eh bien, Mr. Dickson, il y a des années que je les recherche, moi, au firmament sombre du crime !

Si les renseignements vous plaisent, faites-moi signe.

Gustave Fenaux.

Telle était la lettre que le détective venait de recevoir dans son courrier du matin.

— Demandez-moi Paris à Tinter, dit-il à son élève Tom Wills qui l'aidait à dépouiller les nombreuses missives, et que l'on me mette d'urgence en communication avec Mr. Livois, chef de la Sûreté.

Une demi-heure plus tard, la voix lointaine du chef parisien saluait joyeusement son célèbre confrère.

— Monsieur Livois, le nom de Gustave Fenaux vous dit-il quelque chose ?

Il y eut un instant de silence à l'autre bout du fil, puis une exclamation de la part de M. Livois.

— D'où sort-il, celui-là ?

Brièvement, Harry Dickson le mit au courant.

— Mais Gustave Fenaux est un des meilleurs détectives privés que nous ayons jadis eu en France. Un peu vieillot et pratiquant des méthodes désuètes, mais capable et intelligent. Il y a des années pourtant qu'il n'a plus travaillé avec nous, et nous l'avons cru quelque part en province occupé à planter ses choux, car il a pris de l'âge.

Harry Dickson remercia.

— Je vais aller le voir moi-même, Tom, dit-il son adresse se trouve au bas de sa lettre : Bow Street, n° 92b.

— Comment dites-vous, maître ?

Le détective, un peu étonné de cette question, répéta l'adresse.

Tom se gratta le menton d'un air perplexe.

— C'est curieux, cette adresse me dit quelque chose, mais quoi... je me le demande !

Le jeune homme fit des efforts pour ranimer ses souvenirs qui se dérobaient : tout à coup, il se frappa le front.

— Trouvé ! Un vieil original a été à moitié assommé dans cette cambuse et a refusé toute explication à la police, disant que cela ne la regardait pas.

— Ce sera probablement mon Gustave Fenaux, dit Harry Dickson, allons le voir !

Dans la matinée, ils se trouvèrent devant une maison haute et étroite, ni plus ni moins lugubre que les autres demeures qui enlaidissent cette rue sinistre et ténébreuse.

Après avoir carillonné copieusement, puis frappé à tour de bras sur la lourde porte de chêne, hérissée de gros clous de fer, les deux détectives allaient se retirer, de guerre lasse, quand une lucarne s'ouvrit au dernier étage de l'immeuble, et une voix aigre et mécontente demanda ce que lui voulaient les gêneurs.

— M. Gustave Fenaux ? s'enquit Harry Dickson à l'homme dont il ne voyait que le profil maigre et triste, au nez en bec-de-corbin et à la moustache tombante.

— Et que lui voulez-vous ? fut la peu amène réponse.

— Je me crois un peu son invité, riposta malicieusement le détective.

— Je descends !

Il fallut une belle attente à Dickson et à son élève avant d'entendre des pas traînants sur les dalles du corridor, derrière la porte close.

Des chaînes furent tirées, des verrous glissés, puis la porte s'entrebâilla.

— Harry Dickson ? demanda l'homme maigre.

— Pour vous servir !

L'homme était revêtu d'un long *chambercloak*, qui soulignait encore son affreuse maigreur ; ses yeux, noirs comme du charbon, scrutaient attentivement les visiteurs.

— Et que dit cet idiot de Livois sur mon compte ? grinça l'étrange bonhomme.

— Tout ce qu'il y a de bon, puisque je suis ici.

— Allons, c'est bien, on reconnaît donc ma valeur à Paris ! Mieux vaut tard que jamais, mais maintenant, cela m'est égal. Entrez, Mr. Harry Dickson, et vous aussi, jeune homme, Tom Wills, je présume ?

Tom Wills s'inclina poliment en guise de réponse.

A pas lents, Gustave Fenaux précéda les deux visiteurs dans une sorte de parloir mal meublé et plutôt malpropre.

De sa main squelettique, il désigna des sièges branlants.

— Prenez place. Je n'ai rien à boire dans la maison que de l'eau,

et encore est-elle saumâtre. Je ne fume pas, car j'ai les poumons peu solides. Vous savez maintenant que je n'ai rien à vous offrir.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit Harry Dickson avec bonne humeur. Mais probablement, vous avez beaucoup à nous raconter.

— Beaucoup ? Non ! Mais quelque chose tout de même. Vous savez, il y a exactement huit ans que je les cherche, moi !

— Qui donc ? demanda innocemment Harry Dickson.

— Ne faites pas l'ignorant, Dickson, vous savez bien que je veux parler des étoiles de la mort, grommela Gustave Fenaux avec humeur.

Harry Dickson garda le silence et considéra curieusement son interlocuteur.

Rien dans l'homme ne décelait le fameux détective dont avait parlé M. Livois au téléphone ; au contraire, des signes de décrépitude manifeste se découvraient facilement dans sa mine et dans ses attitudes.

Gustave Fenaux, à qui ce bref mais pénétrant examen n'avait pas échappé ricana et frotta ses mains osseuses.

— Oui, je sais comprendre un regard aussi bien qu'une parole, si pas mieux encore, Mr. Dickson ! Livois, cet idiot de Livois, a dû vous raconter des merveilles à mon sujet, et vraiment, je ne suis pas loin de mériter de tels éloges. Mais voilà que vous vous dites : et ce vieux gaga serait le policier devant lequel Livois ôte son bonnet galonné ? Allons donc ! A d'autres !

» Pas vrai, Dickson ? Aha ! laissez-moi rire !

Un rire caverneux qui ressemblait plutôt à un râle qu'à une manifestation de joie, sortit de sa gorge à la pomme d'Adam démesurée.

Le détective n'avait pas bronché, mais quand l'homme se tut, il dit gravement :

— Vous avez dû en voir de dures, mon pauvre monsieur Fenaux. En Turquie, par exemple !

Les yeux du Français étincelèrent.

— Ah ! Vous voilà bien, Dickson ! Il y a quelque part un catalogue du crime dans votre cerveau et vous réussissez à en tirer profit. Eh oui, je les ai vues sur le Bosphore, ces hideuses étoiles qui semaient l'incendie et la mort là où elles luisaient. Cela, les journaux de l'époque vous l'ont appris, mais il y a plus longtemps qu'elles terrifient le monde. Elles ont paru près des sources de pétrole de Bakou et celles qui flambèrent alors brûlent encore ! Elles ont éveillé le grisou dans je ne sais combien de mines de charbon. Elles ont... mais cela suffit ! Qu'elles continuent si cela leur chante, et ce n'est pas moi qui les éteindrai, non, ce que je veux connaître, c'est leur secret. Que sont-elles ? Me l'apprendrez-vous ? Allons, parlez, grand Harry Dickson !

Il y avait de l'ironie, mais également du désespoir, dans ces paroles lancées d'une voix aigre et criarde.

Le détective se passa lentement la main sur le front et son visage ne refléta ni émotion ni sentiment.

— Mais je le pense bien ! dit-il avec calme.

— Il le pense bien ! rugit Fenaux, et quand, je vous prie ? Demain, après-demain au plus tard ? Pourquoi pas tout de suite ?

— Disons dans la huitaine, voulez-vous, monsieur Fenaux ?

— Dans la huitaine ? Huit jours ? Alors que moi, Gustave Fenaux, et je ne suis pas une chiffre, j'ai perdu huit ans de mon existence à tourner en rond pour ne rien apprendre à leur adresse ? L'orgueil vous jouera des mauvais tours, un de ces jours, Harry Dickson !

— C'est pour me dire cela que vous avez voulu me connaître ? demanda le détective avec la même calme bonhomie.

Gustave Fenaux sembla alors se douter de son manque de savoir-vivre, un peu de rouge monta à son front, et sa voix se radoucit.

— Non, Mr. Dickson, je me fais vieux et parfois mon humeur s'en ressent. N'oubliez pas que le mystère des étoiles de la mort a mis un terme à mes plus belles espérances. Le résoudrai-je ? Peut-être... mais alors même, mes forces seront éteintes et je ne vaudrai plus rien, je serai un homme fini. J'ai de la considération pour vous, même de l'admiration. J'ai suivi quelques-unes de vos enquêtes et de vos réussites, je vous ai envié alors, et j'ai dit que je n'aurais pu faire mieux. Ce que j'ai à vous dire, c'est ceci : moi, Fenaux, j'ai perdu mon intelligence, mes forces à poursuivre cet ennemi fantôme qu'est l'animateur des étoiles de la mort. Prenez garde, il pourrait vous en coûter autant, et peut-être davantage : la vie.

— Monsieur Fenaux, demanda doucement Harry Dickson, il y a peu de temps, vous avez été victime d'un attentat dans cette maison même... A-t-il trait à ces fameuses étoiles ?

Le policier français jeta à son confrère un long regard noir.

— Oui ! dit-il brutalement, et ce n'est pas la première fois, ni même la dixième, et ce ne sera pas la dernière !

— Puis-je savoir...

— Rien du tout, s'écria Fenaux. Je veux trouver, *moi*, ne comprenez-vous pas, Dickson, que c'est désormais le seul but de ma vie ? Que si vous éclairez le mystère et pas moi, toute cette vie s'effondre et n'a plus de raison d'être ?

Harry Dickson le considéra avec pitié.

— Mon pauvre monsieur Fenaux, pourquoi ne pas joindre nos efforts ? Vous savez bien des choses, et moi également, je pense connaître quelques détails intéressants.

Gustave Fenaux réfléchit.

— Je ne sais pas, murmura-t-il, laissez-moi réfléchir, je pense bien qu'un peu d'aide de votre part pourrait m'être utile.

— Que pensez-vous de Fred Malory ? demanda Dickson à brûle-pourpoint.

Gustave Fenaux poussa un grognement de fauve en colère.

— Une sale bête, à coup sûr !

Harry Dickson lui jeta un regard étonné.

— Le croyez-vous coupable ? demanda-t-il.

— Coupable de quoi ? De diriger les étoiles de la mort ? Oh ! non, pour cela, il était trop bête et trop lâche. Mais il les a rendues possibles ! Voilà ce que je dis, moi, Gustave Fenaux.

— Vous le connaissiez donc ?

— Certainement ! Il était à Constantinople quand les étoiles y ont surgi, à Port-Saïd également, et encore dans quelques autres patelins du vaste monde. Ah ! la sale bête.

— Permettez, monsieur Fenaux, cela me ferait croire qu'il prêtait la main à ces actes criminels !

— C'est ce qui vous trompe. Les « étoiles » ont surtout voulu l'atteindre, ou plutôt ses entreprises, car qui dit Malory, dit naphthe, pétrole, gaz et charbon. Mais elles ne se sont pas contentées de ce qui pourrait être appelé une vengeance personnelle, elles ont pris goût au crime et ont étendu leur rayon d'action.

— De quoi accusez-vous le défunt Malory ?

— D'une seule chose, Dickson : d'avoir eu peur d'elles !

— Connaissait-il leur nature ?

Gustave Fenaux se mit à rire sauvagement.

— Pas du tout ! Ne vous ai-je pas dit qu'il était bête ? Mais il connaissait l'être formidable qui les anime, et il a eu peur de lui ! Il a vécu dans sa peur ! Je déteste la peur, moi !

Harry Dickson lui posa la main sur l'épaule.

— Et pourtant, vous avez peur, dit-il lentement, vous, Gustave Fenaux, *vous avez peur* !

Le détective français sursauta, puis il se couvrit la face de ses mains amaigries.

— Oui, Dickson, j'ai peur, moi ! Vous l'avez senti ! Vous êtes le premier à l'avoir découvert. Il y a des moments où je ne me reconnais pas moi-même.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? insista Harry Dickson.

Fenaux se tordit les mains avec désespoir.

— Je ne le sais pas moi-même ! C'est horrible, et je ne sais comment le dire.

— Horrible, dit le détective pensivement, ce fut le dernier mot de Hurley, au téléphone. Ecoutez ceci, Fenaux.

Il retraça en peu de mots la fin de Hurley et Fenaux trembla

comme une feuille dans le vent.

— Mort ! Oui, je vous dis, moi, qu'à l'autopsie, on verra que Hurley était mort avant d'être mis en pièces ! Que l'on examine son cœur : *il est mort, d'avoir vu !*

— Et vous, Fenaux, avez-vous vu ?

— Non, pas encore... mais je sais que cela existe. C'est une injure à Dieu, Mr. Dickson ! Et pourtant, je veux voir, moi aussi.

La sueur dégoulinait du visage émacié de Fenaux : Harry Dickson sentit qu'une plus longue conversation lui serait particulièrement pénible et il le quitta sur des paroles de réconfort.

Pendant tout l'entretien, Tom Wills n'avait soufflé mot, mais une fois le coin de Bow Street tourné, il tira son maître par la manche.

— Pendant que vous parliez, maître, je ne suis pas resté inactif et je me suis même permis un petit larcin : tenez, voilà ce que j'ai trouvé dans un tiroir du bureau que je suis parvenu à explorer sans que Fenaux le voie.

Il tendit un objet métallique à Dickson.

C'était un scalpel mangé de rouille.

— Cela a dû être fortement ensanglanté à son heure, observa le détective, mais il y a bien longtemps que cet outil n'a plus servi.

— Et le tiroir était plein d'objets de ce genre, continua Tom Wills.

Harry Dickson fronça les sourcils.

— Etrange... se contenta-t-il de murmurer.

*

L'après-midi se passa en recherches plus ou moins fastidieuses pour les deux détectives. Recherches qui se faisaient dans de lourds tomes reliés en percaline noire, et qui formaient une puissante collection de journaux de toutes les parties du monde.

Quand le crépuscule vint, Harry Dickson débourra pour la vingtième fois sa pipe et se renversa sur sa chaise d'un mouvement qui lui était familier.

Tom Wills le regarda de côté et lut un peu de découragement sur ses traits.

— Rien de rien, maître ? s'enhardit-il enfin.

Harry Dickson haussa mélancoliquement les épaules.

— Mon Dieu, à vrai dire... non.

Tom Wills rougit un peu en disant que lui avait pourtant trouvé quelque chose, mais que c'était trop minime pour intéresser le maître.

— Il n'y a pas de choses minimes dans notre métier, Tom, pontifia le détective à dessein, je vous l'ai dit tant de fois et je crois utile de le répéter encore une fois aujourd'hui. Donc, faites-moi part

de votre trouvaille.

— Hm... répondit le jeune homme, trouvaille... C'est que ce Fred Malory s'appelle en fait Fred Crugh, qu'il a changé de nom il y a quelque douze ans, en adoptant celui de sa mère, et qu'il possède un diplôme de médecin.

Harry Dickson attira vers lui une fiche de papier blanc et se mit à y tracer des signes en silence.

— Oui, dit-il enfin, je me souviens de l'une ou l'autre chose au sujet du docteur Crugh. Pas très reluisantes, il est vrai !

» Non, continua-t-il en voyant Tom Wills se diriger vers une copieuse pile de registres et de cahiers, vous ne trouverez rien à ce sujet, mon petit.

» La justice aurait pu s'en mêler, mais le docteur Crugh-Malory préféra payer la forte somme pour que le silence se fit autour de certaine histoire.

— Et laquelle ?

— Une affreuse affaire de vivisection d'animaux, qui aurait pu valoir au cruel docteur jusqu'à trois ans de *hard labour*. Ajoutez à cela quelques vols de cadavres comme au temps des *Sandbagmen*, et vous saurez pourquoi le docteur Crugh a changé de nom et de situation sociale.

» Il s'est occupé alors surtout d'affaires commerciales ayant trait à divers carburants, et la fortune lui a souri follement de ce côté.

— Conclusion, rien qui vaille la peine d'être retenu dans l'affaire qui nous préoccupe, riposta Tom Wills.

— Peut-être... répondit prudemment Dickson, et le silence retomba dans la pièce obscure.

Tom regarda la nuit bleuir à la fenêtre et les lumières de Londres s'allumer ; du maître allongé dans un confortable fauteuil, on ne voyait que la pipe brasillant doucement.

— Tom, fit-il tout à coup, appelez au téléphone le chef du bureau de police de Bow, et demandez-lui le nom de l'habitant de Bow Street n° 92b, il y a douze ans environ.

Quand la réponse parvint au bout du fil, Tom Wills poussa un cri :

— Non, pas possible !

— Quoi, donc, petit ? demanda le détective avec calme.

— Mais c'est le docteur Frédéric Crugh qui l'habitait alors, cette fichue maison ! s'exclama le jeune détective.

— Je m'en doutais un peu, dit malicieusement Harry Dickson.

— Mais Gustave Fenaux ne nous en a rien dit ! protesta Tom.

— Ce pauvre diable travaille surtout pour lui-même, expliqua Harry Dickson.

— Par intérêt ?

— Je ne le crois pas, par orgueil peut-être, que sais-je ? Gustave Fenaux ne me semble plus jouir de toutes ses facultés, un sentiment morbide le pousse à résoudre un problème, plus que probablement terrifiant. Certainement, il a un secret.

— Et ce secret se trouve dans la maison de Bow Street, 92b, s'écria Tom Wills en se frappant le front. Il y a à peine quelques semaines, il a failli y être assommé, et il a obstinément refusé de laisser la police se mêler de ses affaires.

— Vous méritez un bon point, mon garçon, et même plus d'un. Et maintenant, que pensez-vous des vieux scalpels rouillés ?

— Cela me fait penser que la maison a dû être louée à Fenaux, toute meublée et telle qu'elle était lors du départ de Malory, *donc avec son secret*.

— Vous faites des progrès étonnants, Tom, répondit le maître avec une satisfaction non dissimulée.

— Mais ce secret, voilà le hic... comment l'arracher à Fenaux, se demanda Tom à mi-voix.

— A Fenaux ? Rien à faire, mon gars. Mais j'espère que la maison même sera meilleur prince.

— C'est-à-dire que... ?

— Nous allons faire un petit cambriolage en règle, Tom Wills, et un coup qui frise presque le crime, puisque nous prendrons nos seringues à chloroforme avec nous, à l'intention de ce cher Gustave Fenaux !

4. Intermède tragique

Il y a loin de la coupe aux lèvres.

Tom Wills se leva dans le but de faire de la lumière, et pour atteindre le commutateur, il devait passer derrière le maître quand, d'un geste ferme et silencieux, celui-ci l'arrêta par le bras.

— Chut, fit-il très doucement, ne bougez pas, j'ai mon revolver prêt.

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme sourdement.

— Voici une demi-heure que je ne fume plus. En plus, quand je fume, c'est du tabac très odorant, et que sentez-vous ?

Tom Wills aspira longuement l'air.

— Une fumée toute fraîche et qui... ne sent pas... comme la vôtre, maître !

— Bien ! ne bougez pas, nous sommes peut-être en danger de mort.

— Je vous en prie, dit Tom tout bas, dites-moi quelque chose, qu'y a-t-il ?

— Le tabac noir ! souffla Harry Dickson.

Tom sentit une odeur âcre flotter dans la pièce.

Autant que l'ombre le lui permettait, il fouilla la chambre du regard.

Rien d'insolite n'y était visible ; la porte n'avait pas été ouverte depuis des heures, mais les ombres dans les coins semblaient redoutables.

A cette minute, une maison d'en face s'illumina et les reflets de ses lumières éclairèrent la chambre de travail du détective.

Tom poussa un soupir de soulagement : on ne voyait rien.

Il allait se diriger de nouveau vers le bouton électrique et allumer les lampes quand, pour la deuxième fois, son maître le retint.

— Inutile, murmura le détective, n'oubliez pas qu'en pleine clarté, nous formerions une trop belle cible.

— Alors, cela vient de la rue ? s'enquit Tom. Pourtant, l'odeur du tabac noir ne pourrait de là-bas venir jusqu'à nous.

Pour toute réponse, le détective leva lentement le bras et, du doigt, désigna la fenêtre.

Il y avait là une minuscule prise d'air, que le jeune homme ne se rappelait pas avoir jamais vue ouverte.

Or, aujourd'hui, elle l'était et un mince filet d'air s'infiltrait par-

là dans la pièce, et y apportait l'odeur du tabac noir.

— Pas un mouvement, Tom, ordonna le détective à voix basse.

L'élève suivit des yeux le regard du maître, et le vit fixé sur la petite ouverture. Il vit également que sa main reposait sur son bureau et tenait un revolver braqué dans cette direction.

Comme l'attente se faisait longue ! Du dehors venaient les bruits de la rue pleine de monde, car le temps était au beau fixe, et c'était l'heure où les bureaux et les magasins se vidaient de leur personnel.

— Une heure fort peu choisie pour un attentat ! se dit Tom Wills, et il allait communiquer cette réflexion à son maître, quand sa voix s'arrêta dans sa gorge et une véritable terreur s'empara de tout son être.

Un point lumineux venait d'apparaître à la fenêtre devant la prise d'air ouverte : une des terribles étoiles de la mort.

Mais Harry Dickson aussi avait vu le point igné vrillé dans les ténèbres : rapidement, il leva son revolver et fit feu.

De ce qui suivit, ni lui ni Tom n'eurent grande souvenance : une lueur aveuglante les entoura, puis un tumulte géant hurla.

La rue rouge comme un feu de forge sembla soudain devenue un cratère en pleine éruption. Des cris de frayeur et de démence montèrent, puis des plaintes déchirantes.

Mais ni le détective, ni son élève Tom Wills ne les entendirent. Ils ne virent pas davantage les scènes d'horreur qui emplissaient la populeuse rue.

Ils étaient étendus immobiles et sanglants parmi les débris de meubles du cabinet de travail, tandis que le vent du soir, embrasé par des incendies multiples, entraît librement par les fenêtres déchiquetées.

*

Ainsi eut lieu l'odieux attentat de Baker Street, accompli par des criminels inconnus, à l'aide d'une machine infernale d'une rare puissance.

Il y eut plusieurs morts d'hommes à déplorer et des dégâts considérables, de nombreux blessés prirent le chemin des hôpitaux et des cliniques, et parmi eux, Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Heureusement, les médecins constatèrent que leur vie n'était pas en danger, mais qu'ils seraient condamnés à un repos d'assez longue durée.

Dès que les docteurs leur permirent une visite, ce fut Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, qui vint s'asseoir à leur chevet.

Le brave policier larmoyait ou rugissait de fureur tour à tour, roulant les plus ineptes projets de vengeance dans sa bonne grosse

tête.

— Ainsi, vous ne vous souvenez de rien d'autre que de cette maudite étoile de la mort paraissant à la fenêtre ? s'enquit-il en prenant fiévreusement des notes sur un gros carnet.

— Mon Dieu, Goodfield, gémit Tom, si vous vouliez me permettre de réfléchir un peu plus tard qu'aujourd'hui. Je ne sais pas... si, toutefois, mais c'est d'un bête... quelques secondes avant l'attentat, il m'a semblé entendre un petit air qui se joue encore dans ma tête maintenant : une vieille valse, je crois... *La Valse bleue* :

*Pourquoi sur mon chemin
M'as-tu tendu la main
Pourquoi ne pas n'aimer
Tu sais bien que je t'aime...*

chantonnait Tom en français.

Goodfield prit congé d'eux en secouant la tête : la *Valse bleue*, décidément, ne lui apprenait rien de particulier.

Mais à peine le superintendent fut-il parti que Dickson leva sa tête meurtrie et jeta à son élève un regard reconnaissant.

— Tom, murmura-t-il avec effort, cette valse... je ne me souviens pas de l'avoir entendue. Mais tâchez de vous souvenir : était-ce un piano ou une radio qui la jouait, quelque part ?

Tom se leva péniblement sur son coude endolori.

— Mais non, maître, je crois plutôt que c'était un orgue de Barbarie jouant en sourdine.

Harry Dickson poussa un profond soupir, et Tom crut y discerner une sorte de joie. Il se tourna de nouveau vers le maître qui se rendormait.

— Mr. Dickson, cela vous dit-il quelque chose ?

— Le premier chaînon de la grande chaîne, mon petit Tom... votre souvenir est un pas de géant vers la solution, murmura Dickson d'une voix endormie.

5. Les terribles nuits de Mr. Hewitt

Il fallut aux deux détectives une quinzaine de jours pour se rétablir, mais leur guérison fut parfaite. Quelques cicatrices roses seules persistaient sur leurs corps, souvenirs de l'attentat de Baker Street.

Ils reçurent leur exeat le même jour et quand ils furent retournés à leur home, ils eurent la joie de le retrouver complètement restauré, avec des meubles nouveaux et les livres et les documents remis en ordre et en place.

C'était une attention qui venait de haut lieu et à laquelle Dickson se montra particulièrement sensible.

Mrs. Crown les reçut en pleurant de joie en les voyant rétablis, mais son émotion ne lui avait pas fait oublier ses devoirs de maîtresse de maison et un déjeuner copieux et choisi fumait sur la table.

Après avoir fait largement honneur aux délicieuses grillades, au caviar, aux olives et aux anchois, Harry Dickson annonça que la quinzaine perdue allait être vivement rattrapée.

Déjà la veille, il avait envoyé une missive détaillée à Scotland Yard, et comme il venait d'avaler la dernière gorgée de thé de Chine, Goodfield s'annonça lui-même.

— Mr. Dickson, s'écria-t-il dès qu'il fut entré, j'ai exécuté fidèlement tous vos ordres. Mais je regrette de devoir vous apprendre que, depuis des semaines, aucun joueur d'orgue de barbarie n'a été vu dans les environs.

» Ce mode de mendicité disparaît d'ailleurs de Londres, et se confine dans les quartiers populeux de Soho ou de Poplar. Ceux que mes hommes ont pu atteindre sont tous de pauvres diables sans malice, dont les plus coupables ne le sont que de rupture de ban.

— Je m'en doutais un peu, répondit Dickson, mais je ne pouvais rien laisser au hasard, et je vous étonnerai peut-être, mon bon Goodfield, en disant que votre résultat négatif entre plutôt dans mes visées. Ah ! ce n'est pas un musicien ordinaire que Tom Wills a entendu en même temps que surgissait l'étoile de la mort. Mais qu'importe, je ne crois pas trop m'avancer en vous disant que d'ici peu de jours, ce mystère n'en sera plus un.

— Vraiment, Mr. Dickson ? haleta le superintendant.

— Et l'autre renseignement, Goodfield ? demanda négligemment le détective.

— Ah, oui, concernant le particulier de Bow Street ? Envolé ! Fuit ! Fuit ! comme une fumée ! La maison est fermée et onques n'a revu ce vieux fou ! Serait-ce l'un des bandits ?

Harry Dickson se mit à rire.

— Et qui vous dit qu'il y a des bandits en jeu ?

— Non, mais... vous plaisantez ! Allez-vous me faire délivrer des mandats d'arrêt contre des étoiles, par exemple ?

— Pas le moins du monde, répondit Dickson en riant de bon cœur, mais je ne vois pas encore l'utilité de mandat d'arrêt pour le moment, si jamais il y en avait dans cette affaire.

— De mieux en mieux ! grogna Goodfield, décontenancé.

— Croyez-moi, cher ami, je ne cherche pas à faire le mystérieux, mais le fait est que, tout en me sentant nettement sur la piste du crime, je n'ai pas la moindre idée du genre de criminel que je poursuis. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, rappelez-vous l'affaire de la maison du Scorpion⁽¹⁾ et tant d'autres encore.

— Et qu'allons-nous faire ? s'enquit vivement Goodfield.

— J'aime bien ce « nous », mon brave, cela signifie que Scotland Yard veut être des nôtres. Avez-vous un mandat de perquisition pour la maison de Bow Street ?

— L'attorney général vient de me le signer ce matin même.

— Bravo ! Mais nous allons attendre le soir pour ce faire. Et j'ai toutes mes raisons pour que cela se fasse sans tambour ni trompette, sans que du voisinage, on se doute de quelque chose. Qui est le propriétaire actuel de cette sombre cambuse ?

— Un nommé Evans, un gentilhomme campagnard qui habite au-delà d'Epping, dans la région forestière.

— Avez-vous des renseignements à son sujet ?

— J'ai fait jouer le téléphone hier et ce matin encore. C'est un particulier peu gênant et peu visible qui est venu s'établir dans une petite propriété de la région il y a quatre ans. On croit qu'il a habité les colonies africaines. Comme sa ferme est très isolée et qu'il ne doit de l'argent à personne, on ne s'occupe guère de lui. Il faut dire qu'il y a un tas de gens dans son cas dans ces parages, aussi ne semble-t-il guère bien intéressant.

— Possible, dit Dickson, on verra cela plus tard si nécessité il y a.

— Donc, c'est tout pour le moment ?

— Tout ? Attendez un peu, Goodfield, dit Harry Dickson d'un air bizarre, fumez-vous du tabac noir ?

— Moi ? Que le Ciel me préserve de cette horreur !

Pourquoi me demandez-vous cela ? s'écria le brave policier.

— Parce que votre uniforme est imprégné de cette âcre odeur. Où le mettez-vous la nuit ?

Goodfield sembla plus interloqué que jamais.

— Vous avez l'art de poser des questions sans queue ni tête, Mr. Dickson, dit-il d'un air un peu vexé. Mais pour en revenir à cet uniforme, sachez que c'est ma tunique n° 2, qui est reléguée dans la penderie de mon bureau de Scotland Yard. Je l'ai mise ce matin parce que mon vêtement habituel avait reçu un accroc. Voilà tout ce que je puis vous dire à ce sujet.

— Retirez-vous dans ma chambre à coucher, Goodfield, ordonna le détective, choisissez celui de mes complets qui vous permettra de regagner votre domicile sans paraître trop ridicule et laissez-moi votre uniforme.

De stupeur, Goodfield ouvrit la bouche toute grande, mais le visage de Dickson était si grave qu'il se hâta de lui obéir.

Comme la porte de la chambre à coucher se refermait derrière lui, le détective se frappa violemment le front.

— Voyez-vous que... murmura-t-il en se ruant contre la porte. Goodfield, pour l'amour de vous-même et de nous tous : *ôtez votre uniforme avec prudence !* Comme s'il était en cristal !

On entendit une exclamation étouffée de Goodfield derrière la porte, et quelques instants plus tard, il tendit précautionneusement par la porte entrebâillée le fameux n° 2.

Harry Dickson le prit avec des soins infinis et commença à l'examiner ; tout à coup, Tom Wills vit ses mains trembler.

— Goodfield ! venez vite ! Que je vous montre cela !

Le superintendant parut, en pantalon et en chemise.

Le détective lui tendit une poignée pelucheuse qu'il venait de tirer d'entre l'étoffe et la doublure.

— Savez-vous ce que c'est, Goodfield ?

— Mais de l'ouate, avec laquelle on rembourre les épaules de nos uniformes, répondit Goodfield.

— Une bien dangereuse ouate, en vérité ! Non, mon cher, c'est du fumi-coton ! Une simple claque amicale sur votre épaule et vous sautiez en l'air ! Revêtu de cet uniforme infernal, vous étiez un véritable homme-bombe. Goodfield !

Le pauvre Goodfield poussa un hurlement d'épouvante, et lorsqu'il fut enfin affublé d'un complet de Dickson – qui ne lui allait certes pas comme un gant – il rejoignit rapidement ses amis.

— C'est abominable ! criait-il, ces bandits s'entendent comme personne à jouer avec les explosifs et les matières incendiaires. Mr. Dickson, je vous en prie, ne perdez pas de temps. Traquez-les ! Exterminez-les ! Voyons, ne voyez-vous aucun nom à inscrire sur un des mandats d'arrêt en blanc que je possède et que je tiens à votre disposition sur-le-champs ?

— Non, non, Goodfield, je vous le répète, répondit Harry

Dickson avec un sourire tant soit peu malicieux, ces papiers ne me serviront probablement pas à grand-chose, mais quant à aller vite en besogne, voilà ce que je vous promets. Ce soir, vous m'attendrez, sur le coup de dix heures, dans Bow Street, avec deux bons agents.

— Deux ? Et si je disais une brigade d'élite ? De pareils criminels nécessiteront bien une telle force.

— Pourquoi pas un régiment de Highlanders ? Non, Goodfield, vos deux hommes suffiront amplement. Je pourrais même m'en passer, je crois.

— Comme vous voulez ; à ce soir, Mr. Dickson, il me tarde de mettre la main à la pâte ! dit Goodfield avec énergie.

La journée se passa trop lentement au gré de Tom Wills, qui voyait que son maître se plongeait de nouveau dans la lecture d'un tas de coupures de journaux et d'articles scientifiques.

Mais l'après-midi apporta quelque diversion à son ennui, notamment par la visite de Mr. Hewitt, directeur des Gas-works incendiés.

Mr. Hewitt paraissait anxieux et abattu. On aurait eu quelque peine à reconnaître en lui l'homme dominateur et hautain qui présidait aux destinées de ses vastes usines.

— Bonjour, Mr. Hewitt, dit Harry Dickson sans autre préambule, remettez-vous, j'ose espérer que la fin du cauchemar est proche, pour vous comme pour les autres.

— Puissiez-vous dire vrai, Mr. Dickson, gémit le directeur.

— A propos, à combien d'attentats contre votre vie avez-vous échappé depuis celui de Baker Street où mon élève et moi, nous avons failli laisser la nôtre ?

— Mr. Dickson ! s'écria Mr. Hewitt, pour l'amour de Dieu, que savez-vous ?

— Rien de plus que ce que vous allez m'apprendre sur l'heure, cher monsieur, mais j'ai quelque peu appris à lire sur la mine des gens, et la vôtre est bien défaite, allez. Il n'y a que des gens échappés à un péril terrible et qui en redoutent d'autres encore, qui font une tête comme vous.

Mr. Hewitt se couvrit le visage de ses mains comme s'il chassait une vision d'horreur et ne put balbutier que d'incompréhensibles paroles.

— Je vais vous aider, Mr. Hewitt, continua Dickson avec un regard de pitié sur l'homme effondré et sans énergie qui se tenait devant lui. Fumez-vous du tabac noir ?

Le directeur bondit comme s'il venait d'être frappé par une décharge électrique.

— Du tabac noir... haleta-t-il, jamais... mais comment savez-vous... ?

— Que l'odeur était autour de vous au moment du péril ?

— Oui, oui, c'est vrai ! s'écria Mr. Hewitt.

— Connaissez-vous la *Valse Bleue* ? continua le détective.

Mr. Hewitt ouvrit des yeux étonnés.

— Je ne suis pas musicien, Mr. Dickson, et je ne vais jamais au music-hall, ni au dancing, ni même au théâtre.

— Alors, Tom Wills aura l'obligeance de vous la remettre en mémoire.

Le jeune homme s'exécuta de bonne grâce.

Pourquoi sur mon chemin

M'as-tu tendu la main...

Il ne dut pas terminer le couplet, car déjà Mr. Hewitt s'était remis à crier :

— C'est inouï ! Comment savez-vous ? J'ai entendu cet air infernal avant que...

— Allons, racontez-nous cela, Mr. Hewitt, demanda Harry Dickson.

— Cela ne sera pas long, Mr. Dickson, mais ce ne sera pas moins incompréhensible et terrifiant. Il y a exactement huit jours de cela. J'avais travaillé assez tard, et il était minuit sonné quand je me retirai dans ma chambre à coucher.

» Je suis célibataire et n'ai que deux vieux domestiques qui ne sont pas habitués à veiller, mais qui se couchent tôt.

» J'allais m'endormir quand un air traînard joué par un orgue de Barbarie retentit presque sous mes fenêtres.

» Cela m'agaça et je résolus de dire son fait au gêneur nocturne.

» J'ouvris la fenêtre toute grande et regardai dans la rue. Middelton Street, où j'habite, est solitaire à cette heure. Je fus donc bien étonné de voir la rue complètement vide, et pourtant la valse continuait, triste et lente ; en même temps, je sentais l'odeur écœurante du tabac français, dit tabac gris ou tabac noir.

» Pour le moment, je n'étais qu'intrigué, mais jugez de mon effroi quand, en me penchant davantage je vis des points lumineux voltiger autour de moi, comme si des étoiles errantes étaient descendues jusqu'à quelques yards au-dessus de ma tête.

» — Les étoiles de la mort ! m'écriai-je.

» Au même instant, ce fut comme si un être invisible me prenait à la gorge.

» Mais ce n'était pas une créature vivante qui venait de m'assaillir, mais une atroce vapeur verdâtre qui s'élevait en colonne au milieu de ma chambre, et qui obscurcissait déjà la lampe allumée au-dessus de mon lit.

Mr. Hewitt se tut un instant pour reprendre profondément haleine.

— J'ose dire, Mr. Dickson, que je suis un homme aux résolutions promptes ; je me rendis compte immédiatement que, si je faisais un pas à l'intérieur de ma chambre, je tomberais victime de l'effroyable gaz asphyxiant.

» J'habite au premier étage au-dessus de l'entresol qui est pourvu d'un petit balcon. Résolument, j'enjambai le rebord de la fenêtre, et je me laissai choir sur ce balcon. Au-dessus de moi, les étoiles de la mort évoluaient comme des lucioles et je crus entendre d'étranges cris de colère.

» Fort heureusement, la porte-fenêtre du balcon n'était pas fermée, et d'un bond je fus à l'intérieur.

» Quand j'eus alerté mon personnel, je me risquai prudemment dans ma chambre à coucher mais, sans doute à cause de la fenêtre ouverte, je ne trouvai plus trace de gaz délétères.

— De gaz, soit, l'interrompit Dickson, mais rien d'autre ?

— Une légère brûlure du tapis...

— Et pas un petit bout de cigarette ? demanda le détective.

— Si, Mr. Dickson, le voici !

Harry Dickson prit le mégot et grogna de satisfaction.

— Je m'y attendais bien ! Ne trouviez-vous pas étrange, Mr. Hewitt, que les soi-disant étoiles pussent évoluer comme en plein ciel ?

— Je me le suis dit, en effet ?

— Il y a sans doute tout un faisceau de fils téléphoniques qui longe la façade de votre maison, à la hauteur des étages supérieurs ?

— C'est tout à fait exact, Mr. Dickson, répondit le directeur, ahuri.

— A cela aussi, je m'attendais ! Ah ! il y a des canailles rudement habiles de par le monde, Mr. Hewitt, dommage qu'elles fassent un si sinistre emploi de leur intelligence.

— Mais qui ? demanda le directeur, intrigué.

Harry Dickson fit un geste évasif.

— L'heure n'est pas venue pour le dire, Mr. Hewitt, mais elle est bien proche. Voulez-vous me conter le second attentat ?

Mr. Hewitt frissonna comme si un hideux souvenir lui revenait.

— Ce n'est pas un attentat à proprement parler, Mr. Dickson, c'est quelque chose que j'ai entrevu hier soir, comme je travaillais à mon bureau.

» J'ai vu quelque chose me regarder à travers la fenêtre : quelque chose que je ne puis décrire, un visage... non, je ne sais, mais une laideur effrayante, une figure inachevée ou décomposée... Je ne puis m'exprimer mieux.

Harry Dickson hochâ la tête.

— J'ai l'impression, Mr. Hewitt, que vous ne pourriez pas mieux me dépeindre la chose apparue, répondit pensivement le grand détective.

Le directeur s'était tu et passait un mouchoir sur son front baigné de sueur.

— A quel étage se trouve votre bureau, Mr. Hewitt ? demanda Dickson.

— J'attendais cette question, Mr. Dickson. Depuis l'incendie, nous avons dû procéder à quelques changements provisoires, et mon bureau personnel se trouve au second, ce qui représente une belle hauteur.

— Aucune trace d'échelle ou d'escalade, sans doute, demanda brièvement le détective, et pas le moindre bruit, n'est-ce pas ?

— Tout juste !

— Bien !

Le mot tomba froid et bref, comme un couperet. Tom Wills et Mr. Hewitt purent lire une vive satisfaction sur le visage de Dickson, et Tom en fit la remarque.

Le détective se contenta de se frotter énergiquement les mains en disant que tout concordait, que tout était dans l'ordre des choses, et au surplus de la plus saine logique – ce qui eut le don de faire béer de surprise le hautain Mr. Hewitt.

Harry Dickson fit apporter du whisky, de l'eau de Seltz et des cigares et invita son visiteur à se rafraîchir.

Un large *highball* était le bienvenu et un peu de couleur revint sur les joues pâlies du directeur des Gas-works.

— Maintenant, Mr. Hewitt, dit Dickson en reposant son verre vide, parlez-moi de Mr. Malory, qui fut de son vivant un de vos principaux administrateurs, si je ne me trompe.

Le visage du visiteur se rembrunit. On voyait manifestement qu'il lui en coûtait de parler du défunt.

— Médire d'un mort n'est pas digne d'un gentleman. Mr. Dickson, mais pourtant, je vous dois la vérité. Feu Fred Malory était un homme intelligent, mais cruel et sans cœur ; je crains qu'il ne fût également sans scrupules, bien que je n'en possède pas la preuve absolue.

— Expliquez-vous, autant que cela vous semble possible, demanda Harry Dickson.

— Il nous était précieux entre tous nos collaborateurs. N'avait-il pas découvert un procédé nouveau et fort peu coûteux pour l'extraction du gaz de houille ? Mais il essaya un jour de faire servir nos laboratoires à des recherches que la loi et nos statuts défendaient strictement.

— Lesquelles donc ?

— Sur les gaz asphyxiants, dit Mr. Hewitt après une courte hésitation.

— Et sur des explosifs ? compléta Dickson.

— Je le crains, car nous avons trouvé dans les laboratoires des matières qui n'auraient pas dû y être, la nitroglycérine, et même des échantillons de trinitrotoluène.

— *All right !* s'exclama joyeusement Dickson. Et, cher Mr. Hewitt, l'incendie de vos réservoirs pouvait-il procurer un bénéfice quelconque au sieur Malory ?

— Quant à cela, non, Mr. Dickson, bien au contraire, les diverses compagnies d'assurances ne couvrent que bien imparfaitement nos pertes.

— Bien !

Pour la seconde fois, ce mot dénotait une vive satisfaction, incompréhensible pour Tom Wills et Mr. Hewitt qui s'interrogèrent du regard.

— Mr. Malory résidait beaucoup à l'étranger ? demanda nonchalamment Dickson.

— Beaucoup. Il a passé tous les pays du monde, et pendant plusieurs années, il a habité la Turquie.

— Je crois que lors du sinistre des Gas-works, il était à l'étranger, mais où ?

Mr. Hewitt secoua la tête. Il n'en savait rien, si ce n'est que Malory avait fait une apparition bien brusque au lendemain de l'incendie.

— Mr. Hewitt, dit Harry Dickson en se levant enfin, je crois que l'ennemi et les étoiles de la mort, en s'en prenant à vous, n'ont eu d'autre but que de vous empêcher de venir me raconter tout cela.

» Il y a autour de nous quelqu'un qui désire éperdument garder un secret, qui est déjà fortement compromis. Cela, j'ose vous le dire, foi de Harry Dickson !

Sur le seuil de la porte, Harry Dickson, comme frappé d'une idée subite, fit signe à Mr. Hewitt d'attendre encore.

— Vous avez connu Fred Crugh à l'université, Mr. Hewitt ?

Le directeur se retourna brusquement, livide et tremblant.

— Oui, je l'ai connu à Cambridge, puis ici à Londres, c'est vrai, dit-il d'une voix indistincte.

— Au fond, vous lui devez votre situation aux Gas-works ?

Mr. Hewitt s'appuya contre le mur.

— Qui vous l'a dit !... je ne crois pas que...

Harry Dickson lui jeta un regard profond où se lisait de la pitié.

— Il y a quelques années, Mr. Hewitt, vous étiez un médecin sans clientèle de qui Crugh Malory fit, du jour au lendemain, un

directeur d'usine aux appointements quasi fabuleux.

Mr. Hewitt tremblait comme une feuille.

— Notez que je ne vous accuse de rien, Mr. Hewitt, dit Dickson doucement, je suis convaincu que vous êtes un honnête homme. Mais je crois aussi que cette largesse de Malory avait une raison. Il désirait votre silence ! Sur quoi donc, Mr. Hewitt ?

Le directeur roulait des yeux hagards.

— Non, non, ne me jugez pas si mal ! Je ne sais rien, mais j'ai voulu faire croire à Malory que je savais quelque chose.

Un silence très lourd tomba. Mr. Hewitt s'était avancé au milieu de la chambre ; cet homme fort et hautain semblait devenu par magie un vieillard décrépît et débile.

— J'attends, dit simplement Dickson.

Mr. Hewitt se mit à parler à voix basse, rapidement, comme s'il avait hâte d'achever une confession qui devait lui peser depuis longtemps.

— J'étais, comme vous venez de le dire, un médecin sans clientèle, j'avais une petite situation de prosecteur à l'amphithéâtre de dissection d'un hôpital de Londres, ce qui me permettait tout juste de ne pas mourir de faim. J'avais eu l'occasion de rendre quelques services à mon confrère le docteur Crugh, qui devint plus tard Fred Malory.

— Passons, dit Dickson, je crois que c'était en volant quelques cadavres pour son compte à la morgue de l'hôpital et en lestant les cercueils de pavés, n'est-ce pas, docteur Hewitt ?

Le pauvre homme baissa la tête.

— C'est vrai, mais j'étais tellement pauvre ! Un jour que j'étais absolument dénué d'argent, je suis allé le trouver pour lui demander du secours. Quand j'ai frappé à sa porte, il n'a pas ouvert. Mais je connaissais une petite porte dérobée dans une ruelle voisine, qui, par une suite de courettes, abandonnées, pouvait donner accès à sa maison.

— Oui, pour l'entrée des sujets de dissection, dit Dickson, continuez, docteur.

Il insista particulièrement sur ce titre de docteur, au point que Mr. Hewitt baissa la tête davantage, comme sous le poids de la honte.

— Je suis donc entré. Mais comme je faisais quelques pas dans le vestibule, j'ai été saisi par des plaintes affreuses. On torturait un homme, il n'y avait pas à en douter ! Fou de colère, je me suis élancé vers le laboratoire. La porte en était fermée, des hurlements de damné s'élevaient derrière elle...

» J'ai frappé violemment, et j'ai entendu Crugh pousser une exclamation de terreur, puis une autre voix... ah ! c'était horrible.

» Comme je menaçais d'enfoncer la porte, Crugh a daigné

l'ouvrir après un temps fort long, pendant lequel je l'ai entendu déplacer des meubles très lourds.

» L'autre voix s'était tue ! Quand je suis entré, il n'y avait que Crugh dans la pièce, mais il ruisselait littéralement de sang frais et sa table en était éclaboussée.

» — Hewitt, me dit-il, ce qui s'est passé ici, fut dans l'intérêt de la science. Voulez-vous oublier ce que vous avez pu voir ou entendre ? Vos conditions seront les miennes.

» ... J'ai exigé une vie à l'abri de tout souci matériel, Mr. Dickson... j'ai tout dit, je vous le jure.

— Non, dit Harry Dickson, car vous aviez reconnu la voix derrière la porte, celle qui vous implorait, docteur Hewitt.

— C'est vrai, Mr. Dickson, dit Hewitt en un souffle.

— C'était ? demanda implacablement le détective.

— Peter Albernon, un jeune étudiant très pauvre et sans famille qui l'aidait dans ses travaux.

— Et qui a disparu, n'est-ce pas ?

Mr. Hewitt ne répondit pas.

Après un nouveau silence, le détective demanda :

— Vous parliez tout à l'heure de l'intelligence de Malory ? Le considérez-vous comme un vivisecteur cruel et vil ou comme un savant ?

Hewitt se redressa.

— Un savant, un grand savant, devant la science duquel je m'incline, l'admirant tout en frémissant d'horreur.

— Docteur Hewitt, dit Dickson d'une voix particulièrement grave, en refusant votre secours à un malheureux qui vous appelait dans je ne sais quelle affreuse détresse, vous avez commis une lâcheté sans nom. En faisant acheter votre silence, votre mauvaise action est devenue une forfaiture. Mais je veux croire en votre remords, rachetez votre terrible erreur.

— Je le veux ! Oh ! je le veux de toute mon âme ! s'écria Mr. Hewitt.

— Je vous crois et vous en donne l'occasion. Vous allez marcher avec nous contre le péril des étoiles de la mort. Et notez que, ce faisant, vous travaillez encore pour votre sécurité personnelle !

» Je suis revenu quelque peu sur l'idée que j'ai émise tout à l'heure. Les étoiles de la mort vous poursuivent *par vengeance* ! Et je ne puis leur donner complètement tort, malgré leurs crimes antérieurs. Mais qu'importe ! Vous allez partager les dangers qui nous attendent.

— Oh ! merci !...

— Ne me remerciez pas trop vite, l'épreuve sera lourde pour vous. Ce soir, vous serez à dix heures devant le numéro 92 de Bow Street.

- La maison du docteur Crugh ! s'écria Hewitt en blêmissant.
- Oui, là où vous avez signé le pacte avec ce démon.
- Mr. Dickson, j'y serai, dit Mr. Hewitt d'une voix ferme.

6. La maison du mystère

Dix heures. Dans la brume, un haut-parleur répète le lamento du carillon de Westminster et la grave sonorité de Big Ben. Le *fog* enfume Londres, trouble les formes, brouille les lumières.

Les policiers de Scotland Yard ont quelque peine à reconnaître les silhouettes qui surgissent du brouillard et s'approchent d'eux.

Harry Dickson, Tom Wills et Mr. Hewitt sont présents à l'appel. Goodfield leur souhaite la bienvenue. Il a hâte de se mettre à l'œuvre et le dit au détective, qui se dirige vers le numéro 92 b de la rue.

— Uniforme n° un, Goodfield ? demande Dickson avec une pointe d'ironie.

— Et comment ! s'exclame le brave homme, celui-là, au moins, ne m'enverra pas dans la lune !

Et précautionneusement, il tâte du doigt les épaules de sa vareuse.

L'heure des bons mots était close, celle d'un travail hasardeux commençait.

Harry Dickson sortit de la poche de son ulster la mignonne trousse de cambrioleur que nous lui connaissons et explora la serrure d'un crochet expert.

Un déclic se fit entendre, mais la lourde porte résista.

— Les verrous sont mis, expliqua le détective.

— Alors, c'est que l'homme est encore là-dedans... mort peut-être, opina Goodfield, et ses agents approuvèrent de la tête.

Mr. Hewitt intervint.

— Vous savez qu'il y a une petite porte dans la ruelle traversière, Mr. Dickson, murmura-t-il.

— C'est ma foi vrai, répondit celui-ci, allons voir.

Ils s'engouffrèrent dans une venelle étroite où s'ouvraient des portes de service et des portails de remises et d'écuries.

— La voici, dit Mr. Hewitt à voix basse, en désignant un mince portillon de bois déteint, je reconnais bien ce passage.

Un seul tour de clé suffit à faire fonctionner une serrure des plus primitives, puis à faire crier la porte sur ses gonds rouillés.

Une odeur de moisissure, un souffle de crypte bondit sur eux, du fond d'une enfilade de courettes obscures.

Mr. Hewitt, sans souffler mot, avait pris la tête de la file.

Tom Wills fit fonctionner sa lampe de poche, mais Hewitt se

retourna brusquement vers lui.

— Pas de lumière, je vous en prie ?

— Pourquoi ? Que craignez-vous ? la maison est vide, demanda Tom Wills.

— Faites ce que vous dit Mr. Hewitt, ordonna Dickson d'une voix mécontente.

Le détective dépassa les autres et arriva à la hauteur du directeur.

— Vous croyez à une présence ? demanda-t-il très bas.

— Oui, Mr. Dickson, sentez-vous l'odeur ?

— Du tabac noir, murmura le détective, en effet...

— Ce n'est pas tout, dit Hewitt en tremblant violemment.

Harry Dickson fit signe à ses compagnons de s'arrêter et huma l'air ambiant.

— Une odeur de fauve, dit-il enfin.

— C'est cela... oh ! c'est terrible ! Si Dieu voulait m'épargner cette épreuve...

— Laquelle ? Voyons, l'heure n'est pas aux réticences, Mr. Hewitt, dit Harry Dickson avec impatience.

— Je ne sais rien, vous dis-je, riposta Hewitt avec désespoir, je me doute de quelque chose, mais c'est tellement affreux que je n'ose pas y croire.

— Alors, continuons, dit Dickson sèchement en tirant son revolver.

Hewitt se mit à trembler.

— Oh ! je vous en supplie, ne tirez pas !

Harry Dickson s'approcha tout près de lui.

— Je *crois* comprendre, docteur, mais je dois à mes amis de les protéger contre n'importe quel péril ! Marchons !

Une puissante grille, lourdement cadénassée, leur barrait le chemin. Le détective se munit d'une minuscule lime à froid, un chef-d'œuvre du genre, et entama le métal.

Cela fit à peine un bruit de grignotement de souris, puis la grille s'ouvrit sur des gonds baignés d'huile.

La dernière cour traversée, les policiers se trouvèrent devant un haut et étroit perron de pierres bleues qui menait vers une porte ouverte à deux battants. Ils étaient dans la maison de l'ex-docteur Malory.

Cette fois, Mr. Hewitt ne s'opposa pas à ce que des lampes fussent allumées. La demeure fut rapidement parcourue. Elle était vide et silencieuse, une épaisse poussière traînait sur toutes les choses ; seul le parloir où Gustave Fenaux avait reçu Harry Dickson et son élève témoignait d'un peu d'entretien.

Quand ils furent de retour dans le vestibule, Tom Wills laissa

éclater sa surprise :

— Pourtant, Fenaux habitait la maison et c'est comme si elle n'avait pas été habitée depuis des années ! A l'étage, les matelas et les bois de lit sont pourris, et personne n'y aurait pu dormir. Regardez ces foyers : ce ne sont plus que des amas de rouille, je vous dis que depuis dix ans, on n'y a pas fait de feu.

— Fenaux n'habitait pas ici !

C'était Dickson qui venait de parler. Ils se tournèrent tous vers lui, et Goodfield ne cacha ni sa stupeur, ni son incrédulité.

— Et où donc Mr. Dickson ? questionna-t-il un peu aigrement.

— On y reviendra tout à l'heure, riposta Dickson ; pour le moment, Mr. Hewitt va nous montrer le chemin du laboratoire.

— Mais nous avons vu toute la maison ! s'écria Goodfield.

— Pas du tout, dit Harry Dickson. N'est-ce pas, Mr. Hewitt ?

— C'est vrai, acquiesça sourdement le directeur des Gas-works.

Il était d'une pâleur telle que Dickson crut qu'il allait s'évanouir.

— Souvenez-vous de votre promesse, lui souffla le détective. Mr. Hewitt se raidit et s'avança délibérément vers un angle du corridor.

A une patère isolée pendait une vieille harde que Mr. Hewitt arracha et jeta au loin ; puis il empoigna à pleines mains la patère et tira sur elle. Une porte merveilleusement dissimulée s'ouvrit sur un trou d'ombre.

— C'est un escalier en spirale, murmura Hewitt, il y a onze marches exactement, ne faites pas de lumière.

L'escalier fut descendu sans encombre, et après avoir parcouru quelques mètres en palier, les policiers se heurtèrent à une porte blindée.

Tom, qui avait pris les devants, recula soudain.

— Attention, cette porte n'est pas fermée... Regardez, il y a de la lumière derrière elle.

Mais Goodfield perdait patience. Sans dire un mot, il s'avança et, d'un geste prompt, il ouvrit la porte toute grande.

Une vaste pièce blanche apparut devant eux, éclairée par une puissante ampoule baissée au-dessus d'une table dallée de marbre blanc.

Une lourde fumée de tabac flottait autour de la lampe.

— Le tabac noir ! murmurèrent les hommes, plus terrifiés que si une monstruosité se fût dressée devant eux.

Mais leur horreur persista : la table était inondée de sang frais et une grande glace qui lui faisait face en était également éclaboussée.

— Oh ! le malheureux, gémit Hewitt, il a essayé...

Sa phrase fut coupée net.

L'ampoule éclata comme un coup de pistolet, et dans l'obscurité aussitôt tombée détectives et policiers furent bousculés, piétinés par

une force colossale. Des cris de colère et de terreur retentirent, mais un autre bruit les domina, celui d'une voix affreuse, inhumaine, qui hurlait :

— Hewitt ! Lâche ! Meurs !

Un cri d'agonie y répondit.

Déjà, les lampes des policiers s'allumaient.

Ils ne virent rien d'insolite. Mais sur le seuil de la pièce, Mr. Hewitt était étendu, la tête ouverte, râlant déjà.

— Mr. Dickson... j'ai payé... hoquetait-il.

— Pour l'amour de Dieu, docteur Hewitt, parlez, supplia Dickson en prenant le moribond dans ses bras. Qui est-ce ?

— C'est... c'est...

Hewitt poussa un profond soupir... Il était mort.

Harry Dickson le reposa doucement sur le sol et se releva, très pâle.

Le staccato d'une moto lancée à toute vitesse éveilla la ruelle proche.

— Quelqu'un vient de filer d'ici ! s'exclama Goodfield.

— Nous l'aurons encore ce soir, dit Dickson, allez quérir une forte automobile, nous partons pour Epping.

7. La « valse bleue »

Il était minuit passé quand la sombre barrière de la forêt d'Epping se profila au loin, contre un horizon teinté de lune.

Dans le poste de police veillait une lampe solitaire, et les policiers eurent quelque peine à tirer de son sommeil un bon gros brigadier, unique représentant de la force publique pendant ces heures de repos.

— Bonne nuit, Dorking, dit Goodfield qui le reconnut, nous regrettons de troubler vos rêves, mais il nous faut quelques renseignements. Où pourrions-nous trouver à cette heure le citoyen Evans ?

Le gros Dorking se donna une tape sur le front.

— Je me suis toujours dit que ce bonhomme attirerait un jour la police de Londres dans notre patelin.

— Pour quelle raison ? demanda Harry Dickson.

— Hm, voilà, dit Dorking avec embarras, une raison, il n'y en a pas. Mais dites-moi, un homme qui a quelque bon sens, ira-t-il se nicher dans un trou à rats comme Watermill Farm ?

— Qu'est-ce donc que ce Watermill Farm ?

— Son nom le dit : la ferme du moulin à eau. Dans le temps, il y avait en effet un moulin à eau attenant à cette vieille ferme. Mais le barrage a cédé un jour et on ne l'a plus reconstruit. Depuis, le moulin est tombé en pourriture et la ferme a été abandonnée. Il y a quatre ou cinq ans, Mr. Evans est venu de Londres et l'a achetée pour un morceau de pain.

— Qui était donc propriétaire avant lui ?

— Un homme résidant à l'étranger, un nommé Malory, si ma mémoire est bonne.

— Encore ce Malory ! s'exclama Goodfield, vous verrez, il est impliqué dans cette affaire et il a de la veine de ne plus être parmi les vivants.

— Sinon, il en sortirait par le trou de l'échafaud, acheva moqueusement Harry Dickson. Je pense que vous exagérez un peu, Goodfield. Malory n'est qu'une cause indirecte de tous ces malheurs, bien que ce fût un grand coupable.

— Je pense que Dorking ferait bien de nous accompagner, proposa Goodfield.

Le brigadier fit la grimace.

— C'est un bien vilain endroit, messieurs, pour y aller en pleine nuit. Si nous attendions le jour ? Je vous ferai du café et l'on pourrait fumer une pipe près du feu qui brûle encore.

— Je crains que nous ne devions décliner votre bonne hospitalité, Dorking, répondit le détective. Mais dites-moi, Evans possède-t-il une moto ?

— Certainement, une Harley-Davidson, avec laquelle il fait la navette entre sa maudite ferme et Londres.

— Rien d'autre à dire à son sujet ?

— Non... il habite une partie sauvage de la lande nord à l'orée de la forêt. Personne n'a intérêt à circuler dans ces parages. Il laisse le monde en paix et le monde en fait autant que lui.

— A-t-il des domestiques ?

— Oui et non... Sur les registres de la population n'en figure aucun, mais quelques-uns prétendent que les gros travaux de ménage sont faits par une sorte de nègre. Je ne l'ai jamais vu, ni le garde forestier de service dans cette partie des bois. Aussi, je n'en crois rien.

Tout en parlant, le brigadier Dorking avait revêtu un confortable costume de cuir, et s'était armé de sa matraque et de son revolver d'ordonnance.

— Si Evans est chopé pour faire de la mornifle par exemple, je suppose que j'aurai droit à une partie de la prime ? demanda-t-il confidentiellement à Goodfield.

— Tu parles ! répondit le superintendant avec un gros rire.

Au bout d'une vingtaine de minutes, l'automobile de police quitta les chemins facilement carrossables pour s'engager sur une sorte de piste herbeuse, peu praticable. Les voyageurs furent secoués d'importance, et le chauffeur grognait « qu'il y avait de quoi casser ici le meilleur châssis ».

Au bout d'un quart d'heure, leurs tortures prirent fin, car Dorking conseilla de quitter la voiture et de faire route à pied. Il montra du doigt une faible lumière qui apparaissait derrière les arbres.

— On ne dort pas dans la Watermill Farm, dit-il.

Les hommes n'avançaient que péniblement, manquant à tout bout de champ de se fouler les chevilles dans les profondes fondrières remplies d'une eau boueuse. Pendant quelques minutes, ils longèrent une butte gazonnée qui leur cachait la lumière lointaine, et quand ils l'eurent dépassée, ils se trouvèrent presque face à face avec une longue bâtisse basse et sinistre dont une partie était encore couverte d'un chaume épais et moussu.

— Tiens, remarqua Tom Wills, la lumière a disparu.

Dorking s'empressa de leur en expliquer la raison.

— Jusqu'ici, nous n'avons fait que descendre une pente. Quand nous avons vu la clarté, nous étions sur une hauteur. Pour moi, elle

doit briller à une fenêtre donnant sur une cour intérieure de la maison.

Harry Dickson entra immédiatement dans ces vues.

— L'explication est très plausible, dit-il. Nous allons tâcher de pénétrer dans cette curieuse forteresse.

Tom Wills avait pris les devants, mais tout à coup, on le vit revenir en courant.

— La *Valse bleue* ! murmurait-il. Ecoutez donc !

Un air traînard se jouait quelque part à l'intérieur de la maison sur un mode lent et pleurard, d'une tristesse infinie.

Harry Dickson et ses compagnons ne purent réprimer un frisson : on approchait enfin du criminel mystère.

Soudain, les sons devinrent plus distincts, l'orgue de Barbarie qui jouait la valse le faisait avec une sombre frénésie.

Et alors, un singulier spectacle sidéra les policiers : du fond de la forêt, haut dans les arbres, des points de feu voltigèrent, se réunirent et s'élancèrent avec vélocité vers la ferme où ils disparurent.

— Les étoiles de la mort ! dit Goodfield dont les dents claquaient.

Harry Dickson serra les poings.

— Maintenant ou jamais ! gronda-t-il.

Les ordres furent nets et précis : Goodfield et ses hommes feraient le guet à l'extérieur de la maison mystérieuse, Harry Dickson et Tom Wills pénétreraient à l'intérieur.

Le détective, qui avait admiré la puissante musculature et la mine de dogue du brigadier Dorking, décida de se l'adjoindre.

— Histoire de vous donner droit à la prime, expliqua-t-il au brave homme, qui se déclara immédiatement enchanté de cette collaboration.

Ils eurent d'abord à franchir une haie basse, puis à traverser une sorte de pelouse hâve, parsemée de détritux et de matières rudérales.

Dorking, qui se souvenait vaguement de la topographie des lieux les mena vers une muraille hérissée de tessons, mais de minime hauteur.

Dickson et Tom firent un coussin de leurs ulsters, ce qui leur permit de ne pas redouter les féroces fragments de verre pendant leur escalade.

Quand ils eurent franchi cet obstacle, ils se trouvèrent dans une spacieuse cour intérieure qui s'apparentait fort à un marécage, car les trois hommes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'à la cheville.

— C'est une véritable gadoue, grommela Dorking... Dieu quelle odeur !

— Quelle peste ! renchérit Tom Wills.

L'odeur était particulièrement écœurante et tous trois durent se

pincer les narines avant d'avancer.

— La lumière ! fit tout à coup Dorking.

Elle brillait tout au fond de la cour, derrière une petite fenêtre grillagée.

Harry Dickson s'approcha à pas de loup, suivi par Tom et Dorking ; mais de nouveau, ils firent halte :

— Le tabac noir !

Une puissante odeur de tabagie leur parvenait.

— Cette fois-ci, nous allons voir ! dit brusquement le détective en s'élançant vers la fenêtre éclairée.

Ils s'approchèrent d'elle tous les trois en même temps... Pour pousser en même temps une exclamation de surprise !

Un spectacle bien étrange s'offrait à leurs regards !

Au milieu d'une sorte d'écurie en planches, un homme en habit de soirée était assis, maniant une badine en rotin. Il avait les moustaches retroussées à la pommade hongroise et se donnait un certain air de dompteur.

Dompteur était bien le mot, car les compagnons de l'homme étaient pour le moins étranges ! C'étaient de magnifiques singes ; parmi eux il y avait deux chimpanzés de belle taille. Ils bondissaient autour de l'homme, lui faisaient mille gentilleses, et lui les caressait, les appelait par de petits noms d'amitié.

Une épaisse fumée de tabac flottait dans le réduit, car *tous ces quadrumanes fumaient !*

Harry Dickson s'écarta un peu de la fenêtre et se tourna vers ses compagnons :

— Je vous présente Gustave Fenaux, entouré par *les étoiles de la mort !*

— Comment, ces singes... murmura Tom.

— Ou plutôt leurs cigarettes brûlant dans la nuit... voilà, mon petit, la simple explication de ces fameuses étoiles.

— Et Fenaux, est leur criminel conducteur ! gronda Tom. Allons, finissons-en avec lui.

— Vous vous trompez, Tom, dit sèchement le détective. Fenaux n'est pas leur maître. Il est arrivé à se faire aimer des « étoiles » ou plutôt des singes, mais ce n'est pas lui qui a dirigé leurs coupables évolutions autour des tanks et réservoirs auxquels ils mettaient le feu à l'aide de leurs cigarettes-brandons.

— Mais qui donc ? balbutia Tom.

Harry Dickson se redressa et, rapidement, se saisit de son revolver.

— Je crois que je vais vous le montrer ! dit-il d'une voix dure ou perçait pourtant un peu d'angoisse.

Tous trois s'étaient à présent retirés de la fenêtre et réfugiés dans

un coin obscur tout proche, d'où ils entendaient les aigres piailllements des singes et les mots d'amitié de Fenaux.

— Tiens, nous aurons de l'orage, dit Dorking soudain, il tonne !

— Il tonne ? dit Dickson d'une voix sombre, non, *il ne tonne pas*.

— Comment ? Mais j'ai bien entendu, j'espère ? riposta aigrement le brigadier.

— Vous avez bien entendu, mais ce n'est pas le tonnerre, c'est...

Il se tut, l'oreille tendue, et Tom Wills le vit blêmir dans la nuit.

— Quoi donc, maître ? demanda-t-il d'une voix à peine perceptible.

— C'est le maître des étoiles de la mort !

Dans l'écurie proche, on semblait avoir tout aussi bien entendu, car les singes faisaient un vacarme infernal, jacassant, piaillant, criant à tue-tête.

Dickson risqua un œil à la fenêtre et vit que Fenaux s'était redressé, livide lui aussi, tenant d'une main frissonnante la canne en rotin.

Le grondement se fit plus proche, formidable, comme s'il ébranlait les nuées.

A ce moment, le regard de Gustave Fenaux tomba sur la fenêtre, et il vit Dickson.

Il sursauta, mais pourtant, aucune peur ne se lisait dans ses yeux.

Rapidement, il ouvrit une porte basse.

— Dickson, dit-il, vous m'avez enfin trouvé ?

— Oui, Fenaux, et je vais en finir avec les fameuses étoiles de la mort.

Un rictus amer se dessina sur le visage du Français.

— Vous savez... demanda-t-il très bas.

— Oui, dit le détective en armant son browning.

Fenaux vit le geste, et un immense désarroi sembla s'emparer de tout son être.

— Dickson ! Je vous supplie de ne pas tirer ! Pour l'amour de Jésus-Christ, soyez pitoyable ! Je vous dirai tout ! Je vous promets...

Ce fut comme si un ouragan balayait la cour. Les singes se tapirent dans un coin en hurlant ; en même temps, des cris retentirent au-dehors, puis des hurlements et une suite de coups de feu.

Fenaux se couvrit le visage de ses deux mains en laissant choir sa canne.

— Trop tard ! On l'a vu ! On tire sur lui ! Malheureux.

Un rugissement farouche, qui décelait la souffrance et la colère, se fit tout proche ; à ce moment, Tom Wills et Dorking rejoignirent le détective en courant.

— Mr. Dickson ! Il y a quelque chose d'effroyable qui vient de

sauter au-dessus du mur !

Le détective repoussa Fenaux qui s'accrochait à lui et s'élança dans la cour.

Dickson avait vu une quantité de choses abominables au cours de sa carrière ; pourtant, il bondit en arrière, un hoquet d'horreur lui montant à la gorge.

Au milieu de la cour boueuse, sous la lune qui sortait des nuages, un être difforme, monstrueux, aux yeux de feu vert, se tenait immobile, lacérant des vêtements de toile ensanglantés.

Soudain il vit Dickson et leva une main affreuse, tout en griffes, prête à saisir le détective.

Dickson semblait perdu, quand les revolvers de Tom et le lourd colt de Dorking se mirent à claquer. La créature poussa un gémissement humain et tomba.

— Malheureux ! sanglota Fenaux en se jetant sur la masse qui s'écroulait.

Au bruit des salves, Goodfield et ses hommes étaient accourus. Ils se groupèrent tous autour de l'être qui ne bougeait plus.

Ils virent alors que c'était un singe géant, dont la figure figée dans la mort, prenait un aspect humain.

— C'est un gorille, déclara Goodfield. Fenaux se leva.

— Non, dit-il d'une voix déchirée. C'était mon frère !

*

— A présent, je puis parler, Dickson, dit le détective français.

» Je remonte de beaucoup d'années dans le passé.

» Après la mort de mes parents, je suis resté seul au monde avec un jeune frère, Pierre-Albert. C'était un enfant chétif, mais d'une intelligence remarquable.

» L'âge développa ses qualités intellectuelles, d'une façon étonnante. Il était remarquablement beau, mais d'une beauté efféminée, dont il était plutôt triste, car il aurait voulu avoir la force physique que la nature lui avait refusée.

» Cet enfant devint mon orgueil. J'entrai dans la police pour gagner l'argent de ses études. Puis, comme j'obtenais quelques succès en matière de recherches criminelles, je montai un bureau de détective privé, qui me rapportait gros.

» Pierre-Albert fut le premier à profiter de cette nouvelle fortune. Je ne lui refusais rien. Rien n'était assez beau, assez coûteux pour lui.

» Ce fut son malheur ! Il fut entraîné dans des tripots, joua puis vola.

» Il reconnut sa honte quand il était trop tard. Le mal était fait. Il

quitta le pays et se réfugia, comme je le sus plus tard, en Angleterre, où il donna une tournure anglaise à son nom et devint Peter Albernon.

» Il suivit les cours de la faculté de médecine de Cambridge, tout en donnant des leçons de français pour en payer les frais. C'est ainsi qu'il connut son mauvais génie : le docteur Crugh, plus tard Fred Malory.

» Malory était un homme cruel et sans scrupules, mais que l'enfer avait doté d'un cerveau de génie. Un jour que mon frère se plaignait de son manque de force physique, Crugh lui fit une proposition satanique.

» Pierre-Albert se sentait-il le courage de tenter une expérience qui, si elle réussissait, lui donnerait une force physique surhumaine ?

» C'était l'idée fixe du pauvre garçon : il accepta.

» Et Crugh-Malory, dans son laboratoire de Bow Street, en fit un horrible sujet de vivisection. La portée scientifique de cette affreuse expérience m'échappe et les moyens employés bien plus encore, mais je sais qu'il lui greffa certaines glandes d'un gorille vivant, qu'il tenait enchaîné dans une des caves secrètes de sa maudite demeure. Je crois même qu'il se livra à des remplacements de muscles et d'organes. Le pauvre Pierre-Albert connut tous les supplices de l'enfer.

» Mais l'expérience réussit au-delà, bien au-delà de toutes les espérances.

» Pierre-Albert ou Peter Albernon, comme je l'appellerai désormais, se développa en athlète, sa force physique devint terrible... mais la nature se vengea.

» De jour en jour s'opéra une transformation horrible : l'homme s'effaça petit à petit, pour faire place au gorille.

» Peter Albernon était devenu une créature épouvantable, mais ayant gardé dans une enveloppe monstrueuse son puissant cerveau d'homme.

» C'est alors que Malory prit peur ; il entrevit une prochaine vengeance de l'homme qu'il avait transformé et il s'enfuit.

» Je ne vous ferai pas le récit de sa fuite à travers le monde, ni de la chasse que lui donna le terrible Peter Albernon, ni comment j'ai découvert leur trace.

» L'homme-singe ne voulait que se venger de son bourreau. Il le savait intéressé dans des affaires de pétrole et de naphte ; il les voua au feu. Vous savez comment : en créant les étoiles de la mort !

» Comme homme-singe, il possédait un empire étonnant sur tous les quadrumanes, et notamment sur certaines sortes de chimpanzés très intelligents.

» Il en fit ses complices, il les dressa, et grâce à la passion du tabac qu'il leur inculqua, il en fit des incendiaires parfaits, agiles, nyctalopes insaisissables et presque invisibles.

» Vous me direz que de pareils déplacements étaient difficiles ; n'en croyez rien : c'était une ménagerie ambulante qui se promenait à travers l'Europe, dirigée par un homme très laid, il est vrai, mais qu'un savant maquillage protégeait.

— Manquait-il d'argent ? demanda Harry Dickson.

Fenau secoua la tête :

— Non, Dickson, au contraire.

— En faisant chanter Hewitt ? opina le détective.

— Possible, Hewitt était un lâche.

— Il est mort, dit Harry Dickson tout bas. Peter Albernon l'a tué comme il a tué Malory.

— Oui, dit Fenau, il leur a réglé leur compte, et je ne l'en aurais pas empêché, mais je voyais que mon malheureux frère ne s'en tenait plus à son œuvre de vengeance. Il en était venu à haïr l'humanité entière. Je crois que lentement, sa vaste intelligence sombrait dans la folie. Il ne se contenta pas de régler la dette des bourreaux, il s'en prit à des innocents, il se crut l'envoyé d'un Dieu vengeur, et ses « étoiles de la mort », une arme du courroux divin.

Fenau se tut, et des larmes coulèrent sur ses joues creuses : d'un geste fraternel, Harry Dickson lui entourait les épaules secouées par les sanglots.

— Vous êtes un grand cœur, Fenau, un héros. Je viens de comprendre la vraie signification de la *Valse bleue*.

Et comme Fenau ne soufflait mot, Harry Dickson prit la parole à son tour.

— Certes, en achetant Millwater Farm et en louant à vous-même la maison de Bow Street, que vous aviez achetée sous le nom d'Evans en même temps, vous avez procuré une sorte d'asile à votre frère, asile qui effrayait Malory.

» Car ce dernier, tout en craignant le monstre qu'il avait créé de ses mains, cherchait à l'exterminer à son tour. Mais Bow Street et Watermill Farm, témoins de ses anciens crimes, l'éloignaient irrésistiblement. Vous êtes un grand psychologue, Gustave Fenau...

» Vous vouliez protéger votre frère, mais vous vouliez également empêcher ses crimes. Et tout en n'ayant pas l'ascendant de votre frère sur les singes dressés, vous en étiez devenu l'ami par le truchement de ce simple orgue de Barbarie dont ils aimaient la monotone chanson.

» Que de fois la *Valse bleue* a attiré les singes incendiaires hors des zones menacées ! Sans elle, la bombe de Baker Street m'aurait infailliblement atteint, bien que, malgré vous, elle ait fait pourtant des victimes.

— Mr. Dickson, dit Tom, je voudrais bien savoir pourquoi le laboratoire de Bow Street était si vilainement ensanglanté ce soir ?

Fenau leva la tête.

— Pauvre Pierre-Albert ! C'était son propre sang que vous avez vu ! Il se livrait depuis quelque temps à des expériences terribles sur lui-même, qui, dans son idée, auraient pu lui rendre sa forme première !

— Mais... ces singes, que faut-il en faire ? demanda Goodfield.

Gustave Fenaux sourit tristement.

— Il les aimait, je suis devenu leur ami. On ne peut pas les rendre responsables, j'imagine. J'ai dépensé tout mon avoir dans ma douloureuse recherche, ils m'aideront désormais, de village en village, à gagner le pain de chaque jour.

» Les « étoiles de la mort », après avoir fait trembler tant d'hommes, amuseront les petits enfants...

LA PIERRE DE LUNE

1. Un crime sur la route

— Trouver à qui le crime profite : c'est à cela que se résume la recherche des criminels de toute espèce !

Mr. Rocksniff, chef constable de Kingston, regarda autour de lui d'un air satisfait, car il voyait toutes les têtes s'incliner en signe d'assentiment. C'était un homme de forte corpulence, haut en couleurs, très content de sa personne, se piquant de psychologie et de belle compétence en matière de criminalité.

Mrs. Bolland, l'hôtesse qui recevait ce soir quelques notables de Kingston, lui fit un signe aimable et le pria de conter quelques-uns de ses exploits policiers. Certainement, Mr. Rocksniff avait dû peupler les prisons de fieffés gredins ! Sans doute en avait-il envoyé à la potence ?

Le chef constable se fit quelque peu prier, mais seulement pour la forme, et il est indiscutable qu'il se serait bientôt lancé dans le récit de quelque aventure ténébreuse où lui, Rocksniff, aurait joué le beau rôle, si le maître d'hôtel, engagé pour la circonstance, n'avait annoncé à ce moment que « Madame était servie ».

Mrs. Bolland laissa errer ses regards sur le groupe de ses invités, attentif aux rodomontades du chef constable.

Il y avait là Mr. et Mrs. Fleetwinch, épiciers enrichis. Retirés des affaires, ils habitaient à un mille de là, vers Combe Wood, une ridicule villa de style baroque, appelée pompeusement « Les Tritons », alors qu'il n'y avait pas une flaque d'eau de deux pieds de profondeur à quatre milles à la ronde.

Les demoiselles Evelyn et Alice Jacobs, deux moroses vieilles filles confites dans la dévotion, toutes proches voisines de Mrs. Veuve Bolland ; Mr. Spurdle, l'horloger – une célébrité locale – car c'était un artiste consommé es-mécaniques ; Mr. Stanley Banks, un avocat sans grandes causes, mais conseiller de la dame de céans et, disait-on, candidat probable à sa main, en cas d'un second mariage de la dame Bolland.

Dans un coin, blotti au creux d'un fauteuil en velours d'Utrecht, un jeune homme élégant s'ennuyait visiblement : c'était Ted Selby, jeune célibataire d'excellente famille et de fortune honorable.

Non loin du séillant Teddy, se tenait une jeune fille pas très jolie, mais dont la figure respirait une réelle intelligence : Dora Marholm, assistante à l'hôpital de Kingston. On racontait qu'elle pouvait difficilement cacher son penchant pour Ted Selby.

Pourtant Dora Marholm n'avait que très peu d'espoir de s'attacher le jeune homme dont le cœur allait vers la meilleure amie de Dora, la jeune artiste-peintre Flora Carter.

Bien qu'elle souffrît de cette préférence, Dora n'en continuait pas moins à chérir comme une sœur la magnifique Flora Carter, à admirer son réel talent, et à souhaiter que son union avec Ted soit heureuse.

Teddy avait entendu l'annonce du maître d'hôtel et il se tourna avec quelque inquiétude vers Dora Marholm.

— Et Flora qui ne vient pas !

Car Ted avait peine à cacher qu'il ne venait aux maussades soirées de Mrs. Bolland que parce que l'artiste-peintre y assistait régulièrement. Miss Marholm secoua doucement la tête et son regard refléta le même malaise que son compagnon.

— Pourtant, Flora est l'exactitude personnifiée.

— Et sa correction donc ! Elle qui estime qu'un retard vaut une impolitesse, renchérit Selby en s'agitant sur son siège.

Mrs. Bolland sembla deviner la pensée des deux jeunes gens, dont elle ne pouvait entendre les propos échangés à voix basse.

— Miss Carter est en retard, dit-elle. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous lui octroierons un quart d'heure de grâce.

Le quart d'heure fut accordé, même par les dames Jacobs, bien que, gourmandes comme des chattes, l'odeur appétissante qui venait de la cuisine les mit littéralement à la torture.

On allait mettre Mr. Rocksniff à contribution quand Stanley Banks, qui ne pouvait le souffrir, se mit à louer à haute voix Mr. Spurdle.

— Le *Kingston Dispatch* vient de vous tresser des lauriers, Mr. Spurdle, dit-il. Il paraît que les nouveaux jaquemarts dont vous avez doté le clocher de l'ancien collègue sont des merveilles de mécanique. On dirait des hommes vivants !

Mr. Spurdle leva un visage inexpressif vers son thuriféraire, sourit, remercia gauchement et retomba dans sa rêverie.

Mrs. Bolland n'invitait ce doux maniaque que pour sa célébrité. Et le pauvre Spurdle n'osait décliner ses offres à souper, car elle était propriétaire de la petite maison dont il payait le loyer avec une exactitude douteuse.

Mais Stanley Banks, qui ne voulait pas que le chef constable eut le plaisir de conter ses prouesses, plus ou moins imaginaires, continuait féroce :

— Vous donnez la vie à des poupées de fer et de bois, monsieur Spurdle. Vous êtes le Vaucanson des temps modernes !

Le pauvre Mr. Spurdle, rougissant comme une petite fille, aurait bien voulu se blottir dans un coin sombre pour ne pas attirer les regards sur sa personne, d'autant plus que le chef constable, irrité de

ne plus être le centre de l'admiration générale, lui jetait des regards envieux et malveillants.

Cet intermède avait pourtant duré quelque temps.

Evelyn Jacobs objecta, d'une voix aigre-douce, que le quart d'heure de grâce de Miss Flora Carter était en train de devenir une demi-heure et que, probablement, pour l'une ou l'autre raison, l'artiste-peintre avait été empêchée de venir.

— Mon petit doigt en aurait dit autant, grommela Ted Selby en jetant un regard meurtrier à la vieille demoiselle.

Mrs. Bolland soupira, se leva et, prenant le Bras de Mr. Rocksniff, ouvrit la marche vers la salle à manger brillamment éclairée.

Les entrées, copieuses et excellentes, remirent la bonne humeur dans la compagnie et l'on oublia l'absente. Seuls, Ted et Dora étaient moroses et ne touchèrent qu'à peine aux plats.

— Je n'y tiens plus, dit enfin le jeune homme à l'oreille de sa voisine, ce n'est pas naturel ! C'est désolant que Flora n'ait pas le téléphone à son atelier.

— C'est vrai, répondit Dora Marholm. Mais, en face de chez elle, il y a un magasin de thé qui en possède un. Si vous l'appeliez ? Les boutiquiers Stone Brothers and Sisters sont d'excellentes gens.

Selby n'écoutait déjà plus et s'élançait, à toute vitesse, vers l'antichambre où se trouvait le téléphone.

Les minutes qui s'écoulèrent semblèrent bien longues à Dora. Elle n'écoutait que d'une oreille distraite les conversations qui, pendant une brève pause entre les services, avaient repris leur train.

Ted Selby revint enfin et, immédiatement, Dora vit à son visage qu'un trouble terrible venait de s'emparer de lui.

— Eh bien Ted, et Flora ? questionna-t-elle avec angoisse.

Tout le monde entendit et les regards convergèrent vers le jeune homme.

— Miss Carter a quitté son atelier à sept heures, déclara-t-il d'une voix morne. Elle a parlé un moment avec l'aînée des Stones, disant qu'elle se rendait de ce pas à Bolland-House.

— Il est neuf heures vingt, annonça Mr. Rocksniff avec force. Un pareil retard n'est pas normal.

— Et à une époque où tant de vilaines gens courent les routes ! renchérirent les sœurs Jacobs en branlant leurs têtes d'oiseaux.

— Taisez-vous ! s'écria Ted Selby. Taisez-vous si vous ne voulez pas que je devienne tout à fait fou ! Madame Bolland, excusez-moi, mais je vais voir !

— Je crois que mon devoir est de ne pas vous laisser aller seul, dit Rocksniff d'un air important, en se levant.

— Ces gens de la police, maugréa Stanley Banks, ils voient le

crime partout. Je parie que Mr. Rocksniff voit déjà Miss Flora Carter étendue dans un fossé, la gorge ouverte.

— Je vous en prie, Banks ! cria Selby. Ayez donc la plaisanterie un peu moins lourde !

La nuit était noire et le chemin, qui conduisait de Bolland-House aux premières maisons de Kingston était désert et mal éclairé. Miss Bolland proposa une lanterne d'écurie qui fut acceptée.

Un vent aigre, mouillé de bruine, souffla au visage des deux hommes qui prenaient la route, portant bas la lampe d'écurie.

Dès le premier tournant, le chef constable s'arrêta et leva la main.

— Les phares d'une automobile, dit-il en désignant au loin deux grandes taches lumineuses dans la brume. Et il y a du monde qui s'agite tout autour, en s'éclairant d'un phare latéral. On dirait qu'ils ont trouvé quelque chose.

Pour toute réponse, Ted Selby se mit à courir.

Un roadster au capot allongé était arrêté sur le bord du chemin et une haute et maigre silhouette se penchait sur quelque chose de sombre et d'indistinct.

— Qu'y a-t-il ? hurla littéralement Ted Selby.

L'automobiliste se retourna et resta une minute à considérer Selby en silence.

— C'est un crime, dit-il d'une voix basse et grave.

— Un... crime... répéta machinalement Selby.

La lanterne lui tomba des mains, et il se mit à hurler comme une bête blessée.

— Flora ! Oh ! Flora !

À son tour, Mr. Rocksniff s'était approché.

Il vit Ted Selby chanceler, puis tomber comme si un poing invisible venait de le mettre knock-out.

— C'est un crime, et parmi les plus crapuleux, répéta l'étranger.

Le chef constable vit alors le visage livide de Flora Carter, sur lequel tombait la clarté crue d'un phare d'automobile.

— Dieu du Ciel ! s'exclama-t-il.

— Vous la connaissez donc ? demanda le voyageur.

— Et comment ! Il y a plus de deux heures que nous l'attendons !

Une énorme tache brune s'élargissait autour du corps de la jeune femme.

— C'est affreux, murmura l'étranger. Le ventre a été complètement débridé, comme par une coupe chirurgicale. Le corps est absolument exsangue.

— Voudriez-vous mettre votre auto à ma disposition ? demanda Mr. Rocksniff. Je voudrais transporter cette malheureuse dans une

maison amie. Je suis le chef constable de Kingston.

Il est inutile de décrire l'horreur qui frappa Bolland-House, quand l'affreuse nouvelle y fut connue.

Mr. Rocksniff avait établi son quartier général dans l'antichambre, d'où il lançait par téléphone des appels aux quatre coins de Kingston. Des agents de police furent mandés sur l'heure, puis un médecin et une voiture d'ambulance pour transporter le cadavre à la morgue de la ville. Au dernier moment, le chef constable avait renoncé à déposer la dépouille de Miss Carter chez Mrs. Bolland.

Après avoir calé tant bien que mal Ted Selby, évanoui, sur le siège à côté de lui, il s'était mis au volant de l'auto, et avait prié le propriétaire de la voiture de bien vouloir faire la route à pied jusqu'à Bolland-House.

L'étranger y arriva quand l'effroi y avait déjà fait son œuvre, suivi d'une consternation générale.

Les demoiselles Jacobs avaient réquisitionné d'office toutes les liqueurs et eaux de mélisse et s'administraient, sans lésiner, ces cordials énergiques. Stanley Banks avait jugé qu'il devait consoler Mrs. Bolland et ne s'en faisait pas faute, lui tapotant tendrement les mains, comme si elle avait été la victime du forfait et non la pauvre Flora.

Les Fleetwinch criaient d'une voix de fausset qu'ils n'oseraient jamais franchir la distance séparant la maison de Mrs. Bolland des « Tritons », car l'assassin devait encore vaguer dans les environs, à l'affût d'une nouvelle proie, et eux, les Fleetwinch, étaient tout désignés pour tomber sous ses coups.

Dora Marholm était parvenue à tirer Selby de son évanouissement et tenait ses mains fortement serrées dans les siennes.

Quant à Mr. Spurdle, il faisait pitié. Il ne comprenait pas très bien ce qui arrivait et, par trois fois, il s'était emparé de son vieux parapluie pour quitter la maison en folie. Mais Mr. Rocksniff avait expressément défendu que quiconque s'éloignât ! Mr. Rocksniff n'était plus l'amical commensal mais un chef constable dans l'exercice de ses fonctions.

C'est dans cet état que l'étranger, qui avait découvert le crime, trouva l'hospitalière maison de Mrs. Bolland.

Mr. Rocksniff le considéra d'un regard moins amène qu'au moment où il lui avait emprunté son automobile ; il commençait à voir partout des coupables.

— Je suis obligé de vous demander ce que vous faisiez à cette heure sur la route, interrogea-t-il en se tournant vers l'inconnu.

— Je venais de Bushy Park, répondit poliment l'homme, et je me rendais à Richmond.

— Halte ! s'écria le constable, puis-je vous faire remarquer que vous n'empruntiez pas précisément le plus court chemin ?

— Je n'en disconviens pas, répliqua l'inconnu.

— Pourquoi ce détour ? demanda Mr. Rocksniff avec des airs d'inquisiteur.

— Je n'y vois pas de raison essentielle, moi non plus. Mais je vous avoue que je réfléchissais.

— En auto ?

— En auto, parfaitement !

— Très bien, et à quoi, je vous prie ?

— Au crime qui fut commis ce matin dans Bushy Park, près d'Upper Lodge.

— Un crime ! s'écria Mr. Rocksniff. Mais j'en ignore tout !

— Ce n'est pas impossible, constable, puisque ces lieux ne sont pas de votre juridiction mais dépendent plutôt de Hampton.

— Mais quel crime ? insista Mr. Rocksniff.

— Celui qui vient de jeter cette maison dans la désolation est le digne pendant du crime de Bushy Park : un jeune homme de quinze ans a été trouvé éventré dans les fourrés du jardin public.

— Entendez-vous ? crièrent les époux Fleetwinch. D'autres horreurs du même genre vont suivre ! Nous sommes des victimes toutes désignées, car les « Tritons » sont loin de toute habitation.

On ne les écouta guère. L'attention générale était captée par l'automobiliste.

— Je suis obligé de vous adresser d'autres questions, lui dit Mr. Rocksniff avec quelque raideur.

— Et peut-être croiriez-vous bon d'y ajouter la phrase sacramentelle : « Tout ce que vous répondrez pourra être retenu contre vous », repartit l'étranger avec un peu d'ironie.

Le chef constable le considéra d'un air irrité.

— Pas encore, sir, mais je ne sais si je tarderai à le faire. Veuillez toujours répondre à mes questions et ne pas chercher à tergiverser.

— Bon, dit l'inconnu, voilà que je tergiverse à présent ! Je l'ignorais ! Il est vrai que vous voyez les choses sous un angle tout à fait spécial, puisque vous êtes chef constable.

La moutarde montait au nez du brave Mr. Rocksniff. D'une voix tonnante, il riposta :

— Et vous, monsieur, qui êtes-vous ?

— Oh ! moi, répondit l'automobiliste, je m'appelle simplement Harry Dickson.

2. Harry Dickson prend les rênes du char

Mr. Rocksniiff se tassa sur son siège ; il rougit et pâlit tour à tour, balbutia et se fit mentalement mille reproches.

Comment n'avait-il pas reconnu immédiatement le célèbre détective ?

Demain, ses collègues se moqueraient de lui, ses chefs ne lui épargneraient aucun propos aigre-doux ; il se trouverait certainement des journalistes pour le tourner copieusement en bourrique et le dépeindre comme un policier de vaudeville.

Il leva des yeux humbles sur Harry Dickson, qui comprit et se montra bon prince.

— J'ai déjà entendu citer élogieusement, dans maintes enquêtes, le nom de Mr. Rocksniiff, dit-il, et j'aurais grande joie à pouvoir lui être utile.

L'infortuné chef constable avait retrouvé le paradis et gratifia son célèbre confrère d'un regard plein de gratitude.

— M'être utile ? Je vous crois, monsieur Dickson ! Ordonnez ! Donnez des directives, je vous suivrai aveuglément. Voulez-vous que je commence par vous dire le peu que nous savons ?

— J'allais vous le proposer, monsieur Rocksniiff.

Le chef constable retraça, en des mots un peu trop choisis pour la circonstance, la marche de la soirée. L'invitation chez cette « excellente » Mrs. Bolland, le quart d'heure de grâce de l'infortunée Miss Flora Carter, quart d'heure qui s'éternisait... et pour cause. L'inquiétude de Ted Selby qui, s'il n'était pas encore le fiancé officiel de la morte, n'aurait pas tardé à le devenir sans cet affreux malheur... Enfin, leur départ sur la route et la découverte...

Le détective prit alors la parole.

— Si j'ai bien saisi, Miss Carter quitta son atelier sur le coup de sept heures. Le témoignage de Miss Stone viendra nous le confirmer. Elle aurait dû sonner vingt minutes plus tard à Bolland-House, n'est-ce pas, en supposant qu'elle ne flânât pas en route, ce qui, vu le mauvais temps, me paraît peu probable. Par conséquent, elle se serait présentée ici bonne première.

» Madame Bolland, quand arrivèrent vos premiers invités ?

— À sept heures trente précises, monsieur Dickson, répondit

l'hôtesse. Ce furent Mr. et Mrs. Fleetwinch.

— Oui, mais nous n'avons pas pris la route de Kingston, s'écrièrent les époux. Les « Tritons » se trouvent dans une direction diamétralement opposée.

Harry Dickson réprima un sourire : ces gens se voyaient déjà tous accusés !

— Ensuite ? questionna-t-il d'une voix brève.

— Quelques minutes avant huit heures, les dames Jacobs et Mr. Spurdle arrivèrent de compagnie.

— Vous veniez de Kingston en droite ligne ? demanda Dickson en se tournant aimablement vers les dames Jacobs.

— Alice, entendez-vous ? cria Evelyn, outrée. Il nous demande si nous venions en droite ligne de Kingston, ce vilain homme ! Comme si nous avions l'habitude de muser en route comme des gamins de rue ! Oui, sir, continua-t-elle d'un air pincé, nous venions tout droit de Kingston.

— Oli ! vraiment ? répondit Dickson d'un air de doute.

— Certainement ! rugirent les deux dames Jacobs.

— Il est toujours embarrassant pour un gentleman de devoir accuser des dames de mensonge, dit doucement le détective.

Les vieilles demoiselles faillirent y aller d'une double syncope.

— Nous mentons ! Ainsi, il dit que nous mentons !

Elles suffoquaient, rouges comme des crêtes de coq, mais visiblement embarrassées...

— Ces dames voudront bien me dire d'où elles venaient ? s'enquit le détective, plus affable que jamais.

Alice poussa un cri et chercha son flacon de sels – qu'elle renifla avec furie – tandis qu'Evelyn secouait frénétiquement la tête.

— Nous nous refusons absolument à le dire !

Mr. Rocksniff intervint.

— C'est grave, mesdames ! Savez-vous que je serais en droit de vous enfermer dans la prison communale en attendant que le jury statue sur le fait. Je dis même plus : il serait de mon devoir de le faire.

— En prison ! hurlèrent les dames Jacobs. Tuez-nous tout de suite, monsieur Rocksniff et ne nous tourmentez plus.

— Parlez alors !

— Jamais !

Harry Dickson intervint.

— Vous avez tort, mesdames, mais comme je désire gagner du temps, je vais parler pour vous : vous avez fait un détour par un sentier qui mène vers New Maiden.

— Ciel ! pleurèrent les demoiselles, nous sommes perdues.

— Oh, mon Dieu, ce n'est pas possible, gémit Dora Marholm. Et tous regardèrent les dames Jacobs avec des yeux horrifiés, comme si

l'enfer venait de les vomir au milieu du salon.

— Mon devoir... commença le constable.

— Halte ! fit Dickson en souriant. Je n'accuse nullement ces dames et leur crime se punirait tout au plus par quelques shillings d'amende. Elles n'ont fait que dérober quelques roses à la roseraie du castel de New Maiden, fleurs qu'elles portent à leur corsage.

» Notez que ces fleurs sont rares autour de Kingston en ce moment. Celles que portent les demoiselles Jacobs témoignent d'une cueillette hâtive. Elles ne peuvent que provenir de cette roseraie. Le parc floral ferme ses grilles à six heures mais, à l'aide du manche d'un parapluie, on peut atteindre les parterres proches de la clôture.

» Si je m'étends sur ce petit intermède, c'est qu'il lave les dames Jacobs de tout soupçon, car le corps de Miss Carter fut trouvé précisément sur un tronçon de route que ces dames n'empruntèrent pas.

Ce fut une détente générale. Mrs. Bolland consola affectueusement les pauvres vieilles.

— Monsieur Spurdle..., commença le détective, mais les deux sœurs l'interrompirent.

— Nous l'avons rencontré non loin de la roseraie... sur le chemin du retour.

Mr. Spurdle leva ses yeux rêveurs.

— On m'appelle ? demanda-t-il.

— Vous veniez de New Maiden, en arrivant ici ? demanda Harry Dickson.

— New Maiden ! Connaissez-vous le petit carillon mécanique du castel ? Il joue tous les soirs, à sept heures, et je vais l'entendre. C'est moi qui l'ai construit, il y a dix ans.

Le détective hocha la tête.

Tout comme les dames Jacobs, le bon Mr. Spurdle n'avait rien pu voir puisqu'il n'était pas passé par le lieu du crime.

— Il ne me reste qu'à demander à Miss Marholm et à Messrs. Banks et Selby s'ils n'ont rien vu, eux continua Dickson.

Stanley Banks et Ted Selby étaient entrés à Bolland-House quelques minutes après huit heures. L'ombre envahissait déjà la route. Selby avait suivi Banks de loin, mais tout à ses rêves d'avenir, il avait préféré la solitude à la compagnie de l'avocat et il avait réglé ses pas sur les siens.

Miss Marholm avait quitté Kingston très tard et avait franchi la distance en cinq minutes, car elle était venue avec sa petite auto Morris, qu'elle conduisait elle-même.

Harry Dickson haussa les épaules, il s'avoua qu'il n'avait posé ces questions que pour la forme. Le cadavre de Flora Carter gisait dans le fossé et, n'eût été une brusque embardée de sa machine, qui projeta

la lumière du phare latéral sur un des bords de ce fossé, il aurait dépassé le corps de l'assassinée, tout comme les autres.

— Personne d'entre vous n'a donc croisé de passants sur la route de Kingston, si je dois bien comprendre ? demanda-t-il en fin de cause. Personne.

Mr. Rocksniff avait profité de l'automobile d'un ami pour venir des Woodlands, où il avait passé l'après-midi, à Bolland-House. Il n'entrait donc pas en ligne de compte.

La première partie de l'enquête aboutissait à un point mort. Il y eut un silence pénible que la maîtresse de maison mit à profit pour faire servir du rhum, du genièvre et du cognac, liqueurs généreuses à qui tout le monde souhaita mentalement la bienvenue.

À ce moment, le téléphone sonna et Mr. Rocksniff s'empara vivement du cornet acoustique.

— Comment dites-vous, sergent White ? Un vagabond qui dormait dans le bosquet de sapins ? Attendez donc !

D'un air important il se tourna vers le détective.

— J'ai fait battre les environs par tous mes hommes disponibles et voilà la capture qu'ils viennent de faire. Faut-il l'amener devant vous, monsieur Dickson ?

— Porte-t-il des lorgnons ? demanda le détective.

Mr. Rocksniff ouvrit des yeux ronds de stupeur, mais il connaissait les curieuses habitudes du célèbre limier et il savait qu'on ne gagnait rien à s'étonner avec lui. Il posa la question.

— Pas du tout, monsieur Dickson, l'homme est jeune et a de très bons yeux.

— Ah ! fit le détective avec indifférence. Mettez-le pour une nuit à l'abri dans la prison communale, il y sera mieux qu'à la belle étoile par ce temps frais. Mais moi, il ne m'intéresse pas.

— Vous savez donc déjà quelque chose ? questionna anxieusement le constable.

Le visage du détective se rembrunit.

— Peut-être, mais je n'en tire pas grande gloire. Bien malin qui trouve immédiatement la piste qui le conduit sans tarder vers le but, mais peu malin celui qui ne saisirait absolument rien dès les premières minutes.

Si quelque familier du grand détective avait été présent, il aurait été bien étonné devant de telles paroles creuses, mais il se serait peut-être dit que Dickson devait se servir d'un certain verbiage pour ne pas livrer sa véritable pensée.

Mr. Rocksniff sembla ruminer les paroles de Dickson, – pour les faire siennes plus tard sans doute –, quand une voix sarcastique se fit entendre.

— Cherchez à qui le crime profite... voilà de sages paroles qui

ont été prononcées tout au début de la soirée. M'est avis qu'elles sont de saison plus que jamais.

Tous se tournèrent vers Stanley Banks qui ricanait en jetant des regards de biais sur le chef constable.

Celui-ci rougit, mais se reprit aussitôt.

— Et tel reste mon avis, dit-il.

Mrs. Bolland jeta un regard mécontent sur son conseiller.

— Je ne sais vraiment qui aurait eu quelque profit à faire disparaître cette merveilleuse Flora Carter, dit-elle.

— Il n'y a pas que l'argent qui guide des mains criminelles, objecta méchamment Stanley Banks.

— Non certes, répondit Mr. Rocksniff, mais où voulez-vous en venir ?

— Moi ? Mais à rien du tout, mon cher. Je suis avocat et non constable. Et encore, moins détective, aboya Mr. Banks.

— La jalousie... commença Evelyn Jacobs.

Un silence bizarre tomba sur tous ces gens réunis dans une même angoisse, une même appréhension de savoir... et tous les regards se mirent à chercher quelqu'un dans la pièce, quelqu'un d'absent.

— Miss Dora Marholm est sans doute dans la pièce voisine ? demanda Mr. Rocksniff d'un air faussement indifférent.

Mrs. Bolland se leva.

— Je vais voir, dit-elle d'une voix saccadée.

On l'entendit ouvrir des portes, puis monter des escaliers ; un bruit de voix confuses s'éleva à l'office, puis dans le jardin. Enfin, Mrs. Bolland revint, pâle et les yeux sombres.

— Je n'y comprends rien, dit-elle, elle n'est pas dans la maison.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était venue dans sa petite automobile ? demanda Harry Dickson.

Mrs. Bolland poussa un soupir et lança un ordre, à la cantonade.

— La Morris se trouve dans le garage au fond du jardin, expliqua-t-elle, on est allé voir.

La réponse ne se fit pas attendre.

— La porte du garage est grande ouverte et l'auto est partie.

— Qu'est-ce que cela signifie ? hurla Mr. Rocksniff, mes ordres étaient formels : personne n'avait le droit de s'éloigner d'ici.

Ted Selby regarda sa montre-bracelet d'un œil maussade :

— Il y a plus de vingt minutes que je ne l'aie vue, dit-il.

Pour toute réponse, Stanley Banks se mit à ricaner de plus belle, ce qui lui valut un regard courroucé du jeune Selby.

Le chef constable s'empara de nouveau du téléphone et alerta le premier poste de Kingston.

— Que l'on me donne tout de suite des nouvelles de Miss Dora

Marholm ou de sa voiture ! ordonna-t-il.

Mr. Banks reprit la parole.

— Ne parliez-vous pas d'une immense blessure, monsieur Dickson, en parlant de celle qui vola la vie de notre pauvre amie. Si vous me permettez l'expression un peu... scientifique : le ventre débridé. Ne vous êtes-vous pas dit que c'était peut-être œuvre de boucher ou de chirurgien ?

— Je l'ai en effet pensé, répondit Dickson en le regardant fixement.

— Miss Marholm n'est pas seulement assistante à l'hôpital municipal de Kingston, mais je crois qu'un seul examen la séparait encore du grade de docteur en médecine.

— Banks, taisez-vous ou je vous casse la figure, sale bête que vous êtes ! tonna Ted Selby, hors de lui.

Harry Dickson prononça quelques paroles apaisantes.

— Nous sommes ici pour que la lumière se fasse, dit-il avec calme. Mr. Banks a des soupçons, il est en droit d'en avoir tout comme chacun d'entre nous. Les siens effleurent Miss Marholm pour trois raisons.

— C'est vrai : trois, affirma Banks en fixant le détective.

— D'abord l'arrivée tardive à cette soirée : elle est, en effet, venue la dernière. Ensuite, ses connaissances chirurgicales, ensuite...

— Dites-le donc ! s'écria Ted Selby en voyant le détective hésiter.

— Elle avait le béguin pour vous ! jeta grossièrement l'avocat.

L'instant d'après Ted Selby le tenait au collet et le secouait comme un rat.

— Je vous ferai avaler votre langue de vipère, Banks, rugit Ted, Dora est un ange, un exemple de droiture, le plus noble caractère qu'il y ait au monde...

La sonnerie du téléphone interrompit la querelle qui allait dégénérer en pugilat. Mr. Rocksniff écouta avidement, puis on l'entendit pousser une exclamation de dépit et de stupeur tout à la fois.

— Si je m'attendais à pareille chose ! cria-t-il.

— Mais, dites vite !

Mr. Rocksniff prit son temps pour se donner une plus grande importance, il toussa pour souligner le poids des paroles qui allaient tomber de ses lèvres :

— On me signale que la Morris de Miss Dora Marholm est arrêtée, tous feux éteints devant l'atelier de feu Miss Flora Carter. La porte de cet atelier était grande ouverte, mes hommes sont entrés et l'ont trouvé complètement bouleversé, les meubles ouverts, fracturés, les tiroirs vides sur le plancher.

— Mais Dora ? demanda-t-on de toutes parts.

— Plus trace d'elle ! Disparue ! Enfuie !

— Là, qu'est-ce que je vous disais, marmotta Stanley Banks en toisant insolemment le pauvre Ted, effondré et larmoyant.

Le chef constable s'approcha du détective et lui parla à voix basse.

— Il me semble que c'est grave, monsieur Dickson, qu'en pensez-vous ?

Harry Dickson haussa les épaules, comme si tout cela ne le regardait pas.

— Jamais cette jeune femme n'a porté lunettes ni lorgnons, riposta-t-il. Elle avait des yeux magnifiques qui n'avaient besoin d'aucun artifice pour voir. Laissez-la donc tranquille, monsieur Rocksniff.

3. La nuit des « Tritons »

Une quinzaine se passa, n'amenant pas précisément l'oubli mais un peu d'apaisement à Kingston. Le crime de Bush Park, qui avait attiré l'attention de Harry Dickson, puis celui de la route de Kingston Hill s'estompèrent dans l'ombre du mystère. Les gens, qui se barricadaient chez eux aux premiers soirs, reprirent courage et osèrent mettre de nouveau le nez à la rue.

Seule, la police, émue par la similitude entre les deux forfaits, restait sur les dents et s'attendait vaguement à la poursuite de la série rouge. Dora Marholm ne réapparut pas. Malgré l'indifférence que Dickson manifestait à son égard, un mandat d'amener avait été lancé contre elle. Son portrait s'étalait à la première page des journaux et se trouvait affiché dans tous les bureaux de police du Royaume-Uni. Il avait été envoyé à toutes les compagnies maritimes ayant des navires en partance pour l'étranger. On surveillait les gares et les ports.

Mais la jeune femme restait introuvable.

Si les habitants de Kingston, ou plutôt les noctambules, avaient repris goût aux sorties nocturnes et se riaient un peu de leur première terreur, il n'en était pas de même pour les époux Fleetwinch, propriétaires de la villa « Les Tritons », à Combe Wood.

En effet, la villa s'isolait dangereusement à l'écart des routes et des autres habitations. Un sentier, serpentant à travers des halliers, conduisait à leurs ridicules pelouses naines. À cent yards de la clôture du jardin, la forêt se dressait sombre et hostile.

Par lésinerie, les Fleetwinch s'étaient toujours passés de domesticité. Les amies de Mrs. Fleetwinch ajoutaient que même des saintes n'auraient pu accepter, comme épreuve terrestre, de passer un mois au service de cette dame acariâtre et avare.

À présent, les époux sentaient cet isolement leur peser comme une malédiction. Pendant trois jours, ils avaient abandonné leur demeure sylvestre pour s'installer dans une pension de famille de Kingston, mais leur avarice avait bientôt repris le dessus. La folle dépense de ce séjour réglée, ils s'étaient hâtés de regagner leurs tristes pénates.

Ils y vivaient à présent dans une peur abjecte, ajoutant des verrous et des serrures aux portes extérieures, se barricadant dans leur chambre à coucher une fois le soir venu.

La nuit venait de tomber, il bruinaît, un vent aigre pleurait dans

les arbres de la forêt proche, il faisait froid.

En faisant bâtir les « Tritons », Mr. Fleetwinch avait cru devoir sacrifier au goût de l'antiquaille et il avait installé partout des cheminées ouvertes, destinées à des feux de bois.

D'abord, cela leur avait valu quelques avatars, mais bientôt ils y avaient trouvé leur compte, car Combe Wood fournissait autant de bois que possible aux maraudes de Mr. Fleetwinch.

Comme Mrs. Fleetwinch se prétendait légèrement enrhumée, des souches furent déposées dans l'âtre de la grande chambre à coucher et bientôt une bonne chaleur – d'ailleurs bien économique – envahit la pièce.

Mr. Fleetwinch, après avoir verrouillé toutes les portes, posé les volets et armé son fusil de chasse, s'était retiré avec son épouse dans la chambre où le feu dansait joyeusement dans le foyer noirci.

Une odeur de boucane flottait, mais elle ne gênait pas les deux époux, car elle leur rappelait leur éternelle lésinerie : ce qui était bon marché, et surtout ce qui était gratuit, emportait toujours leurs sympathies.

À la clarté d'une minuscule lampe à pétrole, le maître du logis déchiffrait péniblement un *Kingston Dispatch*, vieux de trois jours, et qui avait servi d'emballage à quelques regrats achetés en ville.

Mrs. Fleetwinch demanda aigrement si le pétrole se trouvait dans le fossé, au bout de la route, et son mari la comprit.

— C'est juste, ma belle, répondit-il. Ce stupide journal ne vaut pas la dépense d'une larme d'huile.

Il souffla la lampe, se coiffa d'un bonnet en casque à mèche et se coula dans les draps aux côtés de sa femme à moitié endormie.

Au-dehors, des nuages bas et lourds roulaient dans le ciel sans lune, le vent redoubla de violence, puis, bientôt, se mit à souffler en tempête.

Portes closes et cadénassées, volets fermés, verrous mis, clés tournées dans les serrures, les « Tritons » étaient devenus une véritable petite forteresse, défiant l'effort criminel des éventuels rôdeurs de la nuit.

Les époux Fleetwinch dormaient.

Mrs. Fleetwinch s'éveilla : une atroce migraine lui tenaillait les tempes, elle se plaignit :

— Jérémias, ma tête me fait mal et j'ai soif.

Elle n'obtint pas de réponse.

— Va me chercher la carafe d'eau sur le lavabo, Jérémias !

Silence.

Elle étendit la main à sa gauche : la place de son mari était vide et sans tiédeur.

— Jérémias ! cria-t-elle, effrayée et ne sachant que penser de

cette absence.

Elle sentit un souffle frais sur son visage et se dressa sur son séant.

La grande chambre était obscure. Dans la cheminée, un dernier reflet rouge de tisons mourants luttait avec les ombres.

Cette chiche clarté lui permit pourtant de voir que dans l'angle le plus reculé de la pièce, la porte donnant sur le palier était grande ouverte.

— Jérémias ! Jérémias !

— Aaas ! fit la résonance dans la vaste cage d'escalier.

Mrs. Fleetwinch se prit à trembler violemment ; en étendant le bras dans la ruelle, elle sentit l'acier froid du double canon du fusil de chasse de son mari.

Elle s'en empara. Elle savait manier cette arme, cela lui donna du courage.

Doucement, elle se laissa glisser en bas du lit, puis elle eut la présence d'esprit de vérifier si l'arme était chargée.

Elle sentit la présence des deux cartouches à chevrotines, fit sauter le déclic de la gâchette de sûreté et s'avança vers la porte ouverte.

Une fois arrivée là, elle hésita à allumer la lampe, puis elle décida de n'en rien faire. Elle connaissait le pas de son mari et, habituée par pure avarice à circuler dans les ténèbres, elle était certaine de pouvoir se diriger à sa convenance.

Elle s'avança ainsi sur le palier, le traversa dans toute sa longueur, arriva aux premières marches de l'escalier.

Avant de s'y engager, elle se pencha sur la rampe et écouta.

Rien ne bougeait dans la maison, le silence était immense ; même au-dehors, le vent avait cessé de se plaindre.

Mais déjà, elle eut la sensation de l'anormal, voire du cataclysme.

Une odeur fade montait d'en bas, elle crut la reconnaître vaguement.

Cela sentait le poulet fraîchement égorgé ; une senteur douceâtre de viscères tièdes de volaille ou de lapin montait à ses narines. Au premier abord, cette sensation n'éveilla aucun soupçon dans son esprit.

Tout à coup, son sang se figea dans ses veines et elle eut peine à réprimer un cri de frayeur : une lueur filtrait dans le hall, venant de la porte entrouverte de la cuisine. Elle sentit l'odeur chaude et rance de la chandelle allumée.

En même temps, un glissement bizarre se fit entendre en bas, dans l'ombre.

Cette fois-ci, elle aurait voulu crier, mais aucun son ne monta à

ses lèvres.

Machinalement, elle descendit une, deux, puis trois marches.

De la place où elle se trouvait, elle pouvait voir une partie de la cuisine, faiblement éclairée par une chandelle qui devait se trouver posée sur le sol.

Mais cela lui suffit pour voir !

Deux pieds nus, puis deux jambes velues apparaissaient, lugubrement rigides, puis la cotonnade rayée de vert d'un pyjama retroussé sur des genoux cagneux. Elle la reconnaissait bien cette ridicule anatomie et ce pyjama élimé par l'usage. C'était Fleetwinch qui devait être étendu par terre... dans une affreuse et large tache brune.

Pour le coup, elle hurla.

— Au meurtre ! A l'assassin !

Tout à coup, la vision disparut : la chandelle venait d'être soufflée ou plutôt renversée, car il y eut un petit bruit de chute.

En même temps, du fond des lourdes ténèbres, quelque chose fondit sur elle et la jeta au bas des escaliers.

Mais Mrs. Fleetwinch, habituée aux durs travaux ménagers, lutta.

Son fusil lui avait échappé des mains et se trouvait perdu dans le noir, hors de son atteinte.

Elle se battit, en hurlant, contre une force invisible.

Ses mains sentirent des formes, un bras, puis un poing fermé, qu'elle tâcha de mordre sans y parvenir, mais qu'elle agrippa de toutes ses forces.

Elle aurait peut-être remporté la victoire si, tout à coup, elle n'avait senti à la hanche un froid intense, puis une flamme qui lui lanciait soudain les entrailles.

Elle poussa un grand cri et tomba en avant.

Dans sa chute, elle toucha le fusil dont un coup partit avec un fracas de tonnerre...

À ce moment, la Providence voulut que les gardes forestiers de Come Wood, William Desmond et Sol Crookes, parussent à la lisière du bois.

Ils entendirent les cris de la femme et le coup de feu.

Les deux crimes de la quinzaine passée leur étaient encore suffisamment dans la mémoire pour les inciter à une intervention immédiate.

Ils s'élancèrent au pas de course vers la villa, sautèrent la basse haie, traversèrent la pelouse en courant et escaladèrent le perron.

Ils cognèrent violemment contre la porte, qui céda aussitôt : elle n'était qu'entrouverte.

Des plaintes et des gémissements s'élevaient à quelques pas

d'eux dans les ténèbres du hall.

Desmond alluma sa torche électrique et tout de suite ils furent en pleine horreur :

Mrs. Fleetwinch agonisait au milieu du vestibule, les yeux vitreux, une main crispée et l'autre pinçant le ventre dont le sang et les entrailles s'échappaient à flots.

La malheureuse cessa de respirer comme le garde se pencha sur elle.

— Rien à faire ! bougonna-t-il horrifié, c'est un coup dans le genre de celui de Miss Carter !

— Où peut être Fleetwinch ? demanda Crookes.

— Dieu sait s'il n'a pas reçu son compte, lui aussi ! répondit son collègue.

» Parcourez la maison, Sol, et n'hésitez pas à vous servir de votre revolver.

Le balai lumineux de la lampe de Crookes se joignit à celui de son compagnon et plongea dans la cuisine.

— Damnation ! cria le garde, voici Fleetwinch ! Ah ! quelle boucherie !

Au milieu de la pièce, le malheureux rentier gisait sur le dos, les bras en croix, la figure atrocement convulsée. Une formidable blessure béait : le ventre avait été ouvert de haut en bas, vidant le corps comme un sujet d'anatomie.

Blême d'effroi et de dégoût, Desmond répéta son ordre.

— Fouillez la maison, Sol ! Je garderai les sorties. Et si le monstre qui a fait ce coup double est encore là, faites-lui son affaire. Deux balles dans la tête au premier geste !

Mais Sol eut beau parcourir « Les Tritons » de la cave aux greniers et Will Desmond en garder les sorties, on ne découvrit nulle trace du criminel. Force fut aux deux représentants de l'ordre de battre en retraite pour aller avertir la police de Kingston. Encore le firent-ils avec intelligence : Sol Crookes partit au pas de gymnastique et Desmond resta sur les lieux.

L'aube jetait des lueurs ternes sur les toits de la villa tragique, quand deux autos arrivèrent à toute allure de la ville.

Rocksniiff et des agents descendirent de l'une, Harry Dickson et son élève, Tom Wills, de l'autre.

Harry Dickson jeta à peine un regard sur les cadavres des époux Fleetwinch.

— Le bandit a signé son œuvre, murmura-t-il, c'est le même coup qu'à Bushy Park, le même que celui qui mit fin à l'existence de la malheureuse Flora Carter.

— A-t-on volé quelque chose ? demanda Rocksniiff, la maison a-t-elle été cambriolée ?

— Je ne le crois pas, non... j'en suis certain, répondit Dickson, c'est là l'œuvre d'un assassin maniaque, un de ces criminels qu'on retrouve avec le plus de peine, si encore on le trouve.

— Non, rien ne semble avoir été emporté de la maison, affirma Sol Crookes. William et moi, nous avons parcouru la maison et tout y était en ordre. Et puis, nous savons tous que Mr. et Mrs. Fleetwinch n'auraient pas gardé d'objets de grande valeur chez eux. Ils se méfiaient tellement des voleurs, les pauvres, ajouta-t-il avec une ironie attristée.

— À propos, où se trouve donc votre collègue Desmond ? demanda brusquement le détective.

— C'est vrai ! s'écria Sol Crookes en regardant autour de lui d'un air inquiet.

— Holà Desmond ! Holà Will !

Personne ne répondit à cet appel.

— Par l'enfer, voilà qui ne me dit rien qui vaille ! gronda Sol Crookes. J'ai laissé mon compagnon seul dans cette affreuse maison et, probablement, dans le voisinage du monstre qui a fait le coup.

Il n'en fallut pas plus aux agents pour s'égailler à travers la maison, comme une nuée de passereaux affairés.

À Tom Wills revint le terrible honneur de faire la lugubre découverte, qui portait à trois le nombre des crimes de la nuit.

Will Desmond était couché de tout son long sur les dalles de la cave, dans une large mare de sang qui se figeait à peine. La mort ne devait pas remonter à plus d'une heure.

— La même blessure que la victime du Park, que celle de Miss Carter et de Mr. Fleetwinch, déclara Harry Dickson. Elle diffère chez Mrs. Fleetwinch, parce que la pauvre femme me paraît s'être défendue contre son agresseur.

Tout à coup, il se redressa et aspira fortement l'air.

Il venait de percevoir une vague odeur pharmaceutique.

— Le monstre a opéré à l'anesthésique, dit-il. Rien que l'expression plus calme du visage de Desmond le démontre. Un masque chloroformé a dû lui être apposé sur le visage.

— Et puis, on l'a disséqué tout simplement ! ajouta Tom Wills.

Son maître le regarda, puis branla du chef.

— Je crois que vous avez raison, Tom. Mais pour quoi faire ?

— Une manie criminelle de professionnel, opina Mr. Rocksniff. Pensez donc à Dora Marholm, la candidate en médecine disparue, monsieur Dickson. Cela pourrait expliquer les choses.

Harry Dickson ne répondit pas et s'en fut examiner le corps mutilé de Mr. Fleetwinch. Quelques minutes plus tard, il s'élança vivement dans l'escalier.

— Rocksniff, s'écria-t-il presque aussitôt, veuillez donc monter

me rejoindre.

Le chef constable ne se fit pas prier.

Il trouva le détective sur le palier, brandissant deux loques de cotonnade.

— Les clous du tapis du palier ont travaillé pour nous, Rocksniff. Voyez ce qu'ils ont retenu !

— Mais... ces morceaux d'étoffe me semblent provenir du pyjama de Fleetwinch !

— Précisément ! Le corps de l'assassiné a été traîné hors de la chambre, descendu par l'escalier, puis porté dans la cuisine, pour y procéder à quelque horrible besogne.

— Comment ? Vivant...

— Sans doute ! Ah ! ceci expliquera bien des choses.

Harry Dickson venait d'entrer dans la chambre à coucher et il se penchait sur la grille refroidie du foyer.

Il prit une pincée de poudre grise qui se confondait avec les cendres du foyer, la renifla, la goûta du bout de la langue.

— J'y suis ! Je connais cette infernale drogue ! Elle vient de loin, de l'Afrique équatoriale si je ne m'abuse. Les griots de là-bas savent s'en servir ! On l'obtient en réduisant en poudre un petit champignon extraordinairement vénéneux. Projetée dans le feu, cette poussière a la propriété de répandre une fumée presque inodore, mais ayant une grande puissance anesthésique, bien que d'assez courte durée. L'assassin connaissait bien les aîtres de la maison et ses foyers à feu ouvert. Il lui a suffi de faire tomber une poignée de sa poudre par un conduit de cheminée, pour que la chambre à coucher, où nous sommes, se remplisse de son infernale fumée.

— Il a dû monter sur les toits dans ce cas, annonça gravement le constable.

— C'est évident ! Mais ensuite, il lui fallut vaincre des serrures et des verrous. Ce devait être un bonhomme rudement calé en matière de cambriole, car aucune porte n'a été forcée. Je donnerais beaucoup pour pouvoir examiner ses outils à cet oiseau-là !

— Si Dora Marholm... commença Mr. Rocksniff, mais Dickson lui coupa la parole du geste.

— Monte-en-l'air, acrobate, serrurier d'élite et créature de réelle vigueur pour traîner un bonhomme du poids de feu Fleetwinch par l'escalier et pour vaincre, sans plus, une solide femme comme son épouse... et vous voyez toutes ces exceptionnelles qualités réunies chez une fluette petite personne comme l'étudiante en médecine ?

Rocksniff préféra ne pas répondre, il lui coûtait d'abandonner ses soupçons, mais la conviction de Dickson lui en imposait trop.

Tout à coup, la voix de Tom Wills s'éleva dans le hall.

— Maître, venez donc voir ! Je crois que Mrs. Fleetwinch tient

quelque chose dans son poing fermé, cela brille entre ses doigts.

Harry Dickson et Rocksniiff descendirent vivement les escaliers et trouvèrent le jeune homme occupé à desserrer les doigts de la morte.

— C'est dur, grogna Tom, et puis c'est écœurant ; on dirait qu'elle ne veut pas lâcher prise, qu'elle se défend. Tenez... on dirait qu'elle tient un caillou blanc dans sa main crispée.

Il fallut de réels efforts pour que la griffe de mort s'ouvrît. Lorsqu'on y parvint, un objet rond, d'une couleur laiteuse, roula sur le sol.

Un agent la ramassa et la remit au détective.

C'était une pierre lisse, d'une apparence étrange, légèrement oblongue, rappelant par sa forme un œuf de vanneau.

— N'est-ce pas une opale ? demanda Tom Wills, mais je ne savais pas qu'il en existait de si belle taille. Comment est-elle venue dans la main de la morte ?

— Une opale, en effet, approuva Dickson rêveur, autrement dit une pierre de lune. Je me demande ce que cela signifie, car cela signifie quelque chose...

Ce fut tout ce que l'enquête aux « Tritons » révéla.

4. Le mystère du clocher

Sur la piste du crime, on ne marche pas toujours d'aventure en aventure, bien loin de là. Elle est, au contraire, riche en heures fastidieuses vouées aux recherches, aux interrogatoires vagues et sans résultat, aux marches et aux contremarches sans nombre.

Au cours de cette ténébreuse affaire, Harry Dickson et ses collaborateurs en connurent pas mal de ces heures, voire de ces journées ternes, s'achevant sur des résultats nuls, des erreurs, des embrouillements et des désenchantements continuels.

À Tom Wills échut la longue série des visites aux joailliers et aux lapidaires de Londres auxquels il montra la pierre de lune, trouvée en ces circonstances mystérieuses et tragiques.

Mais, parmi tous ceux qu'il questionna avidement, personne ne se souvint d'avoir jamais détenu une pierre pareille, bien plus, d'en avoir jamais vue. Pourtant, chez un juif de Soho, Abraham Blum, il récolta quelques indications qui ne lui parurent pas si négligeables.

Blum avait regardé longuement, puis soupesé la pierre en marmottant de vagues paroles et en secouant sa tête décrépite.

— De pareilles pierres n'ont pas une immense valeur, dit-il, parce qu'on ne les demande guère, mais de cette taille, elles seraient connues, peut-être cataloguées comme des curiosités de musée. Non ! elle n'a pas dû séjourner dans des magasins d'Europe.

» Ces pierres se trouvent dans l'Oural, où on les dédaigne et où on les craint car elles ont une fichue réputation : celle de porter malheur. Je crois avoir entendu dire, par mon vénérable père, que des marchands arabes les recherchaient pour faire du troc au centre de l'Afrique.

» Les prêtres fétichistes raffolent de cette camelote pour leurs sortilèges.

— Quel genre de sortilège ? demanda Tom Wills.

Abraham Blum haussa les épaules.

— Cela, je n'en sais rien ! Je ne suis pas un homme savant. Mais un voyageur qui connaît les habitudes de ces damnés moricauds pourrait en savoir davantage. C'est tout ce que je puis vous dire, jeune homme.

Tom Wills revint avec ces renseignements chez son maître, qui ne s'en montra pas mécontent.

— Ce ne serait pas la première fois que, même en nos temps de

progrès à outrance, d'archi vieilles pratiques de sorcellerie aient poussé au crime quelque fou ou maniaque dangereux, dit-il en reprenant la pierre de lune. Il se mit alors à fréquenter quelques explorateurs célèbres, à compulser des livres de voyage.

Vains efforts ! Les livres restaient muets et les voyageurs africains, tout en reconnaissant la valeur attachée par certains griots à l'opale, comme pierre des esprits de la nuit, ne lui connaissaient pas d'autre effet.

Harry Dickson examina la trouvaille au microscope.

La pierre n'avait pas été dessertie, elle n'avait jamais appartenu à une parure quelconque ; c'était une pierre libre. Comment se trouvait-elle dans la main de la morte ? Mystère qui ne faisait qu'assombrir les autres mystères.

— A-t-elle seulement joué un rôle dans ce crime ? demanda Tom Wills.

Le bon sens parlait par la bouche du jeune homme et pourtant son maître refusait d'y croire.

Tom battait les rues de Londres sans grand espoir ; il écrivit, au nom de son maître, aux principaux lapidaires d'Europe. Il ne reçut aucune réponse intéressante : malgré leur rareté, les opales faisaient peu d'argent sur le marché.

Quant aux recherches de la police dans Kingston et les environs, elles ne donnèrent aucun résultat. Le criminel s'était évanoui comme une nuée passagère, ne laissant aucune trace pouvant mener à lui.

Cependant, les affaires criminelles les plus atroces ont parfois des intermèdes grotesques, voire comiques.

Mr. Stanley Banks fit les frais du premier.

Depuis le meurtre de Miss Carter, la bonne Mrs. Bolland lui battait froid. Elle ne pouvait lui pardonner ses injurieux soupçons envers Dora Marholm.

Mr. Banks jura qu'il prouverait la culpabilité de la jeune femme qu'il nommait, d'ores et déjà, la Vampire de Kingston.

Comme tant de détectives amateurs, il fit les plus absurdes démarches, multiplia des recherches ridicules.

Un soir pourtant, il se crut très près du but.

Il venait de passer une demi-heure plutôt pénible à Bolland-House, où la maîtresse le reçut avec une froideur marquée.

Il s'était retrouvé dans la rue, furieux et plus ardent que jamais pour son enquête personnelle.

Il avait déjà franchi la zone des premières lumières de la ville et s'engageait dans Highway, particulièrement obscur ce soir, car plusieurs réverbères n'étaient pas allumés ou bien avaient été éteints par des noctambules.

Tout à coup, il entendit courir derrière lui.

Il se retourna et pensa mourir de frayeur : Dora Marholm, affreusement pâle, accourait vers lui du fond de l'ombre.

Il parut à Stanley Banks que le visage de la jeune femme était terrible, tordu par les affres de sa sanguinaire passion (ce furent ses propres termes). Le courageux Banks se mit à courir en poussant des clameurs à ameuter une ville tout entière.

Comme un fou, il s'engouffra dans le premier poste de police dont il avait vu luire au loin la lanterne rouge, comme un fanal sauveteur.

À son récit angoissé, deux sergents de police l'accompagnèrent, mais ils eurent beau explorer Highway dans tous les sens ils ne découvrirent ni chien ni chat et encore moins « la vampire ».

Cet épisode, raconté avec pas mal d'ironie par le *Kingston Dispatch*, acheva de perdre le malheureux avocat dans l'estime de Mrs. Bolland, qui lui interdit purement et simplement l'accès de sa maison.

Harry Dickson ne fut au courant de cette stupide aventure nocturne que bien plus tard, et nous verrons par la suite qu'il le regretta vivement.

Mais le second intermède, qui débuta par le grotesque, finit en une nouvelle tragédie.

Un matin, un carillon bruyant à la porte de rue fit accourir Mrs. Crown. À peine la vénérable dame eut-elle ouvert, qu'un bonhomme un peu ridicule, brandissant un invraisemblable parapluie demanda à voir Harry Dickson sur l'heure.

— Je suis victime du crime le plus abominable du siècle ! gémissait-il. Hélas, mon petit Ben et ma chère Frida ! Mes pauvres enfants !

La bonne Mrs. Crown s'apitoya immédiatement sur le sort du malheureux père, elle remonta l'escalier quatre à quatre et entra, comme une trombe, dans la salle à manger où Dickson et Tom Wills achevaient leur thé du matin.

— Il y a là un pauvre homme dont on vient d'assassiner lâchement les deux enfants, monsieur Dickson ! cria-t-elle.

Le détective repoussa sa tasse et fit signe de faire entrer immédiatement un homme si durement éprouvé.

Ce fut le bon Mr. Spurdle qui entra, larmoyant et hors d'haleine.

— Mon petit Ben, ma petite Frida ! pleurnichait-il.

Le détective fit un geste d'étonnement.

— Mais c'est monsieur Spurdle de Kingston ! dit-il, je vous croyais pourtant célibataire, cher monsieur !

— Certainement, répliqua Mr. Spurdle, croyez-vous qu'une stupide créature féminine pourrait entrer dans ma vie, une péronnelle qui ne comprendrait rien à mes travaux ?

— On aurait cru comprendre que vos deux enfants étaient

tombés victimes du vampire de Kingston, dit Tom Wills.

— Et vous avez cru la vérité, mon petit monsieur ! se lamenta l'horloger. Mon brave Ben, ma jolie Frida sont devenus, à leur tour, la proie du monstre infernal. Il leur a ouvert le ventre, semant les alentours de leurs délicats organes...

Harry Dickson se frappa le front et réprima une violente envie de rire.

— Ben et Frida sont les deux poupées mécaniques qui ornent le clocher du vieux collège de Kingston, je crois.

— Mes enfants ! le fruit de mes veilles ! Des merveilles d'automates que les mécaniciens de Nuremberg m'enviaient férocelement. Les avez-vous jamais vus, monsieur Dickson ?

Le détective fit signe que oui.

— C'étaient en effet des merveilles du genre, concéda-t-il.

— Frida sortait à chaque quart d'heure de sa niche de pierre, faisait un petit tour sur la corniche et frappait la cloche de son marteau de fer. Quand l'heure entière devait sonner, Ben apparaissait. Il saluait, du haut de la tour, le public d'en bas qui attendait sa venue : un coup de chapeau grave pour les messieurs, un geste gentil pour les dames, un petit coup de doigt amical pour les méchants enfants, puis il sonnait l'heure. À midi, il allait chercher Frida et ils dansaient quelques pas de valse, puis ils faisaient une mimique expressive, qui s'adressait de nouveau aux gens d'en bas : c'est l'heure d'aller dîner !

» Voici que le vampire les a étripés comme des pourceaux, rendus immobiles pour de longs mois... peut-être pour toujours ! Je ne me sens plus de force à réaliser encore de pareils chefs-d'œuvre !

» Monsieur Dickson, il faut m'accompagner sur-le-champ.

Le détective hésita, il avait bien d'autres chats à fouetter que d'aller à la recherche de stupides iconoclastes, mais Mr. Spurdle vit son hésitation et reprit aussitôt ses jérémiades :

— Comment, vous ne voyez pas un crime là-dedans, aussi ignoble que les autres qui ensanglantèrent Kingston ? Ben et Frida n'étaient pas d'inertes poupées de bronze, ils vivaient de la vie de mon cerveau et également de mon cœur ! Il faut les venger, aussi bien que Miss Flora, et, surtout, que ces falots bourgeois des Fleetwinch.

Le doux Mr. Spurdle ne se possédait plus ; la mort de ses chères poupées l'affectait autant que si c'étaient des enfants de sa chair et de son sang.

Harry Dickson vit que Tom Wills aurait pris un plaisir extrême à suivre ce curieux bonhomme et accepta de l'accompagner à Kingston.

Pour la circonstance, l'horloger avait loué un spacieux taxi et le trajet se fit rapidement, occupé presque complètement par les lamentations de l'artisan.

Enfin, le clocher parut au loin et Mr. Spurdle l'indiqua en

poussant un cri de souffrance et de colère :

— Voilà le lieu du crime ! cria-t-il avec emphase.

Depuis des années, le vieux collègue de Kingston n'était plus consacré à l'éducation de la jeunesse de l'endroit.

Ses salles basses et sombres avaient été mises à la disposition d'un musée local, qui y entassait des curiosités sans gloire, attirant bien peu de monde. Seules, les poupées de Mr. Spurdle éveillaient encore l'attention du passant et du voyageur.

Harry Dickson et ses deux compagnons furent reçus à leur entrée par l'unique gardien, un vieil invalide grognon, détestant tout ce qui était de nature à troubler la paix de ses jours.

— Quelle histoire pour deux maudites poupées, grogna-t-il en tournant le dos aux trois visiteurs.

Mr. Spurdle précéda ses invités sur un escalier de pierre, grimpant en colimaçon entre deux murailles de pierre de taille, moussues et suintantes.

Par les créneaux, tout au long de la montée, la ville parut en panorama, puis le vaste bariolage de la campagne d'alentour.

Quand ils eurent atteint la grande plate-forme du campanile, Mr. Spurdle fit halte et respira :

— Vous allez vous trouver devant le crime le plus ignoble que je connaisse, dit-il avec véhémence, un crime contre l'art et l'intelligence humaine.

En se baissant, ils entrèrent dans une étroite niche de pierre où ils se trouvèrent immédiatement devant les tristes dépouilles de Ben et de Frida.

Les deux jaquemarts étaient affalés, comme des pantins, contre la muraille.

La cuirasse de leur ventre était arrachée et l'on voyait luire à l'intérieur une rouagerie compliquée, baignée d'huile.

Une profusion de roues dentées, de ressorts tordus et de pivots détachés jonchaient le sol autour d'eux et témoignaient de l'ardeur meurtrière de leur bourreau.

— Le monstre a procédé comme une brute, cria Mr. Spurdle hors de lui. Il ne s'est pas contenté d'un poignard mais a fait usage d'un ciseau à froid, de limes et de tenailles ! Mes pauvres petits, je ne pourrai plus vous rendre votre belle vie de toutes les heures.

Il sanglotait positivement.

Le détective contemplait ce désastre d'un œil mi-désapprobateur, mi-amusé, quand soudain Tom Wills s'écria avec une stupeur effrayée :

— Ce n'est pas possible, ces mannequins ont saigné !

— Quoi ? cria le maître.

Pour toute réponse, Tom Wills montrait une large flaque de sang

qui s'élargissait sur le sol de la niche.

Mr. Spurdle, d'abord tout à son indignation, joignit sa stupeur à celle de ses deux compagnons.

— Mes poupées ont saigné, dites-vous ? Non... non... c'est de l'huile, mais je n'en mets jamais autant.

— C'est du sang ! dit brusquement Dickson, et qui a coulé il n'y a pas si longtemps que cela.

Son regard fit le tour de l'échauguette et s'arrêta soudain sur les marches d'un escalier très étroit, montant vers le sommet du campanile.

— Le sang coula par cet escalier, dit-il en s'élançant sur les marches, suivi par Tom Wills et Mr. Spurdle.

Ils atteignirent presque en même temps une sorte de pyramide creuse : la dernière et plus haute chambre du campanile. Et là, l'horreur en personne les reçut : un corps de femme, à moitié nu, gisait sur les dalles noires.

Le ventre, ouvert d'un formidable coup de couteau, bâillait, les muscles ouverts comme des volets : le paquet opalin et sanglant des viscères s'échappait de l'immonde blessure, coulait sur le sol.

— Mais... je... la reconnais, haleta soudain Mr. Spurdle.

Harry Dickson poussa un grondement de bête sauvage.

C'était le cadavre de Miss Dora Marholm.

Trois heures plus tard, le médecin légiste finissait l'autopsie de la morte en présence de la police locale, d'un envoyé de Scotland Yard, mandé en toute hâte, de Harry Dickson et de Tom Wills.

— Procédé pareil à tous les autres meurtres, déclara brièvement le praticien en essuyant ses instruments rouges.

Harry Dickson avait suivi de près la lugubre opération.

— Mais dans ce cas-ci, la victime porte des traces d'autres blessures qui me semblent anciennes.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, s'empressa d'ajouter le médecin. La malheureuse semble avoir été rouée de coups, mais les ecchymoses qui en sont résulté étaient en pleine voie de guérison et semblent dater de huit jours au moins. Tenez, regardez ses chevilles, on dirait des traces de cordes : elle a dû être ligotée ou enchaînée.

— Veuillez examiner l'estomac, dit sèchement le détective.

Le docteur approuva de la tête et encore une fois le scalpel entra en jeu.

— Rien ! marmotta le praticien étonné. Pas traces d'aliments. On dirait qu'un long jeûne lui a été infligé.

— En d'autres termes, elle a été séquestrée avant d'être tuée, dit Harry Dickson.

Alors, Mr. Rocksniff se mit à raconter l'aventure de Mr. Stanley Banks ; quand il eut fini de parler, le détective prit une mine sévère.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti, Rocksniff ? demanda-t-il sur un ton de reproche au chef constable.

— On n'osait vous déranger pour une pareille sottise, monsieur Dickson.

— Une sottise qui aurait en tout cas sauvé la vie à cette infortunée, et nous aurait peut-être livré le coupable.

— Comment ? s'exclama Mr. Rocksniff atterré.

— Je crois ne pas être très loin de la vérité en retraçant de la sorte la tragique aventure de Miss Marholm :

» Après sa singulière visite au domicile de son amie Flora Carter, Miss Marholm s'enfuit, se cacha. Pourquoi ? Je ne puis le dire pour le moment. Tout me fait pourtant croire qu'elle savait quelque chose qu'elle désirait garder éperdument secret et, qu'en cas d'arrestation, elle aurait dû dévoiler, sous peine de rester suspecte des plus terribles des crimes.

» Le bandit inconnu dut penser de même et il se livra à une recherche de son côté. Plus heureux, et peut-être plus habile que la police, il réussit à découvrir la retraite de Miss Marholm, à l'attirer chez lui sous prétexte de lui donner asile.

» Ce qui démontre que le monstre était connu de la victime et *qu'elle ne le soupçonnait nullement d'être un assassin !*

» Mais un soir, elle dut découvrir la terrible vérité et elle parvint à s'enfuir. Ce fut alors que Stanley Banks la vit... il eut peur !

— Ah ! le lâche, cria Mr. Rocksniff.

— ... et pendant que l'avocat allait raconter son aventure à la police, continua Dickson, le bandit put remettre la main sur elle et lui faire réintégrer sa prison !

— Holà ! cria Mr. Rocksniff. Monsieur Dickson, vous venez de faire luire une lumière formidable. Le champ de nos opérations policières va en être bien rétréci : le bandit est un familier de la morte. Tout au moins, une personne honorablement connue par elle. En plus, il ne doit pas habiter loin de Highway.

Harry Dickson l'approuva.

— À l'œuvre ! commanda le chef constable animé d'un beau zèle. Avant quelques jours, nous aurons le plaisir d'ouvrir les portes de la prison pour le vampire de Kingston.

Le détective ne répondit pas à cet optimisme. Au contraire, son front se rembrunit plus que jamais.

— Une créature colossalement habile, murmura-t-il, qui n'a pas encore dit son dernier mot.

Ils descendirent en silence l'escalier sanglant.

Arrivés sur la grande plate-forme, ils trouvèrent Mr. Spurdle, démontant eu gémissant ses mannequins mutilés.

— Un pays pareil où l'on détruit les chefs-d'œuvre, sans pouvoir

mettre la main sur les coupables. J'en ai honte ! Je le hais ! Je le priverai de ma présence. Je m'en vais, entendez-vous ! Et j'emmènerai Ben et Frida pour les faire revivre sous d'autres cieux. Le vampire serait capable de revenir et de me les tuer tout à fait !

5. La dette de Stanley Banks

L'exemple de Mr. Spurdle ne fut pas stérile : l'aube d'un véritable exode se leva sur Kingston. Des habitants vendirent maisons et propriétés pour se réfugier à Londres ou ailleurs, fuyant devant le sanglant fantôme du vampire.

Mr. Rocksniff manifesta la crainte que le monstre aurait pu être parmi eux, privant ainsi la police locale de la gloire de sa capture.

Aussi soumit-il chaque partant à un interrogatoire féroce, qui lui attira même des remontrances de la part de ses supérieurs.

Un des hommes les plus manifestement malheureux de Kingston, en ces heures troubles, était l'avocat Stanley Banks.

Tout le monde lui tournait le dos, sa clientèle l'avait complètement abandonné. L'épicier le plus couard, celui qui fermait sa porte dès le crépuscule, pleurant sur les ventes du soir qu'il manquait et passant une partie de ses nuits à trembler derrière ses portes closes, cet homme si peu valeureux, regardait passer Banks en reniflant de mépris. Tout haut il disait qu'il aurait résolument refusé de vendre une once de denrée à ce chien vil et lâche, ce calomniateur de femmes, ce complice d'assassin.

Le lendemain de la découverte du crime du clocher, on sonna à la porte du nouveau paria de Kingston.

Il ouvrit lui-même, car son unique domestique venait de l'abandonner, en lui jetant presque son tablier bleu en pleine figure.

Sur le seuil, Ted Selby se dressait, pâle mais résolu.

— Stanley Banks, dit-il, je viens faire appel au dernier restant de votre honneur d'homme, si toutefois il vous en reste encore.

L'avocat gronda mais n'osa répondre.

— Les lois de notre pays ne sont pas tendres pour les duellistes, continua le jeune homme. Cependant, je veux risquer la prison et la chance d'être tué ou blessé par vous. Voulez-vous vous battre avec moi ? Je vous laisse le choix des armes. Vous étiez, je crois, officier pendant la guerre.

Stanley Banks devint affreusement pâle.

— Selby, répondit-il, la vie m'est à charge, j'ai tout perdu, et à cela s'ajoute un remords sans nom, celui d'avoir accusé Miss Dora Marholm.

» Vous me rendriez grand service en m'envoyant une balle qui me ferait quitter cette terre où je suis seul. Mais je n'ai pas encore le

droit de m'en aller.

Ted Selby le contempla en silence et son visage se fit moins dur.

— Je veux trouver l'assassin de Dora Marholm, je veux le trouver, MOI ! Donnez-moi quinze jours. Si au bout de ce temps je n'ai pas réussi, je serai à vos ordres.

Selby ne refusa pas le fauteuil que Banks lui désigna. Il s'assit, réfléchit, chercha ses paroles.

— Vous croyez-vous assez fort pour réussir, en ces quelques jours, là où un Harry Dickson ne réussit pas ?

Stanley Banks eut une lueur d'orgueil dans son regard fatigué par les veilles.

— Oui ! répondit-il sourdement, oui, car il y a une chose à laquelle le grand détective ne semble pas songer. Peut-être n'y attache-t-il pas d'importance, peut-être a-t-il raison.

» Remarquez, Selby, que depuis la mort de Miss Carter le vampire s'en prend à tous ceux qui furent présents à la dernière soirée de Mrs. Bolland !

— Oh ! s'écria Ted Selby, c'est vrai ce que vous dites là !

— Miss Carter, les Fleetwinch, Miss Marholm et les poupées de Mr. Spurdle. Pour ce dernier, c'est une moitié de lui-même qu'on a assassinée !

— Et vous concluez ? demanda Selby hors d'haleine.

— Qu'il attaquera encore un de nous ! Vous, Rocksniff, les dames Jacobs, moi-même !

— À moins que le bandit ne se trouve parmi nous ! s'écria Selby.

— J'y ai pensé, dit simplement l'avocat.

— Peut-être que le vampire, c'est vous, Ted Selby, et peut-être que c'est moi, continua Stanley Banks avec un rire douloureux.

Ted Selby approuva en hochant doucement la tête.

— Banks, je veux vous aider.

— Gardez-vous-en bien, Teddy, répliqua tristement l'avocat. Moi seul ai une dette à payer et je n'entends pas que d'autres le fassent pour moi ou m'aident à le faire.

Ted Selby, ému malgré lui, tendit la main à l'homme qu'il aurait voulu tuer une heure auparavant.

— Dieu fasse que vous puissiez réussir, dit-il avec ferveur.

Sans rien ajouter, ils se quittèrent et ils ne se revirent plus de ce monde, car... mais n'anticipons pas.

Une fois seul, Mr. Banks prit un plan de Kingston et de ses environs et se mit à y tracer au compas des cercles et des courbes.

Il délimita de cette façon une région située entre Bolland-House et Oak Gardens. Oak Gardens était un petit square, négligé et hâve, où, en guise des chênes qu'on aurait été en droit d'y voir d'après le nom, ne se trouvait qu'une chétive ormaie, jadis l'orgueil d'un vieux

mail.

Ce mail abandonné se trouvait aux confins de Kingston, car, depuis, la ville s'était développée vers le sud. Entre deux anciennes hostelleries vides, portant depuis des années des pancartes *À Louer*, s'effritait la sordide demeure des demoiselles Jacobs.

— Voici un champ d'opérations qui pourrait devenir celui du vampire, se dit triomphalement Stanley Banks en déposant ses instruments de précision.

Il passa deux nuits blanches à faire la navette entre Bolland-House et le jardin public, écoutant aux volets de la demeure de son ancienne flamme, puis à ceux, vermoulus et branlants, des dames Jacobs.

La troisième nuit fut consacrée au repos et à de plus amples réflexions.

La quatrième, il se remit en route dès onze heures du soir.

La terreur du monstre nocturne régnait plus que jamais sur la ville. Les maisons étaient closes et prenaient des airs farouches de trahison. Les rondes de police étaient triplées, mais elles se concentraient sur les centres habités, car la banlieue était déserte et, dès la première obscurité, personne ne s'y hasardait plus. Même les salles de spectacles avaient devancé l'heure de la fermeture et les retours s'opéraient en groupes compacts.

Tout à sa haine, Stanley Banks, que toute la ville continuait sourdement à traiter de lâche, était le seul à affronter les lisières désertes de la ville morte. Il y apportait une ardeur farouche et aussi une habileté d'indien pour ne pas être aperçu des rares rondes policières.

Vers minuit, il se trouvait dans Oak Gardens, caché derrière un tronc d'arbre rabougri, surveillant la maison des dames Jacobs, plus noire encore que la nuit d'alentour.

Soudain, il remarqua une ombre.

Elle venait de déboucher d'une venelle inhabitée où ne se trouvaient que des écuries, jadis adjoindes aux hostelleries.

Stanley Banks la vit et son cœur bondit dans sa poitrine, sa main se serra autour de la crosse de son revolver.

L'ombre s'avancait avec des précautions infinies, longeant les murs, se confondant avec les ombres portées, apparaissant par intervalles dans la clarté diffuse d'un unique réverbère, malheureusement très éloigné.

Devant la demeure des dames Jacobs, elle s'arrêta.

Stanley Banks vit la tache d'un très large manteau, et soudain la blancheur d'une main très fine comme une main de femme.

L'avocat eut un tressaillement nerveux, cette main l'hallucinait. Si elle avait été noire et rude, il aurait tiré sans quitter sa cachette,

mais l'idée que l'être était une femme le paralysait en quelque sorte.

Alors il vit les mouvements rapides et précis de cette main : elle ouvrait habilement la serrure.

Pour le coup, il n'y tint plus, il s'élança :

— Rendez-vous !

L'ombre poussa un petit cri plaintif et se mit à courir.

Elle courait vite, tournant le dos à la ville, prenant la direction des champs, de Bolland-House ou de Combe-Wood.

Pendant quelque temps, l'avocat ne gagna pas sur elle, puis il vit la distance diminuer.

Pourtant, Stanley Banks, obèse et peu rompu aux sports, n'était pas un champion de course. Maintenant il gagnait, de seconde en seconde, sur le mystérieux fuyard.

— Une femme, murmura-t-il, c'est une femme, ce ne peut être qu'une femme ! Mon Dieu... devant quelle nouvelle horreur vais-je me trouver ?

Tout à coup, l'être buta contre une pierre ou une racine d'arbre et tomba lourdement sur le sol.

— Ne bougez pas ou je vous tue comme un chien ! hurla l'avocat.

La forme était étendue, immobile sur la route. Tout à coup, comme il approchait, Stanley Banks entendit une petite voix de tête pleurarde :

— Ne me faites pas de mal, monsieur Banks ! Pour l'amour du Seigneur, ne me faites pas de mal !

— Allons, montrez-moi votre tête ! cria Stanley en empoignant rudement la créature étendue.

Il ne s'empara que du manteau.

Au même instant, l'ombre se tourna rapidement et fit un bond de tigre.

Stanley Banks sentit une immense stupeur envahir son être, il vit des lumières palpiter au fond de la nuit, puis un grand froid le prit au ventre et à la poitrine.

Son revolver s'échappa de ses mains et il alla rouler à quelques pas de là.

C'était un homme d'une vigueur pourtant peu ordinaire, il se sentait blessé à mort, mais l'idée de la grande dette prédominait.

Il leva sa tête où déjà se brouillaient les idées.

Son meurtrier s'était éloigné, il voyait l'étrange silhouette se fondre dans la nuit. Tout à coup, il eut l'impression qu'elle s'arrêtait.

En effet, elle revenait lentement, levant, à la hauteur des yeux, son manteau reconquis, pour masquer son visage.

Banks rassembla ce qui lui restait de force et se mit à ramper.

Le monstre était à trente pas de lui, le revolver échappé aux

main de l'avocat à quatre à peine.

Distance énorme ! Il semblait au pauvre Stanley que l'arme s'échappait, devenait minuscule, alors que l'ombre du vampire s'élargissait, prenait des formes de cauchemar, masquant le ciel.

Oui, le monstre était plus proche maintenant, il l'entendit rire : un petit rire cassé, vieillot et infernal.

La main du blessé griffait le sol, y traçant des sillons et, soudain, sentit le contact dur et froid du browning.

Jamais cordial n'aurait pu ranimer davantage un moribond ; Stanley se dressa à moitié, vit la silhouette criminelle toute voisine de lui et avec un hurlement de damné, il tira.

Le vampire chancela, poussa un long hululement de souffrance.

Puis, ce fut la nuit complète pour Stanley Banks.

... Pourtant, il ne mourut qu'à dix heures du matin à l'hôpital de Kingston où l'apportèrent des maraîchers matinaux.

Harry Dickson, Rocksniff et Ted Selby étaient à son chevet.

Il put encore leur faire le récit de son aventure dernière.

— Une main blanche, monsieur Dickson... une main de femme ! Une voix toute fluette...

Il était devenu très pâle.

— Mrs. Bolland désire voir le blessé, demanda doucement une infirmière en entrant sur la pointe des pieds.

— Non ! s'écria violemment Mr. Banks, je ne veux pas.

Harry Dickson vit son regard, même Rocksniff et Ted Selby crurent comprendre.

— Stanley, murmura Ted, voulez-vous dire que...

Mais le blessé secoua la tête avec violence.

— Je l'ai aimée, Teddy, je l'ai aimée de tout mon être !

Un râle montait à ses lèvres teintées d'une mousse sanglante.

— C'est la fin, murmura le médecin de service.

— Teddy, je... n'ai... pas payé... comme je voulais.

— Tais-toi, Stanny, sanglota le jeune homme en l'embrassant, tu es le plus vaillant des hommes.

Mr. Stanley Banks sourit et, le visage calme, presque heureux, il entra dans la mort.

— Monsieur Dickson, dit Rocksniff quand ils quittèrent l'hôpital, je vais remplir ce mandat d'amener au nom de Mrs. Bolland.

Harry Dickson ne dit ni oui ni non, mais son visage exprimait un lourd souci.

— Allons d'abord examiner l'endroit où Stanley Banks fut frappé par le vampire, dit-il.

La place, marquée par ceux qui avaient découvert le malheureux, était facile à trouver, d'autant plus qu'une flaque de sang coagulé s'y trouvait encore.

Mais Dickson continua à avancer sur la route.

— Le monstre est blessé, s'écria-t-il tout à coup, voici les traces de sa fuite : ah ! une longue traînée de sang !

Ils purent la suivre à travers champs. Comme ils avançaient, le bruit d'une motocyclette se fit entendre.

Un agent de police la conduisait, sur la sellette derrière lui se tenait le docteur de l'hôpital.

Harry Dickson leur fit signe d'approcher.

— Eh ? demanda-t-il brièvement.

— Rien, monsieur Dickson. Mrs. Bolland ne porte aucune trace de blessure.

Le détective se tourna vers Mr. Rocksniff.

— Laissez votre mandat encore quelque temps en blanc, mon ami, dit-il.

Ils reprirent leurs recherches.

Les traces de sang s'arrêtèrent bientôt.

— Le monstre aura eu raison de l'hémorragie, opina le chef constable.

Harry Dickson ne donna pas immédiatement de réponse, il venait de cueillir un fil blanc accroché à une épine.

— C'est vrai, il a fait halte ici pour panser sa blessure... oh ! diable, voyez donc !

Il s'était dressé de toute sa longueur, tenant dans sa main un objet qu'il venait de ramasser dans la boue et qui luisait faiblement au soleil.

— C'est à devenir fou ! gémit-il.

C'était une pierre de lune.

6. Dans les vieux livres

Et l'affaire en resta là.

Le vampire de Kingston ne fit plus parler de lui. On ne retrouva pas non plus le moindre indice utile pour sa capture. Depuis lors, six mois s'étaient passés et la ville, oublieuse des terreurs d'antan, était redevenue claire et joyeuse comme jadis.

De toutes ces misères, Mr. Rocksniff avait pourtant tiré quelques profits : il était resté l'ami du grand Harry Dickson et ne se faisait faute, à chacun de ses passages à Londres, d'aller faire honneur aux menus de Mrs. Crown, dans Bakerstreet.

Un jour pourtant, il s'annonça chez son célèbre ami, le visage moins joyeux que d'habitude.

— C'est de nouveau au détective que je viens rendre visite, dit-il piteusement en réponse à l'accueil cordial de Harry Dickson.

— Un nouveau vampire ? s'enquit le détective avec un sourire.

— Dieu nous en préserve, ce n'est pas si grave ! Pourtant, cela me semble assez bizarre pour éveiller l'attention d'un esprit aussi peu ordinaire que celui d'un Harry Dickson.

— Je suis tout oreilles mon ami, dit le détective, en s'appêtant, la pipe aux lèvres, à écouter le chef constable.

— Voilà... Vous connaissez certainement le vieux collège de Kingston, de bien sinistre mémoire. Vous savez également que cette ruine a été transformée en un musée d'antiquités. Tout ce qu'on y conserve sous ce nom ne vaudrait pas vingt livres chez un brocanteur de Londres. N'empêche qu'il s'est trouvé un cambrioleur pour s'y introduire et pour y bouleverser, de fond en comble, la bibliothèque.

— A-t-il emporté quelque chose ?

— Voilà le plus curieux de l'affaire ! Le conservateur, qui est un homme tatillon et méticuleux, prétend qu'il ne manque pas un bout de papier, bien que les livres aient été jetés pêle-mêle sur le plancher et que la fouille ait été sérieuse.

Harry Dickson réfléchit.

— Y avait-il un conservateur de musée lors des crimes qui ensanglantèrent votre ville, Rocksniff ? demanda-t-il.

— Non, monsieur Dickson. La ville a désigné celui qui y est il y a trois mois seulement. On se contentait jadis du gardien et, à mon avis, c'était plus que suffisant.

— Et depuis l'entrée du nouveau fonctionnaire, tout fut mis en

ordre ?

— Je vous prie de le croire ! Il n'y a pas un fétu de paille qui est resté en place comme jadis.

Mr. Rocksniff fut soudain bien étonné.

Harry Dickson venait de se lever d'un bond, s'était rué dans l'antichambre, en était revenu portant manteau et chapeau, le visage enfiévré.

— Je vous suis, Rocksniff, faisons vite !

— Mais où allez-vous, monsieur Dickson ?

— À la bibliothèque du vieux collègue de Kingston. Mon cher collègue, je crois que la journée sera merveilleuse.

Mr. Rocksniff ne savait pas si le détective songeait au beau soleil qui dorait les rues ou à la minime affaire dont il était venu lui parler, mais il n'aurait eu garde de discuter avec Dickson. Il se leva aussitôt et s'engouffra aux côtés de son célèbre ami dans le premier taxi venu.

Harry Dickson était joyeux : quand ils eurent quitté Londres, traversé la banlieue, tour à tour lépreuse et fleurie, il leva enfin la main et montra l'horizon :

— Voilà ce qui me rappelle un voyage plus lugubre que je fis jadis à Kingston. Egalement, le clocher que voici, m'apparut en premier lieu... mais je crois que les résultats seront tout autres aujourd'hui !

— Monsieur Dickson ! s'écria tout à coup le chef constable, vous pensez à l'affaire du vampire ! Vous avez vent de quelque chose !

— Vous avez mis du temps à vous en apercevoir, mon ami, répondit le détective d'un ton de doux reproche. Ah ! voici que nous arrivons.

Un gentleman maigre et noiraud, d'une taille exiguë, rageur comme un roquet, les reçut sans aménité.

— Mais puisque je vous ai dit que rien ne manque, ni dans le musée ni dans la bibliothèque ! s'écria-t-il quand les visiteurs eurent décliné leur qualité. Allez-vous me faire perdre mon temps précieux avec vos ridicules enquêtes ?

— Voyons, monsieur le conservateur, dit Harry Dickson avec une politesse extrême. Rien ne manque, c'est vrai. Mais avez-vous regardé livre par livre ?

— Je les connais tous ! riposta aigrement le fonctionnaire, et tous ont répondu à l'appel.

— Qu'on ne vienne plus me dire maintenant que les livres sont muets, ironisa le détective, mais ne se pourrait-il pas qu'un fou, un maniaque, ait mutilé certains d'entre eux, histoire de vous faire du tort ?

Le conservateur blêmit.

— Me faire du tort ! C'est bien possible... le monde est plein

d'envieux !

» La science a ses jaloux ! Vous avez raison, monsieur le détective, c'est moi, mon honneur, ma réputation, que le bandit a voulu atteindre. Oh ! cherchez-le, jour et nuit ! Ne perdez pas une minute ! Livrez-le à la vindicte publique ! C'est un affreux criminel !

— J'en suis absolument certain, répondit gravement le détective. Voulez-vous me conduire à la bibliothèque, souillée d'une façon aussi abominable ?

Ce langage plut infiniment au conservateur, qui s'empressa de se mettre aux ordres de l'autorité.

La salle des livres était vaste et les rayons, déjà mis en grande partie en ordre, copieusement garnis de tomes vétustes, à l'air vénérable.

Du regard, Harry Dickson fit le tour de la salle.

— Ce sera ce qu'on appelle un ouvrage de bénédictin ; je crains, monsieur le conservateur, qu'il vous faudra supporter ici, de ma part, un séjour assez long.

— Qu'à cela ne tienne, sir ! s'empressa le petit homme, vous êtes ici chez vous, et n'hésitez pas à recourir à mes lumières.

Harry Dickson lui fit une belle révérence et se mit au travail sans plus tarder.

Mr. Rocksniff ne le revit que le soir au souper.

— Rien de nouveau ? s'enquit-il.

— Il me faudra lire encore un beau poids de livres avant de pouvoir vous répondre, répondit le détective avec bonne humeur, en attaquant avec appétit un gigot cuit à point.

Le lendemain, il retourna à son ouvrage et Rocksniff l'accompagna.

Le conservateur les reçut bien mieux que la veille.

— Je vous ai dit, monsieur le détective, qu'il ne faut pas hésiter à recourir à mes connaissances, usez-en autant que vous voudrez, déclara-t-il, la bouche en cœur.

— Avez-vous beaucoup de visiteurs pour la bibliothèque ? demanda Dickson.

— Peuh ! les gens d'ici s'intéressent bien peu aux livres. Kingston est peuplé d'imbéciles et d'ignares, sauf votre respect, constable.

— Mais tout de même ?

— Peuh ! répéta le bonhomme avec mépris, il y a bien ce vieux rat de cave de Lister, qui essaye de faire une nouvelle traduction d'Homère ! Je vous le demande : Homère traduit par George Lister, un ancien professeur de... violon ! Puis ce gâteux de Woodcock, le bien nommé, qui prétend pouvoir lire Cervantès dans l'original parce qu'il a navigué quelque temps à bord d'un cargo espagnol, comme cuisinier

je présume.

— C'est tout ?

— Il y a aussi les demoiselles Jacobs, elles sont assez distinguées.

— Hein ? fit Rocksniff en mettant nerveusement une main en poche.

— Que lisent ces dames ? demanda Harry Dickson.

— Des bibles ! Rien que des bibles ! Elles prétendent découvrir une édition illicite, défendue par l'Eglise, et il se pourrait bien qu'elles n'aient pas tout à fait tort.

Harry Dickson se tourna vers Mr. Rocksniff en souriant.

— Laissez votre mandat d'amener dans votre poche, mon vieux, murmura-t-il, elles ne lisent que des bibles !

Puis il rejoignit le conservateur, qui faisait mine de s'éloigner.

— Vous possédez un beau lot d'ouvrages de sorcellerie, je crois ?

— Exactement quatre-vingt-trois, monsieur le détective.

— Ah ! et ont-ils été jetés sens dessus dessous comme les autres ?

Le conservateur secoua vivement la tête.

— Non, sir, car, depuis un mois, je les ai enfermés dans un cabinet spécial ; n'oubliez pas que beaucoup de ces ouvrages sont des manuels du crime ! Leur valeur en toxicologie est réelle et je n'entends pas que ces livres dangereux passent dans les mains de tout le monde.

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— Monsieur le conservateur, je vous félicite ! Pour l'honneur des musées d'Angleterre, je souhaite qu'ils aient à leur tête des hommes éclairés et judicieux comme vous !

Le fonctionnaire rougit de plaisir.

— Si vous voulez jeter un coup d'œil dans ce cabinet spécial, vous verrez que j'ai raison ! s'écria-t-il charmé.

— Je ne demande pas mieux, répondit vivement le détective.

Une heure plus tard, il feuilletait avec application les grimoires les plus saugrenus et les plus terribles.

Le soir, Mr. Rocksniff l'accueillit avec la même question, tout en s'excusant de son impatience.

— Elle est légitime, mon brave Rocksniff, répliqua le détective, mais trente-huit livres encore se dressent entre vous et votre patience. Je crois que demain je pourrai vous dire davantage. En attendant, pour fêter un peu d'avance la grandiose trouvaille, je propose du champagne de France !

— Vous avez trouvé ! cria Mr. Rocksniff.

— Pas encore ! Mais j'approche ! À la vôtre !

— À la capture du vampire ! cria Mr. Rocksniff en levant son verre rempli du vin généreux et pétillant.

Harry Dickson ne le contredit pas.

Le lendemain au coup de midi, Harry Dickson, l'œil en feu, fit son apparition dans le bureau du chef constable.

— Je pars, mon ami ! À toute vitesse encore... Il faut m'excuser, mais je ne puis même profiter de l'excellent déjeuner que vous vouliez m'offrir aujourd'hui.

— Alors... Oh ! dites-moi ! supplia le brave policier.

— Eurêka, mon vieux, Eurêka !

— Que voulez-vous dire ?

— On devient savant à fouiller les vieux bouquins, mon cher Rocksniff, et « Eurêka » signifie en grec : « J'ai trouvé ! »

7. Monsieur Sarrien, lapidaire

En remontant le cours de la Moselle par ces merveilleux jours d'été, le voyageur est ravi de trouver les hommes en fête comme la nature.

Surtout là où les touristes n'ont pas trouvé des beautés cataloguées, la joie est grande, un peu antique peut-être, rappelant le bon vieux temps de jadis. Autour des clochers carrés, à peine troués de fenêtres et coiffés d'un campanile en pain de sucre, des échoppes se dressent ; en une nuit, toute une ville de planches et de toile naît dans leur ombre tutélaire.

Un peu de partout des forains sont accourus : Juifs polonais brocantant la parure en toc et les bimbéloteries nègres, athlètes flamands, camelots français.

Depuis un mois, Julius Sarrien courait le pays, poussant une ridicule petite charrette où s'étalait sa camelote, une bijouterie voyante et douteuse, fortement au goût des amoureux de village.

De quelle nationalité était ce bonhomme maigre et voûté, à la longue barbe pisseuse, aux yeux trop clairs ? Polonais, disaient les uns ; Français prétendaient les autres ; non, non, bon Allemand, affirmaient des gens mieux au courant ou semblant l'être.

Herr Julius Sarrien donnait raison à tout le monde, parlait en français, baragouinait le yiddish, répondait en allemand, et, avant tout, vendait sa marchandise.

Partout, sa réputation le précédait : il ne vendait « que du bon », et mainte riche paysanne, qui lui acheta une parure en or rehaussée de quelques pierres, des boucles d'oreilles ou des bagues, dut reconnaître qu'elle n'avait pas été volée et que Herr Sarrien était un honnête homme.

Ce dimanche, la fête foraine battait son plein au village de Pappeldorff, petite commune de trois cents foyers à peine, située en pleine région forestière et peu visitée par les touristes, qui, d'ailleurs, n'auraient pas trouvé grand chose à y voir.

Herr Julius Sarrien avait installé son échoppe roulante, surmontée d'une minuscule bannière portant ses noms et qualités, à côté d'un humble cirque ambulant, présentant à la curiosité publique un clown, un illusionniste, une danseuse de corde et une ménagerie

contenant trois singes, un python et une hyène.

La journée était radieuse, le soleil poudrait d'un or subtil la frondaison proche de la forêt. En contrebas, la Moselle passait en chantonnant sur un lit de galets polis. Sous le couvert, les oiseaux se taisaient, étonnés par la puissante harmonie qui chantait à présent autour des maisons des hommes.

C'était le rugissement des limonaires, le barrissement des gros cuivres, l'aigre menuet des fifres.

La foule, hilare et joyeuse, se pressait devant l'estrade du cirque où le bonimenteur s'époumonait pour promettre aux villageois des merveilles encore jamais vues ni à Paris, ni à Berlin, ni à New York, mais qu'il aurait l'honneur de présenter à Pappeldorff.

Herr Julius Sarrien arrangeait son éventaire d'une main lente mais soigneuse. Il savait que l'heure de la grande vente n'était pas encore venue. Il y avait encore de la glu qui adhérait aux sous des bons ruraux...

Tout à l'heure, quand le vin gris de la Moselle aurait coulé à grands flots, les fiancés seraient généreux, et, en fin de compte, c'était Herr Sarrien qui partait avec les plus beaux bénéfices de la kermesse.

Un gamin, coiffé d'un vieux képi de troupier français, s'approcha en sifflotant et jugea d'un œil critique la camelote bien trop chère pour sa bourse.

— Tiens, qu'est-ce là pour des machins ronds ? Sont-ce des cailloux de la Moselle ? gouailla-t-il. Pas la peine de les offrir en vente, vieux Juif, il y en a trop par ici. On les jette après les chiens.

Herr Julius Sarrien branla la tête et sourit finement.

— Mais non, mon petit ami, ce sont au contraire des pierres bien précieuses, on les nomme des opales, ou bien des pierres de lune.

— Merci pour la leçon, dit le gamin en riant, mais je n'en voudrais pas, je préfère du nougat et un mirliton.

— Qu'est-ce que tu dis Heinerle ? demanda une voix désagréable s'élevant aux côtes du jeune garçon.

Celui-ci se retourna et son visage perdit sa gaieté pour faire place à une sorte de colère effrayée.

— Demandez-le au Juif lui-même, Herr Toppfer, répondit-il d'une voix rogue, il dit qu'il vend des pierres tombées de la lune.

Sur ces mots, il tourna le dos à l'homme et à Julius Sarrien.

Le nouveau venu était un homme robuste, de haute taille, à la forte barbe brune et aux petits yeux porcins et durs. Il était revêtu d'une antique redingote en étoffe verte ; à ses côtés, se tenait une paysanne endimanchée à l'ancienne mode, dont le visage fermé et hargneux exprimait une méchanceté têtue.

D'un pas lent, quasi bovin, l'homme s'approcha de l'éventaire du bijoutier et y promena un regard attentif.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par des pierres qui tombent de la lune ? demanda-t-il.

Julius Sarrien lui fit une profonde révérence.

— Cet enfant s'est trompé, monsieur, dit-il, du moins il s'est fort mal exprimé, il a voulu parler des opales, autrement dit des pierres de lune.

— Quel curieux nom ! s'écria Herr Toppfer en toisant avec une attention plus soutenue encore la longue lévite miteuse, le bonnet de laine bourru et les bottes de cuir du marchand.

— Holà, Juif, continua-t-il, montrez-moi cela.

Herr Sarrien s'empessa de le satisfaire.

— Voici les pierres de lune, dit-il en tendant un étui ouvert à Herr Toppfer.

Une demi-douzaine d'opales d'assez belle apparence luisaient sur le velours sombre de l'écrin. Toppfer les montra à sa compagne.

— Qu'en dites-vous, Mariedl ?

Mariedl poussa un grognement indistinct, qui devait exprimer la satisfaction, car Toppfer dit alors :

— Je crois que ces pierres plaisent à ma femme pour en faire une parure. J'espère que le prix n'en est pas trop élevé ?

Herr Julius Sarrien cita une somme dont le montant ne sembla pas trop astronomique pour l'époux de Mariedl. Il marchandait cependant pour la forme.

Tout en poussant des cris d'orfraie, Herr Sarrien consentit un rabais de quelques marks sur l'emplette.

Le couple s'éloigna lentement parmi les gens en fête, ne se donnant pas la peine de regarder les autres attractions.

Quand ils disparurent derrière une baraque de planches, Herr Sarrien appela doucement le gamin qui musait encore dans le voisinage.

— Vous m'avez porté bonheur, mon petit, dit le bijoutier. Grâce à vous, cet excellent homme, Herr Toppfer comme vous l'appellez, a eu son attention attirée sur mes humbles marchandises et il a fait une belle emplette. Voici la commission d'usage.

Ce disant, il tendit une large pièce d'un thaler au gamin éberlué.

— Un thaler ? s'écria-t-il, mais il y a de quoi s'amuser royalement pendant toute la durée de la fête. Chouette ! Dire que ce vilain ours avare de Toppfer achète des choses aussi coûteuses ! C'est à mourir d'étonnement.

— Vous le connaissez donc si bien ? demanda le Juif.

— C'est un vilain merle, dit l'enfant en crachant par terre avec mépris.

» Il a tenu une auberge, dans le temps, sur la route de Coblenz. Il y a tellement gagné de l'argent en volant tout le monde qu'il est

devenu riche. Mais, un jour, cela ne lui a pas si bien réussi et on l'a mis en prison ainsi que sa vilaine femme de Mariedel.

» Ils sont venus habiter ici, dans une maison qu'ils possédaient dans les bois de la Moselle. Ils appartiennent au village, mais on ne les aime pas et leur maison est une vilaine bicoque.

— Habiter tout seuls dans une forêt ! s'écria Herr Sarrien, quelle malédiction !

— Depuis quelque temps, ils ont pris un locataire, un cousin à eux, disent-ils. C'est un vieux fou, qui ne regarde personne et qui s'amuse à toutes sortes de niaiseries auxquelles personne ne comprend rien.

Sur ces entrefaites, des clients entourèrent la charrette du lapidaire et le gamin prit congé de lui, rouge de plaisir et jurant qu'il lui enverrait encore de la clientèle.

Quand le soir tomba, des torches à acétylène illuminèrent d'une clarté crue les estrades étincelantes de clinquant. La foule était très dense, tout le village était présent autour de cette criarde féerie.

Prudemment, Herr Sarrien plia bagages et s'en alla remiser sa coûteuse pacotille dans sa chambre à l'auberge.

Il flâna un moment sur la place en liesse, y vit le gamin, coiffé de son bonnet militaire, faire le fanfaron sur les chevaux de bois et le couple des Toppfer s'offrir une entrée pour la grande représentation du cirque forain. Trop habitué à ces fastes passagers, Herr Sarrien semblait vouloir prendre un plus grand plaisir à une promenade nocturne, le long de la rivière murmurante. Il la longea jusqu'à la lisière des bois communaux, puis il s'enfonça résolument sous le couvert sombre et silencieux.

Un quart d'heure de marche, au long d'un sentier hérissé de marcottes et de schistes coupants, le mena vers une clairière peu spacieuse.

L'odeur d'une fumée de bois le prit aux narines. Il l'aspira, s'orienta et vit une petite lumière palpiter dans les arbres.

Une maison était là, solitaire et sombre, accroupie comme une bête contre une haute roche noire.

— Voici la résidence forestière de Herr et Frau Toppfer, se dit le Juif.

Son pas était devenu singulièrement élastique, ses épaules courbées s'étaient redressées. Tout dans son être, soudain changé, décelait une extraordinaire vigueur.

— Toc ! Toc ! Toque, Toque, Toc...

Était-ce un pivert noctambule qui frappait aux petites portes des arbres ?

Herr Sarrien devait être assez au courant de la vie des hôtes de la forêt pour savoir que cet oiseau ne court pas la prétentaine au long

des heures sombres.

Le bruit lui paraissait d'ailleurs trop métallique pour être confondu avec une des mille rumeurs de la nuit sylvestre.

— Toc ! Toque, toc !

Sans qu'une feuille ne bougeât, sans un froissement de brindilles, l'étrange Juif se glissa vers la maison.

Un rai de clarté brillait entre deux volets mal joints.

Herr Sarrien y colla un œil indiscret.

Son regard plongeait dans une pièce sombre. Une lampe à pétrole, coiffée d'un abat-jour opaque, ne jetait qu'un rond de clarté sur une table chargée d'outils. Herr Sarrien ne vit personne, ou plutôt il ne vit qu'une partie de l'homme qui travaillait dans cette solitude.

— Toc ! Toque ! Toc !

Un petit marteau d'acier fut déposé et, dans la tache de lumière, une main parut, longue, fine et blanche.

Herr Sarrien aspira longuement l'air embaumé de résine et fixa cette main.

À présent, elle venait de cueillir deux petits objets dans une sèbile de cuivre et les soupesait délicatement.

Deux des pierres de lune qu'il venait de vendre...

Alors, à l'intérieur de la mesure, une voix vieillotte, aiguë, s'éleva :

— Leur donneront-elles la vie à présent ?

D'une main habile, Herr Sarrien venait de soulever le loquet de la porte, qui s'entrebâilla sans bruit.

La voix reprit :

— Oui, leur donneront-elles la vie ?

— Jamais ! tonna une voix dans l'ombre.

Les deux opales tombèrent sur le sol et l'homme qui les maniait, se retourna avec un cri lorsque, pour la seconde fois, la voix tonna :

— Au nom de la loi, je vous arrête, monsieur Spurdle !

Epilogue

Le jour où Mr. Spurdle, convaincu des atroces crimes de Kingston, s'entendit condamner à mort devant les assises de Londres, Harry Dickson, Tom Wills, Mr. Rocksniff et Ted Selby se réunirent autour d'un vaste bol de punch dans Bakerstreet.

— Vous nous devez quelques explications, monsieur Dickson, dit le chef constable.

Le détective s'exécuta volontiers.

— Je vais plutôt vous faire un bref récit de la marche des choses, dit-il.

» D'abord, la question se pose : comment un artiste comme Spurdle devint-il le plus affreux des assassins ?

» La folie ? Sans doute, elle n'est pas étrangère à son cas, bien qu'elle soit d'un genre assez spécial, qui ne le sauvera nullement de la potence.

» Cet homme ne vivait que pour ses travaux de mécanique, ses automates. À la fin, il n'était pas loin de croire que ses poupées de fer étaient douées de la vie, tout comme des hommes.

» Ses deux préférés étaient les jaquemarts du vieux collège de Kingston, il leur rendait une visite quotidienne comme à des enfants. De là, il se prit à errer par ce musée désert et aussi par la bibliothèque. Un horrible hasard voulut qu'il tombât sur des anciens livres de sorcellerie.

» Et dans l'un d'eux, il trouva, entre autres recettes magiques, celle-ci :

Comment rendre mobile l'immobile ? Comment donner la vie aux choses inanimées ? Réponse : Au moment où la vie échappe à un homme, à l'instant de sa mort donc, l'opale, ou LA PIERRE DE LUNE, a la propriété d'absorber la vie. Elle peut la communiquer, à son tour, à tout objet inanimé, en prononçant telle ou telle formule magique et dans telle ou telle circonstance.

» Alors Spurdle n'eut plus de cesse qu'il n'eût fait cette expérience.

» Il se procura deux magnifiques opales. Comment ? J'ai eu beau le questionner, il est resté muet. Dieu sait si ce ne fut pas un premier crime qui les lui procura. Mais cela ne sera, sans doute, jamais élucidé.

» Il lui fallait donc être mis en présence de moribonds. Que faire ?

» Il s'adressa à Miss Marholm et, sous un prétexte quelconque, obtint de pouvoir assister aux agonies de l'hôpital.

» Les pierres d'opale restèrent inertes.

» Mais la formule magique possédait des corollaires.

» Il valait beaucoup mieux tâcher de capter la vie d'un homme qui meurt de mort violente. Et voilà le crime de Bushy Park conçu et perpétré.

— Mais cette aisance presque chirurgicale ? demanda Tom Wills.

— N'oubliez pas que Spurdle fréquentait assidûment l'hôpital et probablement l'amphithéâtre de dissection où Miss Marholm était comme chez elle ! Il s'est fait la main du regard, si je puis m'exprimer de la sorte ! répondit Dickson.

» Mais une première expérience ne donna pas, d'emblée, des résultats définitifs.

» Il lui fallait recommencer.

» C'était le jour de Mrs. Bolland. Lentement, il fit route vers le cottage ami, ruminant sans doute des projets sinistres.

» Il vit devant lui la juvénile silhouette de Miss Flora Carter !

» Quelques minutes plus tard, sur la route déserte, le second crime était consommé. Mais en même temps que son instinct criminel, l'astuce lui était venue. Il a vu, au loin, les dames Jacobs aller en maraude à la roseraie de New Maiden.

» Il les rejoignit par une traverse : il s'était créé un alibi que nous ne songerons même pas à démentir.

— Halte ! fit tout à coup Rocksniff, vous avez toujours parlé des lorgnons du criminel...

Harry Dickson sourit.

— Excusez-moi ! C'était une pure invention de ma part. N'oubliez pas que j'ai toujours eu l'impression que le bandit était autour de nous. Et j'ai voulu le rassurer. Subterfuge grossier qui n'a pas donné ce qu'il pouvait donner.

» Mais je vous donne la recette pour bonne, Rocksniff, vous pourrez encore vous en servir dans votre carrière. Je continue.

» Seulement, après son second assassinat, il se rendit compte qu'il aurait à lutter avec la loi. Sans trop me vanter, mon intervention l'inquiète.

» La fuite de Dora Marholm le mit hors de lui. Il supposa qu'elle était allée faire une enquête personnelle, qui pourrait aboutir. Son insistance à fréquenter les salles de mort ne pourrait-elle faire lever des soupçons chez la jeune étudiante ?

» Le hasard lui fut propice. Il rencontra, le soir même, Dora Marholm, toute perdue et cherchant à cacher le produit d'un larcin commis chez Flora Carter.

— En effet, dit Tom Wills, elle cambriola l'appartement de sa

malheureuse amie.

— Halte là ! La brave fille n'était guidée dans ce délit que par les sentiments les plus nobles. Elle n'ignorait pas que Flora Carter avait jadis eu quelques faiblesses, un amour pour un homme indigne dont elle avait gardé les lettres. Ces épîtres compromettantes allaient-elles tomber dans des mains profanes ? Ted Selby apprendrait-il que la femme qu'il pleurait était indigne de son amour ? Et le mobile de Dora fut double : garder sans tache la mémoire de son amie et épargner à Ted Selby, qu'elle aimait, une désillusion atroce. Spurdle put facilement la persuader qu'on la suspectait et que son arrestation était imminente. Il lui offrit asile chez lui et... l'y tint prisonnière.

— Mais pourquoi ne la tua-t-il pas ? demanda Tom Wills.

— L'observation est logique. Saviez-vous que Spurdle n'était pas riche ? Ses expériences mécaniques lui coûtaient gros il s'imagina que Dora avait cambriolé la demeure de Flora Carter pour y voler.

» Il tâcha donc, par tous les moyens, de faire rendre gorge à sa captive.

» Un soir pourtant, Dora put s'échapper et Stanley Banks la vit. Une minute de courage aurait mis fin à la boucherie de Kingston, mais Banks ne l'eut pas, et Dora Marholm retomba au pouvoir de Spurdle.

» Ici, j'ai de nouveau recours à mes découvertes dans la bibliothèque de Kingston. Un des livres de magie noire donne la recette du puissant anesthésique dont Spurdle s'est servi pour son double crime des « Tritons » et, aussi, pour emporter Dora endormie dans le clocher.

— Pourquoi le fit-il ? demanda Rocksniff. Il aurait pu choisir un endroit plus facile.

— Non, il voulait tenter l'expérience de la pierre de lune d'une autre manière.

» Dès la mort de sa prisonnière, l'opale en main, il s'élança vers ses deux poupées mécaniques. La pierre de lune n'aurait pas eu le temps de perdre son effet magique, s'est-il imaginé.

» Mais comme il trifouillait dans les rouages des automates, un bruit de pas a dû l'effrayer, l'arrivée des gardiens sans doute. Il s'est mis alors à crier au sacrilège et son esprit inventif bâtit sur l'heure la fantastique histoire des mannequins déflorés par des iconoclastes.

— Pourquoi a-t-il surtout cherché ses victimes parmi les gens présents à la soirée de Mrs. Bolland ? demanda Ted Selby.

— Je pourrais appeler cela les fioritures du crime, répondit Harry Dickson.

» À la fin, Spurdle devint un sportif. Un orgueil fou venait de l'envahir : il était imprenable, invulnérable ! Le démon le protégeait !

— J'imagine, dit Tom, qu'il aurait voulu faire tomber les soupçons sur un de vous : Mrs. Bolland ou Ted Selby, ici présent.

— Ce n'est pas impossible, mais rien ne le prouve, dit Harry Dickson ; aussi je m'abstiens de trancher cette question, d'ailleurs secondaire.

Tout à coup, Rocksniff laissa tomber son poing sur la table.

— Mais Spurdle avait quitté l'Angleterre au moment de l'assassinat de Stanley Banks ! cria-t-il.

— Aha ! nous y sommes, répondit Harry Dickson. Non, Spurdle avait seulement fait semblant de quitter le pays. Et il voulait le faire sans risquer de laisser un soupçon derrière lui. C'est pour cela qu'il revint, dans l'intention d'en finir avec les demoiselles Jacobs, mais le hasard lui livra Stanley Banks. Ce parachèvement dans la tactique fut bien près de lui être fatal, car j'avais l'impression que le bandit quitterait Kingston lors du grand exode des habitants, mais qu'il le ferait en artiste du crime. Ce qui fut.

— Et le vol de la bibliothèque, qui mit le point final à l'histoire ? demanda Rocksniff.

— Tout juste ! Spurdle avait reconstruit ses poupées mutilées ; il voulait tenter de nouvelles expériences. Mais il doutait de sa mémoire et revint à Kingston pour y voler le livre de magie noire. Mal lui en prit : un conservateur soigneux avait été nommé entre-temps.

» Alors, je devins Sarrien, le lapidaire. Je savais que Spurdle était parti pour l'Allemagne, où il avait fait son apprentissage. Les Toppfer, qu'il a probablement connus jadis, furent gagnés à ses projets dont ils supputaient de formidables bénéfices. Je tendis l'appât des pierres de lune. Et cette fois, le monstre mordit à l'hameçon.

FIN

LE MYSTÈRE DE LA FORÊT

1. L'appel dans les airs

Tom Wills tourna les boutons du poste de radio et, soudain, un tintamarre d'instruments à cordes, de cuivres et d'applaudissements bruyants éclata dans le tranquille salon de Baker Street.

Harry Dickson, le célèbre détective, considéra son élève avec indulgence.

Tom et lui avaient connu des périodes successives d'un travail particulièrement dur. L'énigme des « étoiles de la mort » avaient trouvé une juste solution, le vampire de Kingston venait d'être pendu, dans la geôle de Newgate. A ces temps d'énervement et d'extrême agitation, succédait une accalmie fort profitable aux deux détectives.

Tom reprit doucement un air nouveau qui devenait très à la mode, battant la mesure avec le pied, et son maître voyait arriver le moment où son élève allait esquisser un « cavalier seul ».

— Voilà qui nous change de battre les bas-fonds et de risquer des coups de couteau et des balles de browning, n'est-ce pas, my boy ? demanda-t-il jovialement.

— Oh oui ! s'écria le jeune homme, mais pour le temps que ça dure...

Ce fut foudroyant.

Les applaudissements venaient de se taire, l'appareil ronronnait doucement, mais tout à coup, un appel strident éclata :

— Au secours, Harry Dickson ! Mabel Scott...

Silence... la radio bourdonnait.

Puis la musique reprit, de plus en plus échevelée, mais les deux hommes n'écoutaient plus, se contemplant, stupéfaits.

— Est-ce une mauvaise plaisanterie ? hasarda Tom Wills.

Harry Dickson secoua la tête.

— Je ne le pense pas ! Je crois pouvoir distinguer le vrai du « chiqué », et ceci n'en est pas. Mais j'en aurai vite le cœur net.

Harry Dickson montra le téléphone du doigt.

— Appelez-moi l'ingénieur du poste émetteur de Daventry ! ordonna-t-il.

Quelques minutes plus tard, l'ingénieur était à l'appareil.

Harry Dickson déclina ses noms et qualités.

— Avez-vous entendu cet appel demanda-t-il. Vient-il de chez vous !...

— Nous transmettons en ce moment un concert de charité

donné dans l'hôtel particulier du comte de Greenwich Castle, Lord Lanmere. J'ai entendu l'appel comme vous, Mr. Dickson, mais je ne crois pas qu'il venait de Greenwich Castle. En tout cas, je m'en informe sur l'heure et vous donnerai la réponse aussitôt.

Elle ne se fit pas attendre. L'appel ne venait pas de là, comme l'avait prévu l'ingénieur.

— Alors, il s'agit d'un poste qui émet sur les mêmes longueurs d'ondes ?

— Oui, mais il paraît fort discutable qu'il ait pu si bien se glisser dans notre émission qui est une des plus puissantes.

— Informez-vous, je vous en prie.

Une heure après, on n'était guère mieux renseigné.

— Les goniomètres travaillent de tous côtés, déclara l'ingénieur, et si un poste clandestin émettait sur la même longueur d'onde, nous le pincerions vite.

Vers le matin, une réponse plus satisfaisante arriva enfin.

— Des appels chiffrés, puis des appels en clair, en langue allemande, ont été lancés depuis, presque sur les mêmes longueurs. Comme ils se déplaçaient, nous sommes d'avis qu'ils viennent d'un avion se dirigeant vers la mer.

— Une femme enlevée en avion, dit Tom, d'un ton mi-figue miraisin.

— Ce n'est pas bête du tout, ce que vous venez de dire, mon garçon, dit Harry Dickson. Pourtant, je ne me vois pas lancé dans une nouvelle aventure rien que sur cet appel venu du fond des airs.

— Peut-être que les journaux nous parleront bientôt d'un enlèvement romanesque, ou bien nous lirons dans les colonnes des personnes disparues, le nom de Mabel Scott.

— Un second bon point pour la journée ! dit Dickson en riant, ce n'est pas mal du tout, Tom, vous êtes décidément en progrès.

Mais les jours s'écoulèrent sans amener rien de nouveau à ce sujet. Et l'appel était passé tellement inaperçu des amateurs de radiophonie, qu'il ne se trouva même pas une feuille de chou pour en parler.

— Tant mieux, avait répondu brièvement le détective à son élève, qui lui en faisait la remarque.

A la fin de la semaine, Harry Dickson fit un voyage au poste émetteur de Daventry et en revint avec quelques indications utiles.

— Tom, dit-il, récitez-moi les phases de la lune de ces derniers jours, y compris l'heure où elle se lève et se couche.

Le jeune homme qui, depuis longtemps, tâchait de perdre l'habitude de s'étonner des demandes parfois saugrenues de son célèbre maître, se mit en devoir d'obéir.

Quand il eut reçu les renseignements voulus, Harry Dickson

prit la carte routière d'Angleterre et se mit à y tracer des courbes et des cercles au compas.

Puis, comme s'il se parlait à lui-même, il se mit à détailler un trajet imaginaire.

— La lune s'est couchée à neuf heures le soir de l'appel, elle s'était levée à peine au-dessus de l'horizon. Donc, nuit noire à partir de ce moment. A onze heures, appel, presque au-dessus de Londres ; une heure plus tard, l'avion demande le point tout près de la mer, au poste d'Harwich. Bon... vitesse de l'avion, cent kilomètres, pas plus, type d'avion lent par conséquent ; type ordinaire de l'avion de tourisme peut-être. Supposons que la machine ait pris son vol dès les premières minutes d'obscurité absolue. Il a parcouru quelque deux cents kilomètres. Probablement en ligne droite, celle que les aviateurs affectionnent au cours des randonnées de nuit. Deux cents kilomètres... deux cents... La grande plaine centrale est, hélas, propice à la montée et à la descente des oiseaux mécaniques, et cela ne rétrécit pas le champ des recherches. Mais que notre bonne étoile nous serve de guide. Il y a un petit endroit désert qui me plaît, ici, sur la carte, entre le fleuve Severn et Birmingham. Les valises, Tom !

L'express de Liverpool les emporta deux heures plus tard.

La journée était sombre et pluvieuse, propice aux réflexions. Harry Dickson ne disait pas grand-chose et Tom bâillait à se décrocher la mâchoire, en regardant défiler aux portières les monotones paysages lavés par la pluie battante.

A Birmingham, ils descendirent du train.

— Nous aurons un relais confortable à l'Ancien Hôtel Royal, dit le détective. Charles Dickens le mentionne dans son inoubliable *Pickwick*, et depuis près d'un siècle, cette merveilleuse hostellerie n'a pas démerité de son juste renom. Nous y verrons la table où le brave Samuel Pickwick et ses compagnons se restaurèrent par une journée pareille à celle-ci, et l'on dit qu'à cette même table, Dickens écrivit un chapitre des aventures de son jovial héros.

L'hostellerie les reçut en effet avec une cordialité à l'ancienne mode.

On leur servit une poularde grillée, de larges tranches de saumon, un pudding aux fruits et un vin crâne.

L'hôtel n'avait presque rien sacrifié aux goûts modernes, car des bûches flambaient dans l'âtre, et pour être électriques, les bougies dans les candélabres n'en étaient pas moins des bougies.

Comme au bon vieux temps, l'hôte vint parler avec ses clients et accepta puis offrit le punch bouillant.

Habilement, le détective orienta l'entretien sur le modernisme, et l'hôtelier y trouva bien des choses à redire.

— Trains, autos, avions ! Ah ! sir, quand je pense que Dickens

fut l'hôte de mon humble demeure, j'en frémis d'un juste orgueil. On était encore au bon temps des diligences ! Maintenant, on voyage dans les airs, et les gens qui s'envolent à trente lieues d'ici ont leur premier relais à Ostende ou à Cologne, et se moquent pas mal de mes fourneaux !

— Damnés avions ! grommela Dickson.

— Comme vous dites ! s'écria l'hôte. Il n'y a pas une semaine, une de ces satanées machines a failli m'enlever la cheminée du toit.

— Cela doit être chose assez commune, opina le détective en riant.

— Pas du tout ! La municipalité n'autorise pas le survol de la ville, même et surtout la nuit. Je présume que c'était un étranger, un de ces bougres qui fréquentent depuis quelque temps ce pauvre château des Dorchester.

— Tiens, je connais ce nom, dit Harry Dickson.

— Pauvre Lord Dorchester ! continua l'hôte d'un ton apitoyé, c'était naguère un de mes bons clients, mais les spéculations l'ont ruiné, et son château a été vendu à des étrangers ; on dit même que ce sont des Allemands.

— A propos, dit soudain Harry Dickson, ne connaissez-vous pas un certain Mr. Scott, John ou James, je ne sais, mais sa fille s'appelle Mabel.

L'hôte réfléchit.

— Je connais un Scott qui est employé à l'hôtel de ville ; il y a aussi un marchand de poisson, qui me livre parfois des homards et qui répond à ce nom, mais aucun d'eux n'a une fille appelée Mabel.

— Pauvre diable, dit Dickson, à mi-voix, c'était un ami à moi. Je crois qu'il se retira dans les environs de Birmingham, mais il n'eut guère de chance avec sa fille qui le quitta brusquement, dit-on, il y a quelques jours.

— Ah ! jeunesse ! jeunesse ! soupira l'hôtelier.

Le brave homme ne savait décidément rien.

Peu après, il souhaita le bonsoir à ses clients et leur fit indiquer deux chambres, un peu vieillot, mais confortables.

Les lits étaient bons et invitaient les voyageurs fatigués à un reconfortant sommeil.

Tom Wills, enfoui sous un vaste édredon de plume, fut bientôt dans les bras de Morphée. Il s'était endormi avec l'amusante pensée qu'il en était revenu au temps des diligences et des auberges hantées et maudites de Dickens.

Son rêve, d'abord plein d'images truculentes, devint bientôt plus lourd.

Il lui semblait qu'une grande main noire apparaissait en ombre chinoise devant la fenêtre éclairée par la lune. Elle se mouvait

lentement, comme une énorme araignée, et tâchait de remonter la fenêtre à guillotine.

— Je ne suis plus au temps jadis, geignait le jeune homme dans son cauchemar, j'ai un bon revolver sous mon oreiller et une balle blindée aura vite raison des fantômes de minuit. Mais je dors... et je rêve... Dieu, qu'il fait froid dans ces vieilles chambres !

Il venait de s'éveiller sur cette réflexion.

Oui, il faisait froid, et ses épaules nues frissonnaient, un souffle frais les caressant avec insistance.

La chambre était obscure, mais un large pan bleu de lune s'étalait sur le plancher ciré et éclairait vaguement la pièce.

Il vit alors que le souffle de l'air venait de la fenêtre.

Bien qu'il l'eût fermée avec soin avant de se mettre au lit, elle était ouverte, ou plutôt elle était levée.

Qu'une fenêtre à battants s'ouvre sous l'action d'un vent trop fort, cela s'est vu, mais le plus terrible ouragan ne pourrait faire remonter un châssis à guillotine, et c'est ce que Tom Wills se dit aussitôt.

Alors, son rêve lui revint en mémoire, et le frisson qu'il ressentit n'était plus celui du froid.

Son regard se fixa avidement sur l'ouverture béante, mais rien de suspect ne s'y mouvait, si ce n'est les ombres des vieux arbres de la cour d'auberge.

« Je vais prévenir le maître en douce », se dit-il en se glissant hors du lit.

Mais, auparavant, sa curiosité naturelle l'incita à s'approcher de la fenêtre.

Il n'en était qu'à deux pas quand il s'arrêta soudain.

Le châssis continuait à se lever lentement.

Et alors, Tom Wills aperçut la main !

Grosse et noire comme il venait de la voir dans son rêve !

Retourner ? Prendre son revolver sous l'oreiller ?

Il ne fallait pas y songer : la fenêtre s'entrebaillait déjà assez pour livrer passage à un ennemi éventuel. Il fallait agir, et c'est ce que fit Tom.

D'un bond, il fut devant la croisée et, d'un coup sec, il rabattit le lourd châssis en bois de chêne.

Il y eut un bruit sinistre d'os brisés, et, au-dehors, un cri de souffrance et de fureur.

D'une poigne robuste, le jeune homme se saisit de la grosse patte meurtrie, mais elle se tordit dans ses mains avec une force terrible et, tout à coup, par le châssis forcé, elle se dégagea... laissant entre les doigts du jeune homme un gant épais.

En toute hâte, Tom Wills s'élança vers la chambre de Harry

Dickson.

— Maître ! Vite ! Ouvrez !

Pas de réponse !

— Maître !...

C'était un véritable appel d'angoisse que le jeune homme poussait dans la grande maison obscure.

Heureusement, les panneaux de bois de la vieille hostellerie étaient plus solides que les serrures, car, sous les furieux coups d'épaule du jeune homme, on les entendit céder et sauter avec un bruit de ferraille brisée.

Tom Wills s'élança dans la chambre.

— Dickson !

Le clair de lune tombait sur un lit défait, vide...

La fenêtre était ouverte, et une odeur douceâtre flottait dans la pièce.

— Du chloroforme, gémit le garçon.

Harry Dickson avait disparu.

2. Le château des Dorchester

Tom Wills avait le sens et le respect de la discipline. Il savait que des recherches intempestives et, trop souvent, l'intervention de la police officielle, brouillaient les cartes en pareilles circonstances.

Il prit à part le propriétaire de la vieille auberge et se confia à lui.

C'était un homme de la vieille école, d'une rare droiture. Il connaissait la renommée du grand détective.

— Ma maison sera aussi honorée de son passage que de celui de Dickens, déclara-t-il avec un peu d'emphase. Comptez sur moi, Mr. Wills.

Le jeune homme se borna à lui demander la plus parfaite discrétion. L'hôte accepta, mais il déclara qu'il aurait voulu jouer un rôle plus actif dans les recherches du jeune détective.

— Je suis un vieillard et un homme de bon conseil, dit-il, je me souviens parfaitement de notre entretien d'hier soir, et quelque lumière semble m'en venir.

» La conversation tomba entre autres sur le château de Dorchester, et votre maître sembla y attacher une certaine importance.

» Je crois qu'il a raison. C'est un endroit mal famé entre tous. Lord Dorchester est le dernier descendant d'une famille très noble, mais dont les revenus ont fondu de génération en génération. Les Dorchester étaient dépensiers et peu méfiants, la valetaille et les amis peu scrupuleux les volaient avec effronterie. Le dernier du nom, Lord Reginald, est un être sans volonté, aimant maladivement les plaisirs et les dépenses. Le jeu acheva de le ruiner. Il dut vendre le manoir de ses pères et le beau domaine qui l'entourait. On dit même qu'il le joua sur quelques coups de dés.

» Qui en fut l'acquéreur ou le gagnant ? On a parlé d'un certain Horn, de Liverpool. Ce Horn fut pendant une semaine l'hôte de ma maison. Les clients de l'Ancien Hôtel Royal me sont sacrés, mais pour la gloire de ma maison qui connut Dickens, j'espère que jamais les fripouilles ne le choisirent pour s'y restaurer ou y loger.

» Ce Horn ne me plut guère, son anglais me paraissait suspect. Je crois que c'était un Allemand. Pourtant, il fut tout ce qu'il y a de correct. Il m'a félicité, en me quittant, de la bonne tenue de mon établissement et m'a promis de me recommander. M'est avis que...

L'hôtelier se tut et, malgré sa corpulence, ne fit qu'un bond

jusqu'à la porte, qu'il ouvrit toute grande. Dans la pénombre du large corridor, une ombre blanche s'enfuit. Aussitôt, le patron se lança à sa poursuite.

Tom, qui allait faire de même, en fut pourtant empêché par un bruit de voix courroucées, puis de pleurs et de sanglots.

— Ah ! damné coquin, je vous y prends à écouter aux portes ! Gibier de potence, de mes propres mains, je vous conduirai en prison !

La porte s'ouvrit, livrant passage à Mr. Benett, l'hôtelier, rouge de colère et de honte, et tenant par le collet un petit marmiton tout en larmes.

— Mon neveu Charley, monsieur le policier, le fils de mon propre frère ! Un vaurien qui déshonore sa famille et ma maison, un jeune bandit qui conspire avec des voleurs et des assassins !

— Il m'avait donné dix shillings ! pleurnicha le gamin.

— On refuse un million de livres sterling de la Banque d'Angleterre, s'il faut faire une malhonnêteté pour le gagner ! s'indigna l'hôtelier. Mais monsieur est de la police et il va vous fourrer en prison !

— Oh ! non ! gémit le gâte-sauce, je n'ai rien fait ! C'est ce monsieur qui est resté ici une semaine et qui donnait de si bons pourboires !

— Allons, racontez, mon petit, dit Tom Wills, et si vous êtes sincère, on ne vous fera pas de mal.

— Et je n'irai pas en prison ? demanda le marmiton en essuyant ses joues mouillées. Je dirai tout à ce monsieur de la police.

— C'est très bien, répondit Tom Wills, je vous écoute, mais gare aux mensonges !

— Et gare aux claques ! ponctua l'oncle en roulant des yeux féroces.

— Voilà, hier soir, quand ce monsieur et l'autre gentleman sont entrés à l'hôtel, je suis sorti un moment pour aller voir les pigeons bleus de Humphrey...

— Ce n'est pas rendre visite aux pigeons qu'il fallait faire, c'est les plumer et les rôtir dans la cuisine, galapiat ! gronda Mr. Benett.

Le gamin baissa la tête, mais, sur un signe d'encouragement de Tom Wills, il continua :

— Je n'étais pas arrivé au bout de la rue, que ce monsieur... ah ! oui, Horn, il s'appelle, me tomba presque dessus.

» Tiens, Charley, dit-il, voilà une rencontre qui me fait plaisir ; voici cinq shillings pour la fêter dignement ; j'en ai encore autant en réserve pour vous, mais il faudra les gagner.

» — Et que faudra-il faire ? demandai-je.

» — Est-ce que mon ami Bloomer et son fils Tom sont déjà arrivés à l'hôtel ?

» — Je n'ai pas encore entendu ce nom, dis-je.

» — Qu'à cela ne tienne...

Il me fait alors une très exacte description de monsieur qui est ici et du grand monsieur maigre que je ne vois pas.

» Là-dessus, il se mit à rire. Ce bon Bloomer, dit-il, il m'a fait une blague l'autre jour, mais je vais lui rendre la pareille. Dites-moi, Charley, voulez-vous me dire quelles chambres ils ont pris à l'hôtel ?

» — C'est le 15 et le 16 qu'ils occupent.

» — C'est très bien, leurs fenêtres donnent sur le jardin, si je ne me trompe. Eh bien, quand tout le monde sera couché, vous ouvrirez la porte du jardin et vous laisserez une échelle contre le mur. Je vais leur faire une peur bleue !

» — Qu'allez-vous faire ? demandai-je, car j'aurais voulu être de la partie.

» — Je vais me déguiser en diable pour leur faire peur ! Mais vous, vous ne parlerez à personne, hein ! Et il ne faut pas vous en mêler, Charley, car vous pourriez faire du bruit et nous trahir. Entendu ?

» J'acceptai et je reçus les cinq autres shillings.

Charley se tut, et Tom Wills garda le silence pendant quelque temps.

— Charley, dit-il, tout à coup, vous n'avez pas obéi à Mr. Horn et vous avez tout de même regardé dans le jardin.

— No... on, hésita le gamin.

— Vraiment ? Votre chambre donne sur la rue, si je ne me trompe ?

— En effet, sir...

— Donc, vous n'y étiez pas quand Mr. Horn, déguisé en diable, était dans le jardin.

— Mais si, je vous assure...

— Ne mentez pas, mon petit, dit Tom, et sachez que vous avez eu de la chance de quitter votre chambre et de vous cacher ailleurs. Pensez-vous que, son coup fait, Mr. Horn vous eût laissé en vie ?

— Alors si... j'étais resté... dans ma chambre..., balbutia le gamin, blême de terreur.

— Votre cher oncle vous aurait trouvé étranglé comme un poulet, Charley ! Pour Mr. Horn, vous étiez un petit bonhomme rudement compromettant.

— Dieu du Ciel ! s'écria Mr. Bennett, la faute de Charley est grande, mais il n'aurait pas mérité une fin pareille !

— Il faut que Charley nous dise maintenant ce qu'il a vu dans le jardin.

Le marmiton avait une bien piteuse mine quand il répondit :

— Quand j'ai vu le diable entrer dans le jardin, j'ai eu si peur

que je n'ai plus osé regardé. J'ai quitté la petite fenêtre du grenier et je me suis caché dans un coin, jusqu'à ce que j'entende vos voix à tous.

— Pourtant, continua Tom Wills, vous ne deviez pas avoir peur, car vous saviez que c'était Mr. Horn qui venait pour faire une blague.

— Ce n'était pas Mr. Horn, qui n'est pas bien grand, mais un homme colossal, avec une tête comme un bœuf et des mains comme des battoirs. Il était tout noir. Je crois bien que c'était le diable lui-même, et non déguisé !

— C'est dommage, dit Tom, si Charley avait eu un peu plus de courage, nous aurions pu avancer de quelques pas dans ces ténèbres. Mr. Bennett, permettez que j'aie jeter un coup d'œil dans le jardin.

A la grande stupeur de l'hôtelier, Tom se mit à quatre pattes pour examiner la terre meuble du petit potager qui longeait le mur d'enceinte.

Cela lui prit quelque temps, mais quand il se releva, ses yeux brillaient de joie, et il frappa joyeusement sur l'épaule du brave Mr. Bennett.

— Rien n'est perdu, cher monsieur ! s'écria-t-il.

— Mais pourquoi ? demanda l'hôte, tout éberlué.

— Parce qu'il y a deux empreintes différentes !

— Ah ? Mais cela ne me dit rien à moi !

— Mais à moi beaucoup, au contraire ; c'est que Mr. Dickson n'était pas chloroformé. De plus, j'ai pu observer qu'il marchait sur la pointe des pieds ! Comprenez-vous, maintenant ?

— Heu... pas trop, je vous l'avoue...

— Harry Dickson poursuivait l'homme noir, voilà tout, Mr. Bennett, il le faisait librement, sans contrainte, triompha le jeune homme.

— Merveilleux ! s'écria l'hôtelier en serrant vigoureusement la main de Tom, et qu'allez-vous faire maintenant, Mr. Wills ?

— Je ne vais pas m'éterniser ici, aussi confortable que soit cette Capoue, mon cher Bennett, mais partir pour le château des Dorchester, où il se peut bien que je rencontre mon maître.

— Alors, je puis vous aider, dit Mr. Bennett. Je suppose que vous savez vous faire une autre tête, comme on dit, car, dans toutes les histoires de détectives, c'est de règle.

Tom Wills se mit à rire.

— Je crois que vous avez raison, Mr. Bennett.

— Voici ce qu'il vous faudra faire, dit l'hôtelier. Allez trouver le vieux jardinier de Lord Dorchester – son nom est Ridge – allez lui offrir vos services, pas comme aide-jardinier, par exemple, mais comme... fraudeur.

— Hein ? fit Tom.

— Oui, dit Mr. Bennett en rougissant un peu, Ridge reçoit de temps à autre la visite de son frère qui est patron d'un caboteur sur la mer d'Irlande. C'est lui qui me fournit quelques boissons honorables... Vous lui direz que vous venez de ma part, et que vous désirez vous initier au noble métier... Cela vous va-t-il ?

— Mais parfaitement, dit Tom, ce personnage me va comme un gant, et puis, je suis certain que Ridge ne parlera pas à Mr. Horn & Co., de la recommandation de Mr. Bennett !

— C'est bien pour cela que je vous suggère cette idée, riposta l'excellent homme, en baissant modestement les yeux.

Deux heures plus tard, un autobus rural emportait un jeune matelot à la mine éveillée, hors de Birmingham, dans la direction de Dorchester.

*

Le manoir des Dorchester n'a pas bon renom parmi les habitants de la plaine. C'est un château de peu d'allure, une architecture maussade et lourde. Des douves profondes l'entourent : c'est seulement à l'endroit où un pont en dos d'âne les franchit que ses fossés se rétrécissent, mais plus loin, ils sont si larges qu'ils prennent des airs d'étang, de sorte que, vu de loin, le château semble former une île. A portée de flèche, autour de la prairie circulaire, qui entoure les fossés, commence un parc mal soigné, qui ressemble à une petite forêt vierge. Au sortir de ces bois, c'est de nouveau la plaine, où, de lieue en lieue, des maisonnettes basses et pauvres s'égaillent, puis ce sont les vastes oseraies qui bordent le fleuve Severn, éternellement enveloppé de brumes.

L'autobus passait à deux milles à peine de la lisière du domaine, et Tom Wills n'eut aucune peine à se faire renseigner par le wattman, homme bavard et jovial.

Le soleil de midi avait, pour quelques minutes, chassé les brumes, et apparaissait entre deux nuages frangés d'or. Le jeune homme parcourut allègrement la distance qui le séparait de la grande muraille d'arbres du parc et bientôt la maison basse du jardinier fut visible, à côté d'une imposante grille aux halberdars dédorées.

— Holà, Ridge !

Un petit homme à tête de chat parut derrière les croisillons de fer.

— Que lui voulez-vous, jeunesse ? demanda-t-il sans aménité.

Un petit signe mystérieux de Tom Wills fit que l'autre s'approcha un peu, mais avec une extrême méfiance.

— Allons, sortez votre truc, je n'ai pas de temps à perdre,

grommela l'accueillant vieillard.

— C'est Mr. Bennett qui m'envoie !

— Il est bien honnête, Mr. Bennett, répondit l'autre sans se départir de sa méfiance ; si c'est celui que je connais, mais il y en a tant de par le monde !

— C'est ma foi vrai, mais tous ne disent pas que l'eau de pluie fait la joie et le bonheur des pauvres gens de la terre.

La figure de Ridge s'anima.

— Je sais ce que c'est, dit-il en ouvrant la grille.

— Ecoutez, Ridge, dit Tom Wills, quand ils furent assis près d'un petit feu de coke, dans la pièce qui servait à la fois de cuisine, de salon et de salle à manger à l'honorable Mr. Ridge. Ecoutez, il y a dix livres à gagner pour vous.

— C'est toujours bon à prendre, répondit Mr. Ridge avec prudence.

— J'aimerais traiter une affaire avec Silas, votre frère bien-aimé.

— Puisque c'est Mr. Bennett qui vous envoie, je n'y vois pas d'inconvénients, dit Ridge après un instant de réflexion. Il se trouve en ce moment en aval du Severn. Mais c'est un drôle de corps, faudra que je fasse moi-même les présentations.

Tom Wills approuva avec enthousiasme.

— Je vous conduirai à son bord, mais c'est un peu loin.

Tom fit un signe de dénégation.

— Il ne serait pas prudent de nous montrer ensemble dans le pays. J'ai quelque réputation de fraudeur parmi les gabelous. J'aimerais autant le rencontrer ici, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. Je paie le déplacement, cela va de soi.

Mr. Ridge approuva.

— Je veux bien y aller, mais le temps va vous sembler bien long dans ce maudit endroit désert comme la mer.

— Désert ? Mais votre château est plein de monde !

Ridge ricana et donna à Tom Wills une large claque sur la cuisse.

— Il le fut, mon capitaine, il le fut. Tout le monde est de nouveau parti, et leur diable d'oiseau mécanique avec !

Il cligna de l'œil :

— S'ils ne revenaient pas, il me resterait toujours assez ici pour me payer sur le château, compris, capitaine ?

Tom Wills répondit qu'il n'avait jamais rencontré homme plus prompt et plus malin en affaires que Mr. Ridge ; d'ailleurs, Mr. Bennett le lui avait bien dit !

Ce compliment plut infiniment au vieux coquin, qui alla quérir deux verres et un cruchon de genièvre de Hollande pour trinquer et

pour mieux faire connaissance. Tout en buvant, l'accord fut conclu. Ridge recevrait les dix livres comptant. Il irait chercher son frère, et l'amènerait, mais ils ne pourraient être de retour avant la nuit.

Quant à l'affaire, le gentleman comprenait qu'il fallait qu'une dîme convenable revînt à Mr. Ridge, défalcation faite des dix livres, qu'il ne considérerait que comme une avance.

Tom réfléchit un peu, et finit par demander si Mr. Ridge ne se contenterait pas pour toute l'affaire d'une récompense forfaitaire de cinquante livres, ce qui faillit couper la respiration au cher vieil homme.

Enfin, Mr. Ridge accepta avec une joie difficilement dissimulée et déclara qu'il allait se mettre en route sur l'heure, car le brouillard se levait de nouveau. Tom Wills pourrait parcourir cette vieille boîte de château si le cœur lui en disait ; il était chez lui, et aucune porte n'était fermée.

Là-dessus, ils prirent congé, ravis l'un de l'autre.

Tom attendit que le pas du vieillard s'éloignât sur le gravier crissant des allées, puis, d'une démarche nonchalante, il traversa le vieux pont de pierre, passa sous une herse levée et se trouva dans une cour d'honneur au fond de laquelle un perron de pierres moussues menait vers le hall du manoir proprement dit.

Ce hall sentait le rat, la moisissure, le bois vermoulu ; une lumière avare y filtrait par un vitrail aux images décolorées.

Une sensation étrange le saisit à la gorge et, sans trop savoir pourquoi, il se mit à glisser à pas feutrés de salle en salle, comme s'il craignait une présence hostile aux aguets.

Un délabrement complet régnait dans toutes les pièces. Les tentures s'en allaient en lambeaux, les meubles avaient l'air d'être leurs propres fantômes, tant, dans la clarté livide déjà mangée par le brouillard du dehors, ils semblaient falots et irréels.

Dans une des chambres, un repas avait dû être servi, et ses reliefs abandonnés ; un troupeau de rats qui se gorgeait des restes s'enfuit à l'approche du jeune homme en poussant d'aigres et furieuses protestations.

Le silence retomba dans le lugubre manoir que Tom venait de parcourir presque entièrement. Jamais l'élève du grand limier n'avait plus lugubrement senti la solitude peser sur lui, il se prit presque à regretter l'absence de Ridge, quand soudain, il prêta l'oreille.

Le bruit sourd d'un objet qu'on renverse s'était fait entendre.

Cela venait des caves que Wills n'avait pas encore visitées. Il se trouvait à ce moment à quelques pieds de leur porte qui bâillait largement.

Oui, quelqu'un était là, et qui ne prenait aucune précaution, car il y eut un glissement de pas, puis, tout au bas de l'escalier, le

faible reflet d'une lanterne sourde.

Revolver au poing, Tom descendit l'escalier de pierre, arriva au bas des marches, se dirigea vers la lumière.

Elle brillait à une vingtaine de pas devant lui, très basse, tout contre le sol.

Bientôt, il avait parcouru sur la pointe des pieds la moitié de la distance qui l'en séparait, mais cela lui suffit pour apercevoir une scène de silencieuse horreur.

Une lanterne d'écurie au lumignon fumeux était posée sur les dalles, et dans sa clarté rougeâtre, apparaissait un corps d'homme étendu dans une mare brune, la tête affreusement mutilée.

Près du cadavre, dans le halo roux de la lampe, deux pieds entièrement couverts de boue se dessinaient. Des pieds qui n'appartenaient pas à un cadavre, eux, car ils se déplaçaient lentement.

Le haut du corps se perdait dans l'ombre épaisse du souterrain.

D'après la position de ces pieds énigmatiques, leur propriétaire devait tourner le dos à Tom Wills et contempler fixement le cadavre.

Était-ce un assassin qui se complaisait à l'atroce vision de sa victime mutilée ?

Tom le crut et, dans la fougue de sa jeunesse, n'hésita pas devant l'action immédiate. Il leva son revolver à la hauteur de la tête de l'inconnu.

— Ne bougez pas ou je tire ! cria-t-il.

L'homme dans l'ombre fit entendre un petit rire sec.

— Rendez-vous ! ordonna Tom d'une voix qui tremblait de colère.

— A vos ordres, Tom Wills, seigneur tout-puissant, mais probablement miséricordieux, répondit une voix moqueuse.

Le revolver faillit échapper aux mains du jeune homme.

— Mr. Dickson ! s'écria-t-il.

— Je vous attendais, mon petit, dit le maître avec calme, je suppose que vous avez vu la trace de mes pas imprimés dans la terre meuble – j'y ai apporté quelque complaisance – et qu'ils vous ont guidé, ou plutôt appris que je suivais quelqu'un et que l'on ne m'emportait pas.

— En effet, maître, répondit Tom, un peu contrit, car il s'était octroyé tout l'honneur de la découverte des empreintes.

— Nous avons été attaqués tous les deux en même temps, Tom ; pendant qu'un homme invisible s'amusait à souffler des vapeurs de chloroforme dans ma chambre à coucher, j'entendis un violent tintamarre dans la vôtre.

Les vapeurs endormantes pénétraient par une fente de la fenêtre. Mais cela cessa brusquement. Je sautai hors du lit et, d'un

bond, je fus à la fenêtre... une ombre fuyait. Il y avait une échelle appuyée contre le mur. En un clin d'œil, je fus à la poursuite du nocturne. Je ne devais pas m'occuper de vous, car une autre ombre, souple comme un chat, cette fois, bondissait dans le jardin...

— Et ils vous menèrent jusqu'ici ! acheva triomphalement Tom Wills.

— Euh ! euh ! pas tout à fait, ils m'attirèrent même dans une direction tout opposée, mais cela n'a aucune importance, ce ne sont que des comparses, du menu fretin que je prendrai quand cela me plaira.

Le récit de Tom Wills fut bref ; quand il l'eut fini, il montra du doigt le cadavre étendu à leurs pieds.

— Mais qui est-ce, maître ? demanda-t-il.

— J'allais m'en occuper au moment où je vous ai entendu remuer dans le corridor ; alors, je vous ai fait signe.

— Comment, maître ?

— Bah ! je ne sais plus ce que j'ai bousculé pour attirer votre bienveillante attention, mon cher Tom.

Tom secoua la tête avec dépit.

— Vous saviez donc que j'étais ici ? demanda-t-il.

— Et comment ! J'ai guetté votre arrivée pendant des heures du haut de la tour. J'ignorais l'heure de l'autobus. Ce n'est que lorsque j'ai vu ce coquin de Ridge s'en aller que je me suis mis à explorer le château.

— Ridge est-il de la bande ? demanda avidement Tom Wills.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a une bande ? demanda Harry Dickson, avec une feinte bonhomie. Mais c'est égal, bande ou pas, Ridge n'en est pas. Ne perdons pas notre temps à nous occuper de sa personne.

— Mais l'homme mort ? murmura Tom Wills.

— Un mystère, mon garçon, du moins pour l'heure. Je dois vous dire que je ne suis guère plus avancé depuis notre départ de Londres.

Il se pencha sur la sanglante dépouille et fouilla les poches d'une main experte.

— Rien ! Rien de rien ! murmura-t-il.

Tout à coup, un bruit argentin se fit entendre, et Tom, se baissant, ramassa une petite médaille brillante.

— Une médaille de police ! s'écria-t-il.

Harry Dickson s'en empara et l'approcha de la lampe.

— De la police de Londres, constata-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Maître, dit Tom Wills, j'ai vu un appareil téléphonique dans la loge de Ridge, et ce dernier ne reviendra qu'au soir tombant.

— Excellente idée, répondit le détective. Quant à ce pauvre diable, il a reçu plusieurs balles dans le corps ; ensuite, l'assassin a réduit le crâne en bouillie, avec ce pavé sans doute, histoire de rendre son visage méconnaissable... Je ne sais rien de plus. Allons écouter Scotland Yard.

Ils trouvèrent en effet un appareil téléphonique dans la salle à manger du jardinier-concierge, et, une demi-heure plus tard, le superintendant de police Goodfield était au bout du fil. En peu de mots, Harry Dickson le mit au courant. Il entendit Goodfield pousser une exclamation d'effroi.

— Comment dites-vous, Mr. Dickson ? Le visage méconnaissable... oui, c'est vrai. Une trentaine d'années, dites-vous ? Oui, et la médaille ? Elle ne porte pas de numéro ? Oui, mais... attention, regardez-en bien la gravure : la tête de la licorne... Comment ? Elle semble avoir été grattée avec un canif ? Par le Seigneur, c'est Mabel !

— Quoi ? Qui ? Comment ? hurla le détective.

— Revenez vite à Londres, Mr. Dickson, je crois que nous aurons besoin de vous, mais je ne puis vous en dire davantage au téléphone, je crois... qu'il... y a... des raisons d'Etat.

Harry Dickson laissa retomber le cornet acoustique.

Une grimace déformait sa bouche.

— C'est une rude leçon, Tom, dit-il, digne de rabattre mon orgueil si j'en ai encore !

— Pourquoi cela ? demanda Tom Wills, interloqué.

— L'appel radio, Tom ! Nous avons cherché une dame du nom de Mabel Scott ! Alors que la mystérieuse personne volant au ras du ciel, voulait nous faire savoir qu'on avait assassiné le malheureux détective Mabel : Mabel de Scotland Yard. Mabel... Scot... les ondes n'en emportèrent pas davantage.

Harry Dickson et Tom regagnèrent lentement la sortie.

— Pourtant, nous avons un point de repère, dit enfin le détective, nous allons peut-être savoir pourquoi est mort Mabel de Scotland Yard.

3. Premières passes d'armes

— D'abord, qui est ou qui était Mabel ? demanda sèchement Harry Dickson. Je ne connais personne de ce nom au Yard, mais la police officielle a bien le droit d'avoir des secrets pour moi.

Goodfield s'agita sur son siège, et le chef de la police, Sir Geoffroy Austin, regarda le célèbre détective avec un peu d'inquiétude.

Ce n'était pas le moment de froisser Harry Dickson, on allait avoir besoin de lui plus que jamais.

— Il n'était pas depuis très longtemps au service, s'excusa le chef, et puis il faut vous dire, Mr. Dickson, qu'il appartenait bien plus au Foreign Office qu'à nous.

— Surveillance militaire ? demanda le détective.

Goodfield approuva du geste, visiblement soulagé ; il sentait que le détective emboîtait le pas.

Le chef reprit la parole.

— C'était un jeune officier de grande valeur qui fit campagne en Rhodésie et y fut blessé. Ne pouvant continuer à servir aux Colonies, il revint en Angleterre et sollicita son admission dans le service spécial de la police.

— Espionnage ? demanda Dickson.

— Contre-espionnage plutôt. Il possédait son diplôme d'ingénieur et, comme tel, on le détacha dans le centre industriel de Birmingham. Vous n'ignorez pas que de nombreuses usines y travaillent pour l'armée. Nombre de secrets de valeur y sont détenus. Les espions rôdent là comme des tigres en forêt, toujours en quête d'une invention quelconque à voler.

— Avait-il une mission bien définie ?

— Pas précisément, il était détaché ces derniers temps aux fonderies Stanton Brothers & Co.

Harry Dickson sursauta.

— La formule Stanton, murmura-t-il, n'était-ce pas ce merveilleux acier qui permettait la construction de la fameuse fusée keplerienne dont le War Office possède les plans ?

Sir Geoffroy Austin approuva.

— La fusée keplerienne, si mes connaissances sont exactes, est un engin qui, voyageant à une hauteur énorme, presque aux confins si pas au-delà de la couche atmosphérique, ne retombe qu'à des

distances prodigieuses. Tout cela est encore à l'état d'hypothèse, mais nos ingénieurs n'étaient-ils pas arrivés à un résultat tangible ?

— C'est exact, Dickson, dit le chef d'une voix étouffée. C'est là un secret absolu que je vous confie. Les plans en étaient achevés. Ce serait un engin terrible, d'une force de destruction énorme, conçu à la manière des anciennes fusées à la Congreve, mais combien plus effroyable.

» Son action serait nettement incendiaire. Autour de son point de chute, dans un rayon de plus de cent mètres, elle dégagerait en moins de vingt secondes une chaleur de plus de 6 000 degrés ! Pensez donc, Mr. Dickson, le fer flamberait comme une allumette, les pierres seraient vitrifiées en un instant. L'Angleterre ne songe pas à en faire une arme de guerre, mais plutôt une menace. Pour la paix du monde, il faut que notre pays soit le plus formidablement armé.

— Vous croyez à un coup de main possible contre la formule et les plans ?

— Nous vivions dans l'appréhension d'une pareille entreprise. L'ennemi est si tenace !

— Le détective Mabel travaillait-il à Birmingham en tant que policier ?

— Oh ! non, il passait même pour être Allemand, ce qui lui ouvrait certaines portes.

» Il avait servi dans l'ancien Sud-Ouest africain allemand, aux confins de la Rhodésie ; les colons allemands y foisonnent encore, et Mabel nous rendait déjà des services là-bas, en se mêlant à eux.

Harry Dickson tapotait nerveusement le bord du bureau de chêne.

— Y a-t-il des détectives attachés au service de la Stanton Brothers & Co. ?

— Plusieurs ! Et parmi les meilleurs du pays !

— Quel est le plus intelligent ?

— Je crois que c'est Milligham, dit Goodfield sans hésitation.

Harry Dickson fit un signe d'approbation.

— Ce nom ne m'est pas inconnu. Voulez-vous l'appeler immédiatement au téléphone ? Je suppose que vous pouvez garantir l'absence de fuites le long de la ligne ?

— Absolument, Mr. Dickson, répondit le chef avec orgueil, nous avons même un fil spécial, très étroitement surveillé.

— Tant mieux, sir !

Quelques minutes plus tard, l'employé du standard prévint que le poste demandé était à l'écoute.

Harry Dickson se saisit du microphone, tandis que ses deux compagnons s'emparaient d'appareils témoins.

— Milligham, dit Harry Dickson, qui a monté la garde dans les

huit derniers jours auprès du safe où sont déposés les plans et papiers que vous savez.

— Moi personnellement, sir, et puis Langrave.

— Très bon détective, Langrave ; dit Goodfield.

— Le coffre-fort a-t-il été ouvert par le directeur des usines ?

— A aucun moment, sir ; on ne prévoyait pas cette ouverture avant la fin du mois, vous devez le savoir.

— C'est très juste, opina Sir Austin.

— Personne d'autre que vous deux ne s'est approché du coffre-fort ?

— Non, si ce n'est naturellement Mabel qui est notre chef direct. Mais cela n'a été que très passager, pendant les heures de contrôle officiel.

— Très juste ! approuva encore le chef.

— Ainsi, pendant tout ce temps, il y a eu l'un de vous trois auprès du coffre-fort ?

— Mais oui, sir !

— C'est très bien ! Allez chercher le directeur, Mr. Percy Stanton lui-même, ainsi que Langrave, et ouvrez le coffre-fort. Vérifiez le contenu.

Il se passa quelques minutes d'angoisse, dans les bureaux du chef, puis la réponse vint, rassurante :

— Tout est en ordre, sir !

— Attendez, Milligham, examinez bien le coffre-fort et ses rainures, n'oubliez rien, pas même la poussière, et dites ce que vous avez trouvé.

Sir Austin regarda Dickson avec un peu d'effarement, mais une sourde inquiétude commençait à le tenailler.

— Eh bien, Milligham ?

— Un peu de poussière grise, sir, c'est tout !

— Voulez-vous la laisser tomber sur une allumette enflammée ?

Une minute de silence, puis un cri :

— Cette poussière vient de s'enflammer !

— Une belle flamme blanche, n'est-ce pas ? s'écria Harry Dickson. Je m'en doutais un peu ! C'est du magnésium ! Qu'en concluez-vous, Milligham ?

Un véritable cri de désespoir retentit à l'autre bout du fil :

— Les documents ont été photographiés !

— Là, dit Harry Dickson en déposant l'appareil, je m'en doutais, messieurs.

Après les premiers instants de stupeur, un double cri retentit dans le bureau, où Sir Austin et Goodfield se dressaient, livides et affolés.

— Il faut que ces documents ou ces photographies soient repris ! Il faut nous aider, Mr. Dickson !

— Mais, répliqua le détective avec calme, c'est bien pour cela que je suis ici.

— Bien ! dit Goodfield en reprenant son calme. Alors, nous sommes tirés d'affaire.

Cette assurance était si comique, que Dickson ne put réprimer un sourire, mais, au fond, il était confus de la confiance que son vieil ami mettait en lui.

— Je l'espère, répondit-il. Des documents pareils ne se reproduisent pas en double ni en triple exemplaire, on garde, au contraire, jalousement l'unique exemplaire. L'ennemi gagne la première manche, il peut même gagner la seconde, je me réserve toujours la belle !

— Mais cet appel radio, Mr. Dickson ? questionna Sir Austin.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Si je pouvais répondre à cela, je serais bien près de la solution, dit-il, et je crois qu'ici, plus que jamais, il me faudra travailler par étapes. Dites-moi, Sir Austin, à quelle distance pouvait retomber la fusée Stanton ?

— A quelque six ou sept cents kilomètres, Mr. Dickson.

Le détective s'approcha de la grande mappemonde murale, l'examina, puis il prit sur le bureau un compas à pointes sèches.

— Nous devons faire un petit voyage, dit-il.

— Nous ? Oh ! prenez autant d'hommes que vous voulez, et si vous le souhaitez, j'en serai, dit Goodfield.

— Tous mes regrets, mon brave Goodfield, répondit le détective, je devrai me passer de votre compagnie, que j'aime pourtant beaucoup, ainsi que de celles de tous les aides du Yard. Nous signifie mon élève Tom Wills et moi.

Sir Austin, qui avait vu où le détective avait posé son compas, demanda :

— Il me semble que vous pensez à la Forêt-Noire en Allemagne ?

Harry Dickson sourit.

— On ne peut rien vous cacher, sir. Si la fusée partait de ces lieux sylvestres, elle arriverait au bout de quelques minutes à Londres, comme dans un fauteuil.

— Mais nous avons prévu des mois pour sa construction ! Et à Birmingham, encore !

— Qu'est-ce à dire ? Qu'il n'y a pas de Hutten ou grosses fonderies dans cette forêt mystérieuse ? La belle affaire ! Croyez-vous que l'Allemagne mettrait un tel engin en construction chez Krupp, soumis à des contrôles mondiaux ? Pas si bête, nos ennemis d'hier !

— Mais on n'improvise pas une fonderie en quelques mois !

— La fonderie n'est pas absolument nécessaire, un bon atelier d'ajustage suffit. Je crois d'ailleurs que cet atelier attendait déjà les plans à voler ou à photographier comme une chose certaine.

— Mais vous en parlez comme si vous l'aviez vu !

— Mon Dieu, oui ! Si nous n'avions que nos deux yeux pour nous rendre compte de l'évidence, nous serions en retard sur bien des animaux de la création, repartit Harry Dickson.

Sir Austin baissa la tête.

— Je crains, Mr. Dickson, que votre voyage ne soit pas sans danger...

— Cela aussi, c'est l'évidence, sir ! Dès que l'appel fut lancé dans les airs, j'ai dû être filé habilement. A Birmingham, il y a eu une tentative d'enlèvement ou d'assassinat, puis une fuite éperdue, dont je ne connais pas encore la cause.

» J'ai pris quelques renseignements sur le manoir des Dorchester. C'était un centre d'espionnage, mais à peine ébauché, et vite abandonné. Je n'y attache pas très grande importance pour le moment. Je suis d'avis que je ne me suis pas trouvé devant des as de l'espionnage et du vol de documents secrets, mais devant de pâles comparses. Mais j'attends les autres, et ceux-là seront autrement redoutables. Je vous assure que dès maintenant, je me considère comme en danger permanent d'être occis, par tous les moyens dont dispose le crime allemand... Attention, Goodfield !

Une vitre venait de voler en éclats mais, rapide comme l'éclair, Harry Dickson s'était baissé, avait ramassé un petit objet très lourd et, à toute volée, le renvoyait par le carreau brisé.

Deux secondes plus tard, toutes les vitres furent mises en morceaux par un éclatement formidable.

— Une grenade à main ! expliqua Harry Dickson avec calme. Quelques secondes de plus et nous étions morts. Si nous descendions dans la cour, Goodfield, je crois qu'il y aura une pièce au tableau !

Déjà, le grand édifice s'emplissait de cris et d'appels, un flot de détectives et d'agents envahissait les escaliers et les corridors.

— Restez où vous êtes ! ordonna Harry Dickson. Que trois ou quatre agents descendent dans la cour et s'emparent de celui ou de ceux qui s'y trouvent !

Quand ils y arrivèrent à leur tour, Dickson, Sir Austin et Goodfield virent des agents penchés sur un paquet informe.

— Il est criblé de mitraille comme un tamis, dit l'un d'eux, et il a dû faire une chute de ce toit. Dix mètres à pic ! S'il avait pu mourir deux fois, il l'aurait fait.

Harry Dickson regarda la figure ensanglantée d'un homme petit et maigriot, aplati sur les dalles de la cour.

— A Birmingham, cet homme s'appelait Horn, dit-il, c'était l'acquéreur du château des Dorchester ; je dois vous faire remarquer, messieurs, que ce n'est pas une grosse pièce que nous avons à faire figurer à notre premier tableau de chasse.

4. La révolte des morts

Le lendemain, le corps du malheureux détective Mabel arriva à Londres dans un fourgon mortuaire accroché au rapide d'Ecosse. Deux agents de la brigade des recherches de Birmingham l'accompagnèrent pendant ce macabre trajet. C'étaient les sergents Birdseye et Brand.

Harry Dickson avait exigé que le transport se fit de cette façon spéciale, car il désirait un examen minutieux du cadavre.

Une fois à Londres, une automobile de police le conduisit à l'institut de médecine légale aux fins d'autopsie.

Harry Dickson et Tom Wills furent parmi les premiers arrivés. Le détective salua cordialement les deux agents convoyeurs.

— Le voyage s'est bien passé ? Rien de particulier à déclarer ?

— Rien, Mr. Dickson, répondit ce bavard de Brand, si ce n'est que ce ne fut pas une compagnie bien loquace que celle de notre pauvre confrère. Nous aurions voulu nous distraire un peu, mon ami Birdseye et moi, la veille, à Birmingham. Nous étions allés au Nouveau Théâtre, pour y entendre le fameux clown chanteur Ludy dans son numéro à transformations, une véritable sensation au music-hall. Eh bien, il a fallu déchanter ! Le bonhomme avait brûlé la politesse à son public depuis plusieurs jours, et celui qui le remplaçait ne valait pas un radis ! Nous en étions pour notre argent et pour notre plaisir. Et aujourd'hui, on nous colle cette corvée ravigotante entre toutes ! Si encore on nous allouait une prime spéciale...

Déjà, on ne l'écoutait plus.

Une auto stoppa devant le large porche sombre de l'institut, et les « grosses légumes » de Scotland Yard, comme on les appelait irrévérencieusement, en descendirent.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous réunis dans l'amphithéâtre, autour de la table de marbre où le corps mutilé de Mabel était allongé.

Ce fut Sir Geoffroy Austin lui-même qui prit la parole devant la docte assemblée, composée de détectives, de médecins légistes et de fonctionnaires du Foreign Office.

— Messieurs, dit le chef de la police, c'est à la demande de Mr. Dickson, le célèbre détective, à qui le Yard doit tant de victoires sur le crime, que le cadavre de ce malheureux doit être examiné d'une façon toute spéciale. Il ne s'agit pas seulement de déterminer les causes du décès, mais surtout de fixer l'identité du mort, tel est le désir formel

de Mr. Dickson.

— La médaille ne vous suffit pas ? demanda quelqu'un.

— Tout le monde aurait pu la poser à côté du corps, répondit sèchement Dickson.

— C'est fort juste, répliqua Goodfield. Heureusement, le dossier du défunt va nous venir puissamment en aide. Nous savons que Mabel fut blessé à deux reprises en Rhodésie. La première fois d'un coup de sagaie à la hanche gauche ; la seconde fois, d'une balle qui lui perfora le poumon droit. Ces messieurs veulent-ils s'en rendre compte ?

— Ce sera vite fait, dit le médecin en chef en découvrant le corps.

Une longue estafilade livide balafrait la hanche.

— C'est bien la marque d'une sagaie hottentote, observa aussitôt le docteur. Regardez les bords dentelés, qui ont rendu la suture de la blessure très difficile, et cette fin en V majuscule.

Il examina la poitrine.

— Une balle de Snider a passé par-là, conclut-il en relevant la tête. Je crois que les contrebandiers sud-africains trafiquent couramment de ce genre de vieux flingots avec les indigènes.

Harry Dickson approuva en silence.

— Mais j'ai mieux encore, ajouta triomphalement Goodfield. Le ministère des colonies vient de me communiquer ce matin un document d'une importance capitale. Le lieutenant Mabel fut affecté au cours de son service en Afrique à la surveillance des I.D.B., ou trafiquants illicites de diamants. Or, toute personne, officielle ou non, qui approche des mines, possède depuis quelques années une fiche anthropométrique. La voici ! Contrôlez, messieurs.

Les doigts rigides du cadavre furent enduits d'encre grasse, puis les empreintes furent prises sur un papier spécial. Pendant ce temps, deux jeunes médecins procédaient aux mensurations d'usage.

— Les empreintes concordent avec celles de la fiche, annonça enfin le médecin légiste en chef.

— Les mensurations concordent également, ajoutèrent les jeunes docteurs.

L'autopsie qui suivit donna raison aux premières constatations de Dickson : l'homme avait été tué à coups de revolver dans le dos. Quatre balles furent extraites des plaies tuméfiées. Quant au visage, il avait été rendu méconnaissable à l'aide d'une pierre, car des éclats de grès adhéraient encore au crâne brisé.

Le visage de Harry Dickson était sombre.

— C'est donc bien Mabel que nous avons devant nous, dit-il enfin, je dois me rendre à l'évidence.

— Vous attendiez-vous à trouver quelqu'un d'autre ? demanda Sir Austin, étonné, en s'apprêtant à partir.

— Qui sait ? répondit évasivement le détective.

Mais, à Tom Wills, il confia son ennui :

— Voilà qui brouille rudement mes cartes pour le moment. Oui, c'est Mabel, c'est bien Mabel. Je me rends à l'évidence. Ah ! comme tout aurait marché sur des roulettes si...

Il se tut, mais son élève insista.

— Si ce n'avait pas été lui, voulez-vous dire ?

— Précisément !

— Je ne vois pas pourquoi, mais que mon manque de perspicacité ne vous étonne pas, maître, c'est coutumier, répondit Tom avec une nuance de reproche.

Le détective ne la releva pas et quitta l'amphithéâtre, la tête baissée, le front plissé.

Les autres avaient pris les devants et l'on entendit le bruit de l'automobile officielle qui démarrait.

Harry Dickson et Tom Wills étaient restés seuls dans le long corridor voûté, rempli de pénombre.

Le détective ne se pressait pas de partir, il poursuivait une pensée lancinante, eût-on dit, car les veines de ses tempes se gonflaient, palpitaient sous un immense effort mental.

Tout à coup, il se retourna et revint vers la salle d'anatomie, où gisait le cadavre solitaire. D'une main un peu brusque, il retira le suaire qui le recouvrait ; puis, tirant de sa poche les fiches que Goodfield lui avait confiées avant de le quitter, il reprit l'examen.

Celui-ci ne dura guère longtemps. Harry Dickson laissa retomber le drap avec un soupir et secoua la tête.

— Rien à dire là-dessus, Tom, c'est formel. Ces messieurs ont raison : c'est bien la dépouille du lieutenant Mabel que nous avons ici devant nous. Notez que, sans cela tout était clair comme de l'eau de roche. L'énigme n'en était pas une, tandis que maintenant !

— Maintenant ?

— Un mystère de poix et de goudron ! Noir, obscur, ténébreux, inextricable, toute la lyre, quoi ! s'écria Harry Dickson avec une sorte de fureur.

Depuis quelque temps déjà, une horloge lointaine avait, au fond d'un corridor sonné l'heure de midi. Des pas pressés avaient résonné dans les halls et les escaliers, des portes avaient été ouvertes et fermées, puis un grand silence était tombé dans le vaste édifice. Tout le personnel était parti.

— Je voudrais bien ne pas moisir ici, dit enfin Tom, je trouve que l'ambiance n'est guère réjouissante.

Harry Dickson sembla s'éveiller d'un rêve.

— Vous avez mille fois raison, mon garçon, nous n'avons plus rien à faire ici. Allons-nous-en ! Tout est à recommencer...

— Mais nous avons à peine commencé, reprocha doucement Tom.

— Parlez pour vous, Tom, répliqua le détective avec véhémence. Moi, j'avais pensé, pensé énormément, et souvent cela suffit !

Tom connaissait les moments chagrins de son célèbre maître. Mais il savait que ce n'étaient là que des nuages passagers devant le soleil.

Il ne répondit pas et se dirigea vers la sortie.

Une haute porte de chêne barrait le corridor sur toute sa largeur. Tom en éprouva le loquet. La porte était fermée.

Il eut un mouvement de dépit.

— J'espère qu'ils ne nous ont pas enfermés dans cette vilaine boîte ! s'écria-t-il.

— C'est ma faute, avoua Dickson, une idée fixe m'accaparerait, m'enlevant la notion du temps et du lieu ; mais qu'à cela ne tienne, il doit y avoir d'autres issues. Faisons demi-tour.

Le couloir tournait au loin à angle droit, quand ils eurent atteint ce tournant, ils virent à quelques pas d'eux, une porte identique à la première.

— Je parie qu'elle est fermée aussi ! s'écria Tom Wills.

Elle l'était.

— Nous voilà dans de beaux draps, maugréa le jeune homme. Le personnel ne revient que d'ici deux heures, et passer l'heure du déjeuner en compagnie de ce macchabée n'a rien de très réjouissant.

— Bah ! répliqua le détective, nous en avons connu bien d'autres, mon petit, mais puisque vous désirez tant vous en aller, regardons du côté des fenêtres de la salle de dissection.

Mais une nouvelle déception les attendait.

Les fenêtres étaient très hautes et solidement grillagées. De plus, on voyait au jour terne qui filtrait par les vitres cannelées, qu'elles donnaient sur une cour intérieure, une sorte de tube en béton gris, qui devait être bien désert à cette heure.

Quant au corridor, il ne prenait jour que par une longue verrière s'ouvrant dans le mur de la salle, et le couloir au-delà du tournant ne recevait qu'une faible clarté provenant des dalles lumineuses enchâssées dans le plafond.

— Deux heures à réfléchir et à fumer des pipes, dit Harry Dickson, qui prenait les choses avec philosophie, nous en avons connu de moins agréables, Tom.

Cela ne faisait pas l'affaire du jeune homme que l'atmosphère alourdie de vapeurs de formol et de senteurs cadavériques commençait à indisposer.

Il tourna ses regards dans tous les sens, et soudain, il poussa un

grognement satisfait : il venait de découvrir une petite porte, donnant dans le corridor, mais bien blottie dans l'ombre d'un coin.

— C'est peut-être la porte du salut ! fit-il en s'élançant vers elle.

— Ah ! elle n'est pas fermée, celle-ci !

Mais un instant plus tard, Harry Dickson l'entendit pousser une exclamation de dépit fort accentué.

La porte s'était ouverte sur un réduit bas et obscur, à peine éclairé par trois petites lucarnes grillées, plus étroites que des fenêtres de cellule.

Des boxes de pierre bleue se trouvaient côte à côte le long des murs, et un bruit sinistre d'eau courante rompait le silence impressionnant du lieu.

Des formes rigides et blêmes étaient étendues dans les cases cimentées.

Tom Wills referma le portillon avec un frisson de répugnance : la salle de dissection où il rejoignit son maître lui sembla tout à coup un endroit enviable, clair et accueillant.

— Brr ! maître, ce n'était ni plus ni moins que la morgue ! Et elle était vilainement habitée, j'ose le dire.

Harry Dickson consulta son chronomètre.

— Trente minutes se sont déjà écoulées, Tom, un peu de patience encore.

Le jeune homme lui fit si grise mine que le détective se prit à rire.

— Tenez, voici d'excellentes cigarettes, dit-il en tendant son étui ; si cela ne suffit pas pour tromper votre ennui, je pourrai toujours vous raconter le Petit Poucet, ou le Chat botté !

Tom Wills rougit et se tut, se contentant de tirer de fortes bouffées odorantes de sa cigarette.

Harry Dickson, la pipe aux lèvres, s'abîmait dans ses pensées.

— Encore un quart d'heure de passé, soupira Tom après avoir regardé sa montre.

Sa cigarette achevée, il hésita avant d'en allumer une seconde.

Il appuya le dossier de sa chaise contre le mur, détourna le regard de la forme immobile de Mabel sur la table d'autopsie et ferma les yeux, cherchant le sommeil et l'oubli.

Mais, soudain, il secoua sa torpeur.

Un bruit venait de se faire entendre à l'autre bout du corridor ; on aurait dit des pas feutrés qui s'approchaient avec précaution.

Il regarda son maître.

Le détective avait fermé les yeux, sa pipe s'était éteinte entre ses dents, une respiration régulière soulevait sa poitrine.

Tom connaissait cette étonnante faculté que Harry Dickson

partageait avec quelques grands hommes, de pouvoir dormir quand il le voulait. Il décida de ne pas troubler ce repos si durement gagné.

Les bruits se renouvelaient avec insistance et s'approchaient, bien qu'avec une infinie lenteur.

Le jeune homme se leva, tâcha de ne pas faire de bruit et se dirigea, à pas de loup vers la porte ouverte.

Alors, il eut l'appréhension d'un danger imminent, inconnu, formidable...

Il aurait voulu s'arrêter, retourner vers Dickson qui dormait, l'éveiller...

Mais déjà, son élan l'avait porté dans le corridor.

Aussitôt, il chancela, un râle d'horreur lui monta aux lèvres.

Là-bas, la porte de la morgue était ouverte, livrant passage à un cortège fantastique, abominable :

Tous les morts, dans leurs suaires humides, s'avançaient en une silencieuse théorie dans le couloir. Certains étaient tout proches. Tom vit leurs mains livides et décharnées jaillir des linceuls et se tendre vers lui comme des griffes. Il y en avait dont le drap mortuaire était troué à l'endroit des yeux, et le jeune homme, horrifié, y voyait luire des prunelles sanglantes, brasillant d'un feu farouche. Chez d'autres encore, le suaire ne recouvrait plus la face, et des têtes de mort grimaçaient de toutes leurs dents déchaussées.

Tom Wills aurait voulu crier, mais l'émotion était trop forte ; avec un gémissement de terreur, il glissa évanoui sur les dalles.

Alors, la horde spectrale s'élança comme un seul homme dans la salle de dissection vers Harry Dickson.

5. La prison d'acier

Harry Dickson et son élève Tom Wills ont disparu !

Quinze jours se sont écoulés depuis l'autopsie de feu Mabel, et les deux détectives n'ont pas réapparu, n'ont pas donné signe de vie.

Scotland Yard se désole, mais n'ose pas encore désespérer.

— Sait-on jamais, avec ce diable de Dickson ! a déclaré Goodfield à son chef, Sir Geoffroy Austin.

Mais le quinzième jour de cette disparition, il répète sa phrase favorite avec beaucoup moins de conviction.

Sir Austin a envoyé trois de ses meilleurs limiers en Allemagne, dans la fameuse Forêt-Noire. Deux d'entre eux sont revenus, n'ayant absolument rien découvert. Du troisième, on est sans nouvelles.

On n'en doute plus : il est tombé au champ d'honneur mystérieux où tant d'obscurs guerriers de l'armée de la justice ont trouvé la mort.

Mais la raison d'Etat veut qu'on n'ébruie pas la chose ; qu'elle devienne publique et la population s'affolera, accusera le pouvoir. La presse demandera des sanctions sévères contre la police impuissante, et elle les obtiendra.

Que faire ? Que faire ?

Prudemment, des rafles ont été opérées dans les milieux où se complaisent les espions internationaux. Elles n'ont amené que quelques captures peu importantes, quelques brèves détentions suivies de non-lieux, des expulsions et c'est tout.

Goodfield est allé plus loin pourtant.

Il est retourné au château des Dorchester et y a arrêté Ridge et son excellent frère Silas Ridge.

Il a opéré une perquisition dans le bateau contrebandier de ce dernier et y a découvert... des perruques de femme. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Ah ! si Harry Dickson était là, il aurait tôt fait de savoir ce qu'elles valent en tant que pièces à conviction. Mais Harry Dickson n'est pas là, et Goodfield sent plus que jamais la perte que la police vient de faire dans la personne du détective.

En soumettant les deux frères à un interrogatoire serré, il est seulement parvenu à les faire avouer que les perruques ont été trouvées dans le château, et que Silas les a prises pour une mascarade.

C'est tout... tout... tout !

L'Angleterre privée d'une de ses armes les plus puissantes, et la

sentant aux mains de ses plus implacables ennemis, tremble de peur.

Elle voit se lever devant elle la vision terrifiante d'une guerre future, où cette arme se tournera vers le pays qui l'a conçue. Cent fusées Stanton détruiront Londres, comme une simple meule de foin.

*

Harry Dickson se tourne et se retourne sur un étroit lit de camp, chichement pourvu de couvertures.

Il n'en a d'ailleurs nul besoin, car l'atmosphère autour de lui est étouffante.

Depuis des jours, il ne connaît pour toute lumière que celle d'une petite ampoule électrique, vissée au plafond de sa chambre.

Sa chambre ? Dites son cachot ! Et quel cachot !

Une pièce nettement carrée, géométriquement carrée : longueur et largeur n'en diffèrent pas d'un quart de millimètre. Les parois en sont d'un gris terne.

Harry Dickson ne les connaît que trop bien : elles sont en fer. Les murs métalliques sont d'une seule pièce, sans jointure ni soudure. Il n'y a pas de porte visible, mais un minuscule guichet qui s'ouvre à des heures fixes pour faire apparaître un plateau d'émail portant un repas frugal et un broc d'eau claire. Un seau de toilette en tôle galvanisée est remis et repris de la même façon. Tout se fait mécaniquement et en silence, car le détective n'a pas encore vu l'ombre d'un geôlier.

Son visage s'est encore amaigri, la fièvre brûle au fond de ses yeux. Hier, le délire s'est emparé de lui.

Aujourd'hui, il va mieux, mais un petit élancement dans la hanche droite lui fait penser qu'on lui a fait une piqûre de quinine. On est venu lui rendre visite dans son sommeil. Il a dû dormir lourdement. Ses aliments ont dû être drogués auparavant.

Et la même question qui hante Scotland Yard lui torture le cerveau. Que faire ? Que faire ?

Il sent que dans cette solitude murée, dans ce silence, sa raison sombrera bientôt.

Pourquoi ne le tue-t-on pas ?

Il se souvient de son brusque réveil à l'institut médical de Londres, entouré d'une bande de spectres grimaçants. Un bâillon fourré dans sa bouche, un coup sur sa nuque, une sensation de néant... et puis le réveil dans ce cachot de fer.

Où est-il ? En vain, il interroge sa mémoire : rien ne surnage dans sa pensée : elle s'arrête à la brusque et macabre agression.

Réfléchir... oui, mais bientôt son cerveau n'obéira plus à la discipline d'antan.

Les réflexions interminables restent stériles.

Aujourd'hui pourtant, ses idées sont plus claires ; deux points sont à étudier de nouveau : on ne le tue pas, et d'un. Ensuite, quelqu'un est venu le voir dans son sommeil, lui a administré de la quinine. Ce quelqu'un a dû entrer par une autre voie que le minuscule guichet tournant.

Harry Dickson s'est efforcé de le faire manœuvrer. Sans grand espoir, car les gens qui le détiennent ont dû tout prévoir.

Fermé ou ouvert, le guichet est toujours solidement calé, peut-être automatiquement, pour empêcher toute négligence. Les parois en sont faites de tôles d'acier épaisses d'un demi-pouce.

Il calcule la fuite du temps à la régularité de ses repas.

Il en reçoit trois, suivis d'un long intervalle. Celui du sommeil, qui doit correspondre avec la nuit au-dehors.

Le matin, du mauvais café et des tranches de pain bis. A midi, une soupe aigre et de la viande bouillie. Le soir, des saucisses froides et du pain bis.

Le menu seul apprend à Dickson qu'il se trouve en terre étrangère, en Allemagne sans doute. L'ampoule électrique le confirme dans son idée : elle est de fabrication allemande et porte en lettres dépolies le nom d'une firme de Dusseldorf.

Soudain, il sourit. A-t-il trouvé cette issue qu'il cherche si désespérément ?

Peut-être ! Voici les repas ; il feint de manger, mais en réalité, il cache sous une de ses couvertures roulées, le pain et les mets. Il vide le café et l'eau dans le seau de toilette. Il souffre la faim et la soif, mais qu'importe. Il a entrevu la lueur du salut. Une bien faible clarté encore, mais suffisante pour lui rendre toute son énergie.

Le souper a suivi le chemin du déjeuner et du lunch.

Maintenant, Harry Dickson délire à haute voix ! Et cela tout au long de la nuit ! Mais personne ne vient. Tant pis ! Il tiendra bon !

Quand le guichet tourne pour lui donner sa ration de pain et de café, il s'y traîne en sanglotant. Il mange ou paraît le faire. Mais il flaire longuement la fade boisson. Victoire, une légère odeur pharmaceutique s'en dégage !

Il ne touche pas au lunch et ne s'approche guère du guichet, qui se referme sur des plats intacts.

Harry Dickson dort d'un sommeil fiévreux, entrecoupé de soupirs et de plaintes.

Les heures s'écoulent. Personne ne vient, rien ne bouge... Si...

Soudain, les ombres avaries du cachot se déplacent lentement, mais en bloc :

La lampe électrique éclaire sous un angle nouveau ce réduit de désolation.

Le plafond tout entier s'ébranle, se déplace : il tourne autour de son axe dont l'ampoule est le centre, une large ouverture droite apparaît, plus haute que la paroi qui fuit dans l'ombre, une autre, plus basse, se dessine également et, tout à coup, deux jambes y apparaissent et prennent contact avec le sol. Un homme se tasse, s'accroupit, baissant la tête pour ne pas heurter le plan baissé du plafond basculé, et s'approche en rampant du détective « endormi ». Mais, à travers ses cils, Harry Dickson observe cette approche. L'homme est long et grêle, de mine souffreteuse et morose, il tient en main une grande seringue hypodermique.

D'une main experte, il fouille les vêtements du dormeur, se baisse et...

... reçoit le plus beau direct en pleine figure que jamais boxeur ait décoché sur le ring.

L'homme s'est affalé sur le côté sans pousser un cri.

Harry Dickson, debout, l'examine à la hâte. Il ne connaît pas cette tête, mais il ne s'en étonne nullement. Du reste, il s'agit bien de cela ! L'inconnu porte un havelock beige assez long.

Prestement, Dickson s'en empare pour s'en revêtir, puis, poussant le blessé sous ses propres couvertures, il se glisse par la fente.

Au-dessus de sa tête, c'est l'ombre à peine trouée par une clarté lointaine.

Harry Dickson grimpe le long du plan incliné du plafond extérieur et atteint un palier où il prend pied.

Un homme est là, dans l'ombre, auprès de manettes métalliques qui luisent faiblement.

— Eh bien, Herr Doktor ? demande-t-il en allemand.

Harry Dickson grogne et lui montre la seringue vidée, puis il se met à marcher droit devant lui, à grandes enjambées.

Derrière lui, il entend l'homme rabattre des manettes, puis le bruit sourd du plafond de fer qui reprend sa place primitive.

Il est arrivé au fond d'un couloir à peine éclairé par des ampoules luisant à longue distance l'une de l'autre. Un escalier de fer ajouré est devant lui ; il l'escalade quatre à quatre. Un souffle d'air frais le frappe au visage et manque de le faire défaillir : enfin de l'air ! Du bon air frais ! Pourtant, il sent le goudron, la fumée et l'huile chaude, mais comme il est délicieux ! La plus vivifiante brise marine ne pourrait être plus douce à Dickson !

Et soudain, c'est la nuit au-dehors et le ciel piqué de constellations familières. Mais sous cette voûte prestigieuse, de hautes flammes dansent, jetant des lueurs sinistres sur des ombres formidables.

Le détective reconnaît le cône aigu des terrils, la masse confuse

et ardente des hauts fourneaux lointains. Il est dans la cour de quelque puissante usine sidérurgique. Des ombres vont et viennent. Entre les buttes de charbon et de terre noire, des lampes à arc irradient.

Tout à coup, des bruits de moteur se font entendre : presque à portée de sa main, une longue file de camions automobiles passent chargés de coke.

Le dernier est tout proche, s'éloigne...

D'un bond de félin, Harry Dickson l'atteint, s'accroche au tablier arrière, saute sur le coke croulant, qui lui coupe les doigts.

Mais, comme une bête qui creuse son terrier, il se glisse entre les blocs râpeux.

Son visage saigne, ses mains sont déchirées par mille lames sournoises, mais il ne s'en soucie guère. Le camion roule, roule !

Enfin, il entend un bruit de grille qu'on ouvre et puis qu'on referme derrière lui.

Une voix rogue jette un mot de passe et un « bonsoir » bref.

Les camions ont pris de la vitesse.

Une heure s'écoule, peut-être deux. Harry Dickson risque un œil hors de sa cachette, car il lui semble que la lourde voiture ralentit, et puis, des bruits caractéristiques se font entendre : des grues grincent, des whinch à vapeur ronronnent.

Le camion s'arrête tout à coup et Dickson peut voir qu'il se trouve toujours dans le dernier camion, sur un grand quai à peu près désert.

Vivement, malgré ses membres endoloris, il saute à terre et se cache dans l'ombre des grands hangars qui bordent le quai.

Il les longe... Où est-il ? Tous les ports se ressemblent.

Mais les hangars le lui apprennent bientôt : des lettres énormes se suivent sur leurs flancs, Hamburg-Amerika Line, et des devises hanséatiques.

Il se trouve sur un quai de Hambourg.

Et soudain, avec un rire joyeux, il prend sa course dans la nuit.

6. Herr Peter Kleinmichel

Herr Peter Kleinmichel, courtier en bijouterie à bon marché, dormait du sommeil du juste dans sa petite maison chaude et confortable de la Storchstrasse, à Hambourg.

Avec sa vaste bedaine, ses bajoues et son triple menton, Herr Peter ne pouvait connaître, semblait-il, qu'un sommeil profond, entièrement consacré à des rêves de ripaille. Eh bien, c'était tout le contraire. Il fallait, en effet, que son sommeil fût particulièrement léger pour qu'il entendît les petits coups discrets frappés à la porte de la rue.

Vivement, il se dressa sur son séant et attendit que le bruit se répète.

C'est ce qui arriva. Alors, posément, Herr Kleinmichel compta.

Une, deux, trois, quatre, un silence, une, deux, un silence, une, deux, trois, quatre, cinq, et, aussitôt après, le bruit d'un objet tombant dans la boîte aux lettres.

Avec une agilité rare pour un homme aussi corpulent, il sauta du lit, descendit l'escalier sans qu'aucune marche ne craque, se colla contre la porte et frappa deux petits coups.

Ils furent aussitôt doublés au-dehors : un, deux, trois, quatre.

Sans dire un mot, Herr Kleinmichel ouvrit la porte, laissa passer une ombre qui se glissa dans le corridor, referma soigneusement l'huis, mit les verrous, et, toujours dans l'ombre et le silence, saisit le bras de l'intrus qu'il entraîna vers un cabinet tout au fond du vestibule.

Là, il fit la lumière et salua le plus simplement du monde l'étrange visiteur nocturne. Mais un étonnement joyeux pouvait néanmoins se lire sur sa figure bonasse.

— Mon cher Mr. Dickson, on sera content là-bas, dit-il.

Le détective lui serra la main avec joie : cet homme représentait la délivrance pour lui, la suite de ses aventures, et peut-être même la victoire finale !

Malgré l'heure, Herr Kleinmichel ne semblait pas pressé de regagner son lit et de repartir au pays des rêves truculents ; il prépara un bain chaud pour son hôte, avec une adresse que bien des femmes auraient enviée à ce gros homme.

Rien ne pouvait faire davantage plaisir au détective.

Avec quel bonheur il se plongeait dans l'eau chaude,

discrètement parfumée de lavande et de romarin ! Les blessures qui saignaient à ses joues et à ses mains n'étaient pas profondes, et Herr Kleinmichel y étendit un baume de sa composition qui, assurait-il, ferait des merveilles.

— Voulez-vous aller dormir, à présent ? demanda Herr Peter Kleinmichel, quand Harry Dickson eut passé un énorme pyjama à rayures.

— Il y a quinze jours que je n'ai plus entendu de voix humaine ! répondit le détective. Je crois que mon premier désir est de pouvoir parler un peu et entendre parler.

— Eh bien, j'ouvrirai le feu, dit Herr Peter en coupant d'un énergique coup de dent le bout d'un cigare. Je vais vous raconter, Mr. Dickson, ce qui s'est passé depuis votre... disparition. Ce n'est pas extraordinaire, je vous le dis d'avance.

Alors, Herr Kleinmichel se mit à parler des vains efforts de Scotland Yard, des trois détectives envoyés en Allemagne, dans la Forêt-Noire, de celui qui n'était pas revenu.

Harry Dickson observait avec sympathie et non sans admiration, l'homme qui, sur la terre allemande, rendait tant de services à l'Angleterre.

Il n'ignorait pas que Herr Kleinmichel s'appelait en réalité Ronald Bleacher, le capitaine Ronald Bleacher de l'Intelligence Service, que son activité était immense, son intelligence remarquable. Parcourant l'Allemagne jusqu'aux moindres bourgades, grâce à la pacotille qu'il vendait, il était à même de surprendre bien des secrets, parfois redoutables.

Qu'un espion de Berlin s'embarquât clandestinement pour quelque port du Royaume-Uni, il y avait bien des chances pour que son arrivée y fût signalée, alors qu'il arpentait encore le pont du bateau. C'était là l'œuvre du capitaine Ronald Bleacher, alias Herr Peter Kleinmichel.

Harry Dickson qui avait travaillé quelquefois avec lui sur la terre allemande, avait acquis la conviction que Bleacher était un homme d'une rare valeur, et un serviteur des plus dévoués à sa patrie.

Quand le capitaine eut achevé son récit, Harry Dickson y alla du sien, et ce fut à son hôte de l'écouter avec une attention passionnée.

— Hm, fit-il, vous avez été emprisonné dans les fonderies Dreiser & Co., un nid de forbans. Ils n'en sont pas à leur coup d'essai ; malheureusement, on les atteint difficilement, la Wilhelmstrasse les protège, ô combien ! Mais je crois pourtant savoir que Dreiser & Co. travaillent plutôt pour eux-mêmes que pour le gouvernement ! Cela pourrait avoir son importance, Mr. Dickson !

Le détective approuva vivement.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'idée m'est venue que, jusqu'ici, les formations officielles allemandes se sont tenues à l'écart de cette fourberie, la laissant tout entière à l'initiative privée, quitte à intervenir au bon moment pour tirer les marrons du feu.

— Très juste, votre remarque ! Le service d'espionnage allemand, tout en étant le plus cruel et le plus inexorable du monde, est aussi le plus prudent. Pas de complications avec des pays étrangers ! L'espion peut chasser pour son propre compte, quitte à livrer contre du bel argent la proie qu'il a dérobée à un pays voisin. J'ai suivi attentivement cette affaire, et le Yard, naturellement, m'a consulté. L'opinion que je viens d'émettre devant vous n'a pas eu l'heur de lui plaire, j'en suis certain. N'empêche que je n'en changerai pas.

Harry Dickson se carra voluptueusement dans un profond fauteuil de velours vert, et opina doucement de la tête.

A les voir là, devisant tranquillement en pyjama, on aurait dit deux paisibles bourgeois allongeant l'heure de la causerie, et non deux hommes qui risquaient à tout instant leur vie ou leur liberté.

Herr Kleinmichel continua :

— Le récit que vous venez de faire, Mr. Dickson, confirme ma pensée.

» Après l'agression fantastique à l'Institut légal, au lieu de vous supprimer purement et simplement comme ils ont fait avec Mabel, on vous enlève.

» Pourquoi ? Parce que vous représentez pour votre pays une réelle valeur.

» Une valeur qui peut se monnayer ou bien être mise en balance pour obtenir une libération en cas de capture d'un de leurs hommes. Je m'arrête à ce dernier point.

» Les espions n'ont pas complètement fini leur œuvre en Angleterre. Il faudra qu'ils y retournent ! Mais les dangers sont sérieux, les ports sont gardés, Birmingham et les fabriques d'armes également. Celui qui s'y risque voit partout se dresser le spectre de l'arrestation.

» On recourt à la vieille méthode : celle de l'otage.

» Oui, mais lequel ? N'oubliez pas que les misérables hésitent, qu'ils ne travaillent pas encore d'après des plans solides. L'abandon précipité du château de Dorchester en est la preuve.

» Vous êtes certainement une mauvaise carte dans leur jeu : ils essayent alors de vous supprimer, à Birmingham d'abord, à Londres ensuite.

» Mais entre-temps, quelque chose arrive : *Quelque chose qu'il ne faut pas que vous sachiez.*

Harry Dickson s'était redressé, les yeux brillants.

— Capitaine Bleacher, vous venez de m'ouvrir les yeux !

— Attendez, attendez, je n'ai pas fini, dit le gros homme. *Cette chose fait également de vous un bel otage*, pour le cas où un homme, ayant pour l'Allemagne la même valeur que vous avez pour l'Angleterre, tomberait entre les mains de Scotland Yard.

Une vive émotion s'était emparée du détective.

— Je vois ! Je commence à voir plutôt...

Herr Kleinmichel le regarda d'un air perplexe.

— Eh bien, précisément, moi, je ne vois plus clair. Je suis devant un mur, la déduction n'est pas mon fort, et pour arriver à élaborer un raisonnement comme je viens de vous en servir un, j'ai sué sang et eau, je vous l'assure !

Harry Dickson se promenait de long en large, en proie à une agitation extrême ; le capitaine Ronald Bleacher le regardait faire en souriant.

Mais son sourire se changea bientôt en une grimace navrée.

— Et puis, je n'ai plus continué à m'occuper de cette affaire, murmura-t-il d'un air contrit.

Le détective se retourna brusquement.

— Ordre du Foreign et du War Office, combiné avec les désirs du Yard. J'ai eu le malheur de dire que c'était en pure perte que l'on cherchait dans la Forêt-Noire.

Le détective rougit.

— Je vous avoue que ma première pensée est allée vers cette satanée forêt.

— Oui, oui, je sais : parce que les sept cents kilomètres de portée de la fusée Stanton couvrent exactement la distance qui sépare le Schwarzwald de Londres. Mais au lieu de piquer la pointe sèche de mon compas sur l'emplacement de Charing Cross, moi, je l'ai piquée sur la carte à un tout autre endroit : le château de Dorchester, et l'arc de cercle que j'ai tracé de la sorte ne passait pas par la Forêt-Noire, mais pas très loin d'ici... Tenez, pas plus tard que ce soir, avant de me mettre au lit, j'avais trouvé le point qui me convenait le mieux, c'est une petite forêt aux confins de la Rebhuhner Heide, d'où l'on extrait le bois nécessaire pour les constructions de la firme Dreiser & Co...

— Par tous les diables ! s'écria Harry Dickson, mon vieux Bleacher, vous avez mis le doigt dans le mille.

— Ce n'est pas impossible, répondit l'autre avec modestie. Mais l'ordre de ne plus m'en occuper est formel et, dans le service, je sais obéir.

— Je m'en occuperai, moi, répondit le détective avec fougue, il n'y a pas d'ordres officiels qui puissent m'en empêcher, moi !

— Heureux homme ! approuva Bleacher-Kleinmichel. Mais si je puis me permettre une question indiscrete : la chose qu'il ne fallait pas

que vous sachiez... la connaissez-vous à présent ?

— Oui, et je vais vous la dire, capitaine : c'est que, pour une raison ou pour une autre, la photographie des documents Stanton n'a pas réussi !

— Enfer ! rugit Bleacher en faisant un bond énorme. Dickson, vous avez raison !

Les larmes aux yeux, ils se serrèrent la main : le cauchemar s'éloignait, se fondait parmi des ombres et des terreurs vaines.

— Pourtant, j'irai faire un tour par la Rebhuhner Heide, déclara Harry Dickson.

— Et vous ferez bien, parce que...

Le détective n'écoutait plus : une tristesse infinie venait d'envahir ses traits.

— Mais il me faudra aller également à la recherche de mon pauvre Tom Wills. Dieu sait quel fut son sort, à ce malheureux garçon !

Bleacher se frappa les cuisses d'une double claque sonore.

— J'allais vous le dire, Mr. Dickson, mais vous ne m'avez pas laissé finir ma phrase : Tom Wills se trouve en effet dans les environs immédiats de cette forêt, et en liberté, je vous prie de le croire. Evadé depuis avant-hier d'une prison ridicule, bien que située dans un site sylvestre tout à fait charmant, il a prétendu ne pas s'en aller, disant que certainement, vous alliez arriver par-là d'un jour à l'autre. Tout ce que j'ai pu faire pour lui, c'est de l'armer jusqu'aux dents.

» Allez-y, Mr. Dickson, à vous deux vous allez faire du bel ouvrage par-là, et je regrette de ne pouvoir être de la partie. Mais je le répète : je suis un serviteur obéissant, et mon pays vient de me charger d'une mission des plus importantes ; je dois dresser des statistiques...

7. Le mystère de la forêt

Un train d'intérêt local vous conduit en moins d'une heure, de Hambourg jusqu'aux abords de la Rebhuhner Heide.

L'endroit est charmant. Bien que le printemps ne soit pas encore venu, la grande plaine est déjà verdoyante, seule la forêt se dresse, noire et compacte, comme une épaisse fumée.

La campagne est déserte, mais les clairières de la forêt résonnent du bruit des cognées. A l'orée, se dresse une scierie de minime importance qui débite en rondins et en grumes les troncs tombés sous la hache.

Vers l'Est, la plaine est coupée par un ravin assez profond où, par temps de crue, mugit un torrent. D'habiles ingénieurs ont capté cette eau pour faire tourner une turbine, qui fournit l'énergie nécessaire pour actionner la scierie.

Le surlendemain de l'entrevue dans la Storchstrasse, un monsieur d'allure cossue était descendu à la gare la plus voisine de la Rebhuhner Heide, avait avisé une des trois tavernes situées autour de l'esplanade, et s'y était fait servir un frugal déjeuner.

Devant l'auberge stationnait un camion chargé de madriers fraîchement équarris dont le conducteur se rafraîchissait à une table de la taverne.

Le voyageur, tout en savourant une excellente et plantureuse omelette au lard, l'observait.

— Bonjour, l'ami, dit-il enfin, voulez-vous prendre un verre avec moi, je voudrais vous demander quelque chose ?

— Du moment que ce n'est ni la lune, ni mes titres de noblesse, ce n'est pas de refus, répondit l'homme avec un gros rire.

— On m'a dit que je pourrais acheter des coupes de bois à des prix avantageux, dans les environs, dit l'inconnu.

Le chauffeur du camion se gratta le menton.

— Je n'en sais rien, dit-il, et j'en doute, les coupes ne sont pas importantes et la compagnie garde tout pour elle.

Le voyageur cligna de l'œil d'un air entendu.

— Peut-être qu'on pourrait s'entendre, fit-il avec un geste éloquent du pouce et de l'index.

— Hm, fit l'homme songeur. Peut-être... Connaissez-vous Wolff Gusher ?

— C'est bien la première fois que j'entends son nom.

— C'est le contremaître de la scierie. C'est un homme très serviable du moment qu'on est... honnête avec lui.

— Ce qui est bien mon intention, répondit l'étranger avec un sourire.

— Alors, je crois qu'il y a moyen de s'arranger. Mon nom est Lehmann, Fritz Lehmann. Présentez-vous de ma part.

— Si j'étais certain de réussir un bon achat, je vous donnerais bien quelques marks à titre d'arrhes.

Fritz Lehmann branla la tête, puis sa figure rougeaude s'épanouit.

— Le bois de chêne vous intéresse ?

— Et comment !

— Bon ! Il y a douze troncs magnifiques, qui ne doivent rien à personne.

— Cela ferait mon affaire !

— Eh bien, allez trouver sur-le-champ le contremaître Gusher, je sais que cela ira comme sur des roulettes.

Un billet de vingt marks changea de propriétaire, et les deux hommes se quittèrent très satisfaits l'un de l'autre.

Le négociant en bois se mit à suivre une route serpentant à travers champs, d'un pas allègre. Fritz Lehmann, de la fenêtre de l'auberge, le suivait d'un regard dont l'expression avait soudain changé.

Ses yeux d'un bleu pervenche s'étaient soudain durcis, prenant l'éclat gris de l'acier poli.

Il s'empara de la fourchette en métal blanc dont le voyageur s'était servi, en examina le manche luisant, puis il y sema une pincée de « poudre blanche. L'empreinte d'un pouce y apparut.

Prenant dans un gros portefeuille de cuir une fiche portant une empreinte faite à l'encre grasse, il compara.

— Je m'en doutais ! murmura-t-il. Je savais bien qu'il rappliquerait par ici. Ah ! Mr. Dickson, on peut s'échapper d'une prison d'acier, fermée au moindre courant d'air, mais non d'une scierie en plein vent !

Laissant le camion devant la porte, il prit un chemin de traverse, qui n'était qu'un sentier à peine visible entre des marécages et des fondrières, mais qui avait l'avantage d'être un raccourci comparé au chemin pris par le voyageur.

Harry Dickson avançait pourtant d'un bon pas.

Le ciel était bleu, une alouette, qui s'était envolée d'un sillon, s'égosillait haut dans les airs. Toute la nature semblait aux écoutes du printemps tout proche.

Une brise chargée de senteurs de résine et d'herbe jeune venait à la rencontre du détective, qui la buvait à longs traits, heureux de sa

liberté reconquise, ravi de pouvoir se lancer à nouveau dans la prodigieuse aventure.

Au loin, la forêt était apparue, sombre et dense.

Du fond de la plaine, une chanson aigre et têtue s'élevait, apportée par le vent.

Harry Dickson reconnut le diapason élevé d'une scie mécanique.

— J'approche ! jubila-t-il.

Il interrogea l'horizon, espérant voir surgir tout à coup une silhouette familière. Tom Wills n'était-il pas dans les environs ?

— Cette forêt-là, il faudra que je lui dise deux mots, murmura-t-il. Serait-ce le lieu de naissance et de baptême de la fameuse fusée ? Je l'ai dit : un simple atelier d'ajustage suffirait. Et pour le reste, les fonderies Dreiser ne sont pas loin.

Des constructions basses se profilèrent enfin sur le fond vert de la campagne.

Des piles de madriers et de planches sciées se tassaient autour, comme dans un village nègre.

Un chemin sablonneux bifurquait devant, conduisant directement vers la scierie en pleine activité.

Comme il s'approchait, un homme de robuste stature, vêtu d'un pantalon de cuir et d'une chemise rouge, coiffé d'un feutre bosselé, sortit d'un des hangars.

Il regarda venir le détective et poussa un grognement en guise de salut.

— Ne seriez-vous pas Wolff Gusher ? demanda Harry Dickson.

— Et quand cela serait ? fut la rogue réponse.

— Dans ce cas, je lui ferais une proposition intéressante.

— Dites toujours !

Le détective raconta à peu près ce qu'il avait dit à Fritz Lehmann au comptoir de l'auberge. Tout en parlant, il vit qu'un bandage entourait la main droite du contremaître, et soudain, il pensa à la main sortie de la nuit à l'hostellerie de l'Ancien Hôtel Royal à Birmingham, et sur laquelle Tom Wills avait rabattu le lourd châssis de chêne.

Gusher vit le regard du visiteur s'attacher à sa dextre et une lueur sinistre parut dans ses yeux bigles.

— Vous regardez ma patte, mein Herr ? Une sale histoire, un sale coup qu'un petit bandit m'a fichu, mais que je lui ferai payer cher. Je vais vous dire...

Harry Dickson comprit trop tard qu'il venait de donner en plein dans un piège. Sa main se glissa dans sa poche pour saisir le revolver que Bleacher lui avait prêté. Trop tard !

Il se sentit soudain ceinturé par des bras puissants, jeté contre

le sol et maintenu immobile par un homme d'une vigueur colossale.

A quelques pouces de son visage, grimaçait celui de Fritz Lehmann.

— Sale bête d'Anglais ! Vous croyez qu'on ne vous a pas reconnu tout de suite ? Mais, damné idiot que vous êtes, on vous a suivi toute une journée à Birmingham, et bien plus loin encore ! Mouchard, bête puante ! Cet âne bâti de Metzger n'est plus là pour vouloir vous garder en otage. Le tribunal qui vous jugera ne se composera que de Wolff et de moi, et nous serons d'accord sur la sentence ! Allons, Wolff, des cordes et vivement !

Harry Dickson garda un silence méprisant, mais sa pensée était en éveil.

Metzger ! ce nom jeté par mégarde le frappait comme un coup de poing.

Oswald Metzger ! L'insaisissable espion allemand, que des nuées de policiers anglais, français et américains cherchaient à capturer pour l'empêcher de nuire.

C'était donc avec lui que le jeu mystérieux se jouait. Ah ! la partie pourrait encore être belle, si les brutes qui l'avaient en leur pouvoir n'optaient pas pour une sentence définitive.

Mais cette sentence, le détective la lisait dans leurs yeux, dans leurs rires, dans le moindre de leurs gestes.

On l'avait soulevé pour le poser sur un large tronc d'arbre, et malgré sa main blessée, dont chaque mouvement lui arrachait un grognement de souffrance, le géant Gusher l'y ligotait avec une habileté consommée.

— Là, le colis est prêt, dit-il.

— Alors, on découpe la mortadelle ! ricana Lehmann.

Et, tout à coup, le détective comprit quel genre de trépas lui destinaient les deux monstres : cinq scies à ruban se mouvaient devant lui en un va-et-vient rapide.

Fritz Lehmann fit un salut comique à sa victime et, avec une politesse affectée, fournit quelques explications.

— Ces excellents rubans dentelés vous découpent un tronc dans le sens de la longueur en cinq belles planches. Herr Harry Dickson comprendra donc qu'il aura le même sort que cet arbre inerte : son corps sera découpé en cinq tranches longitudinales. Cela demandera quelque temps, il ne mourra pas tout de suite, mais qu'il ne se gêne pas, au cours de l'opération, pour exprimer ses sensations de vive voix. Il n'y aura que Wolff et moi pour les entendre, et peut-être un ou deux lièvres au gîte, à la lisière de la forêt, mais ce n'est pas eux qui iront le dire ailleurs.

— Assez, gronda Gusher, avec ce type-ci, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Plus vite l'ouvrage sera fait, plus vite nous aurons du

repos. Si Metzger veut l'avoir entier, il n'aura qu'à recoller les morceaux. Allons !

Harry Dickson sentit l'arbre glisser en avant sous la poussée de ses bourreaux. Il fit un effort pour se libérer, mais ne put bouger d'un pouce.

Le tronc glissait, lentement d'abord, de plus en plus vite ensuite. Une poussière humide faite d'huile et de sciure fraîche vola dans ses yeux... il entendit le bruit lancinant des scies se rapprocher.

Soudain, l'arbre vibra sous lui : les horribles lames venaient de l'entamer. Harry Dickson ferma les yeux, quelque chose racla les semelles de ses chaussures.

— Donnerwetter !

Une double juron retentissant venait d'être poussé à ses côtés.

C'étaient Lehmann et Gusher qui regardaient avec des yeux écarquillés les cinq scies qui venaient de s'arrêter toutes à la fois, au moment où elles allaient commencer leur meurtrière besogne.

— Par l'enfer et ses diables, il n'y a plus de courant, mugit Gusher.

— Cela tient à la turbine, gronda Lehmann.

— On va voir, aboya Gusher, ce n'est jamais qu'un fusible à remplacer au tableau de la centrale du ravin. Alors, la machine se remettra en marche d'elle-même, et quand nous reviendrons, nous trouverons l'ouvrage tout fait.

Lehmann se mit à rire aux éclats et, laissant leur victime enchaînée à l'arbre, les pieds à un demi-pouce des lames luisantes, les deux bandits se dirigèrent vers le ravin, où se trouvait la petite centrale électrique fournissant le courant.

Dickson les entendit s'éloigner, puis ce fut le silence.

Une seconde alouette s'éleva du sillon et chanta en montant vers l'azur ensoleillé. La brise se faisait plus persuasive, plus douce. Harry Dickson sentit toute la beauté de la vie, et toute l'horreur de la quitter dans la plus hideuse des tortures.

Du fond de la plaine, deux claquements secs éclatèrent et une bande de sansonnets qui passait dans les environs s'envola en criant de colère : un chasseur devait errer sur la plaine.

Un chasseur ! Dieu sait si ce n'était pas le salut pour Dickson !

Il cria, appela, cria encore.

Mais la vastitude verte resta silencieuse, seule la fade chanson de la brise répondait à l'appel de l'homme aux portes de la mort.

Mais non... des pas pressés puis un bruit de course... c'était un homme seul qui accourait, qui...

Une exclamation, puis un geste rapide autour des cordes qui attachaient Harry Dickson.

Le détective glissa à terre, défaillant.

— Maître ! Oh ! maître !

C'est ainsi que Tom Wills et Harry Dickson se retrouvèrent après leur enlèvement fantastique à l'institut de médecine légale de Londres.

*

— Eh bien, dit Tom Wills, comme ils prenaient un peu de repos sous l'appentis de planches de la scierie muette, on m'a gardé pendant une dizaine de jours dans une très jolie petite maison au milieu de cette damnée forêt que vous voyez là-bas. Seulement, j'étais à la chaîne comme un chien de garde.

» Un beau matin, comme mon gardien attitré venait de me réveiller comme d'habitude, à coups de bottes, je vis la tête de ce vilain homme se colorer de bien curieuse façon. Elle devenait bleue et pourpre comme un bouquet. Je vis alors qu'il avait sous le menton une main qui ne lui appartenait pas.

» — Allons, Tom Wills, grouillez-vous, dit une voix en excellent anglais, et un homme gros comme un muid se mit à défaire ma chaîne, comme s'il s'agissait d'une humble ficelle.

— Brave Bleacher ! murmura Harry Dickson et, à son tour, il raconta son entrevue avec le capitaine Ronald Bleacher, alias Herr Peter Kleinmichel.

— Eh bien, oui, je suis resté, conclut Tom, car je savais que je vous retrouverais ici maître. Et bien m'en a pris. D'ailleurs, nous ne pouvons quitter les lieux sans une visite à la forêt que voici, c'est presque aussi instructif que le British Muséum.

— Comment êtes-vous parvenu à me tirer de là ? demanda Dickson.

— Il faut vous dire que depuis mon départ de ma résidence sylvestre, je loge dans le ravin, où se trouve la centrale électrique. Pour tout personnel, cette minuscule usine ne connaît que les deux bougres qui ont failli devenir vos bourreaux, Mr. Dickson. Ils s'occupent également de la scierie.

» Mais tout cela, c'est du tape-à-l'œil ; au fond, ces malfaiteurs étaient les chiens de garde de la plaine et de la forêt.

» Je me glissais justement hors d'un épais fourré de viornes, quand la brise m'apporta un bruit de voix et des éclats de rire. Ordinairement, les deux préposés à la garde des lieux sont muets comme des souches. Je poussai une tête au-dessus du bord du ravin, et je les vis occupés à une besogne assez étrange. Les lunettes Zeiss, que cet excellent Bleacher m'avait prêtées, me renseignèrent vite sur la nature de leurs occupations.

» Que faire ? Ils étaient trop loin pour les saluer de quelques

balles...

» En trois bonds, j'atteignis la salle de la turbine électrique et je coupai le courant.

» Les scies refusèrent aussitôt de vous découper, comme elles en avaient sans aucun doute l'intention ! Mais ce que j'avais prévu arriva. Les deux criminels s'amenèrent au galop pour réparer la panne.

» A peine avaient-ils dépassé l'extrême bord du ravin et s'étaient-ils engagés sur le raidillon qui conduit en bas que, de ma cachette, je les fusillai très proprement.

— J'ai entendu deux coups de feu ! dit Harry Dickson.

— C'étaient deux balles de cette excellente winchester qui mettaient fin à leurs néfastes existences.

» Et maintenant, maître, j'aimerais vous montrer quelque chose au sein de cette forêt où chante le vent, quelque chose qui vaut la peine d'être vu.

» Je ne crois pas qu'il faille prendre beaucoup de précautions, je ne crois pas qu'il y ait du monde au logis.

Une heure plus tard, les deux détectives débouchaient au centre d'une belle clairière gazonnée comme une pelouse.

Un cottage en bois s'adossait contre la futaie proche.

— Voilà ma villa, dit Tom Wills, mais ce n'est pas de ce logis que je tiens à vous faire les honneurs. Venez, maître, je vais vous montrer quelque chose, que j'ai découvert au cours des randonnées solitaires de mes jours de liberté reconquise.

Tom Wills s'enfonçait de nouveau dans la forêt, suivi par Harry Dickson ; il se trouva bientôt devant une haute butte pelée et lépreuse.

Le jeune homme écarta quelques arbustes : une ouverture basse apparut.

— Baissez la tête, le plafond n'est pas très haut, prévint le jeune homme.

Ils parcoururent en effet un long couloir étroit dont les parois de sable et de torchis étaient grossièrement étayées par des bois de mine.

Tout à coup, le corridor s'élargit et ils entrèrent dans un vaste hall, éclairé à l'électricité.

Harry Dickson sursauta.

L'espace était presque complètement occupé par un objet long et étroit en forme de fuseau empenné d'ailerons rigides.

— La fusée Stanton ! murmura-t-il. Est-ce Dieu possible !

Tom Wills se mit à rire doucement.

— J'ai déjà fait sa connaissance, Mr. Dickson, et je n'ai pas, comme vous, de raison de m'en effrayer. C'est une grande bête inoffensive.

A son tour, Harry Dickson se mit à rire.

— Mais ce n'est qu'un modèle ! Cet engin est en bois !

— C'est cela, maître !

— Et la véritable fusée ne sera pas construite d'ici longtemps, du moins en Allemagne !

Ils longèrent la simili-fusée et, au bout d'un second couloir, revirent un coin de ciel bleu.

Tout à coup, Harry Dickson prit Tom par le bras et l'empêcha de sortir.

Un vrombissement caractéristique venait de se faire entendre, suivi d'une série de chocs sourds.

De leur cachette, ils virent un avion triplace atterrir au milieu d'une large clairière, encore inconnue de Tom Wills.

Le pilote en descendait ; il était seul à bord.

Harry Dickson poussa un léger sifflement.

— Tom, dit-il d'une voix étouffée, je crois l'avoir déjà dit, tout au début de cette affaire, l'ennemi a gagné la première manche, il peut également gagner la seconde, et parbleu, en me vouant à la quintuple scie, il l'a fait, mais la belle est pour Dickson.

Le pilote s'était approché de l'ouverture du couloir.

D'un bond de tigre, Harry Dickson fut sur lui, et, d'un coup de poing formidable, le jeta évanoui sur le sol.

8. La belle est à Dickson

Le pilote de l'avion mystérieux bougea, ouvrit un œil, puis jura sourdement.

Il avait les menottes aux poings, mais ses jambes n'étaient pas entravées ; avec peine, il se remit debout.

— Cela vous coûtera cher, maudit roussin ! grogna-t-il.

— Peut-être, répondit flegmatiquement Dickson. Mais en attendant, au nom du roi, je vous arrête !

L'homme se mit à rire :

— Au nom du roi ! Quelle blague ! Vous n'ignorez pas que je suis en terre allemande et que je suis sujet allemand.

— Je sais que vous êtes sujet allemand, mais je ne crois pas que vous soyez chez vous ici !

— Comment ? Que voulez-vous dire, chien que vous êtes ?

Harry Dickson le prit doucement par le bras et le conduisit à l'orée du boqueteau où ils se trouvaient.

Aussitôt, le captif poussa un véritable hurlement de désespoir.

Un paysage inconnu s'étendait devant lui : des hangars, des bessonreaux, des baraquements d'armée ; et sur toutes ces bâtisses flottait fièrement l'Union Jack.

— Vous êtes à l'aéroport de Croydon, où votre propre avion nous a menés en quelques heures, dit froidement Harry Dickson. Pour vous épargner l'ennui du voyage, je vous ai fait une toute petite piquûre d'une drogue qui ne me quitte jamais. Ah ! Voici des messieurs qui ont hâte de vous revoir, mon ami !

D'une puissante voiture de police, Sir Geoffroy Austin et Goodfield descendaient ; Harry Dickson les héla.

Tout à coup, on vit les deux visiteurs lever les bras au ciel et pousser des cris de stupeur.

— Quelle surprise, n'est-ce pas, messieurs ? dit Harry Dickson. Je remets entre vos mains le sieur Mabel !

— Mabel ! s'écria Tom Wills, mais il a été assassiné, nous avons vu son cadavre !

— C'est parfaitement vrai, dit Harry Dickson.

— Alors, cet homme-ci, c'est Mabel ?

— Et le détective assassiné ?

— C'était Mabel !

Le jeune homme poussa un gémissement de désespoir.

— De grâce, expliquez-vous, Mr. Dickson, si vous ne voulez pas que je devienne fou à lier !

Harry Dickson se tourna vers le captif.

— Peut-être que vous voudrez bien être beau joueur, et dire si oui ou non je dis vrai.

L'homme eut un sourire dédaigneux.

— C'est parfaitement vrai, dit-il.

Un triple cri de stupeur accueillit cette réponse.

— Et maintenant, continua Harry Dickson, je m'explique.

» Le lieutenant Mabel de l'armée coloniale de Rhodésie, fut, comme vous le savez, détaché à un certain moment aux champs de diamants de Natal.

» C'était un garçon d'une rare intelligence, brave, dévoué, mais joueur en diable.

» Une nuit, à Bloemfontein, il fit la connaissance d'un ancien colon de l'Ouest-Allemand ; ils jouèrent. Mabel perdit tout ce qu'il possédait, et même beaucoup plus.

» Accablé par des dettes de jeu énormes, Mabel, conseillé par son ami d'une nuit, se prêta à des pratiques illicites dans le commerce des diamants.

» Mais des rumeurs commençaient à circuler à son sujet. Il fut rappelé en Angleterre, pour se justifier devant son chef, le ministre.

» Il s'affola, il vit le spectre du déshonneur se dresser devant lui.

» Il allait se suicider quand son ami lui proposa de fuir à l'étranger, à Buenos Aires. Il lui fournit les fonds nécessaires à sa fuite et pour s'installer dans un ranch de l'hinterland argentin.

» Mabel, qui n'avait ni amis ni parents en Angleterre, accepta.

» Mais voici que les faits se corsèrent.

» Il y eut un lieutenant Mabel qui se présenta devant le ministre, qui parvint à se justifier brillamment, à se laver de tout soupçon.

» Comme il fit montre de capacités brillantes, et pour lui faire oublier l'injustice commise à son égard, on le plaça dans les cadres spéciaux de Scotland Yard. Et c'est ce Mabel, qui surveilla les plans Stanton ! ! !

» Ce fut lui qui les photographia !

» Mais le hasard veillait, aussi étrange que cela puisse paraître, car ici, le hasard peut bien s'appeler Providence.

» Le véritable Mabel n'avait jamais atteint le ranch argentin, il s'était engagé dans un cirque américain ambulant. Il y présentait un rôle de clown à transformations qui devint bientôt un numéro à sensation.

» Enrichi, il sentit les affres du mal du pays, il revint en

Angleterre sous le nom de Ludy, et parut comme tel sur les différentes scènes de music-hall du pays. Un soir, à Birmingham, il reconnut son ancien ami du Natal.

» Que se passa-t-il alors ? Mabel eut-il vent de la trahison qui se tramait autour de son nom ? Sans doute... Le soir même de la rencontre, il disparut, fait prisonnier par l'ami parjure. Cette capture eut probablement lieu au château de Dorchester, jusqu'où il avait filé le traître.

» Ce dernier se souciait toutefois fort peu de laisser un cadavre derrière lui.

» Il n'ignorait pas que les officiers détachés pour surveiller les mines de diamant possèdent des fiches très complètes.

» Il embarqua Mabel dans son avion et l'envoya en Allemagne.

» Au cours du voyage, le prisonnier parvint à se libérer, au moment où le pilote de l'avion demandait un renseignement à quelque poste côtier ou à un complice.

Mabel cria ; il m'appela, pensant peut-être que j'étais l'homme à débrouiller la situation. Je suppose que son appel était : « Harry Dickson ! Au secours ! Mabel de Scotland Yard (l'article « de » fut perdu) est un traître ! »

» On ne lui en laissa pas dire autant, mais le pilote, affolé, fit demi-tour.

» Et, ici, je confesse mon erreur ! Au lieu de continuer sa route, l'avion retourna vers le château de Dorchester ! Les autres appels furent lancés par des avions avançant vers la mer. Le travail des goniomètres n'est pas encore d'une perfection absolue.

» Mabel, le véritable Mabel, fut supprimé sur l'heure : cinq balles dans le dos, la belle manière des traîtres.

» Mais déjà, j'étais sur la piste, et les espions s'affolèrent et abandonnèrent en toute hâte leur repaire. N'avaient-ils pas ce qu'ils désiraient : les plans !

— Mais ils les tiennent toujours ! s'écria Sir Austin.

Harry Dickson sourit.

— Détrompez-vous ! J'ai tout lieu de croire que l'ami félon tenta de gagner d'abord Mabel à sa cause. Celui-ci fit mine de céder. Triomphalement, l'espion lui montra l'appareil photographique : Mabel se jeta dessus et le détruisit.

» Il paya aussitôt son intervention de sa vie.

Le captif, qui avait jusqu'ici écouté en silence, se mit à rire :

— Vous semblez avoir le don de seconde vue, Harry Dickson, dit-il.

— Je vous remercie, dit le détective, mais je crois plutôt que c'est la réflexion qui m'a servi dans cette affaire.

» Maintenant, il ne fallait pas que le gouvernement sût que les

plans n'avaient pas été copiés, sinon une surveillance terrible aurait été exercée autour d'eux, tandis que maintenant, ils étaient presque sans valeur ; les espions, qui devaient recommencer leur coup, auraient bien moins de difficultés pour réussir.

» Pour cela, il fallait que Harry Dickson et son élève, déjà trop engagés dans l'enquête, disparussent. Vous savez comment les bandits y ont réussi.

Sir Geoffroy Austin répliqua :

— Maintenant, on s'explique la présence des perruques au château des espions : elles appartenaient à l'infortuné clown Ludy, dont on a dû s'emparer avec armes et bagages !

Goodfield montra l'espion allemand du doigt.

— Mais au fait, qui est cet homme ?

— Il s'appelle Metzger, dit simplement Harry Dickson.

Le prisonnier pâlit.

— Vous êtes le diable en personne, Dickson, dit-il d'une voix altérée.

— Vous n'êtes pas le seul à le trouver, répondit modestement Harry Dickson.

— Mais pour l'Angleterre et les honnêtes gens, vous êtes un véritable ange gardien, conclut Goodfield.

L'ÎLE DE LA TERREUR

1. Une étrange planche de salut

Harvey Dorrington laissa tomber la lettre qu'il venait de recevoir.

Déjà, avant de l'avoir ouverte, il se doutait de son contenu : il en avait reçu de semblables à quatre ou cinq reprises.

D'abord il s'en était désintéressé. Que lui importait « Cat-Rock », cette île de quelques milles carrés, tout en rocaille et en crevasses, perdue à l'extrême pointe des Hébrides ?

Qu'il en fût propriétaire parce que sa mère était une Duncan et que « Cat-Rock » avait toujours appartenu aux Duncan, la belle affaire !

Il ne l'avait jamais vue que de loin, du pont de son splendide yacht, le *Ptarmigan*, pendant une croisière nordique.

Quand il l'avait vue surgir d'un rideau de brumes, basse sur l'eau comme une bête mauvaise, il s'était dit que jamais il ne foulerait le sol de ce domaine perdu.

« Cat-Rock » ne lui rapportait rien et lui coûtait de l'argent : l'entretien de trois gardiens et du vieux manoir qui, sis au centre de l'île, s'en allait en ruines, et se confondait déjà avec le roc d'alentour.

Heureusement que, par décret royal, il ne devait payer aucune redevance au Trésor pour cette propriété de rapport négatif.

Quand l'année dernière, Sulkey, le gardien en chef, celui qui habitait le château des Duncan, lui avait écrit qu'il « y avait du vilain dans l'île », Dorrington ne s'était guère donné la peine de répondre.

Deux mois après, une seconde missive arriva, et connut le même sort. Puis une troisième...

Harvey se fâcha et fit répondre par son secrétaire que Sulkey n'avait qu'à se débrouiller avec les démons et les fantômes, qu'il était payé pour cela. Mais aujourd'hui, les choses avaient tourné.

Puissamment riche la veille encore, Harvey Dorrington venait de se lever ruiné, presque sans le sou.

Au saut du lit, il avait reçu la visite de Messrs. Smiles et Conning, ses avoués, qui, presque en larmes venaient lui apprendre que les folles spéculations sur les mines d'or du Venezuela, jointes à celles sur les puits de pétrole du Yucatan, avaient notablement ébréché son vaste patrimoine.

— Par l'enfer, grommela Dorrington, j'espère que la hausse de mes actions des usines de radium Helpers, sera de force à boucher ces trous.

— Nous avons bien peur que non ! gémirent les deux hommes de loi.

— Vous êtes fous tous les deux ?

— Nous voudrions bien l'être ! Mais à l'heure qu'il est, cette firme...

— Mais parlez donc ! Ne restez pas là à larmoyer et à vous trémousser bêtement sur vos chaises !

Les deux associés jetèrent un regard de pitié et de reproche sur leur irascible client, puis répondirent presque à voix basse :

— Cette firme est en faillite. Il n'y a pas un sou d'actif. Les gisements de radium en Mésopotamie étaient purement imaginaires, et Helpers est en fuite avec ce qui restait des fonds liquides.

— Alors, si je comprends bien, il ne me reste plus un sou ? demanda Harvey.

— Hm, oui... ou plutôt non, c'est-à-dire qu'il vous reste Cat-Rock.

Harvey Dorrington partit d'un rire sauvage.

— Qui veut m'en donner trois livres, de quoi m'acheter un bon revolver, pour en finir avec l'existence ?

Les deux avoués se récrièrent.

— En effet, sir, vous n'obtiendriez pas trois livres pour Cat-Rock. Mais cette île est votre propriété et elle vous offre un asile, où vous serez le maître absolu.

Harvey Dorrington fronça les sourcils.

— Si je comprends à demi-mot, dit-il lentement, je ne suis plus le maître ici, chez moi, dans ma maison d'Holborn, ni dans ma villa de Brighton, ni dans celle de Menton sur la Côte d'Azur, ni à bord de mon yacht.

Messrs. Smiles et Conning approuvèrent d'un signe de tête.

— Le total de vos dettes est... disons, considérable, sir. Les banques mettront dès aujourd'hui le grappin sur tous ces biens.

— Mais elles me laisseront Cat-Rock ? Mais qu'elles le prennent donc et les démons avec !

Les avoués secouèrent vivement la tête.

— Impossible, sir, par privilège royal, cette île est insaisissable. Vous seriez pauvre parmi les gueux que vous seriez toujours le maître de Cat-Rock.

Harvey Dorrington rit de plus belle.

— Dans ce cas, il faudra que je m'y installe comme Robinson Crusoé, car jusqu'à présent je payais les serviteurs qui gardaient l'île, tandis que maintenant...

Messrs. Smiles et Conning, avec un ensemble parfait, l'interrompirent du geste :

— Pas du tout, sir, dirent-ils avec empressement. Nous sommes autorisés à vous apprendre que si vous résidez dans l'île, vous disposerez d'un revenu annuel de quatre mille livres. Ce qui vous permet de mener une vie de grand seigneur dans ces parages, où l'on a guère l'occasion de dépenser de l'argent.

Harvey Dorrington considéra ses deux conseillers avec une stupeur non dissimulée.

— Quelle est cette folie ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Ce n'en est pas une. Nous avons reçu hier, un peu avant minuit, de semblables propositions de nos confrères Bunker & Law, sollicitors dans la City. Une avance de quatre mille livres nous fut remise pour vous, au cas où vous accepteriez.

— Mais qui diable veut me faire habiter ce désert ?

Les avoués haussèrent les épaules.

— Nous ne savons rien, et Bunker & Law sont tenus au secret professionnel.

— Comme si vous ne vous entendiez pas entre loups ?

Les associés se sourirent.

C'était vrai, Bunker & Law avaient bien voulu révéler quelque chose, en toute confiance cela s'entend, mais c'était pour dire qu'ils n'y comprenaient rien eux-mêmes. Qu'ils avaient reçu ces instructions par téléphone d'un inconnu et que l'argent, ainsi que leurs honoraires, avaient été remis tout de suite. Une grosse enveloppe jaune bourrée de bank-notes avait été déposée dans leur boîte aux lettres, au moment où on leur parlait au téléphone.

Harvey Dorrington resta silencieux.

Il était jeune encore et aimait la vie. L'idée de la misère ou du suicide lui était atroce. Aussi morose que parut le salut, il l'accueillit avec une joie intérieure, qui n'échappa pas à ses conseillers.

— Nous nous entendrons avec vos créanciers, pour que votre yacht, le *Ptarmigan*, puisse vous conduire jusqu'à Cat-Rock.

— C'est vrai, répondit amèrement l'homme ruiné, j'oubliais que mon yacht n'est plus à moi et que le commissaire-priseur s'en chargera sous peu.

Son regard tomba sur le plateau d'argent où se trouvait posé son courrier du matin : prospectus, invitations, lettres d'amis, demandes d'argent, promesses de charlatans et une enveloppe grossière, constellée de pâtés d'encre, qu'il reconnut tout de suite.

— Voici une lettre de Sulkey, je suis bien aise que vous soyez là pour en prendre connaissance, messieurs, je sais ce qu'il y a dedans.

Mr. Smiles l'ouvrit et Mr. Corming la lut par-dessus l'épaule de son compagnon. Quand ils en eurent achevé la lecture, leur visage

ordinairement placide laissa paraître un embarras réel, mais cet ennui se teintait un peu d'incrédulité.

— Je vais la relire à haute voix, Mr. Dorrington, proposa Mr. Smiles, ainsi il nous sera plus facile de discuter après :

Monsieur et honoré Maître,

C'est pour vous dire que pour la cinquième fois cette année, la chose qui n'a pas de nom est revenue, pour semer la terreur au château et dans l'île. Toutes les lumières sont soufflées dans la demeure, les feux s'éteignent, des voix horribles crient dans les couloirs. Tout au haut de la tour paraît un monstre géant, tellement grand qu'il touche aux nuages. Nous avons tous très peur. Mais ce qui est plus terrible, c'est que trois pêcheurs de la bourgade nord ont de nouveau été trouvés morts sur la grève. Leur visage était terrible à voir, c'est la chose qui n'a pas de nom qui les a fait mourir de peur.

Cela fait que le nombre des habitants n'est plus que de vingt-sept sur quarante. Ces pauvres gens parlent d'émigrer dans une autre île des Hébrides et même d'aller s'établir aux Orcades.

Nous croyons que cette horrible chose en veut à la femme qui est venue de la mer, et nous nous demandons ce que nous devons faire d'elle.

Nous ne savons quoi penser d'elle. Elle est douce et tranquille, mais toujours folle, elle parle peu mais elle chante, et c'est tellement beau que l'on se met à pleurer en l'entendant. Le bateau, qui vient chaque mois de Glasgow nous ravitailler sur vos ordres, est revenu. Les autorités ont fait toutes les recherches possibles, mais ne savent pas qui elle peut être. Un des officiers du bateau a eu une bonne idée : il l'a photographiée et je vous envoie son portrait.

Nous vous demandons, Monsieur et honoré Maître, si nous devons continuer à lui donner asile au château. Nous croyons que c'est le démon de la mer qui redemande sa proie, mais nous ne voulons rien faire sans vos ordres.

Vos dévoués serviteurs, Maple Sulkey, Mac Loggan, et une croix pour Pollock qui ne sait pas écrire.

Les avoués regardèrent leur client avec effarement.

— Qu'est-ce qu'ils veulent dire avec la femme qui est venue de la mer ? demandèrent-ils.

— Je dois vous dire que je n'en sais rien, répondit le jeune homme.

» Il y a un an, après une terrible tempête qui parsema d'épaves l'Atlantique, un canot de sauvetage, ne portant aucun nom, fut trouvé, échoué sur la grève de Cat-Rock, par les pêcheurs habitant à la pointe nord de l'île.

» Dans la barque on trouva une jeune femme dans un état d'épuisement tel qu'on la crut morte. On parvint à la rappeler à la vie, et on lui donna asile au château. Jamais on ne parvint à tirer d'elle un

mot d'explication : elle était folle. Je suis, par ordre royal, maître de l'île. Son entretien m'incombe. Je l'y laisse donc aux soins de mes gardiens. Mais depuis qu'elle est là, toute l'île semble hantée par des entités infernales sans nombre...

— Et si c'était elle-même qui faisait... hum, des blagues ? demanda Mr. Smiles.

Harvey Dorrington secoua vivement la tête.

— Je ne m'en suis guère occupé activement, dit-il, mais assez cependant pour savoir qu'elle n'y est pour rien. Je l'ai fait surveiller de près. Au moment où les fantômes, ou les démons, ou que sais-je moi, manifestaient leur présence, elle était, comme toujours, assise près du feu, les yeux fixés sur les flammes, perdue dans ses pensées, si pensées elle a.

Mr. Corming avait repris la lettre et la retournait en tous sens, un petit carton s'en échappa, qu'il ramassa et examina.

Un cri de surprise lui échappa.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, regardez-moi ce visage.

C'était « la femme venue de la mer » ou plutôt son portrait qu'il tendait à Harvey Dorrington et à son compagnon.

Leur double cri de surprise répondit au sien.

Jamais plus surhumaine beauté n'avait paru dans le champ d'un appareil photographique.

Un visage d'une régularité classique, des yeux sombres démesurément longs, un corps de déesse sous la robe de simple bure qui l'habillait.

Harvey Dorrington était devenu très pâle.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

C'est tout ce qu'il put murmurer, et ses yeux extasiés ne pouvaient se détacher de l'image merveilleuse.

— Devons-nous comprendre que vous acceptez la proposition de Bunker & Law ? demandèrent Messrs. Smiles et Conning, en plissant les yeux d'un air malin.

Harvey Dorrington s'éveilla comme d'un rêve.

— Oui, dit-il brusquement, j'irai à Cat-Rock.

— Ah ! jeunesse, murmura Mr. Smiles en partant.

— C'est beau la jeunesse, appuya son compagnon avec un soupir.

— On dirait, vieil Allan, dit Mr. Smiles avec indulgence, qu'à la place de notre jeune client, vous aussi vous iriez vous enfouir dans cette île oubliée par Dieu.

Mr. Corming agita sa tête chenue avec frénésie.

— Oui, j'irais ! Je vous jure que j'irais. Et rappelez-vous ce que je vous dis, Bunny : cette femme est une sirène !

Chose étrange, Mr. Smiles ne se moqua guère de son fidèle

compagnon. Il se perdit même dans une rêverie fort profonde, jusqu'à ce que le taxi qui les avait amenés dans Holborn les eût reconduits à leur maussade et poussiéreuse étude de Cannonstreet.

— Bunny, dit Mr. Corming, je vous le répète : il y a du vilain. Je ne lis pas beaucoup de livres, mais la situation dans laquelle se trouve à présent le jeune Dorrington ressemble à une situation de roman-feuilleton. Cela ne me dit rien qui vaille, cela me paraît même très dangereux. Que le roman empiétât sur la vie réelle, et cette dernière ne serait plus possible.

Mr. Smiles, qui se préparait un copieux grog à l'aide de rhum, d'eau chaude, de sucre et de citron, s'arrêta au milieu de cette grave occupation, pour regarder son ami, et opiner doucement du bonnet.

— Comme toujours, vous avez raison, vieil Allan, et je crois que nous ne pouvons pas abandonner notre jeune client.

— C'est son père, Arthur Woodland Dorrington qui fit de nous, pauvres petits clercs de notaire, sans avenir ni espoir, les sollicitors en vue que nous sommes. Nous devons à sa mémoire de protéger son fils, qui est pauvre maintenant.

— Vous oubliez les quatre mille livres de rente, mon ami, c'est une somme qui permet encore un certain train.

— Mais d'où vient cet argent ? s'exclama Mr. Corming, et pourquoi doit-il le gagner – oui, le gagner ! – en passant sa vie dans cette île de malheur ? Allons, répondez-moi, Bunny !

Mr. Smiles prit un air effrayé.

— C'est ma foi vrai ! soupira-t-il.

— C'est un mystère, continua Mr. Corming, tout comme dans les livres, et c'est ce qui me fait peur.

Il leur fallut vider et remplir leurs verres de grog fumant, avant d'avoir retrouvé le courage de continuer sur ce sujet troublant.

— Allan, dit enfin Mr. Smiles, vieil Allan, je crois que j'ai une idée.

— J'aurais grand plaisir à l'entendre, Bunny, répondit Mr. Corming d'un air de doute. Oh ! vraiment grand plaisir, car moi, je n'en ai pas.

— Cela me fait penser, dit Mr. Smiles avec un sourire charmant, que vous en avez une. Allons, dites-la donc. J'ai toujours avoué que vous aviez un esprit plus vaste que le mien.

Mr. Corming fit un geste de protestation polie, mais le compliment avait porté. Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Si quelqu'un d'entre nous... commença-t-il, mais il s'arrêta en voyant l'air effrayé de son compagnon.

— Vieil Allan ! Dois-je comprendre que vous vous risqueriez dans cette île du diable ? La sirène exerce-t-elle déjà sa néfaste influence sur vous et de si loin ? S'il vous arrivait quelque chose là-

bas, ou si simplement la sirène vous brisait le cœur, qu'advierait-il de notre étude ? Smiles & Corming, dont la raison sociale devrait être Corming & Smiles, car vous êtes le plus intelligent ? Et qu'arriverait-il à votre pauvre vieux Bunny, qui n'a que vous ?

Mr. Smiles avait les larmes aux yeux, et Mr. Corming s'en aperçut.

Les deux gentlemen se serrèrent les mains en silence.

— Vous avez mille fois raison, Bunny, dit Mr. Corming d'une voix émue, mais à présent, moi, je n'ai plus d'idée, tandis que vous...

— Ecoutez, Bunny, si l'on pouvait trouver pour Harvey un compagnon intelligent, intrépide et honnête qui le suive là-bas ?

— Intelligent, intrépide et honnête, répéta Mr. Corming en se grattant la joue d'un air perplexe, voilà trois qualités réunies que l'on ne trouve qu'aux héros des livres, j'en ai bien peur, Bunny, des livres.

— J'ai pensé que peut-être... en y mettant le prix... Harry Dickson.

Mr. Corming ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase, il s'élança vers lui et l'embrassa avec chaleur.

— Digne Bunny, ne parlez plus de mon intelligence ! Vous avez trouvé, vieux compagnon. Il faut que nous allions trouver Harry Dickson sur l'heure. Je crois qu'il y a assez de mystères dans cette histoire pour éveiller l'attention et l'intérêt de ce célèbre détective.

— Et pour peu qu'il veuille attacher son élève, le jeune et prodigieux Tom Wills, à ses pas, ajouta Mr. Smiles, cela ferait au jeune Harvey deux compagnons sûrs, qui valent plus qu'une garnison entière !

Pendant que les deux associés se dirigeaient à pas pressés vers Bakerstreet, où habitait le grand détective, Harvey Dorrington, resté seul, avait repris la lettre de Sulkey, puis l'avait laissé retomber, mais il avait gardé le portrait, et il ne pouvait en détacher ses regards.

2. L'annonce B-6221

Il y avait du monde dans l'antichambre de l'étude de Cannonstreet, de Messrs. Smiles & Corming, solicitors.

Un jeune dévoyé, dont les habits de bonne coupe, mais passablement fripés, témoignaient de jours meilleurs autant que de misère présente, s'amusait à lacérer à petits coups de badine, une affiche de vente publique, épinglée au mur, sous l'œil indigné du vieux groom qui annonçait et reconduisait les visiteurs.

Les deux jeunes gens à la mine famélique, qui se tenaient sans parler et sans regarder personne dans un coin sombre, appartenaient sans nul doute à l'immense armée des employés chômeurs qui attristent la City, et qui acceptent d'avance le premier emploi venu, pourvu que les émoluments fussent suffisants pour se payer le pain, le thé et le logis de chaque jour.

Le gros homme basané et familier, qui, dès son entrée s'était gagné l'amitié du garçon de bureau grâce à un énorme cigare, c'était le colonial retraité en proie à la soif de nouvelles aventures.

Il avait pour voisin un étudiant à lorgnons, qui sentait l'anarchiste à dix pas, l'homme dont la jeunesse est peuplée de songes rouges et de grands soirs sans nombre.

— Comment dites-vous vous nommer ? lui demandait le colonial pour la deuxième fois. Penwick ? Fenwick ? Enfin quelque chose en « wick », je n'ai pas la mémoire des noms. J'ai connu en Tasmanie un homme dont le nom se terminait par « wick ». Votre cousin sans doute ? Non ? Votre frère ? Peu importe ! À nous deux nous formerions la paire de compagnons idéale, que demande l'annonce parue dans le *Times*. Moi, je suis intrépide, vous êtes intelligent. Honnêtes, nous le sommes tous les deux, hein ? Que dites-vous de ma combine ? Mon nom est Slattercromby.

L'autre répondit par un grognement que le jovial colonial prit pour un consentement en bonne et due forme.

— Monsieur Derwick ! appela le vieux groom, voulez-vous entrer chez Messrs. Smiles et Corming ?

Le jeune moscoutaire se leva sans une parole et suivit le garçon de salle dans la pièce voisine.

— Ah ! c'est Derwick, qu'il se nomme, murmura le colonial, moi c'est Slattercromby. Alors Slattercromby pour vous servir, messieurs !

Mais personne ne fit attention à lui, car un nouvel entrant

attirait les regards hostiles et méfiants des autres quémandeurs.

C'était également un homme très jeune, dont la vareuse bleue et la casquette aux ors déteints trahissaient l'officier de marine.

— Ned Hobson ! annonça-t-il d'une voix claire au groom qui inscrivit le nom sur une ardoise.

— Connu un Hobson aux petites Antilles, aux Îles-sous-le-Vent ! dit aussitôt Slattercromby en lui tendant une large patte velue. Vous venez pour l'annonce ? Sans doute, sinon qu'est-ce que des gens comme nous viendraient faire dans une boîte qui sent le rat comme celle-ci, hein, l'ami ? Je crois qu'à nous deux, nous ferions bien l'affaire.

L'annonce qui attirait tout ce monde dans la vieillotte antichambre des deux avoués londoniens avait paru l'avant-veille dans les colonnes de l'offre et de la demande du *Times*, et était ainsi conçue :

Jeune châtelain riche et désœuvré, désireux de se retirer pendant quelques mois dans une île du nord, voudrait trouver deux compagnons de séjour, si possible jeunes, mais surtout intelligents, intrépides et honnêtes. L'île est désolée, mais le poisson et le gibier y sont abondants. Inutile de se présenter si l'on ne croit pouvoir résister à l'ennui. Honoraires élevés, mais qui ne seront payés qu'après un séjour complet. Se présenter personnellement tel jour, à telle heure, chez Messrs. Smiles et Conning, avoués dans Cannonstreet.

Ned Hobson sourit aux propos du colonial et répondit par un mot aimable.

— À qui le tour prochain ? demanda-t-il au vieux groom.

Le serviteur indiqua du doigt les deux employés chômeurs.

— Ils sont arrivés en même temps et voudraient se présenter ensemble, dit-il.

— Ces messieurs veulent-ils me vendre leur place ? demanda le jeune marin, je ne puis m'absenter longtemps de mon bord. Vous auriez dix shillings à vous partager.

— C'est toujours bon à prendre, nous avons le temps, ricanèrent les deux chômeurs en empochant chacun un des deux billets de cinq shillings.

— Vous êtes un garçon expéditif, déclara Mr. Slattercromby d'un air admiratif. Je crois que nous nous entendrons, Mr. Lapson, ou Potson, ou ce que vous voudrez, le nom ne fait rien à l'affaire. Parlez pour moi, à ces vieux singes de sollicitors, je m'appelle Aloïs Slattercromby et j'ai fait sept fois le tour du monde. Oui, comme le Turc fait sept fois le tour de sa bouche avec la langue avant de parler.

— Vous pourriez vous inspirer de cet exemple, grommela le vieux groom.

La porte du cabinet des avoués s'ouvrit et l'étudiant sortit en

coup de vent, la mine sombre. Il partit sans saluer personne.

— Recalé comme à son dernier examen ! ricana le colonial, et pour cause : voyez-vous un type pareil trimbaler sa gueule de moustique dans une île inhabitée ? Il ferait mourir les poissons de dégoût !

— Monsieur Ned Hobson ! annonça le groom en introduisant le jeune marin. Dans le bureau aux meubles cossus et vénérables, Messrs. Smiles et Corming étaient assis derrière une vaste table au tapis vert, piqué de constellations d'encre noire et rouge.

Comme Mr. Ned Hobson entra, ils mirent un doigt devant les lèvres et s'assurèrent de la fermeture de la porte.

Aussitôt une draperie qui devait masquer une bibliothèque se souleva et une haute et sévère silhouette parut.

— Eh bien, Tom ? demanda le gentleman qui venait de surgir d'une façon si bizarre.

— Rien de spécial dans la rue, Mr. Dickson, dit le jeune homme, ni dans l'antichambre.

Le détective hocha la tête d'un air de doute.

Possible, mais fort improbable, dit-il sèchement. Je suis convaincu que des yeux doivent veiller avec persistance sur tout ce qui entre et sort en ce moment. On doit s'intéresser prodigieusement à ceux qui accompagneront Harvey Dorrington à Cat-Rock.

— Qui est « on » ? demandèrent à la fois Messrs. Smiles et Corming.

Harry Dickson se mit à rire doucement.

— Voilà une question que l'on se pose en général au début de toute histoire mystérieuse. Je puis vous avouer, messieurs, qu'elle se trouve immuablement inscrite dans l'exposé de tout problème que j'entreprends de résoudre.

— C'est parfaitement vrai, intervint Mr. Corming, j'ai même lu cela dans des livres, et même des livres qui parlaient de vous, monsieur Dickson. Ah ! je le dis encore, et je ne me lasse pas de le faire, quand la vie se met à ressembler à celle qu'on décrit dans les livres, elle est pleine de pièges et de dangers, n'est-il pas vrai ?

La réponse lui vint de l'antichambre.

Une voix tonitruante venait de s'y élever.

— Je veux entrer tout de suite ! On ne se moque pas de Slattercromby ! Quel est l'idiot qui a fourré ce papier dans ma poche ? Je veux le montrer à ces singes empaillés d'avoués ! Et vous parlez d'une danse, si c'est eux qui se paient ma tête. Ou vous-même, espèce de sagouin de groom à quatre sous. Allons, faites place, ou vous irez voir dans la rue si j'y suis !

— Ciel ! c'est le gros fou ! s'écria Tom Wills, alias Ned Hobson. Il va entrer ici de force. Cachez-vous, Mr. Dickson !

Le détective disparut derrière la tenture de lustrine, quand la porte du bureau fut ouverte sans ménagement.

Mr. Slattercromby, le visage congestionné, les yeux roulant dans les orbites, se tenait sur le seuil, brandissant une feuille de papier bulle.

— Voilà ce que je trouve dans ma poche ! Qui a osé m'injurier de la sorte ! Moi, qui ai tué six tigres et étranglé un python de mes mains ! Et on penserait me faire peur, à moi, Slattercromby ! Je veux aller dans cette île ! Je le veux !

Mr. Smiles était depuis trop longtemps dans le métier pour ne pas connaître les hommes, pour ignorer les paroles qui les calment sur-le-champ.

Quelques minutes plus tard, le digne colonial était installé dans un fauteuil, et laissait Mr. Corming, lire à haute voix le papier qu'il venait de trouver dans la poche de son veston :

Vieux crocodile !

Allez donc vous soûler de choum-choum à Chandernagor ou ailleurs, et ne vous occupez que de ce qui vous regarde.

N'acceptez rien de ce que vous offrent Smiles et Corming, sinon, je me taillerai des semelles de botte dans votre sale peau de nègre. Ceci, c'est l'ordre du

Diable de Cat-Rock.

— Non, mais des fois, cria Mr. Slattercromby, un nègre, moi ! Et du choum-choum, moi qui ne bois que du whisky de la meilleure qualité !

» Que je le tienne, ce diable, et j'en ferai un petit ange de douceur à force de coups de botte ! De mes bottes à moi !

Tout en retenant difficilement une forte envie de rire, Tom Wills étudia attentivement le papier.

La missive était écrite à la machine, avec un ruban encreur. En passant un doigt légèrement humide, sur le papier, le jeune homme constata que l'encre en était parfaitement séchée, comme si l'écriture datait déjà de la veille, au moins.

— Avez-vous parlé à qui que ce soit de votre intention de vous présenter ici, monsieur Slattercromby ? demanda-t-il.

— Moi ? Mais... attendez un peu, j'ai lu l'annonce dans le *Times* qui traînait sur une table de la taverne des Armes de Grantham et j'ai fourré le journal dans ma poche. Puis je suis allé prendre un verre à l'auberge du Dragon de Feu, dans Lugate-Hill, et j'ai lu l'annonce au patron et puis à quelques gentlemen qui ont pris un verre avec moi. J'ai dit : « Cela ferait mon affaire. » Après, j'ai rencontré des amis et nous sommes allés dans l'Upper-Thames, au bar du Site Enchanteur, et j'ai dit que j'avais une excellente situation en vue, et j'ai lu l'annonce à haute voix.

» Il y avait là un de mes amis qui nous offrit une balade en taxi, car il avait touché des arriérés au Département des Colonies. Nous sommes allés à Camberwell, chez Truth, où nous avons mangé du poisson sec et bu de l'ale qui était délicieuse. J'ai promis que si j'allais dans l'île inhabitée, je donnerais une nouba, et que tout mon argent y passerait.

» Puis nous sommes allés faire une visite au Gros Jambon, où l'on a bu du vin chaud sur ma chance d'avoir la place chez le jeune gentleman désœuvré et très riche. Et puis on a fait quelques stations à Clerckenwell, pour boire encore à mon succès qui était certain. À part cela, je n'ai absolument parlé de cette annonce ni de mes intentions à personne.

— C'est juste, dit Tom Wills de l'air le plus sérieux du monde, à part tout Londres, personne n'en sait donc rien, Mr. Slattercromby.

— En effet, répondit le colonial, c'est tout à fait inexplicable.

— Le diable s'en mêle !

C'était Tom Wills qui venait de lancer le mot : il venait de retirer de sa poche un papier en tous points semblable à celui qui avait provoqué l'ire du bon Mr. Slattercromby.

Jeune oison !

Restez chez vous à attendre que votre moustache pousse et ne vous occupez que de ce qui vous regarde. N'acceptez rien de ce que vous offrent Smiles et Corming, sinon je serais au regret de vous empêcher d'atteindre l'âge de raison et la venue de vos dents de sagesse.

Le diable de Cat-Rock.

— Jeune oison ! croyez-vous qu'il vous connaisse ! s'écria sans malice le brave colonial.

Tom Wills lui jeta un regard noir.

— Au diable ce diable ! hurla Mr. Slattercromby, je suis l'homme qu'il vous faut pour aller faire un tour dans cette île. Voici mes papiers et mes états de service. Voyez vous-mêmes !

Il exhiba un formidable portefeuille, d'où il sortit une respectable liasse de papiers gras et de carnets malpropres, attestant tous que Mr. Aloïs Slattercromby avait vaillamment servi la cause de l'Angleterre sous les cieux étrangers.

Mr. Smiles et Corming les compulsaient en silence, perplexes.

Un grignotement de souris se fit entendre dans la bibliothèque ; Mr. Smiles regarda son compagnon d'un air de reproche.

— Je vous ai tant de fois prié de faire acheter de la mort-aux-rats, Allan, écoutez comme ces vilaines bêtes traitent mes beaux livres.

Mr. Corming prit un air contrit.

— Pas plus tard que ce soir ce sera chose faite, mon cher ami, mais allons au plus pressé et finissons-en avec cette affaire. Je crois que Mr. Slattercromby est l'homme qu'il nous faut.

— Et Mr. Ned Hobson, lui aussi, fera l'affaire, dit Mr. Smiles. Cette double menace nous donne également une double certitude : puisqu'ils ne reculent devant aucun danger, fût-il même illusoire pour le moment, c'est que ce sont des hommes intrépides. C'était une des qualités exigées.

— Dès que j'avais vu Mr. Clackson entrer, j'avais deviné qu'à nous deux nous ferions la paire, s'écria Mr. Aloïs Slattercromby avec enthousiasme.

C'est ainsi que l'annonce B-6221, parue dans le *Times* réunit les deux compagnons de Mr. Harvey Dorrington.

Par la suite, un troisième s'y adjoignit : Harry Dickson.

3. La femme venue de la mer

L'île parut vers le soir, à tribord, sous le vent.

Le *Ptarmigan* dut rester au large, à chasser sur ses ancres. Avec des peines infinies, la baleinière fut mise à la mer, emportant Harvey Dorrington, Ned Hobson et Aloïs Slattercromby, ainsi que les hommes nécessaires à la manœuvre.

Après des adieux brefs, mais qui ne laissèrent pas d'être émouvants, Harvey tourna pour jamais le dos au vieux capitaine de son yacht, et à ses anciens compagnons de croisière.

Il fallut la bonne humeur du colonial pour ne pas brouiller de larmes les yeux du jeune homme que la fortune venait d'abandonner, et jetai dans une aventure aussi morose que singulière.

Cat-Rock surgissait à travers les écharpes de la brume, dans toute son hideur farouche : des rochers noirs comme de l'encre, englués de goémons verts et de varechs bruns, que lavait une houle obstinée et grondante.

Au-delà de la petite plage de sable ocreux, les brisants allumaient leurs feux livides.

Même les matelots qui dirigeaient la baleinière eurent de la peine à réprimer un frisson d'angoisse, tant le paysage était sinistre.

Seul l'excellent Mr. Slattercromby trouva l'endroit charmant.

— On passera quelques bonnes heures dans ce patelin, affirma-t-il, en couvant avec amour les nombreuses caisses de victuailles et de boissons, arrimées au fond de l'embarcation.

Ses gros yeux bovins avaient, sur quelques-unes d'entre elles, découvert l'alléchante inscription *Black & White – Dewars Whisky – Gordon, Dry-Gin*, et il ne pouvait dissimuler son enthousiasme à leur endroit.

— C'est du bon ! jubilait-il. En pareille compagnie un gentleman pourrait vivre plus de cent ans comme les corbeaux et les pies.

Le crépuscule posait ses flammes sanglantes sur l'horizon : lueurs qui s'évanouirent bientôt pour faire place à une obscurité brumeuse. Tom en tournant la tête, voyait le yacht s'estomper dans le brouillard ; seuls ses feux de position restaient visibles : triple étoile, rouge à bâbord, vert à tribord, jaune à la pointe du grand mât.

Enfin devant eux des clartés rougeâtres parurent. C'étaient les

fanaux des gardiens de l'île qui faisaient signe aux arrivants.

— Holà ! diable de Cat-Rock ! Montrez-moi votre sale tête ! hurla le colonial, c'est moi Slattercromby et vous savez bien ce que je viens faire !

— N'appellez pas le malheur, sir, gronda l'homme à la barre, il vient assez vite sans cela !

Le fond était à une brasse, bientôt le canot toucha terre de son étrave.

Harvey Dorrington qui jusque-là avait gardé le silence eut un moment d'hésitation avant de sauter sur le sable.

Il eut un regard désolé vers le *Ptarmigan* noyé dans les ténèbres montantes. Mr. Slattercromby le fit avancer d'une bourrade amicale.

— Si le diable de Cat-Rock s'en mêle, je suis là, fanfaronna-t-il.

Un homme vêtu d'un long ciré, coiffé d'un suroît, et tenant au bout du poing une fumeuse lanterne de pêche, vint à leur rencontre, en murmurant quelques paroles confuses.

— Maître... c'est moi, Sulkey, vous êtes le bienvenu dans votre île. Voici les deux autres gardiens, Mac Loggan et Pollock.

Il s'exprimait difficilement, habitué au lourd patois des Hébrides, obligé de chercher ses mots en anglais.

C'était un homme de haute taille, au visage sévère et honnête, tanné par les embruns et le vent du large.

Tom Wills l'observa et l'homme lui plut du premier abord.

À ses côtés, Mac Loggan et Pollock saluaient gauchement en touchant leur suroît du pouce. Le premier, haut échalas à la mine agréable, ne cachait pas le plaisir qu'il ressentait à voir enfin « du monde », tandis que le visage de l'autre, aplati comme l'est généralement celui des habitants des Hébrides, souriait d'un air niais et absent.

Ces six hommes qui, la veille encore étaient des inconnus l'un pour l'autre, et que la vie venait de réunir sur cette terre oubliée, marchaient à présent en silence à travers une lande stérile et ravinée.

Derrière eux, les coups de rame de la baleinière s'éteignaient dans la nuit. Le dernier lien entre Harvey Dorrington et le monde civilisé venait d'être rompu. Sulkey marchait à côté de lui, balançant sa lanterne, le préservant des mauvais pas, des ornières et des trous d'eau.

— J'ai fait venir au château les époux Gallan, des pêcheurs de l'extrême pointe. L'homme approvisionnera notre table en poisson frais tous les jours, et la femme fera le ménage, elle s'entend très bien à préparer la marée fraîche.

Harvey Dorrington approuva d'un mot aimable.

— Sulkey, dit-il enfin, car depuis son arrivée, la question lui brûlait la langue, comment va la « Femme venue de la mer » ?

— Elle est assise près du feu dans la cuisine, sir, et regarde Maggy et ses casseroles. Vous n'en tirerez pas grand-chose, je le crains.

Au loin trois rectangles lumineux trouaient la nuit.

— Ce sont les fenêtres de la grande salle du manoir, expliqua Sulkey, j'ai fait allumer du feu depuis le jour où j'ai appris votre arrivée. J'espère que le séjour vous sera agréable, maître.

Lentement les contours du manoir de Cat-Rock se précisèrent dans la nuit. C'était là que les ancêtres maternels de Harvey avaient tenu leurs assises. C'étaient de farouches pirates qui avaient quelque peu dicté leurs lois sur la mer, et avec qui les rois et les princes avaient dû composer dans les siècles passés. Le nom des Duncan survivait encore dans les légendes de là-bas, teint de sang et de gloire guerrière.

Sulkey poussa une barrière de bois, s'ouvrant dans un mur de pierres sèches, et du geste invita son maître et ses compagnons à entrer au château.

Tom Wills (qui pour tout le monde s'appelait Ned Hobson), venait le dernier. Harry Dickson l'avait laissé partir seul, lui confiant le début des opérations, et Tom sentait toute l'importance de cette confiance.

Soudain il fit halte et appela Sulkey.

— Est-ce votre chien qui hurle à la mort, Sulkey ? demanda-t-il.

Le gardien sursauta.

— Un chien, sir ? Nous n'avons pas de chien ! Il n'y en a pas dans toute l'île !

— Mais je viens de l'entendre !

Sulkey laissa prendre les devants à son maître et au colonial.

— Croyez-vous que ce soit un chien ? demanda-t-il sourdement.

— Mais... il me semble...

— Ce n'est pas un chien !

— Oh ! quelle autre bête pourrait hurler si lugubrement ; ne l'avez-vous pas entendu vous-même, Sulkey ?

— Si, monsieur, je l'ai entendu comme vous, mais je sais que ce n'est pas un chien ! répondit Sulkey, en promenant un regard effrayé sur la lande noire et venteuse qui les entourait.

— Je suis vraiment curieux de connaître cette étrange créature, déclara Ned Hobson d'un ton léger.

— Il vaudrait mieux ne pas la connaître du tout, sir, répondit gravement le gardien, c'est un de ces fantômes qui hantent notre île.

— Un chien fantôme ?

— Pourquoi pas ? Nous savons tous ici qu'il y a des poissons fantômes et des oiseaux spectres. Ce qui paraît invraisemblable à Londres ne l'est plus à Cat-Rock !

Le jeune homme resta encore quelques minutes à fouiller du regard l'ombre ambiante, mais il ne vit et n'entendit plus rien.

La porte du manoir venait d'être grande ouverte et les nouveaux venus se trouvèrent dans un immense hall, éclairé par des bougies en applique, plein d'ombres vacillantes, et dont les pierres grises étaient maigrement garnies de vieilles panoplies et de quelques miteux trophées d'anciennes chasses.

Le bateau de Glasgow, sur les ordres de Messrs. Smiles et Corming, avait apporté de bonnes literies toutes neuves. Ainsi les chambres, pour tristes et délabrées qu'elles fussent, n'en offraient pas moins des lits convenables à leurs hôtes.

Tom, ou Ned, comme il vous plaira de l'appeler, était installé du côté nord, face à l'océan. Harvey Dorrington avait choisi la chambre d'apparat située à l'est, du côté du soleil levant. Quant au bon Mr. Slattercromby, il avait dû se contenter de la chambre de la tour d'angle, mais il s'en déclara fort satisfait.

Après une toilette fort sommaire, les trois hommes descendirent presque en même temps et se rencontrèrent sur le seuil de la salle à manger, Harvey Dorrington morose et las, Tom Wills aimable et attentif, Aloïs Slattercromby plus jovial que jamais et déjà enchanté de son installation.

Pollock servit du whisky et du gin sur un large plateau de bois des îles, ce qui fit glousser de plaisir le joyeux colonial.

— Messieurs, laissez-moi vous appeler maintenant mes amis, car dans cette solitude la vie serait un enfer si l'amitié ne nous liait pas commença Sir Harvey, messieurs, je regrette de ne pouvoir vous offrir une plus large et plus agréable hospitalité.

» J'aurais voulu partir seul, car je ne me sentais plus en droit d'entraîner d'autres gens dans cette solitude désolée. Mes avoués, envers qui j'ai de grandes obligations, n'en voulurent rien entendre.

» Ils ont fait appel à des étrangers, à des salariés – permettez-moi le mot – car dès la nouvelle de ma ruine, mes amis de la veille m'ont tourné le dos.

— On parle de salauds, dit Mr. Slattercromby avec simplicité.

Le mot fit son effet : On rit, puis on se porta des toasts mutuels. Sulkey vint annoncer que le souper serait bientôt prêt. Tom Wills remarqua la détresse de son visage et en fit la remarque en riant.

— Avez-vous vu des fantômes, Sulkey ? demanda-t-il.

— Le diable de Cat-Rock ? cria le colonel. Où est-il que je le désentripaille et vous le serve bouilli, en salmis, en chair à pâté, comme vous le voudrez ?

Le gardien se tourna vers son maître.

— La femme... commença-t-il.

C'était comme si Harvey Dorrington n'attendait que ce mot pour

continuer.

— C'est vrai, Sulkey, où est donc la dame mystérieuse qui fut arrachée à la mer ? Il me tarde de faire sa connaissance.

Le gardien secoua la tête.

— Je n'y comprends rien. Elle ne quitte presque jamais le château. Le vent et la mer semblent lui faire une peur terrible. Elle ne se hasarde au-dehors qu'en rechignant et avec une répugnance toujours renouvelée.

» Elle aime surtout les longues songeries devant le feu.

» Or, ce soir, on ne la trouve nulle part !

Une voix de femme appela dans le corridor :

— Lola ! Lola !

— Qui appelle ? Et qui est Lola ?

— C'est Maggy qui la cherche, quant à Lola, c'est le nom qu'elle lui a donné. Elle trouve en effet qu'elle ressemble à une dame espagnole dont elle a vu le portrait dans une vieille illustration. Le nom lui est resté, et la folle y répond.

— La folle... murmura tristement Harvey Dorrington.

Maggy entra, portant un plat énorme où se pavanait un flétan de belles dimensions. La vue de ce mets copieux mit Mr. Slattercromby en excellente humeur, et il se servit des portions d'autant plus gigantesques que ses compagnons ne montraient qu'un appétit médiocre.

Mis à part le poisson, les ressources alimentaires de l'île n'étaient pas bien grandes. Des lapins nichaient dans la brande, mais leur chair nourrie par l'herbe âpre des friches n'était guère succulente. Quant aux oiseaux de mer, ils ne sont pas appréciés des gourmets, et pour cause. Malgré cela, Mr. Slattercromby rongea avec délices une cuisse de macreuse et dévora, à lui tout seul, quelques huileux guillemots. Seul un canard rôti trouva grâce aux yeux et au goût des autres.

Quand des confitures de conserve et des biscuits en boîte furent servis en guise de dessert, Mr. Dorrington fit appeler Sulkey et lui répéta sa question :

— Où est la femme, où est Lola ?

Le gardien allait de nouveau répondre qu'il l'ignorait, quand un bruit de course puis de voix furieuses leur parvint du fond de la lande obscure. Par les fenêtres, on vit une lueur sanglante de torches de résine et de fanaux de marins trouer l'ombre. Des silhouettes d'abord indécises se précisèrent, puis les voix aussi se firent plus distinctes.

— Ce sont les pêcheurs de la pointe nord, les seuls habitants de Cat-Rock en dehors de nous, je crois qu'ils y sont tous, dit Sulkey en pâlisant.

— Que nous veulent-ils ? demanda Dorrington.

Sulkey prêta l'oreille et sa pâleur s'accrut.

— Ils crient qu'ils veulent la diablesse de la mer, dit-il à voix basse.

— La diablesse ? Qu'est-ce à dire ?

— C'est ainsi qu'ils appellent cette malheureuse Lola, répondit Sulkey avec une certaine hésitation. Ils prétendent qu'elle a apporté le malheur dans l'île ! Ce n'est pas la première fois qu'ils menacent de la rejeter à la mer !

Harvey Dorrington se leva, une lueur mauvaise dans les yeux.

— Je désire parler à ces gens, je suis le maître ici ! Que leur chef me soit amené sur l'heure. Allez, Sulkey !

Le gardien obéit avec empressement.

Quelques minutes plus tard, il revint suivi par un vieux pêcheur, au visage tanné comme du cuir et hérissé de crins blancs.

— C'est Wrath, ainsi le présenta Sulkey, c'est le plus ancien des pêcheurs de Cat-Rock. Wrath, dit-il en se tournant vers le marin, voici Mr. Harvey Dorrington, notre maître. Il désire que vous lui expliquiez votre conduite.

Le pêcheur parlait très bien l'anglais, tout en y mêlant parfois des termes écossais fort désuets.

— On a vu la diablesse de mer guetter derrière une roche les messieurs qui venaient de Londres et le bateau qui les amenait.

» Alors on a trouvé Glen-Glen mort... comme les autres, le visage convulsé par la peur. C'est la diablesse qui est derrière tout cela. Et nous y passerons tous si on n'en finit pas avec elle.

— Où est-elle ? demanda Harvey d'une voix brève.

— Elle se cache dans un repli de la lande, car elle n'ose pas rentrer au château ; elle n'est pas folle au point d'ignorer que mes hommes lui feront son affaire, si elle tombe entre leurs mains !

Au même moment, un cri déchirant se fit entendre.

— Voilà, dit simplement Wrath, ils l'ont trouvée, et Glen-Glen sera vengé, et les autres avec.

Dorrington se leva d'un bond et fit signe à ses compagnons.

— Allons empêcher ces imbéciles de commettre le plus lâche des crimes, dit-il d'une voix décidée.

Il sortit, Tom Wills et Slattercromby sur les talons ; Sulkey et les autres gardiens formant une arrière-garde prudente.

À la lueur des lanternes et des torches, ils virent les visages énergiques des pêcheurs émerger de l'ombre.

Des grappins étaient brandis, l'éclair blanc des couteaux luisait.

Harvey Dorrington marcha vers la sombre horde.

— Tant d'armes pour une femme qui a perdu la raison ! s'écria-t-il avec mépris. Vous êtes des enfants, retournez chez vous et laissez cette malheureuse en paix !

— Une diablesse, oui ! hurla-t-on. Elle a amené le démon dans l'île. Qu'on la tue, qu'on la rende à la mer !

Le cri de détresse se répéta, plus proche cette fois, et l'on vit une forme souple courir à toute allure vers le château, poursuivie par des hommes vociférant et brandissant des gourdins.

— Arrière ! ou je tire ! Tas de brutes ! rugît Harvey.

Une rafale de coups de feu éclata : c'étaient Tom Wills et Slattercromby qui venaient de décharger leur revolver en l'air.

La foule recula, prise de crainte devant les armes à feu.

Avec un grand cri, la femme qui venait de lui échapper apparut dans la lumière du hall, chancela et tomba dans les bras de Harvey Dorrington.

Au même instant, une pierre lancée à toute volée atteignit le jeune homme au front... le sang coula.

— Fermez la porte, Sulkey, dit-il froidement, demain ces brutes quitteront l'île. Par volonté royale, j'en suis le maître : je les chasse !

Il avait soulevé de terre la jeune femme évanouie et avec mille précautions, il la transporta dans la salle à manger.

La douce lueur des candélabres constellés de bougies inonda le visage aux yeux clos.

Tom Wills eut un recul involontaire : jamais beauté plus irréaliste, plus surhumaine ne lui était apparue. Harvey Dorrington frissonna en déposant son merveilleux fardeau sur un lit de repos couvert de peaux de bête.

— Belle fille ! Tudieu, la belle fille ! marmottait Slattercromby, qui pourtant ne semblait guère sensible aux charmes du sexe faible.

Soudain l'inconnue ouvrit les yeux, jeta un regard absent autour d'elle, sourit faiblement en voyant un décor familier puis, d'un geste d'enfant craintif, se blottit contre Dorrington.

— Caro mio.

— Mon Dieu ! c'est la première parole qu'elle dit depuis qu'elle est ici ! s'écria Maggy. C'est un vrai miracle, mon doux Jésus !

— Non, c'est de l'italien, déclara Slattercromby.

La jeune femme s'était redressée à moitié et fixait longuement son sauveur de ses yeux sombres et magnifiques. On voyait qu'un immense effort mental se produisait dans son esprit.

Par deux fois elle ouvrit la bouche pour parler, puis avec une mimique désespérée, elle fit comprendre qu'elle ne pouvait s'exprimer.

Tout à coup, sa poitrine se gonfla et un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

— Elle n'a jamais pleuré ! cria Maggy, jamais !

— Les pleurs la sauveront peut-être, opina Tom Wills, songeur.

— Cela s'est vu ! pontifia à son tour Slattercromby.

— Puissiez-vous dire vrai, je bénirais à jamais ma venue sur

cette terre inhospitalière ! s'écria Harvey Dorrington avec ferveur.

Doucement la belle Lola inclina sa tête sur l'épaule de Dorrington et s'endormit.

— Laissez-la dormir, supplia Harvey dont la voix exprimait un ravissement inexprimable.

— Je vous dis, Ned, que ce particulier est pincé, murmura Mr. Slattercromby à l'oreille de Tom Wills. Si l'on vidait une « bottle » à la santé de ces deux-là, hein ?

Tom Wills ne dit pas non, il regarda en silence l'étrange couple que formaient le maître de l'île et la jeune Lola endormie contre lui.

Telle fut la rencontre du dernier descendant des seigneurs de Cat-Rock et de la femme venue de la mer.

4. L'île abandonnée

L'amour rend les cœurs généreux. Quand l'aube se leva, Harvey Dorrington pansa sa blessure de la veille, vit qu'elle n'était pas bien grave et déclara à la table du déjeuner qu'il n'en voulait nullement à ces pauvres gens de la côte. On ne pouvait les châtier trop durement de leur superstition séculaire. Il leur ferait savoir par Sulkey, que leur inconduite serait pardonnée, mais que désormais, il leur serait interdit d'approcher du manoir à moins d'un mille.

Mr. Slattercromby ne sembla guère goûter cette mansuétude.

— Ces gens-là ne valent guère mieux que des nègres, et les nègres, on ne parvient à les mettre à la raison qu'à coups de lanière de cuir. Moi, Mr. Dorrington, je m'en tiendrais à ma première résolution et je les chasserais de l'île à coups de botte, et, s'il le fallait, de carabine !

Tom Wills n'était pas de cet avis et inclinait au pardon.

Lola, qui ne semblait plus se souvenir des fâcheux incidents de la veille, souriait à tout et à tous, les yeux vagues perdus au loin. Pourtant elle les reportait avec une préférence marquée sur son jeune sauveur, et parfois elle lui prenait la main en disant :

— Caro mio.

Slattercromby fut nommé sur-le-champ interprète. On le pria d'adresser la parole en italien à la femme venue de la mer.

— Hm, fit-il, je ne sais pas trop quoi lui dire, ce n'est pas dans mes habitudes de dire des choses aimables aux dames. Voyons, j'essayerai tout de même. Eh bien ! ma belle, voulez-vous prendre un petit quelque chose ? Un peu de vin ou de whisky par exemple ?

Tous partirent d'un immense éclat de rire, et Lola les imita, mais on voyait à ses yeux qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle riait.

Tout à coup, Slattercromby eut une idée.

— Attendez, fit-il, et aussitôt il se mit à dire des noms de villes italiennes : Roma, Genuo, Palermo, Venezia, Napoli...

— Napoli ! répéta Lola.

— Belle ville, dit le colonial.

— Belle, répéta la jeune femme.

— Harvey ! cria tout à coup Tom Wills en montrant du doigt Dorrington.

— Harvey ! Harvey ! Harvey ! répéta-t-elle en prenant les mains de Dorrington dans les siennes.

— Continuez, monsieur Hobson, je vous en supplie, balbutia ce dernier.

Slattercromby intervint de nouveau et de son gros doigt, il montra Lola en demandant.

— Et vous ?

Elle fronça les sourcils et de nouveau l'effort mental se lut dans ses yeux.

— Et vous ? répéta Slattercromby en italien.

— Giovanna ! s'écria-t-elle soudain, puis avec frénésie elle répéta : Harvey et Giovanna, Harvey et Giovanna !

Elle s'endormit presque aussitôt, comme épuisée par le violent effort qu'elle venait de faire, bien qu'elle eût à peine quitté le lit depuis deux heures. Tom Wills et Slattercromby s'en allèrent chasser le guillemot dans l'île, jusqu'au soir. Harvey Dorrington prétextait une grande lassitude pour rester au château, ce qui amusa énormément le colonial, qui ne cessa de répéter son antienne :

— Pincé ! Pincé, le particulier ! Je vous le dis, et Aloïs Slattercromby n'est pas une bête, monsieur Ned Hobson.

*

Il faut bien se rendre compte de la position qu'occupaient les habitants du manoir de Cat-Rock, dans la salle à manger, après le souper, quand l'événement aussi mystérieux qu'effroyable se produisit.

Harvey Dorrington, heureux comme un roi parce que Giovanna, à qui nous laisserons désormais son nom, semblait renaître lentement à la raison, avait invité tout le personnel du château à vider un bol de punch avec lui et ses amis. Giovanna se tenait à la place d'honneur, le dos au feu. Harvey à sa droite, Tom Wills à sa gauche.

Devant elle, de l'autre côté de la table, Slattercromby, ayant familièrement indiqué une chaise au niais Pollock, plus souriant et plus bête que jamais. Sulkey et le pêcheur Gallan occupaient l'extrême bout de la table, le dos aux fenêtres, et Maggy l'autre bout bas de la table, près de la porte. Mac Loggan se tenait derrière Tom Wills et donnait de robustes coups de pique dans le feu de bûches.

Slattercromby officiait devant un énorme bol, dans lequel il venait de vider deux grandes bouteilles de vieux rhum, qu'il bonifiait avec une livre de sucre de canne et des épices.

Quand le mélange fut prêt, il fit flamber une allumette et l'en approcha. Une flamme bleue s'éleva au centre du liquide.

— Soufflez les bougies ! ordonna le colonial et Mac Loggan, se haussant sur la pointe des pieds vers la table de la haute cheminée où elles brûlaient dans les candélabres, obéit à l'instant.

La vaste salle n'était plus éclairée que par le reflet du feu croulant sous les cendres chaudes, et par la flamme pâle du rhum.

Seules les silhouettes de Harvey, de Giovanna et de Tom Wills

étaient plus ou moins visibles au reflet du foyer. Les autres étaient dans l'ombre. C'est à cet instant, qu'éclata un cri tellement aigu, que tous en eurent les oreilles déchirées ; mais il fut aussitôt suivi par les clameurs d'effroi poussées par le personnel : une longue main livide, comme brûlant d'un feu blanc intérieur, glissa lentement dans l'espace, s'approcha des convives, se trouva soudain armée d'un couteau effilé dont la lame accrocha un reflet de flamme. Un hurlement d'agonie retentit, puis un coup de feu.

La main disparut aussitôt et on entendit Mr. Slattercromby rugir comme un porc que l'on saigne.

— Lumière ! Pour l'amour de Dieu, de la lumière ! entendit-on crier Harvey. Il y eut une ruade désespérée dans le noir, des cris, des bruits de fuite éperdue.

Finalement, un mince filet lumineux jaillit et s'épanouit en une gerbe de clarté. Tom Wills promenait sa lampe électrique autour de lui. Il venait d'être bousculé d'importance et se relevait meurtri et furieux.

La première chose qu'il vit fut Giovanna réfugiée dans les bras de Harvey, et il s'en détourna avec quelque colère. Puis ce fut un corps étendu près de l'âtre obscurci. Puis les candélabres. Une minute après les bougies s'allumaient et, d'un coup d'œil, il embrassa la salle en déroute.

C'était Mac Loggan qui était étendu contre le foyer. Un flot de sang s'échappait de sa gorge trouée par un poignard, plongé jusqu'à la garde dans l'effrayante blessure.

Le malheureux serviteur ne bougeait plus, et Tom comprit que tout secours humain lui serait inutile.

Sulkey se tenait immobile contre la fenêtre, pâle comme la mort, les yeux mi-clos, comme s'ils avaient peur de voir.

Assis sur sa chaise, Slattercromby roulait des yeux horrifiés, une longue estafilade lui ouvrait la joue droite et saignait abondamment.

— J'ai pu saisir la main du diable, hoqueta le gros homme, il m'a frappé de sa griffe ou de son couteau. Mais je l'aurai, pas plus tard que ce soir, je l'aurai !

Mais ses paroles manquaient de conviction, il restait d'ailleurs comme figé sur sa chaise.

La porte était ouverte et l'on entendait Maggy se plaindre, Gallan jurer et Pollock bégayer dans les ténèbres du corridor.

— Qui est-ce qui a tiré ? demanda Tom Wills, est-ce vous, Slatter ?

— J'aurais bien voulu que ce soit moi, gémit comiquement le colonial, j'aurais voulu connaître l'effet d'une balle de browning sur la peau du diable de Cat-Rock !

Tout à coup Tom Wills se pencha : il venait de sentir une forte

odeur de roussi : son veston était troué et l'étoffe brûlée démontrait que le coup avait dû être tiré presque à bout portant, ne le manquant que par miracle. Slattercromby remarqua son regard et se leva avec effort.

— Dans quelle position vous trouviez-vous au moment du coup de feu, Ned ? demanda-t-il.

L'observation était naturelle, Tom réfléchit.

— J'ai entendu le cri de Mac Loggan derrière moi, et je me suis levé ; c'est à ce moment que l'on a tiré.

— Attendez, dit Slattercromby, Harvey et Giovanna sont restés immobiles sur leur chaise, je les voyais à la lueur du feu. Ils sont donc hors de cause.

— Oui, dit Harvey d'une voix sourde, Giovanna s'est levée en criant d'effroi, voilà plutôt la vérité et s'est jetée contre moi, m'étreignant dans sa peur.

— C'est la même chose, grommela le colonial. Alors... mais je ne vois que Mac Loggan qui ait pu tirer !

— Impossible, dit Tom, l'homme est mort, et l'était sans doute déjà à ce moment ; de plus, je ne vois aucune arme dans sa main.

— Nous ne sommes pas des détectives après tout, ronchonna Slattercromby.

— C'est très vrai, répondit ironiquement Tom Wills.

Harvey Dorrington se dégagea doucement des bras tremblants de la jeune démente, et prit la parole.

— Il faudra prévenir la police, dit-il.

Sulkey poussa un profond soupir et parut s'éveiller d'un songe.

— Vous êtes le maître de l'île, monsieur Dorrington, dit-il, vous avez qualité de chef de police. Vous devrez convoquer demain un jury composé d'habitants de l'île, qui rendront un verdict. C'est tout ce qu'il faudra faire. S'il y a lieu d'enquêter, c'est à vous que cela incombe. Cat-Rock est soumis à un régime d'administration tout à fait spécial. Vous ne devez rendre compte de vos actes qu'au Roi en personne, tels sont les privilèges. On nous les a fait connaître quand nous avons pris nos postes de gardien dans l'île.

» Mais, jusqu'à présent, il n'y a jamais eu de crime dans Cat-Rock, si ce n'est ceux qu'il faut imputer aux démons et aux fantômes, et ceux-ci ne se servent que de la peur pour tuer le pauvre monde. On ne peut les mettre en jugement.

Fatigué d'en avoir tant dit, Sulkey se tut, essuyant son front d'où la sueur coulait à grosses gouttes.

Soudain, Giovanna, qui était restée assise, immobile sur sa chaise longue, se leva avec un cri de frayeur, les mains rivées aux tempes.

— Harvey ! Harvey ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Dorrington courut vers elle et lui prit doucement les poignets.

— Calmez-vous, ma pauvre amie...

Il s'arrêta, médusé !

Une expression tout autre se lisait sur le beau visage de l'inconnue, on aurait pu y détecter de l'effroi, de la douleur et même une joie étonnée. Et en un anglais très pur, bien que légèrement zézayant, elle implora :

— Harvey, protégez-moi... ils sont là... ils reviennent, les hommes noirs !

— Ciel ! cria Harvey oubliant l'horrible ambiance, la peur lui a rendu la raison !

Mais ce n'était pas le moment de s'étonner ou de jubiler, car de nouveau, dehors cette fois, retentissaient des cris et des sanglots !

Sulkey qui s'était élancé vers la fenêtre cria :

— Les pêcheurs ! Ils reviennent ! Mon Dieu, ils sont comme fous ! Que leur arrive-t-il encore ? Le diable ! Regardez ! Le diable de Cat-Rock !

Tous les regards se tournèrent vers les vitres sombres, à travers lesquelles on pouvait voir les lucioles des lanternes s'approchant avec vélocité.

Mais sur la lande même, une monstruosité venait de se dresser.

C'était une haute colonne de feu blanc, animée de gestes désordonnés, une sorte de suaire géant s'ouvrant comme des ailes livides dans les ténèbres ; et, surgissant des plis du manteau fantastique, une tête atroce, diabolique, touchant du front les nuages, grimaçait, menaçait.

Cette fois, Slattercromby tira. Avec fureur, il déchargea son revolver à travers les vitres, sur l'effroyable apparition.

Elle n'en ricana que de plus belle, et soudain elle disparut, faisant place à des ténèbres épaisses d'où montaient toujours des clameurs d'épouvante. Les pêcheurs accouraient ; quelques minutes plus tard, Sulkey les introduisit dans le château, et ils apprirent à leur tour la terreur qui régnait dans le manoir du maître.

*

Vers l'aube, le jury, présidé par Harvey Dorrington et composé de pêcheurs de l'île, avec Wrath comme porte-parole, rendit son verdict.

Mac Loggan était mort d'une main inconnue, mais certainement diabolique. Ainsi en avait-on décidé à l'unanimité, et Harvey avait eu beau plaider l'inanité de la chose, la sentence restait. C'était la loi. Le jury avait parlé, et d'après la loi séculaire de Cat-Rock, Harvey pouvait, si bon lui semblait, enquêter, ou classer la chose : on ne juge ni ne punit le démon par des moyens humains.

Quand ce verdict fut consigné dans un vieux registre que

paraphèrent les mains frustes des anciens maîtres, les Duncan, Wrath se leva et se tourna vers Harvey Dorrington.

— Deux de nos femmes et tous nos enfants sont malades de frayeur, peut-être certains en succomberont-ils, comme Glen-Glen et d'autres encore. Maître ! Que le ciel vous protège, mais nous avons décidé de quitter l'île. À midi, à la marée haute, nos barques prendront la mer, et Cat-Rock sera à jamais abandonnée par nous. Nous nous fixerons dans l'île Shere plus au nord, et là nous prierons pour vous, maître, et pour ceux qui dorment dans cette terre maudite par Dieu et devenue inhabitable aux hommes.

Dorrington, les larmes aux yeux, ébrécha rudement sa première mensualité, qui lui venait aussi du fond du mystère, et remit cinq cents livres à Wrath pour s'établir au loin. C'était une fortune pour ces pauvres gens, et tous, les larmes aux yeux, vinrent lui baiser respectueusement la main, mais aucun n'accorda un regard à Giovanna, qui pleurait doucement dans un coin. À jamais, ils la tiendraient pour responsable de leur exode.

À l'heure de la méridienne, vers le nord, des voiles brunes hérissèrent la mer comme des ailes dures. Les pêcheurs quittaient à jamais la terre de leurs aïeux ; les époux Gallan s'étaient joints à eux, malgré les prières et les promesses de Harvey Dorrington.

L'île de Cat-Rock était abandonnée.

5. Le solitaire

Et Harry Dickson ? On aurait dit que le grand détective voulait rester en dehors de cette mystérieuse aventure ?

Tom Wills commençait à le craindre. Il était sans nouvelles de son maître, car il n'existait aucune communication entre l'île et le reste du monde, si ce n'est le bateau ravitailleur de Glasgow qui ne devait pas revenir avant une quinzaine. Car il y avait quinze jours déjà que les pêcheurs avaient quitté l'île. Les démons semblaient en avoir fait autant, la vie s'écoulait en effet dans une quiète monotonie.

Harvey Dorrington vivait, lui, dans le plus beau des rêves. Giovanna était revenue, lentement à la raison. Son histoire n'était plus un mystère. L'avenir non plus n'en semblait pas un à Dorrington, car il avait trouvé la compagne rêvée...

Déjà la femme venue de la mer s'occupait du ménage et se révélait une maîtresse de maison adroite et attentive.

Slattercromby chassait et pourvoyait la table des pièces de gibier les plus fantastiques ; il avait trouvé un excellent rabatteur dans Pollock, qui ne le quittait plus. Sulkey dépérissait à vue d'œil, et pendant les derniers jours, il ne quittait plus sa chambre que pour une ou deux heures dans la matinée, errant, rongé de fièvre par le triste manoir.

Tom Wills péchait, surveillant sans grand espoir l'horizon vide, où surgirait la nef amenant son maître.

Il le rencontra brusquement, au tournant d'une ligne de rochers près de la bourgade abandonnée par les pêcheurs, surveillant attentivement l'eau tranquille d'une petite anse naturelle entre les rochers.

— Oh ! monsieur Dickson. Oh, maître !... fut tout ce que put dire le jeune homme.

Le détective lui fit un signe amical de la tête, comme s'il venait à peine de se quitter.

— Bonjour Tom, que voyez-vous là-bas sur l'eau ?

Un peu interloqué, et même légèrement choqué, le jeune homme ne put répondre d'abord, puis s'étant repris, il regarda.

— Mais rien du tout, maître !

— On a des yeux non seulement pour regarder, mais pour voir, je vous l'ai tant de fois répété, riposta le maître avec malice.

— Eh bien ! il y a quelques jolies couleurs irisées sur l'eau du

bord, comme sur celle des égouts, dit enfin le jeune homme avec aigreur.

— Très bien, Tom. Très bien vu. C'est tout ce qu'il y a à voir d'ailleurs.

— Comme si cela avait quelque importance !

— Énorme, my boy, énorme, c'est moi qui vous le dis, toute la solution du problème est là, dans ces jolies couleurs, comme vous le dites, irisées.

Tom Wills secoua la tête ; il connaissait ce petit jeu des énigmes, si cher au maître, mais qui dénotait toujours une découverte heureuse de sa part. Il se mit à faire le récit des événements, mais le détective l'interrompit.

— Je sais tout cela, mon ami.

— Comment ? Mais c'est impossible.

— Si impossible n'est pas français, ce n'est pas toujours anglais non plus, rétorqua Dickson en souriant. Cinq jours après votre départ pour Cat-Rock, j'en savais déjà assez long pour pouvoir quitter Londres, et me rendre à l'île Shere en touriste, où j'ai attendu patiemment l'arrivée des pêcheurs abandonnant cette île maudite.

— Alors vous saviez d'avance que cet exode aurait lieu ? s'écria Tom Wills incrédule.

— C'était dans la norme, mon petit. Il *fallait* qu'il en fût ainsi. Un jour plus tôt ou un jour plus tard. Mais les pêcheurs *devaient* partir d'ici, et sans esprit de retour. Mon Dieu, jamais affaire ne fut moins mystérieuse que celle-ci, mais quels acteurs prodigieux elle met en scène, Tom !

— Comment êtes-vous venu ici ? demanda le jeune homme.

— Wrath a bien voulu me conduire ici, par une nuit sans étoiles. Seulement j'ai dû y mettre le prix, et jurer que jamais je n'en dirais rien en personne. Les pêcheurs se sont mutuellement prêté serment de ne jamais revenir à Cat-Rock. Je le lui ai promis de tout cœur, car cela faisait mon jeu à merveille.

— Où habitez-vous, maître ?

— Mais j'ai des maisons en masse à ma disposition. J'ai choisi celle de Wrath qui est la plus confortable. J'y ai quelques provisions et je cuisine sur un amour de réchaud à alcool sans flamme visible, et sans fumée révélatrice. Les nuits sont un peu froides, mais quelques bonnes couvertures et le feu de l'action me suffisent pour combattre cette froidure. Dites-moi, Tom, vous devez à présent connaître l'histoire de la belle Giovanna ? Je présume qu'une fois sa raison retrouvée, elle a dû vous raconter son roman.

— C'est la vérité, maître. Et la voici, cette histoire.

» Giovanna Pantanelli est napolitaine, elle est orpheline, sans amis ni parents. Très pauvre, mais instruite, elle fut engagée comme

dame de compagnie par la famille Turelli de Naples. Les Turelli voyageaient beaucoup, et Giovanna les accompagnait partout. L'année dernière, ils firent l'acquisition d'un yacht, le *Dante Alighieri*, qui partit pour une croisière dans le Nord. Au cours d'une tempête, le navire tossa un piton sous-marin et coula. Giovanna, M^{me} Turelli et un homme d'équipage purent prendre place dans un des canots. Ils partirent à la dérive. Le second jour après le naufrage, le matelot devint subitement fou, il jeta M^{me} Turelli par-dessus bord et assomma Giovanna à coups de rame.

» Quand elle reprit connaissance, elle était seule dans la barque, alors une grande peur l'envahit, ses idées se brouillèrent...

» Elle a recouvré la raison parmi nous. Elle ne se souvient que très vaguement de son séjour antérieur dans l'île de Cat-Rock. Seule la grande peur que lui causaient les pêcheurs subsiste dans sa mémoire.

» Son récit s'est d'ailleurs confirmé d'une certaine manière. Peu de jours après l'exode des pêcheurs, Pollock est allé rôder dans leur village désert, sans doute dans l'intention de chaparder ce qu'il pouvait y avoir encore à chaparder.

» Dans la cabane de Glen-Glen, le pêcheur mort de terreur, il a trouvé une petite valise appartenant à Giovanna et qui renfermait quelques bijoux sans grande valeur, ainsi que des papiers d'identité en bonne et due forme.

— En effet, dit Harry Dickson, je me rappelle que le yacht italien *Dante Alighieri*, appartenant à la famille Turelli, s'est perdu corps et biens au cours d'une croisière nordique...

» Je suppose que Harvey Dorrington est amoureux fou d'elle ?

— Ils sont fiancés, dit Tom Wills, nous avons bu hier à leur prochaine union.

— Où ce mariage aura-t-il lieu ? demanda le détective soudain intéressé.

— Mais ici, au château.

— Alors ils attendront la venue du bateau de Glasgow pour qu'un pasteur les unisse.

— Il paraît que ce n'est pas nécessaire, et ni Harvey ni Giovanna ne semblent d'humeur à attendre aussi longtemps. Les lois qui régissent l'île semblent, à ce point de vue, s'apparenter à celles d'un navire en pleine mer, où le capitaine, en l'absence du pasteur, peut bénir une union. Sulkey peut donc officier à sa place, et il le fera bientôt. Slattercromby et moi serons témoins. Mais comme je ne puis le faire sous le faux nom de Ned Hobson, j'ai décliné cet honneur et dit qu'il revenait de droit à ce brave serviteur de Pollock.

Harry Dickson s'était dressé de toute sa longueur, son apathie semblait l'avoir complètement abandonné.

— On ne peut pas tout prévoir, l'entendit murmurer le jeune

homme. Ah ! diable, il faudra que je mette les bouchées doubles.

— Maître, demanda soudain Tom Wills, on dirait à vous entendre qu'il y a quelque part du danger qui menace.

Harry Dickson approuva vivement.

— Il y a du danger, Tom, mais pas pour le moment. Harvey Dorrington, que nous avons pour mission de surveiller et de garder, ne court aucun risque, *du moins pour le moment... bien au contraire*. Mais cela ne durera pas !

» Tudieu ! J'avais espéré pouvoir vivre comme un coq en pâte jusqu'à l'arrivée du courrier de Glasgow, mais voici que mes cartes se brouillent.

— Que me faudra-t-il faire, maître ?

— Chasser, pêcher, dormir comme par le passé, mon petit, puis il y aura une heure où il faudra donner un terrible coup de collier. Mais elle n'a pas encore sonné. Et le pire, c'est que je ne sais pas quand elle sonnera !

— Pourrais-je vous revoir, au moins ?

Harry Dickson se gratta l'oreille d'un air perplexe.

— Euh ! je ne sais trop.

Jamais Tom Wills n'avait vu l'irrésolution se peindre d'une telle façon sur les traits de son maître.

— Tout est clair, mon petit, mais c'est une erreur dans le temps qui s'apprête à me jouer un tour.

Tout à coup Dickson se frappa le front et ses yeux se mirent à briller.

— Tom, s'écria-t-il, connaissez-vous une bonne cachette dans l'île, mais alors, une cachette que Pollock, lui, ne connaisse pas ?

Le jeune homme ne répondit pas, se martyrisant la mémoire.

— Pollock... c'est possible, car j'ai appris qu'il n'est pas originaire de l'île, et fainéant comme il l'est, il préfère rester auprès du feu dans la cuisine plutôt que d'aller par monts et par vaux, bien qu'il accompagne maintenant Slattercromby dans ses parties de chasse...

» Et, l'autre jour j'ai entendu le colonial lui reprocher son manque de connaissances topographiques : « Si vous connaissiez un peu mieux Cat-Rock, nous saurions où niche le beau gibier », disait Slatter, et Pollock reconnaissait et regrettait son ignorance.

» Oui, je connais une petite grotte très confortable, près de laquelle je pêche parfois le flétan et le surmulet ; à marée haute on ne peut l'atteindre et à marée basse elle n'est accessible que par une fente très mince, quasi invisible. À l'intérieur il y a du sable sec et elle est très bien aérée. Si vous voulez vous y établir, vous y aurez un gîte qui vaudra peut-être bien la sale cambuse de Wrath.

— Il s'agit bien de moi, grommela le détective.

— Mais, continua Tom, je parle pour Pollock et non pour Sulkey,

qui connaît l'île dans ses moindres recoins.

— Aussi je n'accuse pas Sulkey, répondit le détective en riant, du moins en ce qui concerne sa connaissance des lieux. Ecoutez, Tom, ce soir, sans que personne ne vous voie, tâchez de vous promener avec Sulkey aux alentours de cette grotte dont vous allez sur-le-champ m'indiquer l'emplacement.

Tom donna des indications précises que son maître écouta avec une joie non dissimulée.

— Voici les ombres qui s'allongent, Tom, dit-il enfin. Ce soir la lune se lève très tard, mais j'espère qu'il n'y aura pas de brouillard. Pourvu que Wrath sorte, pour aller piller quelque banc d'huîtres, pas trop loin d'ici. Si vous voyez un feu vers la pointe nord, ne vous en occupez pas et n'en parlez pas aux autres.

La nuit tombait quand le jeune homme, portant son panier rempli de petits flétans, rentra au manoir.

Il y avait un air de fête au château. Slattercromby s'occupait allègrement à déclouer des caisses de champagne. Des conserves de choix se trouvaient étalées sur les dressoirs.

— Vous savez, Ned, s'écria le colonial dès qu'il le vit, c'est pour demain : les deux tourtereaux s'embarquent pour Clystère, ou... comment s'appelait cette diable d'île ? Cythère, dites-vous ? D'accord, je le serais même si c'était Cydalise ou Cyrus. Et ce soir on fête cela.

Sulkey vaguait par les couloirs, comme une âme en peine ; ce fut lui qui aborda Tom et l'attira vers une fenêtre ouverte.

— Ecoutez, monsieur Hobson ! Voilà déjà la deuxième fois que je l'entends. La troisième ne saurait tarder.

À peine avait-il parlé qu'un long hurlement éclatait dans la nuit.

— Le chien fantôme !

Tom Wills ne put réprimer un frisson.

Au loin, au bord de la mer, un chien hurlait lamentablement.

— Il n'y a jamais eu de chien dans l'île, murmura Sulkey.

Surmontant son malaise, Tom Wills lui frappa amicalement l'épaule.

— Sulkey, mon ami, je veux vous aider. Je veux dissiper le cauchemar, mais je ne comptais le faire que demain, j'aurais mis le mot de l'énigme dans la corbeille de nocces des jeunes époux.

— Vous avez trouvé ? s'écria Sulkey, rayonnant d'espoir.

— Tout ce qu'il y a de trouvé, et je veux que vous soyez le premier à savoir. Quand tout dormira au manoir, voulez-vous faire une promenade avec moi ?

Sulkey hésita, mais la mine du jeune homme était si ouverte, si joyeuse qu'il finit par accepter.

— Va pour ce soir ! dit-il.

Le repas fut magnifique, c'est-à-dire aussi plantureux que les

ressources de l'île le permettaient.

Slattercromby était parvenu à tirer des bécassines, et Giovanna avait accommodé le poisson à l'italienne, d'une façon tout à fait exquise. Le champagne et le whisky coulaient à flots.

Tom Wills remarqua avec joie que si le colonial et Pollock s'enivraient copieusement, Sulkey par contre restait sobre. Harvey Dorrington et Giovanna étaient tout à leur bonheur et semblaient ignorer le monde autour d'eux. Enfin on se sépara. Slattercromby regagna sa chambre, presque en rampant, et Sulkey dut, aidé de Tom Wills, porter Pollock complètement ivre, dans le galetas où il logeait.

Quand les dernières lumières furent éteintes, Tom Wills et Sulkey quittèrent le manoir et partirent d'un bon pas à travers la lande.

La nuit était noire, mais Sulkey montrait le chemin comme s'il y voyait en plein jour.

— Alors, je vais savoir, monsieur Hobson ? demanda-t-il à plusieurs reprises.

Il en coûtait au jeune homme de tromper ce brave serviteur, mais l'ordre du maître était formel.

— Certainement, mais d'abord vous verrez. Vous ne pourriez comprendre sans voir, mon cher Sulkey.

Ils avaient atteint la partie méridionale de l'île et s'approchaient du bord de la mer. Tom Wills s'aventura dans la sente rocailleuse qui menait à la grotte.

Soudain une ombre bondit de derrière un tas de galets, et Sulkey, la tête entourée d'un sac roula sur le sol, sans une plainte.

— Pauvre diable, murmura Harry Dickson, l'agresseur nocturne, mais il le fallait, et plus tard, il sera loin de m'en vouloir de cette action un peu brutale. Je le mets dans la grotte et il ne manquera de rien. Maintenant, rentrez vite au manoir, Tom.

Habitué à obéir, Tom s'éloigna aussi vite que l'ombre et la mauvaise route le lui permettaient.

Il arrivait à un mille du château quand la lune se leva, triste et rougeâtre à l'horizon. Une lueur sanglante glissa sur la lande qui parut, sinistre et hostile.

Tom Wills pressa le pas, mais soudain son cœur s'arrêta de battre.

Là-bas, se profilant sur le disque lunaire, immobile, au haut d'une butte, un énorme chien se dressait.

Lentement, l'animal fantôme leva la tête et d'un long hurlement, il salua la montée de l'astre de la nuit.

6. L'ennemi démasqué

— Sulkey ! Où est Sulkey ?

Ce cri venait de retentir, pour la centième fois au moins, dans le manoir.

Harvey Dorrington, pâle et furieux, arpente la salle à manger, où sur la table, la Bible reste solitaire, attendant en vain l'officiant.

Giovanna est affalée dans un fauteuil, le regard sombre, Tom Wills s'étonne de ne plus lire aucune douceur sur ce beau visage.

Il ne peut décrire le malaise qui s'empare de lui quand il la voit, immobile et muette, semblant ne rien voir, pas même son fiancé.

Tout à l'heure, comme il la suppliait de prendre patience, elle l'a écarté d'un geste las et hautain, où il y avait presque de la fureur.

Slattercromby bat l'île dans tous les sens. Parfois le colonial tire des coups de feu, et l'on entend Pollock appeler l'absent d'une voix singulièrement tonnante, pour un petit homme comme lui.

Tom Wills aurait voulu les imiter, mais Giovanna qui ne semble guère souhaiter un tête-à-tête avec son futur époux, l'a prié sèchement de rester au château. Pour peu, elle lui aurait rappelé qu'il n'est au fond qu'un mercenaire.

De temps à autre, il échange quelques paroles à voix basse avec Harvey.

— Sulkey semblait malade depuis quelque temps. Un accès de fièvre chaude expliquerait bien des choses. On devrait explorer les brisants, dit le jeune homme.

— Que pouvions-nous faire d'un pasteur mort ? demande Giovanna avec aigreur, et Tom est frappé par l'égoïsme féroce de ces mots.

Même Harvey Dorrington semble s'en être aperçu, car il regarde sa fiancée avec tristesse, mais il n'ose relever la malheureuse parole.

Vers midi, Slattercromby et Pollock revinrent bredouilles.

On mangea froid et mal les restes du souper de la veille, même le colonial avait perdu sa bonne humeur.

Il mastiquait avec une sombre énergie, roulant des yeux féroces. Tom Wills supposa qu'il en voulait surtout à la fatalité qui l'avait spolié d'un beau repas de noces, agrémenté de vins et de liqueurs à volonté.

Au cours de l'après-midi, Giovanna se retira dans sa chambre, et les hommes restèrent silencieusement à fumer dans le salon.

Tom Wills, après une heure d'ennui poli, quitta le manoir et prit en flânant le chemin de la pointe nord.

Il lui tardait de revoir Harry Dickson et de lui demander des explications au sujet de l'agression et de la disparition de Sulkey.

Bien qu'il ne fût déserté que depuis une quinzaine à peine, le hameau sentait déjà l'abandon. Le sable poussé par le vent s'amoncelait devant les portes, des volets battaient lamentablement au souffle du nord, le chaume partait par grandes poignées des toits.

— Holà, fit doucement le jeune homme en poussant la porte de la cabane de Wrath.

Elle était vide, et rien ne permettait d'y déceler une présence récente. Tom Wills fronça les sourcils devant cet intérieur désolé.

Le maître l'avait-il trompé ? Avait-il établi sa résidence ailleurs ? S'était-il enfoncé imprudemment dans l'île, en plein jour, au risque d'être aperçu du manoir ?

Le jeune homme resta pendant tout un temps en proie à une irrésolution pénible, incapable de s'en aller pourtant.

C'est alors qu'il remarqua les signes du maître...

Une certaine éraflure dans le pisé de la muraille, et puis, plus bas, une ridicule figurine qu'on aurait dite tracée par une main d'enfant.

Tom s'étonna. Les signes jalonnaient en général une route, et permettaient à Tom et à Harry Dickson de se suivre l'un l'autre dans le dédale des villes, mais ici, ils étaient apposés sur la muraille à quelques pieds l'un de l'autre.

Mais le jeune homme eût tôt fait d'en découvrir la raison : le maître voulait le conduire vers une cachette proche.

« Une boîte aux lettres, je présume, se dit Tom Wills, il serait en effet de la dernière imprudence de laisser une lettre en évidence dans cette pièce, que Slattercromby ou Pollock auraient pu visiter avant moi. »

Il avait pensé juste : dans la boîte aux lettres – une fente dans la cloison –, le détective avait glissé une feuille de son bloc-notes.

Tom reconnut l'écriture hachée, un peu houleuse du maître, et lut :

Mon cher garçon,

Une occasion imprévue se présente : Wrath a vu mes signaux et est venu me prendre sur la côte, seulement il a fallu faire vite à cause de la marée. Je suis donc obligé de vous laisser dans l'île quelques jours encore. Pour deux raisons : ma hâte d'abord, Sulkey ensuite. Je suis parvenu à lui inspirer confiance, malgré notre brutale rencontre. Il m'a juré de ne pas quitter la grotte. Rien ne lui manque en fait de nourriture, de boisson et de vêtements, car je lui ai donné toute ma réserve. Il serait prudent pour vous de ne pas lui rendre visite avant deux ou trois jours, mais si je ne suis pas

revenu alors, allez voir s'il n'a besoin de rien, et rappelez-lui sa promesse de ne pas sortir de son refuge. Je ne crois pas qu'un danger menace Dorrington d'ici là, ni vous non plus, mais que cela ne vous empêche pas d'être sur vos gardes, et de vous méfier de tous et de tout, même de votre propre ombre.

Je vous quitte, Wrath appareille pour le départ. À bientôt et bon courage.

H. D.

Soigneusement, le jeune détective fit flamber la feuille de papier, et en réduisit la cendre en une impalpable poussière qu'il jeta au vent.

Une profonde mélancolie s'était emparée de tout son être.

Après une si brève apparition, le maître s'évanouissait de nouveau, jouant bizarrement à cache-cache avec tout le monde.

À pas lents, il traversa la lande hérissée d'ajoncs et de buissons épineux, et regagna à contrecœur le château où les premières lumières s'allumaient. Tout le monde était assis près du feu de la salle à manger, excepté toutefois Pollock qu'on entendait s'affairer dans la lointaine cuisine.

Harvey essayait de consoler Giovanna.

— Quelques jours de patience, ma chérie, le bateau ne tardera pas à venir et nous nous marierons à Glasgow, devant un véritable pasteur, et non dans une île sauvage devant un manant.

Giovanna secoua la tête.

— J'aurais voulu être mariée dans l'île. Je suis Italienne, et Italienne de Naples, c'est dire que je crois aux forces bonnes et mauvaises, à l'influence bénéfique ou maléfique des circonstances. Eh bien ! cela nous aurait porté bonheur de ne pas quitter l'île. De ne la quitter jamais !

— Ainsi, murmura Harvey, vous consentiriez à vivre pour toujours sur cette rocaille désolée ?

— Ne suis-je pas près de vous, Harvey ? répondit gravement la jeune femme, et là où vous êtes, se trouve le bonheur pour moi.

Son fiancé lui caressait tendrement les cheveux d'un noir bleuté.

Slattercromby, décidément privé de sa bonne humeur coutumière, ne s'attendrit pas à ces douces paroles, mais grogna méchamment :

— Au moins, mangera-t-on chaud ce soir ?

Manger était devenu la grande distraction des îliens, boire aussi, sans nul doute, surtout pour le colonial et Pollock.

Enfin ce dernier parut, portant un énorme plat fumant.

C'était un effroyable ragoût de poisson, devant lequel Slattercromby lui-même renifla sauvagement.

Le second service composé de goélands rôtis était tout aussi immangeable.

Tom Wills repoussa vite cette chair huileuse et rebutante, fleurant la vase et le poisson, et se rabattit sur quelques maigres conserves.

Le colonial, prétextant que le whisky nourrissait son homme, s'il le fallait, se servait des rasades monstres.

Harvey et Giovanna bavardaient à voix basse, assis côte à côte sur le divan. Pollock accepta avec joie l'invitation de Slattercromby de se désaltérer en sa compagnie.

Tom Wills feuilletait en bâillant une revue littéraire, vieille de plus d'un mois, épuisant sa réserve de cigarettes.

Telle était la lourde atmosphère de cette pièce, où tous les habitants de l'île Cat-Rock se trouvaient réunis.

Comme Tom Wills levait les yeux sur Pollock, il vit le regard de ce dernier fixé attentivement et avec une sorte de stupeur épouvantée sur la fenêtre.

— J'ai entendu des pas, bégaya-t-il.

— C'est Sulkey qui revient ! s'écria Harvey Dorrington.

Mais Pollock secoua la tête d'un air de doute.

— Ce ne sont pas les pas de Sulkey, car je les reconnaîtrais entre mille. Ce sont les pas d'un homme qui rôde !

Giovanna lui jeta un regard mécontent.

— Il n'y a plus personne dans l'île, dit-elle sèchement, plus personne d'autre que nous. Quant aux fantômes, c'est bon pour les pêcheurs ; je crois qu'ils sont en ce moment avec eux dans l'île Shere. Grand bien leur fasse !

Mais alors, elle-même entendit les pas et ses yeux s'agrandirent.

Tom suivait ses regards des yeux.

Ils étaient fixés sur la fenêtre, et dans le champ d'ombre, quelque chose avait bougé.

— Non, non, ce n'est pas possible, l'entendit-il murmurer.

Un fracas de verre brisé retentit au même instant : la vitre proche du divan venait d'être mise en pièces, et par l'ouverture une main parut. Tom Wills ne vit qu'elle, une longue main nerveuse, bien faite ; une large cicatrice blanche sillonnait les quatre doigts repliés autour de la crosse d'un revolver.

Avant que le jeune homme pût intervenir, deux flammes brèves jaillirent du canon de l'arme dans la direction de Giovanna.

Le revolver de Slattercromby répondit aussitôt et la main criminelle rentra dans la nuit.

— Giovanna ! Giovanna ! burla Harvey avec désespoir.

— Je ne suis pas touchée, haleta la jeune femme, mais pour l'amour de Dieu ne laissez pas s'enfuir ce misérable. Slattercromby, Pollock ! faites donc vite !

Tom Wills remarqua qu'elle ne lui demandait rien, et sur l'heure

il en éprouva quelque dépit.

Il observa pourtant que le colonial ne mettait guère d'empressement à se lancer à la poursuite du mystérieux malfaiteur, ce qui était bien curieux pour un homme habitué à fusiller des tigres et des lions.

Pollock lui, courait déjà à travers la lande, quand Slattercromby, sans hâte et après avoir très longuement vérifié son revolver, mit les pieds dans le hall. Il n'avait pas atteint la porte qu'un hurlement épouvantable montait dans la nuit, suivi aussitôt d'une clameur affreuse.

— C'est Pollock qui appelle ! s'écria Harvey Dorrington.

Un cri plus strident encore s'éleva, puis ce fut le silence, le bruit du vent dans les ajoncs, et les sanglots de la marée montante.

Tom Wills s'était emparé d'une lanterne dans le corridor et élancé au-dehors. Il dépassa à toute allure Slattercromby peureux, hésitant et loin de ressembler encore au matamore des premiers jours.

À trente yards du manoir, le jeune homme vit un corps étendu face contre terre... une mare de sang séchait déjà autour de lui, bue avidement par le sable.

Tom Wills déposa sa lanterne près de la macabre trouvaille.

C'était Pollock... il respirait encore faiblement.

Et de nouveau, le hurlement retentit, venant de loin, du côté de la mer, et avec une indicible épouvante, Tom Wills découvrit que la gorge de Pollock avait été broyée par les mâchoires d'un chien d'une force colossale. À cet instant, un rayon de lune traversa les nuées et illumina faiblement la butte proche.

Un violent frisson parcourut les membres du jeune détective. Un immense chien roux, aux yeux de flamme, pointait son museau vers une ombre qui cheminait lentement sur la crête.

Tom vit une grande cape noire qui frissonnait comme des ailes diaboliques, autour d'un corps décharné.

Déjà le rayon de lune s'éteignait, balayé par des nuages noirs.

Pollock bougeait faiblement ; Slattercromby était enfin arrivé auprès de lui. Tom put entendre les dents du colonial s'entrechoquer.

Soudain le mourant fit un mouvement désespéré et râla :

— Les morts reviennent... c'est lui, le capitaine Flammers... le Ciel nous soit clément !

— Jour de Dieu ! cria Slattercromby, et malgré l'obscurité, Tom Wills vit blémir son visage.

— Monsieur Hobson, dit brusquement le colonial, veuillez m'aider à transporter cet homme, qui divague déjà aux lisières de la mort.

Le ton était singulièrement sec et cérémonieux, il déplut à Tom Wills qui n'était frappé que par l'horreur des circonstances.

À petits pas, ils transportèrent Pollock à l'intérieur du manoir et l'étendirent sur un matelas posé à la hâte près du feu de la cuisine.

Giovanna recula, horrifiée, devant l'affreuse blessure et Slattercromby s'improvisa médecin.

— Monsieur Hobson, veuillez chercher ma boîte à pansements, je vous prie, dit-il, je ne puis quitter ce blessé.

Tom Willis s'exécuta de bonne grâce, et monta à la chambre du colonial.

Ce fut comme si Pollock n'avait attendu que le départ de Tom Wills, car il prit la main de Slattercromby et murmura :

— J'ai vu... Hobson causer... avec un homme à la pointe... nord.

— Par l'enfer. Pollock, pourquoi n'en avoir rien dit ?

Mais le serviteur n'entendait plus de reproche, sa respiration siffla lugubrement, et le rôle commença.

Quand Tom Wills revint, Pollock n'avait plus besoin de pansements ni de soins : il rejoignait Mac Loggan dans le mystère...

On ne se coucha pas au manoir. À l'exception de Giovanna qui se retira dans sa chambre, les trois hommes restèrent près du feu, à fumer et à échanger de vagues propos.

Tard dans la nuit, la fatigue eut raison de Harvey Dorrington qui s'endormit, Slattercromby se tourna alors vers Tom Wills, il avait retrouvé un peu de sa cordialité d'antan.

— M'est avis, Ned, dit-il, que nous allons y passer tous. Le monstre inconnu qui nous en veut, semble vouloir aller vite en besogne. Nous sommes encore trois hommes sur Cat-Rock.

» Qu'il soit dans l'intention du bandit mystérieux de nous faire disparaître ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et quel sera le sort de Giovanna ? Je n'ose y songer sans frémir, ni vous de même Hobson, car vous êtes un gentleman. Eh bien ! le diable de Cat-Rock n'aura pas si facilement la peau du vieux Slattercromby. Je saurai me défendre, mieux encore, il me reste quelque espoir d'avoir la sienne. Voulez-vous m'aider, Ned Hobson ?

— Certes, je le veux, s'écria Tom Wills avec chaleur.

— Alors n'espérez pas dormir cette nuit, continua Slattercromby, je prends mon fusil de chasse, et vous, Ned, chargez-vous d'un bon paquet de cordes.

— Que comptez-vous faire ?

— Je compte, si possible, prendre la bête vivante, ricana Slattercromby avec une joie sauvage. Je veux lui jouer un tour à ma façon ! Aha ! Aha !

Une demi-heure plus tard, les deux compagnons traversaient la lande ; Slattercromby, qui marchait en tête, prit le chemin du village déserté.

— M'est dans l'idée qu'il gîte dans ces masures abandonnées, le diable de l'île, déclara le colonial, mais s'il n'y est pas, nous le chercherons ailleurs, jusqu'à ce qu'on ait pu lui faire passer le goût d'ennuyer le monde.

Intérieurement, Tom Wills se félicita du départ de Harry Dickson que Slattercromby aurait pu prendre pour le mystérieux étranger.

Ils étaient arrivés au bord de la crique où Tom Wills rencontra son maître.

— Je vais vous confier quelque chose, Ned, dit le colonial, je sais que le monstre inconnu aime à se tenir dans ces parages, et savez-vous en compagnie de qui ?

— Je crois le savoir, dit Tom en souriant... d'un chien !

Slattercromby se mit à rire.

— Bravo, Ned, on ne peut rien vous cacher, en effet, il se tient au bord de la mer, à côté d'un chien !

Au même instant, la crosse du fusil de Slattercromby s'abattit avec force sur le crâne du jeune homme qui s'écroula inerte sur le sol.

Le colonial poussa un hurlement de joie et de colère.

— Et ce chien, c'est vous ! Sale bête d'espion !

Il se mit à ligoter sauvagement le corps immobile du pauvre jeune homme.

— Une balle vous serait trop douce, chien ; dans quelques minutes vous sortirez de votre évanouissement. Mais ce sera pour voir la marée haute s'approcher, vous lécher les pattes et puis vous engloutir. Une belle heure de torture ma foi ! Adieu, Ned Hobson, que le diable ait votre maudite âme !

7. Le chien fantôme

Tom Wills ne criait plus. Sa gorge était sèche, le bruit de la marée montante couvrait ses derniers appels.

Il était attaché à un énorme bloc de basalte, et ne pouvait faire un geste. Sous le ciel d'un noir d'encre, les brisants blanchissaient, proches, toujours plus proches, déjà les rochers voisins résonnaient sourdement sous les coups de bélier des vagues.

Bakerstreet... Mrs. Crown... le brave intendant de Scotland Yard, Goodfield, et Harry Dickson... le maître, qui le chérissait comme un fils... Tout cela serait perdu d'ici un quart d'heure. Le lendemain, à marée basse, son corps roulerait parmi les galets et les algues, visité par les crabes et les seiches. Deux larmes brûlantes coulèrent sur les joues du jeune homme : on ne quitte pas la vie sans regrets, quand on n'en est qu'au printemps.

Il jeta un dernier appel de détresse, car il venait de sentir une caresse glacée sur ses chevilles. L'eau était là.

La marée montait. Sa voix grondeuse emplissait l'espace.

L'écume salée voletait autour du jeune homme, puis ce fut un paquet d'eau de mer qui l'inonda, puis vint le rude coup de la première vague lancée à l'assaut de la terre.

Elle montait ! Elle montait... la marée qui allait en finir avec l'élève du grand détective Harry Dickson.

Une grande résignation était venue au cœur du jeune homme, il attendait la mort. Il lui semblait qu'il ne sentait même plus la morsure des eaux glacées. Pan. Une immense vague venait de déferler sur lui, lui brûlant les yeux de sa salure, lui écrasant la poitrine.

— Maître... Harry Dickson... murmura Tom... Dieu...

Mais sa prière fut comme coupée au couteau : quelqu'un tirait sur ses liens. Ce n'était pas la vague qui le frappait : non, c'étaient des petits coups secs bien que très puissants, s'imprimant avec une sorte de rage froide aux cordes, Tom ne pouvait voir, mais il comprenait : on détachait ses liens, bien que d'une manière bien étrange.

Et tout à coup la corde maîtresse, comme tranchée, céda. Tom roula de côté, et la nouvelle vague qui arriva ne le couvrit qu'imparfaitement. Une force considérable le tirait maintenant hors d'atteinte de la marée meurtrière.

Avec un frémissement de joie, le jeune homme se mit à se défaire de ses liens.

— Merci ! Merci mon sauveur ! s'écria-t-il en se mettant debout.

Ses yeux s'ouvrirent, grands de stupeur et d'un peu d'effroi.

Un formidable chien roux se tenait à quelques pas de lui et le regardait avec des yeux étincelants, qui n'exprimaient pourtant aucune hostilité.

À deux reprises, la bête fantôme s'éloigna, revint vers lui, sembla s'impatienter. La troisième fois, elle saisit entre ses crocs un pan du vêtement de Tom Wills et tira avec force.

— Elle veut que je la suive ! s'écria le jeune homme. La bête gronda, contente d'être comprise par l'homme qu'elle venait de sauver. Puis elle prit sa course, se dirigeant délibérément vers le sud de l'île, en évitant les endroits découverts d'où on aurait pu être vu du manoir.

Tom eut quelque peine à se tenir à la hauteur de la bête, qui, à chaque fois que le jeune homme ralentissait sa course, revenait vers lui en grondant d'une manière mécontente.

« Oh ! se dit-il, je ne serais pas étonné que ce brave animal me conduise vers la grotte que j'ai découverte, et qui doit abriter Sulkey ! »

Il en était bien ainsi, et Tom admira le magnifique instinct du chien : il se dépêchait, car, à la marée haute, la grotte deviendrait inaccessible.

Bientôt, avec un jappement de joie, le chien se lança à travers la fente, et Tom entra à sa suite dans le repaire.

Tout au fond de la grotte, un petit feu de brindilles sèches brûlait sans fumée, et le jeune homme vit deux formes humaines accroupies près des flammes basses. Dans l'une d'elles, le jeune homme reconnut Sulkey.

— Holà ! fit-il.

Les deux hommes ne semblèrent nullement étonnés de le voir.

— On vous attendait, dit Sulkey, ce gentleman a envoyé son chien vous chercher.

— Et il m'a trouvé au bon moment, répliqua Tom Wills en racontant son aventure. Tout en parlant, il regardait l'inconnu assis à côte de Sulkey.

C'était un homme de haute taille et de noble prestance, mais dont un chagrin immense semblait avoir ravagé à jamais le beau visage. Le chien jaune se tenait près de lui, quémendant une caresse de ses mains.

Et alors Tom regarda ses mains : il les vit longues et nerveuses, et sur la dextre il remarqua la large cicatrice blanche.

L'homme avait vu le regard de Tom Wills s'y attacher, et n'en manifesta ni crainte ni embarras.

— Monsieur Tom Wills, dit-il avec un sourire navré : c'est moi,

en effet, qui ai tiré par la fenêtre sur cette hideuse créature qu'est Giovanna, c'est mon chien qui mit fin aux jours criminels de Pollock...

À présent, en guise d'explications, je vous raconterai une histoire.

*

— Je me nomme Walter Flammers, et jadis on disait le capitaine Walter Flammers, attaché spécial au War Office.

» Depuis j'ai connu la honte de la dégradation militaire, et la vie effroyable du bagne où je devais finir mes jours. Une femme fut la cause de ce déshonneur, une femme qui trompa ma confiance en me volant des documents secrets, que par la suite on m'accusa d'avoir vendus à une nation étrangère. Je séjournais depuis plus de deux ans à Dartmoor, parmi la lie des criminels, n'étant plus un homme, mais un numéro matricule, quand j'appris la mort d'un oncle, qui me légua toute sa fortune. Une fortune fantastique... qui venait à un homme qui devait vivre de pain noir et d'eau jusqu'à la fin de ses jours. Mais l'or est puissant. Il m'aida à m'évader. Alors j'errai à l'aventure, à la recherche de l'indigne créature qui avait fait mon malheur.

Walter Flammers se tut, roula une cigarette, ralluma et continua d'une voix tranquille :

— Et je la trouvai à la fin des fins. Et c'est pour cela que je suis à Cat-Rock.

— Mais vous ne l'avez pas trouvée ici ? s'exclama Tom Wills.

— Parfaitement... ici. Gertrud Rau, dite Gerda von Rauenfelzen, que vous connaissez mieux sous le nom de Giovanna, monsieur Tom Wills !

Le jeune homme resta muet de stupeur, puis une grande tristesse l'envahit : comment une merveilleuse créature comme Giovanna pouvait-elle abriter une âme aussi ténébreuse ?

Walter Flammers semblait avoir lu sa pensée, car il secoua tristement la tête.

— Je vous comprends, mon garçon, elle m'a ensorcelé comme tant d'autres, comme ce fou de Dorrington, et comme elle continuerait à le faire si je n'y mettais bon ordre.

» Par deux fois, ma colère fut plus forte que ma raison et j'ai voulu la tuer, anéantissant la grande preuve de mon innocence. Mais par deux fois, la Providence veillait et je manquai mon coup.

— La première fois, murmura Tom, c'était le soir où Mac Loggan fut tué !

Flammers baissa la tête.

— Mac Loggan était gagné à ma cause. Mais de cela Giovanna ou Gerda, comme il vous plaira de la nommer, ne se doutait pas. Elle se méfiait pourtant de lui, et cela équivalait à une sentence de mort pour le malheureux.

» La fameuse main blanche l'exécuta. J'étais pourtant dans la place, blotti comme tant d'autres soirs, au fond d'une niche creusée dans l'âtre, espionnant, écoutant, espérant découvrir de nouvelles infamies. La main fantôme tua trop vite, et moi je tirai trop tard pour sauver Mac Loggan. Vous étiez sur mon chemin, monsieur Wills, sinon l'assassin du pauvre Mac Loggan aurait eu son compte.

— Mais la main fantôme, je l'ai vue, moi aussi, dit Tom.

— Une ancienne blague, mon cher ami, mais qui prend toujours dans une atmosphère de terreur, comme il en plane constamment une sur Cat-Rock. Un gant de caoutchouc, frotté d'huile phosphorée et maniée à l'aide d'une solide poire à air par... la belle Giovanna.

» J'ai assisté, témoin impuissant et horrifié, à ce drame rapide :

» Quand Mac Loggan cria, *il ne venait pas d'être frappé*, il était seulement effrayé par l'apparition de la main de feu. Giovanna se leva pour se jeter dans les bras de son fiancé. C'est alors qu'elle lança le poignard qui perça la gorge de Mac. Car c'est une lanceuse de couteaux de première force. Je vis le geste, et, de ma cachette toute proche de vous, je tirai. À ce moment, vous avez fait un mouvement qui faillit bien être votre dernier... mais qui sauva la meurtrière.

Tom Wills se prit les tempes entre les mains : il ne comprenait pas.

— Mais pourquoi cette série d'horreurs, de fantasmagories, de terreurs, sur un vilain bout d'écueil comme Cat-Rock ? s'écria-t-il.

Flammers sourit avec indulgence.

— Votre maître, Mr. Dickson, l'a compris bien avant vous, monsieur Wills, mais avec le temps vous arriverez à sa hauteur. Je vais donc éclairer votre lanterne.

Il jeta une brassée d'ajoncs secs sur la flamme qui monta en une belle flambée vers la voûte piquée de cristal de roche ou de sel gemme.

Puis il s'approcha de l'ouverture de la grotte où l'on entendait le mugissement des vagues retentir tout proche.

— Gerda von Rauenfelzen n'est pas une espionne ordinaire. Loin de là. C'est un chef, c'est une sommité. Elle donne des ordres à Wilhelmstrasse à Berlin. Son grade équivaut à celui de général, pour le moins. C'est une vaste intelligence, elle a d'ailleurs passé par Jena et Heidelberg, et possède ses titres de docteur en philologie et en sciences. Elle est courageuse jusqu'à la témérité la plus folle, elle est dénuée de tout scrupule et de tout sens moral. Elle est d'une beauté saisissante, presque sans pareille sur la vaste terre.

» Voyez quel être infernal le service d'espionnage allemand a ainsi à sa dévotion. Notez que cette femme aime son pays, éperdument, avec une sorte de sauvagerie malade, surtout depuis que ses frères, les seuls êtres qu'elle aime au monde, tombèrent sur le

front des Flandres. Pourtant ce n'était qu'une enfant à ce moment-là, Gertrud Rau ou Gerda von Rauenfelzen.

» Un jour on la trouve à Naples sous le nom de Giovanna Pantanalli, engagée au service des Turelli. L'Angleterre ne s'en occupe guère : elle a tort, car elle est sur le chemin de la Grande-Bretagne.

» Au nord des Hébrides se trouve une île qui ferait bien le jeu des Allemands, c'est Cat-Rock. Le yacht des Turelli part en croisière vers le nord. Au large de notre île, il coule... seule Gerda est sauvée. Elle est recueillie par les gardiens du manoir, où elle reste en simulant admirablement la folie. Pendant des mois, elle a le courage de se conduire comme une démente, de ne pas dire un seul mot. Mais, entre-temps, l'île est en proie aux apparitions les plus fantastiques. L'île est hantée : les gens meurent de peur. Bientôt, il n'est plus question parmi eux que de quitter Cat-Rock.

» C'est le grand jeu pour Gerda : voir abandonner l'île. Du propriétaire, Harvey Dorrington, elle ne se soucie guère, sachant qu'il ne quittera pas la Capoue de Londres pour l'enfer de Cat-Rock.

» Mais le sort en décide autrement : Dorrington est ruiné.

» Vendre l'île ? Il ne le peut, car telle fut la volonté des Duncan...

» Soudain, on lui fait une effarante proposition : qu'il se fixe à Cat-Rock !

Tom Wills interrompit le capitaine Flammers :

— Je me demande qui a pu lui proposer une chose aussi absurde !

Flammers sourit et ralluma sa cigarette éteinte.

— Mais moi-même, mon cher monsieur. Je venais de découvrir Gerda, mais je ne la tenais pas pour cela. Alors je lui envoyai Dorrington, et elle donna dans le piège.

— Comment, Dorrington et vous, vous étiez d'accord pour...

— Mais non, mais non, interrompit Flammers avec un peu d'impatience. Je savais bien que Gerda allait jouer son suprême atout : sa beauté.

» Elle fut vite au courant de la venue du maître de Cat-Rock. Alors son projet fut élaboré en un tournemain : elle épouserait Dorrington. Une fois le mariage contracté, Harvey pouvait se noyer ou mourir d'un accident de chasse : Gerda était la maîtresse absolue de l'île.

» Tout marcha bien : Dorrington vint dans l'île et les pêcheurs la quittèrent. Mais il était accompagné de deux compagnons. Les excellents Messrs. Smiles et Corming ! Ils donnèrent du fil à retordre à la belle Gerda. Celle-ci ne se tint pas pour battue. Elle envoya ses propres hommes chez les avoués pour briguer la place, mais ne réussit qu'à en faire admettre un seul.

— Slattercromby ! s'écria Tom Wills.

— Hauptman Kurt Erckenstein, voilà son véritable nom, repartit Flammers. On avait toutefois compté sans Harry Dickson. Le coup des papiers trouvés dans sa poche et dans celle de son élève Tom Wills lui parut grossier. Il éventa le truc et se mit à surveiller attentivement le jeu de Gerda.

» Il était plus important qu'il ne l'avait prévu tout d'abord.

» *La grande preuve* se faisait attendre... hélas, car Gerda se méfiait. Il fallait presser le mariage. Sulkey avait droit de sceller leur union sur la terre de Cat-Rock. La veille de la cérémonie, il disparut.

— Oui, murmura Sulkey, qui pour la première fois prit la parole... ah ! ma pauvre île. Qu'est-ce qu'on lui veut, je me le demande !

— Beaucoup de choses, vous l'apprendrez assez tôt, dit Flammers dont le front s'assombrit.

— Depuis combien de temps résidez-vous dans l'île, monsieur Flammers ? demanda Tom Wills.

— Depuis plus de deux mois, sir ! Assez pour avoir été témoin de toutes les fourberies de Gerda, prestidigitation et fantasmagorie comprises. Mais sans qualité pour intervenir, et toujours à l'affût de *la grande preuve*.

— Qui est ? demanda Tom Wills.

Flammers lui jeta un regard profond.

— Votre maître s'en charge pour le moment, monsieur Wills, c'est le seul homme qui pouvait la découvrir.

— Mais encore...

Soudain le chien se mit à grogner.

— Silence, Hurry, commanda Flammers qui venait de se lever.

Sulkey et Tom prêtaient avidement l'oreille : des bruits confus naissaient au loin, tranchant sur la monotone plainte des vagues et du vent.

— Je crois, monsieur Wills, dit solennellement le capitaine, que la voici, la Grande Preuve.

Un bruit de voix, puis un cliquetis d'armes se fit entendre, enfin la marche saccadée de lourdes bottes.

— Eteignez le feu, Sulkey, et toi Hurry, silence, commanda Flammers.

Il s'approcha de l'issue où l'eau montait déjà, et il écouta.

— Gerda sait que le jeu est perdu pour elle, le tout est de quitter l'île et de ne laisser personne derrière elle.

— Mon maître... qu'advient-il de Harvey Dorrington ? supplia Sulkey.

— Que Dieu ait pitié de lui ! murmura Flammers.

— Ah ! fit Tom, écoutez donc monsieur Flammers : *on parle*

allemand.

Flammers poussa un gémissement de désespoir.

— Oh ! Dickson, arriveriez-vous trop tard pour empêcher une telle infamie !

Du dehors les voix venaient, nombreuses et méchantes.

— Il ne peut se cacher plus longtemps. Nous avons trouvé les traces de son damné chien, qu'il vola au bain de Dartmoor et qui l'accompagne comme une ombre obstinée.

— Seigneur... c'est vous qu'on cherche, Flammers ! murmura Tom en prenant son compagnon par le bras.

— Certainement, Gerda m'a reconnu. Elle ne quittera pas l'île sans s'être assurée que je repose par cinquante brasses de fond, convenablement lesté de galets ou de boulets de fonte, répondit Flammers d'une voix amère.

» Comprenez donc, Tom Wills... si je venais à regagner Londres ! Quel potin dans le Landernau officiel : tentative de vol d'une île anglaise par le service d'espionnage allemand. Wilhehnstrasse n'aime pas les histoires, en ce moment où les commissions interalliées fonctionnent toujours.

— Les empreintes du chien sont toujours visibles, clama une voix près de l'entrée de la grotte, mais on dirait qu'elles se perdent sous l'eau.

— C'est un jeu de la marée, répondit-on, il doit y avoir des grottes par ici. Mais on fera donner les scaphandriers s'il le faut. Franz et Meillert sont-ils là ?

— Ils arrivent, Herr Leutnant !

— Cela sent mauvais, grommela Flammers... la grotte n'a pas d'autre issue. Avez-vous un revolver, Tom ?

— Oui, Slattercromby me l'a laissé.

— Tant mieux ! Cela nous fera gagner du temps. Mais c'est tout : ils nous tueront comme des rats.

— La marée n'est pas encore assez haute pour masquer complètement le passage, gémit Sulkey.

On entendait un bruit de pas pataugeant dans la boue et dans l'eau.

— Holà ! Voici la grotte !

Une lueur se glissa dans le passage : un homme parut, balançant un puissant fanal à acétylène.

— Feu ! commanda Flammers.

Cette salve eut raison de Mr. Aloïs Slattercromby, alias Kurt Erckenstein, lieutenant-colonel de la Reichswehr prussienne...

Il poussa un ignoble juron et roula sur le sol, deux balles dans le crâne.

— Ils sont là-dedans ! Tue ! Tue ! hurlèrent des voix furieuses.

Au même instant un bruit sourd roula autour de la grotte.

— Le canon ! cria Flammers, c'est Harry Dickson qui arrive !

Et soudain, ce furent les salves régulières des canons de la marine anglaise qui ébranlèrent les échos de Cat-Rock.

— Sauve qui peut, cria une voix en allemand.

— Rendez-vous, tonna une voix anglaise, et aussitôt une salve de mousqueterie retentit.

— Eh bien ! serez-vous sages ? dit une voix bien connue.

— Ya ! Ya !

— C'est Harry Dickson ! cria Tom Wills.

Et sans songer au danger, il s'élança dans l'eau du passage, guéa, nagea, perdit pied et... se trouva dans les bras de son maître.

Un gros projecteur de marine éclairait la plage comme en plein jour.

Tom vit des uniformes de la marine anglaise encadrant un groupe d'hommes sombres et penauds.

— Je vous présente l'équipage de l'U-128, un des plus beaux sous-marins qui soit resté à l'Allemagne, dit Harry Dickson ; et une unité pas ordinaire, puisqu'elle possède un attirail complet de cinématographie, destiné à faire naître des fantômes sur les îles désolées. Quant au bateau même, une brigade de fusiliers marins, qui vient de débarquer, le garde dans une petite crique près de la pointe nord. Souvenez-vous de notre rencontre en ces lieux, Tom !

— Mon Dieu, je me rappelle, s'écria le jeune homme : les couleurs sur l'eau !

— C'était tout simplement du pétrole, voilà une trace qu'un sous-marin laisse fatalement sur l'eau, surtout quand elle est tranquille comme dans cette anse, mon garçon. À propos, Flammers est-il là ?

Le capitaine parut à son tour, et Dickson lui serra longuement la main.

— Vous allez revenir avec nous à Londres, capitaine, votre réhabilitation n'est plus qu'une question de jours.

— Et Dorrington ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson secoua la tête.

— Venez au manoir, dit-il.

Des soldats de l'infanterie de marine l'occupaient déjà quand les détectives y entrèrent. Harry Dickson poussa la porte de la salle à manger et se découvrit.

Giovanna assise dans un fauteuil souriait d'un air bizarre, les yeux clos, un pli amer à la bouche, immobile.

— Morte ! s'écria Tom Wills.

— On ne prend pas une femme de sa race et de sa trempe la main dans le sac, déclara Harry Dickson, elle a préféré se donner la mort. C'était une femme courageuse, bien que criminelle, seul Dieu a

désormais le droit de la juger.

— Et... Harvey ?

— Il l'aimait, Tom... voyez vous-même.

Mais on avait déjà couvert d'un drap blanc le cadavre du pauvre Dorrington, qui s'était brûlé la cervelle aux pieds de sa fiancée.

*

Quand Harry Dickson parle de cette aventure, classée parmi ses dossiers d'espionnage, il se complaît à reconnaître qu'il n'y joua qu'un rôle assez obscur.

— Je suis resté dans les coulisses, dit-il.

— N'empêche que sans vous, Harry Dickson, Cat-Rock devenait une base de sous-marins allemands pour une guerre que l'on peut toujours voir éclater d'un jour à l'autre, lui répond-on au War-Office.

FIN

LA MAISON HANTEE DE FULHAM ROAD

1. On découvre la maison hantée de Fulham Road

La nuit de mai était claire et douce.

Quatre gentlemen tournaient le coin d'Elm Park, marchant lentement pour faire durer le plaisir d'être ensemble, de bavarder, de respirer l'air pur de la nuit, embaumée de senteurs de verdure jeune.

— Remontons Fulham Road jusqu'à Walton Street, et là nous prendrons place dans le métro, dit l'un d'eux ; je ne puis me résoudre déjà à échanger contre ces fétides boîtes roulantes, la tiédeur de cette nuit délicieuse.

— Allons-y, Hardy, répondit de bonne humeur un de ses compagnons ; pour une fois que le fog n'enfume pas Londres en général et Fulham en particulier, je suis bien aise de m'attarder encore un peu à la belle étoile.

La longue chaussée était obscure et presque solitaire ; de loin en loin, des réverbères à triple flamme luisaient doucement. Les tavernes fermaient leurs portes, faute de clients nocturnes : le vent venant de la Tamise se chargeait d'âcres relents marins ; on entendait se plaindre les sirènes des bateaux dans Chelsea Reach.

— Belle soirée, murmura Hardy ; qu'en dites-vous, Listerham ?

Listerham, aux prises avec un cigare dont la feuille se détachait, grogna.

— Et vous, Goodfield ? demanda Hardy qui sentait le besoin de faire partager son enthousiasme poétique.

— Moi, dit le superintendant de Scotland Yard, je suis de service dans ce quartier, et je ne puis parler dans mon rapport ni des étoiles, ni de la brise des nuits. Adressez-vous donc à Harry Dickson, ici présent.

Le célèbre détective fit une réponse vague.

— A quoi rêvent les jeunes filles et... les détectives ? se moqua gentiment Hardy menaçant le grand homme du doigt.

— Mais à rien de sombre ni de sanglant, répondit Harry Dickson sur le même ton ; je regardais les maisons endormies et je me disais que, tout comme les hommes, elles ont une physionomie. Regardez-moi ce joli bar, dont l'ombre m'empêche de lire l'enseigne. Une seule lumière y veille encore ; il n'y a pas de clients qui s'attardent autour d'une des tables, sinon le luminaire serait plus abondant, mais

pourtant on y espère encore un consommateur. Symbole lumineux d'espoir mercantile. Puis cette maison toute neuve, plus petite que ses congénères. Peintures neuves, rideaux neufs. Et cette boîte de tôle galvanisée que la municipalité soigneuse fera vider à l'aube, des bouquets fanés. Il y a des jeunes mariés sous ce toit, rêvant aux plus belles destinées.

— Poète ! reprocha doucement Hardy, mais vous êtes sur les mêmes ondes que la nuit de mai, comme diraient les sans-filistes.

— Et que vous dit cette maison-là ? demanda tout à coup Goodfield.

De l'autre côté de la chaussée, il indiqua une haute maison noire, à la façade lépreuse, suintant la tristesse sinon l'abandon.

— Peuh ! répondit Harry Dickson, le repaire d'un misanthrope, d'un avare ou du néant.

— Très bien, Mr. Dickson, répliqua Goodfield. Trois chose donc... et trois vérités que vous venez d'annoncer.

— Mais, fit le détective un peu interloqué, un grognon et un avare peuvent facilement faire une même et unique personne, mais ne pas se confondre avec le néant, avec rien !

— Pourtant il en est ainsi, riposta Goodfield en riant sous cape. Cette bicoque appartient au vieux Lobster, qui est aussi misanthrope qu'avare, mais il n'y habite pas.

— Il la loue dans ce cas ? demanda Listerham.

— Ah ! s'il le pouvait seulement, mais personne n'en veut.

— Par ces temps de crise de logement, c'est plutôt curieux, opina Hardy, de trouver dans Fulham Road une maison inoccupée.

— Hum ! le mot non plus n'est pas exact. Inoccupé..., on ne pourrait le prétendre, mais par qui ? dit pensivement Goodfield.

— Bon, voilà bien l'homme de Scotland Yard, dit Listerham, des énigmes et du mystère. Depuis quand écrit-on des romans-feuilletons dans les bureaux de police de Londres ?

— On ne le fait pas, grogna Goodfield, mais on pourrait le faire, et mieux encore que dans les salles de rédaction de *L'Evening Dispatch*.

Goodfield faisait allusion à la profession de Listerham, rédacteur à ce quotidien du Fleet.

— Y a-t-il matière à un papier sensationnel dans cette cambuse ? demanda le journaliste.

— Un papier ? Mais... un tome de six livres de poids, si la chance vous sourit. Cette maison est hantée, voilà tout le mystère.

— Et il est de taille ! répondit Dickson en riant. Voyons Goodfield, racontez-nous une histoire que vous mourez d'envie de nous servir, malgré l'heure tardive.

Un grondement lointain se fit entendre.

— Voilà le dernier tramway qui se débîne, déclara comiquement

Hardy ; nous devons nous fendre d'un taxi ; mais si l'histoire de Goodfield en vaut la peine, je ne regretterai pas le prix de la course ni le pourboire supplémentaire.

— Il n'y a pas d'histoire, dit le superintendant, et le propriétaire qui espère toujours pouvoir louer cette saleté, si pas la vendre, n'en veut pas, des histoires. Nous n'avons donc pas eu à nous en occuper. Il n'y avait pas matière de le faire d'ailleurs. Les voisins disent qu'elle est hantée, mais que cela ne les gêne pas. Le fantôme ne passe pas les hauts murs de la cour.

— Et de quelle nature est cette créature de l'au-delà, Goodfield ? demanda Hardy. Les histoires de revenants m'ont toujours passionné outre mesure.

— Attendez-vous à être déçu dans les grands prix, sir, répliqua le policier, je n'en sais rien, Lobster n'en sait rien, et les autres non plus.

— Mais pourquoi ce vieux barbon a-t-il laissé à l'abandon une demeure de certain rapport, alors qu'il s'évertue à couper les liards en quatre ?

— Il ne m'en a rien dit, et Lobster n'est pas bavard. Mais il a peur, c'est certain. Tout ce que je sais, et je vous le répète, c'est que cette boîte, tout en étant hantée, ne nous a jamais demandé un bout de rapport, ce dont je lui sais infiniment gré.

Harry Dickson avait à peine pris part à l'entretien. Ses regards d'abord perdus au loin, passant tour à tour de la coquette maison à la taverne solitaire, s'étaient, à la fin, fixés sur la maison hantée.

— Mes amis, dit-il tout à coup, si nous marchions d'un bon pas ; ne nous attardons plus, voulez-vous ?

— Ah ! voilà le grand Dickson qui craint les revenants ! gouailla Listerham.

— Oui sait ! répondit le détective en donnant l'exemple du départ à ses compagnons.

— Quelle ouverture de compas ! s'écria Hardy, le fantôme est-il à nos trousses ?

— Qui sait ? répondit pour la seconde fois leur célèbre ami. Goodfield le regarda de côté.

— Mais... Mr. Dickson... Je ne crois guère me tromper, mais vous dites cela le plus sérieusement du monde.

— En effet, Goodfield !

— Prenez-vous ces sornettes au sérieux ? s'exclama le brave policier.

— Je crains que oui, Goodfield, répliqua le détective à voix basse.

Listerham et Hardy se rapprochèrent.

— Oh ! Dickson, ne nous cachez rien ! C'est tellement excitant !

— Je n'ai rien à vous cacher, pour le bon motif que je ne sais

rien ; je sais bien moins sur cette maison que Goodfield, pour dire vrai. N'empêche que je désire m'éloigner de ces lieux... pour le moment.

— Pour le moment..., répéta lentement le superintendant ; ainsi, vous pensez y revenir, Mr. Dickson.

— Quant à cela, oui ! trancha nettement le détective.

— Mais pourquoi ? Je vous dis que cette demeure ne nous a jamais préoccupés, que jamais une plainte ne nous est parvenue à son sujet. On n'y voit personne, elle ne communique avec aucune demeure voisine. J'ai eu la curiosité de consulter les plans cadastraux à son sujet. Peuh ! une assez grande maison bourgeoise, pas trop vieille, mais sans l'ombre d'un mystère, déclara Goodfield d'une haleine.

— C'est trop beau pour être véridique, dit Dickson en riant. Nonobstant toutes ces bonnes raisons, je désire faire plus ample connaissance avec la maison hantée, Goodfield. Pour le moment, les temps sont relativement calmes, je puis donc m'offrir un peu de vacances. Au lieu de les passer dans l'Engadine, ou dans la Haute-Savoie, ou dans les Highlands, je désire les consacrer à cette maison.

— Charmants vos holidays, persifla Hardy.

— Dante est bien descendu aux enfers, et en a rapporté un livre immortel, répondit Harry Dickson avec bonne humeur. Dieu sait quel magnifique chapitre je rapporterai de cette villégiature pour mes futures mémoires !

— Qu'est-ce qui vous fait penser que votre séjour dans cette mesure puisse vous être profitable ? demanda Goodfield à son tour.

— Votre remarque est juste et sensée, mon cher superintendant, répondit le détective. Ce qui m'intéresse prodigieusement, c'est de savoir pourquoi de cette maison vide, inhabitée, *on nous observait* tout à l'heure.

— Comment, on nous observait ? s'écria le policier, mais je n'ai rien vu, moi !

— Ni moi ! Ni moi ! firent Listerham et Hardy en chœur.

— Vous êtes tous les trois bien excusables, car l'observateur était un être discret par excellence ; seulement, il possédait des yeux trop brillants.

Goodfield se mit à rire de bon cœur.

— Un chat ! Un chat vous a fait de l'œil, Mr. Dickson.

Le détective hocha gravement la tête.

— Je vous donnerais raison de grand cœur, Goodfield, car c'étaient bien là, des yeux de chat : grands, verts, à la pupille dilatée. Aussi, s'ils avaient brillé à quarante centimètres au-dessus du rebord inférieur de la fenêtre, j'aurais opté pour quelque matou s'étant introduit clandestinement dans cette maison vide. Mais ils luisaient plus haut, bien à hauteur d'homme, et l'expression n'était pas celle

que l'on trouve chez nos braves minous domestiques.

— Comment était-elle alors ? questionna avidement Listerham.

— Intelligente, attentive, humaine, mais combien cruelle, répondit Harry Dickson en baissant la voix.

Cette fois-ci, les trois hommes avaient perdu toute envie de sourire encore ; ils étaient vivement impressionnés par l'attitude de Harry Dickson.

Le grand détective ne s'engageait jamais à la légère dans une aventure, ils ne l'ignoraient pas.

— C'est ainsi que les vieux contes nous dépeignent parfois des apparitions surnaturelles, dit le journaliste.

Harry Dickson ne répondit pas. Il avait visiblement hâte de gagner la première station de taxis venue.

— Commencerez-vous vos recherches dès demain ? s'enquit Goodfield.

— Pas le moins du monde. Il se peut que j'aie éveillé la méfiance du néant, de ce « vide », bref de cette chose que je ne connais pas et qui hante la maison de Fulham Road. Je devrai prendre mon temps. Mais je vous demande sur l'honneur de ne rien révéler à personne, ni de notre entretien, ni de mes intentions.

Bien que fort intrigués, Goodfield, Hardy et Listerham firent la promesse, presque solennellement.

Deux taxis en maraude débouchaient de Pelham. Hardy les héla.

L'un d'eux se montra peu disposé à charger encore des voyageurs.

— Il me reste juste assez d'essence pour rentrer au garage, maugréa-t-il.

L'autre, au contraire, était tout prêt à conduire le client, mais au tarif de nuit et moyennant un honnête pourboire.

— Bah ! on se serrera un peu, dit Listerham d'un ton conciliant en ouvrant la portière et en s'engouffrant le premier dans la voiture.

— A moins que vous n'alliez de mon côté, intervint le premier chauffeur ; je remise dans Oxford Street.

— Mais c'est notre route, Mr. Dickson ! s'écria Goodfield.

— Dans ce cas, montez, dit le conducteur avec plus d'empressement.

Listerham et Hardy habitaient Camberwell. Ils décidèrent de prendre le second taxi.

Les amis se séparèrent sur une cordiale poignée de main.

Hélas, ce devait être la dernière, pour deux d'entre eux. Près de Kennington Park, le taxi versa et prit feu. Les deux voyageurs furent tués et on retira leurs corps carbonisés des restes de la voiture.

Goodfield, au reçu de la fatale nouvelle, fit lui-même l'enquête d'usage.

L'auto incendiée appartenait à un garagiste de Cheapside, mais... Elle avait été volée la veille, alors qu'elle stationnait dans Brompton Road et que le chauffeur titulaire prenait un verre avec un client dans une taverne de cette rue.

Le chauffeur-voleur avait disparu.

— Tout cela s'explique, décida Goodfield. Ou le voleur a tâché de faire un peu d'argent en voiturant la clientèle, ou bien il avait dans l'idée de conduire celle-ci dans un endroit écarté pour la dépouiller, cela s'est encore vu. Il est logique d'admettre qu'il n'ait pas attendu son reste quand l'accident qui l'a épargné lui est arrivé.

Quand Harry Dickson fut mis au courant, il ne souffla mot, mais, rentré chez lui, il prit quelques notes sur son carnet :

— Brompton Road est proche de l'endroit de Fulham Road ou nous avons stationné près d'une demi-heure.

» C'est plus qu'il n'en fallait pour un homme décidé à tenter le coup de l'automobile volée. Donc coup monté. Goodfield et moi l'ont échappé belle.

La maison hantée prendrait-elle les devants ?

Puis il laissa passer quatre semaines.

*

A peu près un mois après la mort tragique du journaliste Listerham et de son ami Hardy, un jeune gentleman se présenta chez Messrs. Pound & Wilson, notaires dans Warwick Street.

— Je désire louer une maison tranquille pas trop loin d'ici, déclara-t-il, je ne suis pas disposé à payer des grosses sommes, car j'habite seul avec mon vieux domestique, et pour ma part je voyage beaucoup.

Mr. Pound, qui le recevait, se gratta l'oreille.

— Par ces temps de pénurie, il ne s'agit pas d'être trop regardant, dit-il, j'ai bien quelques maisons à louer, mais elles ne sont pas précisément bon marché.

— Voyons un peu, dit le jeune homme.

— Dans Westbourne, une petite maison avec jardin... Monsieur la désire probablement toute meublée ?

— C'est en effet ce que je voudrais.

— Alors celle-là ne fera pas votre affaire. J'en ai une autre qui a vue sur Eaton Park. Situation magnifique. Complètement meublée. Les maîtres sont aux colonies pour trois ans.

— Pas mal, et le prix ?

Le tabellion lança un chiffre que le client reçut avec un petit sifflement de stupeur.

— Mille regrets, monsieur le notaire, mais je ne suis pas

Rothschild.

L'homme d'affaires ne se tint pas pour battu et offrit successivement une demeure dans Victoria Street, un cottage près de Green Park, et un appartement près de Knights Bridge.

Mais les prix n'étaient pas à la portée de la bourse du client qui fit mine de se retirer.

— Attendez, fit Mr. Pound alarmé, il m'en reste encore une dans Fulham Road. Elle est bien meublée, bien que ce ne soit pas d'un moderne achevé. Le prix est vraiment raisonnable, mais il y a un petit quelque chose.

— Elle fut le théâtre d'un crime, déclara le jeune homme.

— Pas du tout... Vous allez peut-être rire de moi, mais je suis un honnête homme, et je ne veux pas que plus tard mes clients me fassent le reproche de leur avoir caché l'une ou l'autre chose... Monsieur est-il superstitieux ?

— Moi, s'écria le jeune homme étonné, mais pas le moins du monde, et Fielding mon domestique non plus.

— Dans ce cas, on pourrait s'arranger, dit le notaire visiblement satisfait de la tournure que prenait l'entretien. On dit... qu'elle est un peu... hantée.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Non mais..., dans quel siècle vivons-nous ! grommela-t-il.

Mr. Pound, de plus en plus satisfait, se frotta les mains.

— C'est ce que je me dis, affirma-t-il avec énergie.

— Le prix ?

Le tabellion cita un chiffre que l'autre écouta en silence.

— On pourrait peut-être en rabattre un peu, hésita Mr. Pound.

— Dites toujours.

Mr. Pound lança le chiffre modifié.

La mine du jeune homme s'éclaira.

— Voilà ce qui me va comme un gant, Mr. Pound, je paie un trimestre d'avance, faites le reçu au nom de Mr. Sherwood.

C'est ainsi que Mr. Sherwood loua pour lui et son domestique, James Fielding, la maison hantée de Fulham Road.

2. « Harry Dickson part en croisière »

Edward Van Buren se carrait complaisamment dans le plus profond fauteuil-club du home de Baker Street.

Harry Dickson considéra avec amitié le solide marin flamand, qui fut déjà de ses aventures⁽²⁾.

— Je suis bien aise de savoir que *La Flandre* se trouve en ce moment amarrée dans Lower Pool, Mr. Van Buren. Je crois qu'elle part pour une croisière vers le cercle polaire. Le soleil de minuit sollicite votre splendide yacht. Ah ! le beau voyage !

— En serez-vous, Mr. Dickson ? s'écria le marin rouge de plaisir.

— Je ne dis pas non, mon ami... Je crois même que... oui.

— Hip ! Hip ! Hourra ! rugit Edward Van Buren. Harry Dickson secoua la tête en souriant.

— Pas si vite, mon cher ami, pas si vite. Je vous dois quelques explications. Il faut, en effet, que Harry Dickson et son élève Tom Wills partent prochainement en croisière avec le yacht *La Flandre*. Ils seront vos hôtes à votre bord jusqu'à votre retour, dans deux ou trois mois je présume.

— Mais c'est bien ce que je veux dire, répondit Van Buren, interloqué.

— Pourtant Harry Dickson et son inséparable Tom resteront à Londres. Comprenez-vous ?

— Un peu compliqué pour moi, murmura Van Buren en rougissant.

Harry Dickson lui frappa amicalement l'épaule.

— Un truc vieux comme le monde. Je l'ai employé, je ne sais combien de fois.

» Notre métier aussi a ses ficelles. Il ne se renouvelle pas tous les jours, loin de là. Et le plus étonnant c'est que cela donne toujours ; les criminels les plus madrés finissent par s'y laisser prendre, tant est grand leur désir de se *savoir* à l'abri.

Edward Van Buren se frappa le front.

— Comme je suis bête ! J'aurais dû comprendre dès la première minute. Pour tout le monde, vous serez à bord de mon yacht, excepté pour... moi, hélas.

— C'est bien cela. Deux excellents policiers de Scotland Yard, qui ont quelque ressemblance avec votre serviteur et le sympathique Tom Wills, monteront à votre bord et feront route avec vous vers le

grand Nord, si vous le voulez bien. Hornung et Mason sont d'ailleurs de fort bons compagnons et des gens de bonne éducation. Hornung sort de Cambridge et Mason d'Eton ; ils ont beaucoup voyagé, beaucoup retenu, et pendant les nuits de fer boréales, leur compagnie pourrait être bien divertissante. N'êtes-vous pas un as du jeu d'échecs dans votre pays ?

— On a bien voulu me donner ce titre, en effet.

— Eh bien, vous trouverez à qui parler quand Hornung s'installera devant votre échiquier. Mat, échec ! Ce garçon n'a que ces mots en bouche.

— Cela me consolera un peu de votre absence, Mr. Dickson, répondit le Flamand.

— Avez-vous des amis journalistes à Londres ? demanda le détective.

— Un tas ! N'oubliez pas que j'ai quelque peu collaboré à des revues littéraires. Je vous ai fait cet aveu, quand nous avons vécu ensemble la terrible aventure des *Vengeurs du Diable*.

— Je m'en souviens. Eh bien, soyez donc indiscret jusqu'à la gauche. Dites-leur que je partagerai avec Tom les joies et les périls de votre voyage polaire. Racontez-leur des billevesées énormes, et d'autant plus grande sera la publicité que vous donnerez autour de ce double départ.

— J'ai l'intention de pousser au-delà des Spitzbergen, dans l'espoir de retrouver l'avion du malheureux Guilbaud qui porta la dernière fortune d'Amundsen...

— Et Dickson est tout trouvé pour vous donner un coup de main !

— J'allais vous le dire !

— Dans deux ou trois jours, je me ferai photographier à votre bord, ainsi que Tom Wills. Invitez autant de reporters photographes que le pont puisse en supporter sans risquer de se rompre, ou le bateau sans être en péril de sombrer.

— All right !

Trois jours plus tard, il y avait foule à Lower Pool pour assister au départ de *La Flandre*. Les journalistes avaient fait largement les choses en donnant à cette croisière l'ampleur d'une expédition arctique.

Des nuées de miss et de jeunes gens, albums en mains, venaient quémander une signature ou un mot aimable au grand détective, qui s'exécutait de bonne grâce. Même Tom Wills connut les honneurs d'une célébrité intempestive et sa griffe illustra la page blanche de maint album de jeune fille.

Enfin une sonnerie stridente éclata dans la salle des machines.

— Tout le monde à terre ! cria le timonier dans son porte-voix.

On part ! Descendez, sinon on ne vous débarque qu'au pôle Nord !

Les rires fusèrent, mais le public n'obéit que lentement.

— Mr. Dickson, un petit sou, pour en faire une médaille..., mais une demi-couronne est encore un meilleur fétiche !

C'était un immense escogriffe, portant sur sa poitrine une pancarte : *Aveugle de naissance*, conduit par un jeune homme à l'air souffreteux qui tendait vers le détective une sébile suppliante.

Harry Dickson trouva le mot à son goût et s'exécuta de bonne grâce.

— Je ne l'échangerais pas contre un billet de dix livres ! s'écria l'infirmier en s'éloignant dans la cohue.

Le soir venait. Un peu de brume glissa sur la Tamise.

Au-delà de Tower Bridge, le brouillard s'était épaissi, et personne ne put voir un canot de police, tous feux éteints, se ranger contre le bord du yacht dont les machines s'étaient ralenties.

— Bonne chance, Mr. Dickson ; au revoir, mon vieux Tom ! dit une voix émue.

Le canot de la police fluviale se perdait déjà dans la nuit du fleuve, emportant vers la rive, Dickson et son élève.

Pourtant, on put lire dans les journaux du lendemain qu'une délégation d'une société savante avait hélé *La Flandre* au passage de Sheerness, que des délégués étaient montés à bord et que le grand détective avait eu quelques mots aimables pour eux. Même Tom Wills fut présenté comme un jeune homme plein d'enjouement et dont la bonne humeur et l'esprit faisaient honneur à la jeunesse d'Angleterre. Et plus tard, lors des escales de Leith et de Oslo, ce furent les mêmes concerts de louanges à leur adresse.

Hornung et Mason tenaient bien leurs rôles...

*

Comme ces nouvelles venaient de la capitale norvégienne, que les adresses de sympathie continuaient à affluer dans la maison vide de Baker Street, aux volets clos, où Mrs. Crown les rangeait soigneusement, Harry Dickson, Tom Wills et Goodfield étaient installés dans une petite salle des sous-sols de Scotland Yard, pour assister à une représentation de... cinéma, dont ils étaient les uniques spectateurs.

La bande qui se déroulait, une première fois à allure normale, une deuxième fois au ralenti sur un ordre du maître, reproduisait le départ de Lower Pool du yacht de Van Buren. Elle avait été prise, d'une manière tout à fait discrète, par un spécialiste en la matière, attaché au Yard.

Harry Dickson secouait la tête et n'avait pas l'air très satisfait.

— Aucune tête dans cette foule ne m'apprend quelque chose, dit-il ; faites repasser ce film.

Pour la troisième fois, on le déroula.

— Halte ! ordonna tout à coup le détective.

— Avez-vous vu quelque chose d'intéressant ? demanda Goodfield.

— Peut-être ; voyez vous-même.

— Je ne vois rien que la foule, et puis encore la foule. L'un lève le pied, l'autre le bras, l'autre ouvre la bouche pour parler. C'est du plus haut comique que ces films soudain privés de vie, mais c'est tout ce que je vois.

Tom Wills intervint.

— J'aperçois l'aveugle à qui vous avez donné une demi couronne. Mr. Dickson, dit-il.

— Bravo ! C'est bien à lui que j'en ai. Mais que remarquez-vous ?

— Euh ! Peu de chose.

— Vraiment ? Eh bien il vient de lâcher son guide ! Faites continuer le film, Goodfield, cela pourrait devenir passionnant.

La bande se déroula en crépitant doucement.

— Bon, le voilà qui se dirige tout seul maintenant, s'écria Tom Wills.

Goodfield haussa les épaules.

— C'est un faux aveugle, comme le sont la plupart des mendiants professionnels qui infestent la City.

— Possible ! Mais je crois pourtant me connaître aux façons de faire de ces individus. Je vous fais remarquer qu'au moment où les premières phases de cette prise de vue se déroulaient, l'homme tenait la main fortement crispée sur l'épaule de son conducteur. Pourquoi ? Parce qu'il était aveugle !

— Et une heure plus tard, il ne l'était plus ? goguenarda le superintendant. Voilà ce qu'on pourrait appeler le miracle de Lower Pool.

— Ce n'est pas mal trouvé du tout, Goodfield, répondit Dickson en souriant, surtout quand on sait que quelques miracles se sont déjà expliqués d'une façon tout à fait naturelle.

» Or, j'affirme que l'homme qui ne voyait pas à bord du yacht, commençait à voir suffisamment une heure plus tard, dans la foule.

— Non, mais des fois..., s'exclama Goodfield vexé de ne pas comprendre.

— Remarquez comme la bande s'est considérablement assombrie, continua imperturbablement le détective, on ne voit presque plus que des ombres qui se meuvent sur un fond ténébreux.

— Mais c'est logique : le soir était tombé !

— Nous y sommes ! Toute l'explication réside dans ce fait.

Ni Goodfield ni Tom ne répondirent.

— Je ne vous ferai pas languir. L'homme en question est un nyctalope. C'est-à-dire un homme aveugle, ou presque, pendant les heures claires, et qui voit parfaitement dans l'obscurité. Le cas est rare, mais il existe. Les rapaces nocturnes sont des nyctalopes, le hibou, la crécerelle, notre ami le chat...

— Mais ces animaux voient assez bien pendant le jour ! s'écria Tom.

— C'est juste, les oiseaux de nuit exceptés toutefois. Certains chiroptères sont complètement aveugles pendant les heures diurnes. Mais là où l'homme se révèle nyctalope, il l'est dans la perfection, dépassant en puissance les nocturnes les plus absolus. La science enregistre quelques cas tout à fait remarquables : l'Australien Keengaze, par exemple complètement aveugle pendant le jour et à la lumière artificielle, lisait son journal dans une chambre obscure de photographe. Un métis mexicain du nom de Juarez, descendant du fameux tyran de Ouerétaro, dit-on, passait pour aveugle, et de fait il l'était *pendant le jour*, mais il voyait parfaitement pendant la nuit, et usa de cette singulière faculté pour commettre impunément vols et rapines⁽³⁾.

— Prodigeux, grogna Goodfield. Mais pour en revenir à notre lascar, qu'a-t-il fait ?

— Pour le moment, je n'en sais rien, mais ce que j'affirme c'est que c'est la créature dont les yeux de feu verts nous espionnèrent au cours d'une certaine nuit.

— De la fenêtre de la maison hantée de Fulham Road ! s'écria Goodfield.

— Vous y êtes, Goodfield !

— Je vais le faire rechercher d'urgence, s'exclama le policier.

— C'est une idée, mais je doute fort que vous arriviez à un résultat.

— Pourquoi donc ?

— Faites défiler la dernière phase du film au ralenti, et observez.

De nouveau, la scène revint à l'écran, rendant cette fois-ci la vie au rythme décevant des ralentis.

— Regardez, fit Dickson, l'homme se redresse, il prend une autre forme, une nouvelle allure... Ah ! c'est fini ! Ce coco s'y connaît pour réincarner divers personnages, cela se voit.

— Il me reste toujours le compagnon, grommela Goodfield, celui-là on pourrait le pincer et arriver ainsi au nyctalope.

— Peut-être, murmura Dickson. Enfin... rien ne vous empêche d'essayer.

— On verra bien ! gronda le superintendant avec énergie.

L'écran s'était éteint et les lumières resplendirent dans la salle.

— Dites donc, Goodfield avez-vous fait faire la petite enquête à propos des antécédents de la maison de Fulham Road ?

— J'allais vous mettre au courant, Mr. Dickson, s'écria Goodfield ; je crois que les gens superstitieux y trouveraient enfin leur compte. Il y a en effet de quoi gratifier cette lugubre bâtisse d'un revenant et non des moindres.

— Ah ! voilà ce qui est terriblement intéressant, mon cher ami.

— Il y a vingt ans, elle abrita un bien sombre personnage. Le nom d'Ephra Ullmann, vous dit-il quelque chose ?

Harry Dickson réfléchit et hocha enfin la tête.

— J'y suis. Ce fut une affaire qui fit du bruit dans son temps. Ullmann était l'homme de confiance de Lady Bossmere, dont les bijoux furent célèbres. On la trouva un jour assassinée dans son boudoir, et la pierre la plus fameuse de sa collection avait disparu. C'était la *Grande Lune*, une émeraude Inca, d'une pureté exceptionnelle et qu'on évaluait à plus de cent mille livres, d'aucuns disent bien plus encore.

— Des charges accablantes pesaient sur Ullmann ; il fut condamné à mort, mais il bénéficia du doute qui continuait à planer sur cette affaire et cela le sauva de la potence, continua Goodfield. Il y a déjà quelques années qu'il est mort au bagne de Dartmorr.

Harry Dickson resta songeur.

— C'est peu de chose peut-être, murmura-t-il, mais je dois marcher sur des données si ténues, si fragiles que je n'en puis négliger aucune.

— Allez-vous entamer la lutte avec la maison hantée, Mr. Dickson ? demanda avidement Goodfield.

— Pas encore, mon vieil ami, dans quelques jours seulement ; il faudra que je fasse une petite excursion à Dartmoor. Mais tout le monde me croit en route pour le pôle et je ne puis démentir cette opinion générale. Vous allez me faire délivrer sur l'heure, par le Département de la Justice, une autorisation en bonne et due forme pour moi et mon élève, afin de visiter ce célèbre pénitencier. Seulement, elle sera au nom de Mr. Hollander, le philanthrope américain bien connu, et de son secrétaire Thomas Burton.

Ils se séparèrent et le même soir, Messrs. Hollander et Burton occupaient un confortable appartement dans un hôtel voisin de Charing Cross.

Le lendemain, au saut du lit, Goodfield en personne vint trouver le célèbre philanthrope américain.

— Je vous apporte les autorisations voulues, Mr. Hollander, dit-il à haute voix, comme le garçon d'étage lui ouvrait la porte de l'appartement.

Mais quand ils furent seuls, il baissa la voix :

— Vous savez..., le compagnon de l'homme du film, nous l'avons trouvé !

— Ah ! vraiment...

— Oui, mais attendez donc..., il ne nous apprendra pas grand-chose. On l'a donc trouvé dans High Street... avec un couteau dans la poitrine, mort comme une souche !

Harry Dickson s'assit pensivement dans un fauteuil.

— Ah ! murmura-t-il, l'homme aux yeux de chat est un rude lapin qui ne se laissera pas prendre sans jouer la partie jusqu'au bout. Il est prodigieusement intelligent, et ne fait fi d'aucune précaution, même au prix d'un crime. Retenez ce que je vous dis, Goodfield : c'est une vilaine bête que nous aurons à traquer !

3. « Ici, laissez toute espérance »

Ce sont les mots que Dante Alighieri lut sur le portail ardent de l'enfer.

Ils pourraient aussi se trouver au-dessus de l'immense porte de chêne noir, qui forme l'entrée principale du formidable pénitencier de Dartmoor.

Bâtie au milieu d'une région marécageuse, quasi déserte, en proie aux fièvres paludéennes, cette prison, malgré ses allures modernes, est presque une injure à la face de l'humanité.

Que ceux qui entrent là, tout comme les damnés du poète italien, laissent sombrer leur ultime espérance ! La plupart iront dormir, au bout de longues années d'un silencieux martyre dans des tombes anonymes. Ceux qui en sortiront, ne seront pas beaucoup mieux lotis, car l'horrible geôle les suivra toute leur vie durant, par le poison subtil de la fièvre qu'il garderont dans leur sang, d'abord ; par le mépris, l'aversion et la terreur qu'ils inspireront aux hommes, ensuite.

Pourtant, les premiers jours de l'été donnaient presque un air de fête à la grande vastitude verte qui encadre les sombres bâtiments.

Une herbe jeune et drue entourait les étangs qui reflétaient l'azur profond ; les populations des marais et les cardamines mettaient une tendre note dorée et mauve parmi ce bleu et ce vert. Des merles sifflaient dans les basses haies, des pies jacassaient et s'envolaient de leur vol de jouet mécanique. Des foulques se disputaient aigrement avec des râles d'eau dans la forêt des roseaux. Les écharpes de brume qui s'attardaient dans le lointain s'apparentaient à de fines mousselines que le soleil lamait d'or vierge.

Un gardien à tête de puma venait d'ouvrir la lourde porte au coup de sonnette des visiteurs, et les toisait avec méfiance.

Mais, aussitôt entrevu le laissez-passer signé du ministre, le cerbère se confondit en politesses sans nombre.

— Le gouverneur de Dartmoor aurait été bien content de recevoir des hôtes de marque comme Mr. Hollander et son secrétaire, mais il assiste à un congrès pénitentiaire à Dublin. Toutefois, ces messieurs pourront faire la connaissance du directeur adjoint, Mr. Lark, un homme charmant.

Ce qui s'avéra d'ailleurs être la vérité, car le major Lark était un petit homme pimpant, content de vivre, jeune encore et s'essayant par

tous les moyens à reconforter et à amender ses farouches pensionnaires.

Il conduisit ses hôtes au travers des colossales bâtisses de pierre brune, par les couloirs sonores où s'ouvraient les cages grillagées des cellules : cages, certes, où s'agitaient des fauves peut-être autrement redoutables que ceux qui hantent les jungles des tropiques. Puis, par les ateliers silencieux dans lesquels les détenus travaillaient sans un mot, sans un murmure, sous l'œil sévère d'un gardien armé jusqu'aux dents. Enfin par les lugubres promenoirs où les hommes tournaient inlassablement en rond, pendant l'unique heure de soleil et d'air pur qu'on leur octroyait par jour.

Mr. Hollander caressait tristement sa belle barbe blanche qui le faisait ressembler à un vénérable papa Noël.

— Ah ! mon cœur souffre avec tous ces malheureux, gémit-il. Dites-moi, major Lark, aucun sentiment de remords ne vient-il illuminer ces âmes ?

Lark poussa un soupir.

— Peut-être... Souvent, j'ai cru au remords de quelques-uns d'entr'eux, j'ai entrevu la lumière de la rédemption. Parfois, j'ai dû déchanter bien amèrement. Je crains que tôt ou tard l'esprit du mal ne les reprenne en son hideux pouvoir. J'ai connu un détenu qui, après dix ans d'une vie exemplaire, se complut à empoisonner six de ses coprisonniers, avec une herbe vénéneuse qu'il avait trouvée au cours de son travail dans les marais.

» Un certain Papper fit quelque chose dans le même genre, mais il s'en prit à ses gardiens. Il avait découvert de la ciguë et, employé aux cuisines du personnel, il empoisonna toute une escouade et se fit ensuite justice lui-même. Dans le même esprit, agit un certain Ullmann, un forçat qui ne nous avait donné que de la satisfaction depuis les premiers jours de son internement.

— Ullmann ! Je crois vaguement avoir entendu ce nom dans une affaire criminelle qui date de longtemps.

— L'affaire de Lady Bosmere, rappelez-vous.

— Oui, oui, répondit Mr. Hollander avec un peu d'indifférence.

— C'était un homme tranquille et dévoué. On l'avait détaché à l'infirmerie. Il était devenu en quelque sorte le bras droit du docteur Hastings, un de nos meilleurs médecins, un véritable père pour les détenus, malades ou non.

» Un jour à propos d'une futilité – le docteur Hastings lui avait reproché d'avoir mal nettoyé des instruments chirurgicaux –, il s'empara d'une bouteille d'acide sulfurique et en vitriola son bienfaiteur. Non seulement le savant fut défiguré, mais il perdit la vue et l'émotion le paralysa. Il passe, depuis lors, ses tristes jours à l'état de cadavre vivant, dans notre clinique particulière, presque privé de

raison.

— Ah ! Et le coupable ?

— Il fut châtié. Le détenu infirmier qui assista à la scène le poursuivit dans la galerie, engagea une lutte avec lui au cours de laquelle Ullmann fut précipité du haut d'un escalier de pierre et se brisa le crâne. Je vous citerai ensuite le cas...

Mr. Lark était lancé ; et une heure durant Mr. Hollander s'entendit servir des histoires sombres de détenus qui avaient détrompé les espoirs les plus sérieux de leurs surveillants.

— Et pourtant, ajouta le bon major Lark, je ne désespère jamais !

Sur cette belle parole, le philanthrope tint à serrer la main à ce brave homme, si imbu de sa mission rédemptrice.

Le soir venu, le major Lark — pour qui cette visite était une agréable diversion à ses maussades journées —, tint à traiter princièrement ses hôtes.

On mangea des pâtés d'anguille et des volailles au gros sel, on but du whisky et du brandy des meilleures marques.

Pendant que Mr. Lark exposait à Mr. Hollander ses vues sur le système pénitentiaire anglais, moyenâgeux et barbare, indigne d'une nation civilisée comme il l'avouait avec tristesse, le jeune secrétaire laissa errer ses regards par la fenêtre ouverte sur les sombres édifices et l'océan d'ombre des marais qui entouraient la prison.

A peine quelques lumières veillaient encore au fond des cours ténébreuses ; mais Tom eut tôt fait de distinguer une oasis de clarté au-delà de la grande enceinte, près des communs où vivaient les membres du personnel et leur famille. Il en fit la remarque :

— Voilà une maison moins lugubre que les autres, Mr. Lark.

— De loin, certes, Mr. Burton, mais il n'en est pas ainsi. Pour être mieux située, mieux éclairée, égayée par quelques moyens artificiels, cette partie de la prison n'en est pas moins triste : c'est notre clinique particulière, et la maison que vous voyez est celle du malheureux docteur Hastings dont je vous ai parlé. Il y vit dans un isolement complet, soigné par le détenu infirmier qui lui sauva la vie. Il a été si vilainement défiguré par Ullmann qu'on ose à peine le regarder encore. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu un peu misanthrope. Mais si vous voulez faire œuvre de bon Samaritain, allez lui rendre visite et dites-lui quelques paroles réconfortantes.

— Je ne demande pas mieux, Mr. Lark. Si vous voulez nous conduire vers cet infortuné, je vous en serais reconnaissant et vous vous associerez de cette façon à cette visite charitable.

Le couvre-feu sonnait et les dernières lumières s'évanouirent.

Les trois hommes se dirigèrent vers la clarté lointaine du cottage isolé, où se terminait d'une aussi affreuse manière la vie d'un homme de bien.

On traversa un jardin bien entretenu, séparé du dehors par une muraille plus basse que les autres.

Mr. Lark expliqua que les détenus – excepté ceux qui avaient reçu le poste de confiance d'infirmier – n'étaient pas admis dans cette partie du pénitencier.

Un petit bosquet de conifères nains fut dépassé et l'on se trouva devant une sorte de villa de construction passablement coquette.

Mr. Lark frappa et, quelques secondes plus tard, la porte fut ouverte par un jeune homme de mine avenante, portant l'uniforme des détenus, mais modifié par le tablier et le bonnet blancs du garde-malade.

— Bonsoir 265, dit le major, je vous amène des visiteurs, bien que l'heure soit un peu tardive. Ce monsieur est le grand philanthrope américain Mr. Josuah Hollander. Il vient de voir Dartmoor dans ses détails en compagnie de son secrétaire Mr. Burton. Pouvez-vous les admettre dans la présence de votre bon docteur Hastings ?

Le jeune homme salua.

— Parfaitement, monsieur le Directeur. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs, dit-il en se tournant vers les visiteurs.

Ils furent introduits dans une pièce spacieuse qui tenait à la fois de la salle de clinique et du salon. Une méticuleuse propreté y régnait, mais elle n'avait pas cette note pénible qu'on rencontre dans les hôpitaux. Une main d'artiste avait disposé des bibelots, des plantes ornementales et des fleurs, de façon à égayer cette chambre de douleur.

Un lit de cuivre très bas occupait tout un côté de la pièce. Une forme immobile y était étendue. Mr. Hollander et son secrétaire s'approchèrent, mais ils eurent un recul horrifié.

Un visage humain atrocement défiguré, couturé de cicatrices, montrant par places de larges plaques roses ou sanglantes, tranchait contre la blancheur neigeuse de l'oreiller et des draps.

Les yeux étaient à peine visibles entre les bourrelets de chair livide, la bouche s'ouvrait en une grimace démoniaque. Tel était devenu le bon docteur Hastings, l'homme qui s'était dévoué au sort des détenus de Dartmoor et qui avait reçu cette abomination en récompense.

— Docteur Hastings, dit Mr. Lark à voix basse, voici deux gentlemen américains, spécialement délégués par le ministre de la Justice, pour venir visiter Dartmoor. Ils n'ont pas voulu nous quitter sans vous présenter leurs hommages.

Un faible gémissement s'éleva.

— Docteur Hastings, dit Mr. Hollander d'une voix émue, je ne puis que déplorer la sombre ingratitude humaine qui vous mit dans un tel état.

La grimace de la bouche changea d'aspect et dut probablement signifier un sourire. Puis la voix gémissante s'éleva de nouveau.

— J'ai pardonné, sir !

— Noble cœur ! s'écria l'Américain, et la lèvre supérieure du bon Mr. Lark trembla d'émotion comme s'il allait fondre en larmes.

L'infirmier secoua tristement la tête.

— Je vous supplie de ne pas prolonger votre visite, messieurs, dit-il à voix basse. Le moindre geste que lui permet encore sa paralysie, et surtout la parole fatiguent fortement le malade.

— Numéro 265, dit Mr. Lark, en posant sa main sur l'épaule du prisonnier-infirmier, je vous assure que l'Administration tiendra largement compte de votre dévouement pour votre pauvre maître.

Le jeune homme secoua lentement la tête.

— La liberté ne me sourierait guère ; si je devais quitter mon poste de garde-malade, ce serait pour rester auprès du grand bienfaiteur des malheureux que fut le docteur Hastings, répondit-il d'une voix émue.

Quant Mr. Lark et ses hôtes eurent quitté la lugubre salle et qu'ils refirent en sens inverse le chemin de tout à l'heure, le major dit confidentiellement à Mr. Hollander :

— Avez-vous remarqué l'allure distinguée du détenu n° 265 ? C'est un garçon d'excellente famille, et ce fut un officier d'avenir, avant qu'une malheureuse affaire de dettes et de vol, suivie de tentative d'assassinat, nous l'amène ici pour vingt ans. Nous avons déjà réussi à faire changer la peine des travaux forcés en détention ordinaire. Si vous êtes tant soit peu un sportif, Mr. Hollander, son nom vous dira quelque chose : Jim Horva.

L'Américain secoua la tête.

— Je n'y connais rien en affaires de sport, mais mon secrétaire, Mr. Burton, n'est pas dans le même cas. N'est-il pas vrai, Thomas ?

Le jeune Mr. Burton approuva.

— Le lieutenant Jim Horva, de l'aviation de la marine, remporta plusieurs prix pour des raids à grande hauteur, je crois ?

— C'est cela, Mr. Burton, répondit Mr. Lark. Ah ! ne croyez pas que Dartmoor ne détienne que la lie de la population. Nous avons ici...

Et le sous-directeur de citer avec complaisance les détenus de marque qui dormaient à présent dans les sinistres cellules ou dans les sombres dortoirs de la grande prison anglaise.

Ils se quittèrent, les meilleurs amis du monde.

L'hostellerie du *Paon Blanc* qui se dresse aux bords des marécages, non loin de la trop célèbre geôle, et qui est un rendez-vous renommé des chasseurs, donna asile à Messrs. Hollander et Burton.

Les deux hommes la regagnèrent à pas lents, sous la tremblante

clarté des étoiles.

Une fois installé dans une chambre confortable, Mr. Hollander (ou Harry Dickson si vous préférez) alluma sa fidèle pipe et se mit à fumer avec frénésie, ne s'interrompant que pour la curer, la rebourrer et la rallumer, mais jamais pour adresser la parole à Tom Wills qui se morfondait dans ses idées. Mais quand le jeune homme eut épuisé la dernière cigarette de son étui, il prit sur lui de rompre ce silence désespérant.

— Il me semble que Dartmoor ne nous ait pas appris grand-chose, maître.

— C'est-à-dire que nous y avons appris des choses négatives ; voilà ce qui est « plus près de la vérité, répondit Dickson d'un air morose. Pour dire vrai, Tom, j'espérais trouver ici la solution du mystère fantomal de Fulham Road.

» J'ai cru un moment que le revenant de cette maison hantée était vraiment Ullmann, mais là... en chair et en os. Ullmann homme madré et patient, enfui de Dartmoor, revenant vers sa demeure londonienne... Cela s'est encore vu.

— Mais alors la police aurait vite fait de le repincer, déclara Tom Wills.

— Tut ! Tut ! Ce n'est pas la première fois que l'administration pénitencière déclare défunt un homme évadé de la geôle. Pourquoi ? Parce que l'opinion publique est une chose qui compte plus en Angleterre que partout ailleurs, et que l'évasion d'un criminel de marque est toujours durement interprétée par la presse et mise sur le dos de l'administration négligente.

» J'ai fait fausse route. Ce n'est que dans les romans que les détectives connaissent dès la première heure la piste du crime. Notre métier est souvent une suite patiente de marches et de contremarches.

» Nous regagnerons Londres demain, pour faire peau neuve.

» Vous deviendrez Mr. Sherwood tandis que je serai votre fidèle serviteur, James Fielding, et nous élirons domicile dans l'ancienne demeure de feu Ullmann dans Fulham Road.

4. Minuit, l'heure des fantômes

Deux femmes de journée passèrent deux fois vingt-quatre heures pour rendre la maison de Fulham Road habitable, en y faisant une chasse ardue aux araignées, aux cloportes et à la poussière.

Auparavant, Harry Dickson avait consacré de nombreuses heures à la recherche de traces et d'empreintes, mais il dut se reconnaître battu, car une poussière épaisse traînait sur toutes les choses et ne révélait absolument rien.

Rien n'est pas le mot. Une des pièces – qui s'appellera à l'avenir le salon jaune parce que Tom lui donna ce nom dès le jour de son occupation – était absolument vierge de poussière, et semblait bien entretenue, comme si elle avait été régulièrement habitée.

L'indice n'étonna nullement le détective.

— Les fantômes aiment sans doute leurs aises, tout comme les plus simples des mortels, plaisanta-t-il.

Quand la maison fut propre comme un sou neuf, Mr. Sherwood se mit à y vivre en bon bourgeois que les soucis de la vie n'accablent pas trop.

Il devint un client assidu du bar *l'Etoile Polaire*, celui dont on n'avait pu lire l'enseigne et dont le patron veillait encore au cours de la nuit qui coûta la vie à Listerham et à son ami Hardy.

James Fielding choisit une taverne moins cossue, et se contenta de l'auberge *La Pipe en Terre*. Ils eurent vite la réputation de bons clients et d'excellents voisins, et, comme au bout de huit jours, ils étaient toujours bien portants, contents de vivre et amateurs d'un bon verre d'ale ou de whisky, la maison hantée gagna la bonne réputation de ses hôtes et l'on n'en parla plus dans le voisinage qu'à titre de souvenir déjà lointain.

Ces huit jours, Harry Dickson les avait consacrés à une exploration minutieuse de la maison ; mais, la semaine révolue, il ne se trouva guère plus avancé qu'aux premiers jours de son enquête.

Tom Wills commençait à donner des signes d'impatience manifeste, et, un soir, comme ils étaient assis dans le salon jaune, il n'y tint plus et se plaignit.

— Je commence à croire que nous sommes à la recherche du néant, Mr. Dickson, fit-il.

— Mon petit, répondit le détective, je vous permets aujourd'hui, pour la première fois, de m'appeler par mon nom dans cette maison.

Parce que j'ai la conviction qu'elle ne dissimule aucune attrape, aucune disposition permettant un espionnage clandestin. Non, c'est une honnête demeure, comme presque toutes celles que nous connaissons dans Londres. Et maintenant, je vous dis moi que nous cherchons au contraire des choses bien tangibles dans cette habitation.

— Savoir ? demanda Tom avec une narquoise irrévérence.

— Thomas, votre saint patron, fut puni de son incrédulité, si je ne me trompe, mais je ne veux pas user de sévérité à votre sujet pour le même motif.

» Je cherche d'abord un « petit quelque chose » que je ne vous dirai pas, et ce sera votre unique châtiment, bien que pour votre curiosité il soit peut-être de taille. Ensuite, je cherche un ou des criminels.

— Un fantôme ? demanda Tom Wills qui n'avait pas tout à fait désarmé.

— J'ai dit un criminel, peu importe qu'il appartienne à notre monde ou à celui de l'au-delà, bien que je sois certain que non quant à la seconde éventualité. Outre le jeune homme assassiné dans High Street, je désire venger Listerham et Hardy.

— Mais ils ont été victimes d'un accident d'auto, vous le savez bien !

— Accident machiné avec une infernale habileté, Tom ! L'homme au regard de chat a joué promptement et bien joué, ma foi !

— Et c'est lui que nous attendons ici ?

— C'est lui !

— Mais, dans ce cas, nous sommes dans un danger de mort continu, s'exclama le jeune homme. Si vraiment cette créature mystérieuse pénètre dans cette maison, qu'elle ne se gêne nullement de supprimer des existences, pourquoi userait-elle d'égards envers nous ?

— Je ne dis pas qu'elle usera d'égards nous, au contraire, mais elle ne s'en prendra pas si vite à notre vie. Supposons que, par une nuit terrible, elle nous laisse sur le carreau de cette chambre, la gorge tranchée... Aussitôt, une nuée de policiers et de détectives s'abattront sur cette maison. Celle-ci sera en butte à une fouille sans précédent, à une surveillance de toutes les minutes. Toutes choses que notre inconnu veut éviter à tout prix.

» Non, non, tout ce qu'il fera, c'est essayer de nous faire déguerpir, et je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est dans l'arsenal de l'au-delà qu'il ira puiser ses moyens.

— Chaînes, suaires blancs, hurlements à minuit, apparitions terrifiantes, énuméra complaisamment Tom Wills.

— Cela se peut, mais cela dénoterait aussi un manque d'imagination déplorable pour un homme intelligent.

— Vous dites un homme intelligent. En êtes-vous certain ? demanda Tom.

— Très ! Il y a eu quatre locataires différents depuis la mort d'Ullmann ; j'ai pu faire la connaissance de deux d'entre eux. Ils se refusent de dire pourquoi ils sont partis : *ils ont eu peur...*, c'est tout ce qu'ils savent, tout ce qu'ils veulent dire. *Ils ont eu peur.* Tom... Je m'attends, moi aussi, à *avoir peur*.

— Et nous ferons alors comme eux, nous décamperons !

— Pas si vite ! La peur ne persiste pas ; une fois évanouie, je pourrai faire appel au raisonnement, à la logique. Et puis je saurai *de qui cela provient...*, et cela suffit souvent pour avoir raison de ce sentiment déprimant.

— Jour de Dieu ! fit Tom, voilà ce qui ne promet pas pour les nuits à venir !

Ils n'en dirent pas plus long et se plongèrent dans la lecture de quelques magazines illustrés.

Au-dehors, la nuit dans Fulham Road était tranquille et silencieuse ; au loin, vers Walton Street, on entendait le roulement sourd des dernières rames du métro. Harry Dickson se remémora la nuit de la découverte de la maison hantée et compara les deux heures si identiques d'aspect.

Mais la maison n'était plus à présent la menaçante et sinistre bâtisse abandonnée. Le salon jaune, avec ses meubles vieillots, ses velours fanés, ses lampes tamisées, avait une douceur toute provinciale. Harry Dickson s'était presque pris à l'aimer. Il aimait les deux faux Corot, dans leurs lourds cadres d'or : les porcelaines aux teintes délavées et les cristaux dans l'antique buffet ; le fauteuil Voltaire, moelleux et profond, la table ronde au milieu de laquelle se pavanait une belle coupe en verre bleu. Il connaissait le nombre des fleurs des tapisseries et de la carpeite. Il se sentait une âme tranquille de petit rentier. Un fantôme choisit d'autres cadres pour s'y mouvoir : un vieux castel, au milieu d'un parc tournant à la sylvie, une ruine au bord de la mer grondante...

Tom Wills bâilla et repoussa la revue illustrée qu'il venait de parcourir.

— Bonsoir, patron ; j'espère que le revenant fera comme les autres jours et qu'il nous laissera en paix.

— Bonsoir, mon petit ; je veux bien faire des vœux pour votre tranquillité nocturne, mais franchement cela ne fait pas trop mon affaire !

Harry Dickson entendit son élève monter, en s'étirant bruyamment, les marches de l'escalier en spirale qui conduisait au premier étage. Puis le bruit de quelques meubles bousculés par quelqu'un de pressé pour se mettre au lit, et enfin, un sommier qui

gémît.

Resté seul, le détective reprit sa pipe, dédaigna les feuilles illustrées et préféra la rêverie, au fond du bon vieux fauteuil.

Son visage avait perdu soudainement toute trace de bonne humeur.

Non, Harry Dickson n'était pas content : il s'avouait que depuis la veille il songeait à quitter la maison et d'entreprendre l'enquête avec d'autres moyens.

Ses yeux clignotèrent, accablés de fatigue.

Il entendit le roulement lointain d'une automobile, puis ce ne furent plus que les mille petits bruits déroutants dont se tisse le silence nocturne d'une demeure endormie.

Le cartel sur la cheminée sonna.

Minuit. Douze petits coups d'argent longuement espacés que Dickson compta machinalement... Neuf, dix, onze...

Et soudain le douzième coup se confondit avec un hurlement affreux venu d'en haut.

Harry Dickson, complètement éveillé, était déjà debout, la main sur son revolver.

D'une poussée ferme, il ouvrit la porte sur l'obscurité du corridor à peine étoilé par une lampe mise en veilleuse.

Une chaise ou une table fut renversée à l'étage, puis de lugubres gémissements retentirent.

— Tom ! s'écria le détective.

Il n'eut aucune réponse, sinon une longue suite de clameurs et d'appels de frayeur qui venaient de la chambre du jeune homme.

Quatre à quatre, Dickson monta les marches et d'un coup de poing ouvrit la porte de la chambre à coucher.

Le plafonnier brûlait, inondant la pièce d'une belle clarté jaune ; des chaises étaient renversées : adossé au mur d'en face, Tom Wills, en pyjama, regardait son maître avec des yeux remplis d'une folle épouvante.

— Tom ! s'écria Harry Dickson, qu'y a-t-il ?

Mais le jeune homme ne parut rien entendre, ni même le voir.

— Là ! Là-bas ! hoqueta-t-il... Oh ! c'est horrible, abominable !

— Mais il n'y a rien ! cria le détective en le secouant avec fermeté.

Le jeune homme parut alors s'apercevoir de la présence de son maître.

— Ne me laissez pas seul ! implora-t-il.

— Mais pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous vu ?

Tom secoua la tête. Il était livide et tremblait comme une feuille dans le vent d'octobre.

— Je ne puis le dire ! Oh ! c'est effrayant... Pourvu que cela ne

revienne pas.

En grommelant, le détective retourna vers la porte et s'avança sur le palier obscur. Tout était calme dans la maison ; un moustique bourdonnait autour de lui avec un petit bruit aigre. Dickson fit de la main le geste de le chasser.

Au même moment, il se jeta en arrière.

Son cœur semblait s'arrêter dans sa poitrine. Il poussa un hurlement sauvage.

Quelque chose d'indéfini était là... autour d'eux. Où ? Il n'en savait rien.

Cela montait lentement l'escalier avec des mouvements reptiliens ; cela descendait en même temps de l'étage d'au-dessus. Cela voletait lourdement autour de la lampe, comme une monstruosité nocturne.

Quoi ? Qu'était-ce ? Harry Dickson n'aurait pu le dire. C'était le comble de l'épouvante, peut-être la peur en personne qui rôdait autour d'eux, annihilant leur raison, chassant hors de leur crâne la dernière lueur de bon sens.

Il eut l'impression d'un grand vide, quelque chose comme un gouffre qui venait de s'ouvrir là où, deux secondes auparavant, il y avait un mur tapissé d'un provincial papier à fleurettes.

Quelque chose s'agitait dans l'ombre de cet abysse, un bras de poulpe, un visage vert, une main géante... Non, ce n'était pas cela... On ne pouvait pas le savoir. C'était affreux, c'était tout ce que l'esprit parvenait à comprendre.

De toutes ses forces Harry Dickson tenta de réagir. Il vit Tom Wills glisser doucement sur le plancher et y rester étendu, sanglotant de peur.

Lui-même se sentait faible comme un enfant, sans énergie devant l'horreur innommable qui venait vers eux du fond de l'ombre.

Tout à coup, il eut un éblouissement, une lumière violente jaillit à moins de deux pieds de son visage. Avec un cri de souffrance, il se voila les yeux comme s'ils venaient d'être brûlés au fer rouge.

Puis, comme avec un dernier sursaut d'énergie, il les ouvrit : un mascaret d'ombres et de fumées se rua à travers la pièce, s'empara de lui, le roula comme au sein d'un torrent furieux.

Avec un dernier cri de terreur, il perdit la notion des choses.

*

Une délicieuse sensation de fraîcheur le tira d'une torpeur immense.

Son corps semblait flotter, aérien et léger, à une altitude fantastique, puis vint une impression de descente très douce, un vol

plané à travers une atmosphère baignée de clartés douces et vivifiée de brises printanières.

— Maître supplia une voix amie.

Il ouvrit les yeux.

Il était couché sur le dos, sur le plancher de la chambre à coucher de Tom Wills, et le jeune homme, livide et chancelant, lui baignait les tempes avec de l'eau fraîche.

Les stores baissés étaient jaunes de soleil ; des bruits cordiaux montaient de la rue : l'appel d'un crieur de journaux, le klaxon d'un autobus, le sifflet d'argent d'un agent de police, une chanson d'enfant...

Il sourit à la vie qui lui sembla tout à coup des plus belles, mais aussitôt il se souvint et frissonna.

Tom Wills vit le frisson et baissa la tête.

— Oh ! maître, c'était abominable, mais qu'était-ce ?

Harry Dickson se leva péniblement, la chambre autour de lui parut être soulevée par une houle impétueuse ; il eut une nausée violente, un flot de bile lui monta aux lèvres et souilla la descente du lit.

Mais cela lui fit du bien. Quand il eut bu à longs traits à la bouteille d'eau minérale, et vidé la moitié d'une fiole d'eau de mélisse, il trouva la force de sourire.

— Ce que c'était Tom... Eh bien, on va tâcher de le savoir !

Tom Wills secoua la tête d'un air de doute.

— Je vous l'avais annoncé Tom, *nous avons eu peur* ! Peur comme tous les précédents locataires. C'est la peur Tom, la Peur avec majuscule, la peur extériorisée si vous voulez, abstraite. *Mais la peur...* et c'est terrible, je le reconnais.

Il se regarda longuement dans le miroir.

— Avez-vous l'impression d'avoir dormi après l'avoir ressentie ? demanda-t-il soudain à son élève.

Tom Wills se passa la main sur le front.

— Oui, un sommeil agité, imprécis, hanté de petits bruits cadencés...

— C'est cela. Moi aussi ! Des coups de marteaux, des bruits d'outils ? Est-ce bien cela ?

— Oui, tout à fait !

— Je crois que nous avons bien entendu tous les deux, Tom, car notre sommeil n'en était pas un, mais bien une sorte de veille inconsciente qui laisse pourtant quelques vagues souvenirs. N'avez-vous rien vu ?

— Si..., la lampe brûlait ; un homme... puis un autre qui, d'un mouvement furieux, l'a éteinte.

— C'est cela, c'est bien cela ! Moi aussi, j'ai vu ! Ah Tom, nous

venons de faire un pas dans le mystère.

— S'il faut payer un tel prix pour faire le second, je crois que je me désiste, marmotta Tom Wills.

— Je suis presque tenté de vous donner raison, mon pauvre Tom.

Tout en parlant, Harry Dickson avait continué à se mirer dans la glace. Tout à coup, il se passa les doigts sur le cou et pinça une petite boursoufflure.

— Une piquête de moustique, murmura-t-il, c'est vrai, au moment où cela arriva, j'en ai chassé un, sur le palier.

Il sentit sous son doigt la petite tumeur dure et cuisante.

— Ah ! ça, par exemple !

C'était Tom Wills qui poussait ce cri : une petite grosseur identique lui déparait la joue gauche.

— Comme si cela ne nous suffisait pas d'avoir des revenants dans cette damnée maison, marmottait-il, les moustiques s'en mêlent aussi.

Mais un rire clair lui répondit.

C'était Harry Dickson qui, les yeux brillants, esquissait un entrechat de fantaisie.

— Le bon sens vient de parler, Tom, dit-il, le petit bout de la raison comme dirait le prestigieux Rouletabille. Les fantômes se sont joliment moqués de nous. Ils ont attendu jusqu'au moment où la peur ait eu raison de nos pauvres cervelles d'hommes pour entrer impunément et s'y livrer à leurs petites occupations. Bons fantômes ! Braves hommes de spectres ! Excellents bougres de revenants ! Mais quel perfectionnement dans l'exécution du morceau ! A présent que la raison a dit son fait, voyons si les recherches resteront infructueuses.

Devant Tom plus éberlué que jamais, Harry Dickson s'était mis à ramper à quatre pattes, et examinait le parquet et les tapis.

— C'est la position que les romanciers préfèrent donner aux détectives, observa-t-il, en riant... mais je dois vous avouer qu'elle sert quelquefois dans le métier... Tenez, comme aujourd'hui !

Il éleva à la clarté du jour une petite brindille verdâtre.

Tom Wills la regarda curieusement et décida que c'était un brin de gazon.

— Pas précisément Tom, ce n'en est qu'un parent de campagne, si l'on peut dire.

» Mais il y a quelques heures à peine il vivait encore en pleine bonne terre grasse, et le voici, sur le tapis de votre chambre à coucher, à Fulham Road.

» Allez donc me quérir une bouteille d'extra-dry, nous l'avons bien gagnée !

— Pour toutes les émotions de la nuit ! acheva Tom Wills.

— Pas seulement pour cela, mon ami, mais parce que la maison hantée vient de se dépouiller de son mystère.

— Mais ce n'est pas possible ! cria le jeune homme presque avec colère.

Harry Dickson passa son bras sous le sien pour le conduire dans le salon jaune, où la bouteille de Champagne allait être sacrifiée sur l'autel du succès.

— Cela ne veut pas dire que notre tâche est achevée. Bien au contraire, elle commence plutôt à devenir ardue. Il me faut des preuves, Tom, beaucoup de preuves, pour arriver à pouvoir démontrer *une des choses les plus abracadabrantes* qui fut jamais !

» Maintenant, nous allons nous immiscer un peu dans les affaires du bar *L'Etoile Polaire*.

5. Le secret de « l'Etoile Polaire »

James Fielding passa une partie de sa matinée accoudé au comptoir de l'excellente auberge *La Pipe en Terre*. Quand il quitta cette demeure hospitalière, il savait bien des choses sur le voisinage et surtout sur les concurrents du tenancier.

Amy Wardle, patron de *L'Etoile Polaire*, la maison contiguë à celle de Messrs. Sherwood et Fielding, fut parmi les moins épargnés.

— Un vilain homme, grognon et méfiant, Mr. Fielding, lui confia entre deux verres, l'aubergiste bavard. Et méchant donc ! Tenez, il avait à son service un pauvre diable de neveu que l'on ne voit plus depuis des semaines. Il l'aura mis sans pitié à la porte.

Un excellent porto seconda la verve du patron de la *Pipe en Terre*.

— Moi, je sais quelque chose ! dit-il en clignant de l'œil.

— Vous êtes un homme de bonne compagnie, et vous savez au moins distraire la clientèle, flatta Mr. James Fielding.

Le cabaretier lui bâilla une claque sonore sur l'épaule.

— Pourquoi ne veut-il pas louer le petit garage qu'il a derrière sa maison et qui donne dans une ruelle traversière ?

— Quelle étrange question, répliqua Mr. Fielding.

Le tenancier prit un air mystérieux :

— C'est une petite remise de rien du tout. Dans le temps, Wardle y mettait du charbon de terre et du bois. Aujourd'hui, il y remise une automobile.

— Où est le mal ? demanda niaisement Mr. Fielding.

— Sans doute, sans doute, mais pourquoi y met-il tant de mystère ? Cette voiture, une petite deux-places, qui doit pourtant pouvoir donner de la vitesse pour autant que je m'y connais, doit d'après moi...

Le patron cligna de l'œil et s'offrit une nouvelle rasade de porto.

— Alors, vous disiez que d'après vous... ? demanda Mr. Fielding d'un air profondément ennuyé.

— ... Transporter de la contrebande qui doit rapporter gros à cette canaille de Wardle.

— Quel genre de contrebande ?

— Pas précisément des pavés de grès, ricana l'aubergiste, mais quelque chose qui paye bien, de la drogue par exemple !

— Pourquoi pensez-vous à cela ?

— Parce que ce sont des aviateurs qui la transportent. Je les ai vus ! Ils ont des casques en cuir et des manteaux en cuir chromé, comme en ont les pilotes.

— Seigneur ! Que de mauvaises gens il y a parmi nous ! gémit Mr. Fielding. Je suis bien heureux de ne pas être client du bar de ce mauvais homme, mais mon patron y va. Je vous assure que je vais l'en détourner sur l'heure !

Le tavernier gloussa de plaisir et voulut absolument que Mr. Fielding accepte une tournée de cocktails.

Le bon valet fut de retour vers midi et entre lui et son maître il y eut un long conciliabule.

— Nous allons sonder la conscience de notre voisin immédiat, Tom, dit Harry Dickson. Mais auparavant, vous allez allumer toutes les lampes du palier et y ajouter même les deux baladeuses que nous possédons, de sorte que la cage d'escalier soit brillamment illuminée. Il en sera de même dans votre chambre, Tom, car l'alcôve où se trouve votre lit empiète sur ce palier. N'épargnez pas le luminaire, c'est de prime importance.

Tom Wills ne perdit pas de temps à questionner son maître. Il se sentait à la fois anxieux et joyeux, comme il l'était toujours quand il voyait le détective s'avancer rapidement vers la solution d'une énigme.

Quand tout fut en ordre, et que Dickson se fut déclaré satisfait, ils sortirent entre chien et loup et contournèrent le pâté de maisons dont leur demeure faisait partie.

Il leur fallut quelque temps pour découvrir la venelle dont avait parlé le patron de *La Pipe en Terre*. C'était une impasse juste assez large pour laisser passage à une automobile ; encore ses garde-boue, devaient-ils en racler les murailles. Chose que Tom Wills découvrit immédiatement d'ailleurs...

— Tenez, les éraflures ne sont pas très fraîches, mais pas trop vieilles non plus.

Harry Dickson secoua la tête.

— Il a plu pendant la plus grande partie de la journée, et la suie, délayée par l'eau du ciel, coule comme de l'encre le long de ces murs désolés. Non, mon petit, voilà des traces qui ne datent que d'hier.

— Qui s'amuse à garer sa bagnole dans un si inconfortable garage ? demanda Tom Wills en haussant les épaules.

— Les revenants de notre maison à nous, Tom !

Le jeune homme allait répondre quand Harry Dickson lui mit la main sur la bouche, tout en lui faisant signe d'écouter.

Une voix mécontente ronchonnait de l'autre côté d'une double porte crasseuse, barrant le fond de la venelle.

— C'est le patron de *l'Etoile Polaire* qui étudie un monologue,

murmura Tom, je connais bien sa voix, si tendre, si mélodieuse...

A vrai dire, c'était un organe peu sympathique...

— Encore une nuit blanche ! grognait-elle. Ils vont revenir ! Comme s'ils ne pouvaient espacer un peu ces singulières visites ! Ah ! les vilaines gens.

» Si encore je voyais la couleur de leur argent, mais non..., des promesses et encore des promesses. Espèrent-ils dénicher une mine d'or ? Amy Wardle, fieffé idiot, tu t'es laissé rouler par ces lascars.

Le reste se perdit dans un ronronnement indistinct et furibard.

Mais Harry Dickson jubilait.

— Je crois savoir pourquoi Mr. Amy Wardle possède à un tel point l'amour du soliloque, dit-il en s'éloignant suivi de Tom Wills ; il a dû séjourner quelque temps dans un pays où le silence est durement de règle. Tout cela est logique, Tom, tout cela s'enchaîne merveilleusement.

— On s'en va goûter au whisky de cette canaille de Wardle ? demanda Tom. Je dois vous avouer qu'il n'est pas mauvais.

— Attendez, Tom, je ne savais pas que cet excellent barman recevrait des visiteurs de marque deux soirées de suite. Faut-il qu'ils soient pressés ? Allez-y toujours, je viendrai vous rejoindre sous peu.

Tom Wills poussa la porte du bar de *L'Etoile Polaire*, tandis que Dickson rentrait dans leur demeure.

Il avisa une valise dont il s'était muni dans le courant de la journée, la porta dans le salon jaune et en sortit un phonographe d'apparence bien banale.

L'appareil exigea pourtant un temps assez long avant de fonctionner.

— Ah ! marmotta le détective en le considérant d'un œil satisfait, voilà une belle pièce qu'on achèterait à crédit chez n'importe quel revendeur de Cheapside... Et pourtant... oui... pourtant...

Il se frotta énergiquement les mains, se coiffa de son chapeau, mit son manteau, puis, après un dernier coup d'œil au phonographe il alla rejoindre Tom chez Amy Wardle.

Ce dernier le reçut avec un grognement et, à pas lents, se mit en devoir de le servir ; on voyait manifestement que la clientèle ne lui faisait qu'un piètre plaisir.

— Mr. Sherwood, dit le pseudo-valet de chambre d'une voix assez haute pour que Wardle, debout derrière son comptoir, l'entendit. Mr. Sherwood, vous êtes bien honnête de vouloir m'inviter à prendre un verre en votre compagnie dans un établissement aussi honorable que celui-ci... mais si vous voulez me permettre... Oh ! je suis bien confus, mais je n'ose vous le proposer...

— Faites toujours, mon brave James ! répliqua Tom avec condescendance.

— Eh bien..., voilà... je voudrais vous offrir une bouteille de vin de France !

— Non, mais... avez-vous gagné à la loterie ? s'écria Tom Wills en faisant le jeu de son maître.

— Pas du tout, mais je crois que je vais, toucher la prime, allouée par Scotland Yard, vous savez pour ce jeune homme qui a été tué dans High Street, il y a quelques semaines.

— Cinquante livres, je crois, Mazette ! dit Tom Wills.

— Oui, dit Harry Dickson, avec un mépris bien joué, cinquante livres... pour un homme qui a fait dix ans à Dartmoor.

Un bruit de verre cassé se fit entendre derrière le comptoir, et en se retournant les deux consommateurs virent Mr. Wardle, livide et tremblant, les regarder avec frayeur...

— J'ai laissé tomber... un verre, bégaya-t-il.

— Je connais son nom, continua le valet, il s'appelait...

La table fut renversée avec fracas et Harry Dickson ne fit qu'un bond jusqu'au comptoir, attrapant Wardle par le poignet.

Un gros revolver d'ordonnance tomba sur le sol.

— Pris, dit-il laconiquement. Vous avez vite pris la mouche, Mr. Triggs, alias Wardle, ancien pensionnaire de Dartmoor et proprement évadé de ces lieux de malheur et de justice humaine, alors qu'il vous restait encore quelque dix ans à faire.

— Etes-vous de la police ? demanda sourdement Wardle. J'aurais dû m'en douter... Alors, vous allez me renvoyer là-bas ?

— Peut-être que oui, peut-être que non ! A vrai dire, nous ne sommes pas de la police officielle, et nous vous laisserons peut-être en paix, si vous êtes raisonnable.

— Que faudra-t-il faire ? demanda l'ancien convict dont les yeux brillaient d'espoir.

— Nous conduire dans la chambre que vous louez à des messieurs qui viennent ici en auto. Par la petite rue de derrière...

De pâle qu'elle était, la figure de Wardle devint verdâtre.

— Savez-vous que cela pourrait me coûter bien cher, murmura-t-il. Le grand..., oui, l'homme horrible qui court comme un chat dans la nuit..., il tue un homme comme moi je casse un verre.

— Saviez-vous qu'il a supprimé votre soi-disant neveu, ou plutôt l'homme qui s'est évadé avec vous du pénitencier ? demanda Tom.

— Le malheureux Jim... qu'on a trouvé dans High Street..., je le sais.

— Allons, ne perdons pas de temps, intervint Dickson, nous parlerons après, si nécessaire il y a. Voyons la chambre.

Wardle les précéda par un escalier obscur et les introduisit dans une pièce spacieuse assez pauvrement meublée.

Harry Dickson marcha vers le lit et écarta d'une main prompte la

draperie qui couvrait en partie le mur contre lequel il s'adossait.

Tom Wills poussa un cri de surprise : la paroi était étoilée de points lumineux.

— Ce sont les lumières de la maison d'à côté, expliqua Dickson. Dans cette maison, les trous sont masqués par les fleurs des tapisseries.

— Mais on devrait voir de l'autre côté la lumière de cette chambre ! s'écria Tom.

Harry Dickson se tourna vers Wardle qui se tenait au milieu de la pièce, les bras croisés sur la poitrine, l'œil sombre.

— Je suppose qu'on n'allume jamais ici dit-il en riant ; l'homme horrible, comme vous dites, voit suffisamment dans l'obscurité.

Wardle approuva de la tête.

Tout à coup, Dickson s'approcha de la table de nuit, ouvrit le tiroir et, avec un cri de satisfaction, s'empara d'un objet métallique.

— Voilà l'arme du fantôme ! s'écria-t-il.

Tom Wills considéra avec stupeur une sorte de petit pistolet plat.

— C'est un trocart, Tom, du moins il est de la famille de cet instrument de chirurgie. Car il est perfectionné à outrance. Regardez !

Il pointa la petite arme vers Wardle qui se jeta à terre en criant de terreur.

— Ah ! mon ami Wardle ou Triggs connaît les effets de la piqûre de ce moustique. Cela nous en apprend bien long sur sa complicité dans l'affaire.

— J'avais peur ! bégaya Wardle, peur... d'avoir peur, moi aussi ! C'est tellement affreux ! Il y a des gens qui ne sont partis de la maison d'ici à côté que pour devenir fous et mourir !

Harry Dickson hocha la tête et dévisagea sans aménité le bandit prosterné.

— La crosse de ce petit pistolet dissimule un très puissant ressort capable de lancer, au bout d'un mince fil d'archal, une aiguille creuse remplie d'un poison subtil. Voyez !

Un sifflement très doux se fit entendre et Tom put voir qu'à l'autre bout de la pièce une aiguille brillante reliée par un très long fil au trocart, se plantait dans la boiserie.

— Si les lambris possédaient un cerveau humain, ils s'offriraient une belle peur, ricana Dickson. Je ne connais pas encore la composition de ce damné liquide que les « fantômes » inoculaient de loin, à travers les murs, à leurs voisins, mais je crois savoir que c'est une liqueur d'origine sibérienne qui provoque la plus horrible des peurs. On l'emprunte, je crois, aux bossettes des jeunes cerfs.

— Wardle-Triggs, dit-il en se tournant vers l'ancien forçat, comment vos amis les revenants s'introduisaient-ils dans la maison voisine ?

— Je suppose que l'on me saura gré de vous l'avoir dit ?

murmura le barman.

— Il se peut très bien que je vous laisse courir, avec mission de vous faire pendre ailleurs, répondit Harry Dickson.

Wardle poussa un grognement qui devait signifier une approbation.

Il se dirigea vers le coin de la chambre et d'une simple pesée sur une brique un peu saillante, fit glisser une partie de la muraille. Un coin du palier de la maison voisine apparût.

Une lueur d'enthousiasme traversa les yeux du détective.

— Simple comme bonjour, et ingénieux comme tout ! approuva-t-il. La paroi glisse et ne tourne pas, ce qui est un avantage sur tous les systèmes à pivot, facilement détectables. Je suppose que, pour le voisin, cette porte clandestine était solidement calée, n'est-ce pas ?

— Et comment ! ricana Wardle.

— Comment est-on arrivé à construire ce passage sans éveiller l'attention du voisin, ou du moins du propriétaire, demanda Tom.

— Du propriétaire ? répliqua Wardle, vous voulez dire cette madrée canaille de Lobster ? C'est vrai, vous ne pouvez savoir. Au temps jadis, la maison hantée et celle-ci ne formaient qu'un seul et même immeuble.

» Lorsque arriva cette sale histoire avec son locataire Ullmann, le vieux Lobster a dû se douter que sa maison deviendrait inhabitable, et il la coupa en deux si je puis dire. Il y aménagea cette porte, je ne sais trop pourquoi.

Tom Wills vit luire un éclair de joie dans le regard du maître.

— Vous ne savez trop pourquoi, Wardle ? Voulez-vous que je vous le dise ?

L'ex-forçat regarda craintivement le valet de chambre.

— Savez-vous que vous ne ressemblez guère à un domestique, murmura-t-il ; il me semble même que votre figure me devient de plus en plus connue.

Il regarda le détective.

— Vous... êtes... Harry Dickson..., dit-il lentement.

Le détective sourit.

— Je ne vous le cache plus, Wardle, ceci vous fera sans doute comprendre qu'il ne fera pas bon de mentir plus longtemps.

— Je n'ai pas menti, dit le barman, je vous avoue même que depuis que je vous ai vu à l'ouvrage, j'ai senti l'inutilité du mensonge. Pourtant, je ne pensais pas que vous pouviez être le célèbre Dickson, qui est au pôle Nord, m'a-t-on dit.

— Donc, continua le détective, je vais vous exposer moi-même votre combine avec Lobster.

» Après l'arrestation d'Ullmann, il se garda bien de sous-louer sa maison. Il s'imaginait que le voleur y avait caché quelque précieux

butin. Il chercha, puis chercha encore, mais ne trouva rien.

» Histoire de ne pas être ennuyé par des locataires, il fit circuler la légende de la maison hantée. Mais à la longue, cela lui coûtait cher, d'autant plus que la conviction lui était venue que la maison ne recelait aucun trésor.

» Lobster était un avare de la plus belle eau. D'une seule maison, il en fit deux, se disant que c'était toujours cela de sauvé pour la location.

» Mais il avait une idée derrière la tête. La légende de la maison hantée frappa surtout les coureurs d'aventures. Notez que sur quatre locataires, on n'en retrouve que deux qui n'aiment guère parler d'ailleurs.

» De la maison que voici, Lobster – aidé par vous, Wardle-Triggs – les observe : il se pourrait qu'ils aient plus de chance que lui. Aussi les vole-t-il !

» Et de cette façon il rattrape les frais d'antan. Pas vrai ?

— Je ne pourrais mieux dire, avoua piteusement l'aubergiste.

— Et les victimes, qui sont des forbans eux-mêmes, n'osent pas parler de peur d'attirer sur eux l'attention de la police. Lobster sait cela et il en profite. Soudain, les choses changent. La maison *devient vraiment hantée* !

» Du moins pour Lobster qui, pris de peur, se dérobe et n'a plus qu'une idée : la louer, être débarrassé de cette mangeuse d'argent, qui ne rapporte plus guère. Que s'est-il passé ? Ce n'est pas fort compliqué...

» D'autres larrons surviennent mais combien plus terribles. Eux aussi ils vont entreprendre les recherches. Ils ont naturellement besoin de votre complicité, Wardle, et vous souscrivez à toutes leurs exigences. Pourquoi ? *Parce que vous les craignez* ! Parce qu'ils savent qui vous êtes ! Parce qu'un mot de ces inconnus suffirait pour vous renvoyer au bagne ! !

— Mon Dieu ! Tout cela est vrai, Mr. Dickson, gémit Wardle.

— Un innocent locataire se présente. Que faites-vous, Wardle ? Sur les indications de vos complices, vous savez jouer de ce trocart, et quand l'occasion s'en présente, vous envoyez, par une ouverture de la muraille, l'aiguille venimeuse piquer les infortunés voisins.

La peur fait le reste. Le locataire décampe ! Ainsi avez vous fait pour nous, hier soir encore.

— Non, non, s'écria Wardle, c'était l'homme horrible lui-même qui l'a fait. Je ne le voulais pas monsieur ici – il indiqua Tom Wills – était mon client, et un bon client, j'ose le dire. Les bandits ne me donnaient pas un sou : rien que des promesses, et plus souvent encore des menaces. La clientèle de monsieur me rapportait bien davantage ; j'aurais bien voulu le garder comme voisin, je vous le jure !

— Wardle ! dit tout à coup Harry Dickson, les deux hommes que vous craignez arrivent à Londres en avion ?

Wardle chancela et leva des mains suppliantes.

— Où descend leur appareil ? demanda Dickson d'une voix dure.

— Je vous jure que je n'en sais rien, mais... oh ! ils me tueront s'ils savent jamais que j'ai jaspiné. Ils feront avec moi comme avec le malheureux Brighton-Jim qu'ils ont zigouillé dans High Street.

— Je suis là pour les en empêcher, Wardle, dit doucement le détective.

Le forçat le regarda avec un peu d'espoir.

— Je vous crois, Mr. Dickson ; le mieux c'est que je vous dise tout, bien que je ne sache plus grand-chose. Un jour, ils ont oublié dans le garage une carte routière des environs de Londres. Je la garde dans un coin du tiroir de mon comptoir. Il y a une petite croix à l'encre rouge faite à un endroit tout près de la forêt d'Epping.

— Vous les attendez ce soir ?

— Oui, vers minuit, comme toujours.

— Ecoutez, Wardle...

L'homme poussa un étrange gémissement et ses genoux fléchirent. Dickson s'élança pour le soutenir.

— Wardle ! Triggs !

Un profond soupir... puis plus rien.

Harry Dickson souleva l'homme et le porta sur le lit.

— Je voulais obtenir le silence de cet individu, dit-il à voix basse, mais jamais l'apoplexie n'a mieux servi la justice des hommes.

— Comment, Wardle est mort ? s'exclama Tom Wills.

— Une rupture d'anévrisme, Tom, songez à l'angoisse quotidienne dans laquelle cet infortuné a vécu. Mais la mort lui fut douce, car elle a atteint en pleine liberté, la chose la plus précieuse à l'homme. Que le Seigneur lui soit indulgent eu égard à la franchise qui l'anima dans ses dernières heures.

Vivement émus par cette fin inattendue, les deux détectives quittèrent la chambre. Dans le tiroir, ils trouvèrent la carte marquée à l'encre rouge.

Ils passèrent encore quelques minutes dans la maison voisine, éteignirent les lumières, endossèrent des imperméables, car la nuit était pluvieuse, puis ils s'éloignèrent de Fulham Road. Auparavant, Dickson avait examiné une dernière fois son phonographe et exprimé à mi-voix sa satisfaction.

Dans un garage ami, on mit à leur disposition un roadster. Harry Dickson se mit au volant et la voiture prit la direction d'Epping.

6. L'oiseau nocturne

Dans la voiture, Tom Wills fit la remarque que la sombre forêt d'Epping servait souvent de décor aux crimes et aux forfaitures⁽⁴⁾.

— C'est fatal, répondit le détective, avec ses friches riveraines, ses taillis compacts, sa surveillance quasi nulle, elle offre un repaire choisi aux forbans, tout comme la forêt de Bondy en France apparaît toujours aux bandits parisiens comme le plus délectable des asiles.

Londres fuyait derrière eux, nébuleuse, incertaine...

De temps en temps, Harry Dickson levait les yeux vers le ciel et grommelait.

— J'espère que ce ciel bas ne les empêchera pas de venir.

Tom Wills qui l'entendit riposta :

— Si l'homme a des yeux de chat, il doit y voir convenablement, malgré l'absence de lune et d'étoiles.

— Bravo ! J'aurais dû y penser, s'écria le détective.

Il appuya sur l'accélérateur et la machine dévora les kilomètres à en juger par la progression de l'aiguille du compteur.

Quand la grande ligne sombre de la forêt d'Epping barra l'horizon brouillé de vapeurs et de nuées nocturnes, Harry Dickson stoppa et d'un œil connaisseur consulta la carte. La croix à l'encre rouge marquait l'endroit où se trouvait une scierie abandonnée.

— Jusqu'ici nous sommes dans le droit chemin, dit-il.

— Il me semble voir des bâtisses, dit Tom Wills.

— Je commence à vous croire atteint de nyctalopie tout comme « l'homme horrible », se moqua Harry Dickson.

— Pourquoi Wardle appelait-il l'inconnu « l'homme horrible » ? demanda Tom.

— Voilà une question que nous ne pourrons plus lui poser, pas plus que d'autres, mais je regrette de ne l'avoir pas fait... Pourtant, mon cher Tom, je crois pouvoir vous répondre.

— N'attendez pas de le faire, maître.

— Simplement parce que l'aspect de l'homme doit être vraiment horrible.

— Tiens, mon petit doigt en aurait dit-autant ! s'exclama le jeune homme.

Tom Wills avait bien vu : les anciens chantiers étaient là, abandonnés, tombant en ruine.

Harry Dickson avisa deux piles de madriers moussus entre

lesquelles ils parvinrent à garer leur véhicule.

— On n'aurait pu trouver mieux, dit-il en se frottant les mains ; ces piles de madriers nous offrent un avantage triple : une excellente cachette pour notre voiture, un poste d'observation idéal pour nous, et la certitude qu'une machine volante voudra à tout prix éviter le voisinage de cet obstacle.

— Vous croyez que c'est ici leur terrain d'atterrissage, maître ?

— Oui, ce hangar offre un abri rêvé pour l'appareil, et le terrain me semble assez propice pour y évoluer.

— Vous semblez bien être certain de ce moyen de locomotion, Mr. Dickson ; pourtant, vous ne savez qu'une chose, c'est que les clients de feu Mr. Wardle portaient des casques d'aviateur. C'est peu, je connais des motocyclistes qui en font tout autant.

— Aussi je ne me fie pas à cette unique preuve, Tom. Celle qui a de la valeur pour moi est purement mentale : les revenants de Fulham Road ne pourraient se servir *que d'un avion*...

La montre lumineuse de Tom Wills indiqua le quart d'onze heures.

— Un quart d'heure d'attente, observa le détective. Leur machine, qui doit être rapide, doit les amener à Londres en une demi-heure. Or, ils commencent leurs singeries sur le coup de minuit.

— Où se trouve leur auto ? demanda Tom.

— Très probablement elle est cachée dans les ruines ; mais je ne perdrai pas une minute pour la chercher. Il entre dans mes visées de les laisser partir sans encombre pour Londres. Après, nous verrons bien !

Au loin, du fond de la plaine, un clocher perdu dans les ténèbres sonna la demie avant minuit. A cet instant, Harry Dickson leva les yeux vers le ciel obscur où chassaient d'immenses nuages.

— Vous entendez, Tom ?

— Oui, maître, murmura le jeune homme, dont le cœur se serra d'angoisse.

Un vrombissement très léger d'abord, puis de plus en plus distinct faisait vibrer l'air nocturne.

Le bruit se précisa juste au-dessus de leurs têtes.

— Là-haut on fixe le point d'atterrissage, murmura le détective, il n'y a qu'un nyctalope pour pouvoir réussir cette prouesse, par une telle obscurité.

A peine avait-il parlé qu'une ombre se détacha de la nue et fondit avec un grondement farouche vers le sol.

Les détectives purent tout juste distinguer la forme confuse d'un avion piquant du nez vers la terre, tous feux éteints.

Harry Dickson avait escaladé une des piles des madriers et observait la plaine devant lui avec autant de précautions que s'il

l'avait fait en plein jour.

— Pour le gaillard qui descend là-bas, il fait à peu près jour, murmura-t-il.

On entendit les derniers ronflements de l'hélice, puis quelques sourds bruits métalliques. Après quelques minutes qui parurent bien longues aux détectives anxieusement aux aguets, un moteur d'automobile ronfla.

— Les voici, Tom, attention !

Une petite automobile roulait doucement sur le sol accidenté de la plaine, passant à proximité de la cachette de Dickson et de Tom Wills.

— Attendez, dit tout à coup une voix cassée, il me semble voir quelque chose.

Harry Dickson frissonna et mit la main sur son revolver : il venait de voir luire dans l'ombre deux terribles yeux de feu verts, un véritable regard de tigre à l'affût.

— Laissez-moi tranquille avec vos habitudes de chat puant, grinça une autre voix, et ne nous faites pas perdre de temps, hein ?

Le moteur reprit de plus belle et l'automobile fit un bond. L'instant d'après, elle s'évanouit dans les ténèbres, et le bruit mécanique décrut progressivement. Harry Dickson respira.

— J'ai cru un moment à la faillite d'une partie de mes projets, dit-il. Maintenant, Tom, nous allons procéder à une petite exécution sommaire.

Ils sortirent de leur cachette et se dirigèrent vers le grand hangar.

Un quart d'heure plus tard, ils avaient découvert l'avion.

C'était un monoplane de petit modèle, mais pourvu d'un moteur très puissant.

— Voilà un z-oiseau qui ne reprendra pas de sitôt la route des airs, gouailla Harry Dickson.

Il se mit alors à trifouiller dans les organes du moteur.

— Bon, voici une magnéto qui ne vaudra plus dix sous chez le regrattier, ricana-t-il, et ce carburateur aura fini pour jamais de « gazer » !

— Alors, voilà nos oiseaux bloqués ? interrogea Tom Wills.

— Comme vous venez de le dire, mon cher ami.

— Retournons-nous à Fulham Road ?

— Pas le moins du monde. Je ne veux pas déranger ces braves gens dans leur travail nocturne.

— L'endroit n'est pas choisi pour y passer la nuit, maugréa le jeune homme.

— Aussi n'est-ce pas mon intention. Au contraire, nous allons dans le monde. Notre ami Goodfield nous attend chez lui pour un

médianoche dont vous me direz des nouvelles.

— Et les... revenants ?

— Demain... il fera jour, répondit ironiquement le détective.

L'auto reprit le chemin de Londres, et sur le coup d'une heure du matin, après une course effrénée par les rues heureusement solitaires, elle s'arrêta devant la porte de Goodfield, le superintendent de Scotland Yard.

La maison était brillamment éclairée et Goodfield reçut ses deux amis dans une salle à manger merveilleusement parée pour la circonstance.

— Il ne m'arrive pas tous les jours de mettre les petits plats dans les grands, avoua le brave policier.

— Je crois que mon ami Goodfield s'offre une petite avance sur certaine prime qu'il pourrait bien toucher... très... très prochainement.

— Croyez-vous, Mr. Dickson ? s'écria Goodfield rouge de plaisir.

— Je crois, je crois, répondit malicieusement le détective, mais ne vendons pas la peau de l'ours.

— Si j'ai celle des revenants de Fulham Road, cela me suffira, déclara le policier en tapant sur la table.

— Il se peut qu'il y ait quelque chose en plus. Goodfield, dit Dickson en riant. En attendant, débouchez-moi cette magnifique bouteille de vin de France qui semble trouver le temps bien long avant d'être dégustée !

7. Les revenants

Harry Dickson avait signalé la mort de Wardle à Scotland Yard, mais avait également obtenu que toute intrusion de la police serait évitée avant le soir, dans le bar *L'Etoile Polaire*.

Vers huit heures du matin, après avoir passé une bonne nuit dans les chambres d'amis du bon Goodfield, Mr. Sherwood et son valet Fielding revinrent tout guillerets à leur maison de Fulham Road.

Une fois rentrés, ils parcoururent les chambres et comme toujours ne trouvèrent rien de suspect.

— Rien, avait dit Tom Wills, rien comme toujours.

— Peut-être, murmura Harry Dickson, et il se rendit au salon jaune et y fit jouer un déclic du phonographe.

La plaque d'ébonite annonçait une valse de Strauss, pourtant rien d'aussi mélodieux ne se fit entendre, rien qu'un grattamento monotone.

— Ce réveille-matin est détraqué ! fit dédaigneusement Tom Wills.

— Attendez, Tom l' impatient, répondit Dickson en souriant.

Le grattamento avait cessé pour faire place à des petits coups nets, puis à des silences plus ou moins longs entrecoupés d'autres coups.

— Les coups que nous avons entendus dans notre rêve, s'écria Tom.

— Rêve ? Oui... hm... si vous voulez... Ah ! écoutez !

Une voix d'homme venait de se lever et résonnait, cassée, singulièrement déformée par le phonographe-enregistreur.

— Rien ! Rien ! Sale bête d'Ullmann.

— C'est un peu tard pour lui dire qu'il a menti, répartit une autre voix sur un ton de fureur extrême.

— Il a dit la cheminée ! Or nous les avons vues toutes ! »

Harry Dickson se redressa rouge de joie.

— Que dites-vous de mon phono à double effet ? Il chante merveilleusement comme tout autre, mais il enregistre parfaitement et sans en avoir l'air, pendant un laps de temps de quatre heures environ, tout ce qui se passe en sonorités autour de lui. C'est un chef-d'œuvre de la maison Bernhardt, de Nuremberg, mécanique de haute précision. Et sous une innocente apparence, Tom, je le suspecte d'avoir d'autres tours dans son sac.

— Tout ce que je comprends, c'est que des hommes ont pénétré et travaillé ici pendant la nuit, dit Tom Wills.

— C'est déjà énorme, Tom répondit le maître.

— Que peuvent-ils chercher, et où ?

— A cette double question je vous réponds que je sais parfaitement ce qu'ils cherchent. Mais où..., dans quel endroit..., voilà ce que je viens d'apprendre à l'instant.

— Mais ils n'ont rien trouvé du tout ! s'écria Tom Wills, et il me semble qu'il y a belle lurette qu'ils cherchent. Depuis des années, peut-être.

— C'est ma foi vrai, et moi, Tom, en quelques secondes je viens de le trouver.

— Comment ? s'écria le jeune homme, je ne vous ai rien vu chercher !

— Ce n'était pas nécessaire. Le petit bon bout de la raison a parlé, c'est grandement suffisant.

Harry Dickson se laissa tomber dans un fauteuil et bâilla.

— Mon Dieu, comme la journée sera longue, Tom. Pour dire vrai, je n'attends ces messieurs qu'à la tombée du jour.

Vers midi, toutefois, le valet de chambre alla faire un petit tour en rue et laissa entrer deux, puis encore deux autres gentlemen qui s'installèrent tant bien que mal dans une petite pièce du rez-de-chaussée.

— Mon bon Goodfield, je crains que vous ne trouviez l'attente un peu longue, dit Harry Dickson, en serrant la main au superintendant. Il y a du whisky dans le buffet et des cartes dans le tiroir ; je ne puis vous permettre qu'un whist tout à fait silencieux.

— Etes-vous bien sûr que nous aurons la visite des revenants, Mr. Dickson ? interrogea un des policiers qui accompagnait Goodfield.

— Aussi certain que mon nom est Harry Dickson et que le vin que nous avons bu, hier soir, chez Goodfield était merveilleux, riposta joyeusement le détective.

Une heure plus tard, Tom Wills, qui revenait d'une soi-disante promenade, tendit un télégramme à son maître.

Le détective le parcourut et branla la tête.

— Voilà ce qui doit faire tomber les derniers doutes, dit-il. Tout sera comme je l'aurai prévu, Goodfield.

— Pourquoi ne les cueillerions-nous pas dès qu'ils mettront les pieds dans la maison ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson secoua la tête.

— Non, mon petit, je tiens à mon tour à me payer un peu leur tête. Je n'ai pas oublié la nuit de la grande peur.

— Et vous vous exposez à un nouveau coup de trocart.

Harry Dickson se mit à rire.

— Vous mettez le doigt sur la plaie, Tom : je désire les prendre trocart en main. Mais je vous assure que j'ai un tant soit peu détraqué cet instrument, tout comme leur avion.

Vers quatre heures, Tom Wills, qui errait à travers la maison, vint dire qu'il entendait un bruit de pas dans l'habitation voisine.

— A moins que Wardle ne se soit réveillé, opina Goodfield, mais Dickson secoua la tête.

— Tenez-vous prêts, mes amis ; moi, je reprends mon poste de valet de chambre.

Dans le parloir du rez-de-chaussée, tout devint silencieux. Ils étaient cinq à attendre le grand événement : Tom Wills, Goodfield et les trois agents ; Harry Dickson avait regagné le salon jaune et on l'entendait chanter.

Un moment plus tard, le phonographe se mit en marche et, en flonflons lointains, la valse de *La Veuve Joyeuse* arrivait jusqu'aux policiers.

« Heure exquise... Qui nous grise... »

Harry Dickson était tout à sa joie musicale.

D'un plumeau hâtif, il enleva un grain de poussière par-ci, une peluche par-là, tout en fredonnant le refrain populaire.

Un peu plus d'ombre se collait aux fenêtres ; lentement le crépuscule assombrissait le salon jaune.

Le détective secoua la tête : la bête se faisait attendre.

Il retourna au gramophone qui se mit à diffuser une autre valse viennoise : « Nous sommes les petites milliardaires... »

En bas, Goodfield et ses compagnons s'énervèrent un peu.

— Après *Princesse Dollar*, il nous donnera *Le Soldat de Chocolat*, et tout le répertoire classique y passera, murmura le superintendant ; je préfère une bonne pétarade de coups de revolver à cette oiseuse attente en musique.

Pourtant, là-haut, les événements se précipitaient malgré le calme apparent de l'atmosphère.

Le phonographe jouait en sourdine, ce qui obligea le détective à s'approcher de son pavillon et à prêter l'oreille comme s'il était aux écoutes d'un secret.

La musique était devenue tout à coup lointaine et bien faible, mais d'autres bruits s'insinuaient à présent dans la pièce. C'était un glissement très lent de pas dans la chambre voisine, puis le froissement d'une draperie qu'une main écartait avec mille précautions.

L'intérieur du pavillon de l'appareil chantant était en nickel poli et faisait office de miroir. Harry Dickson pouvait facilement voir, en déformé et en agrandi, ce qui se passait derrière lui.

Des ombres s'agitaient dans le réduit obscur, et, tout à coup une

main parut à la hauteur de la draperie écartée.

Mais le détective ne broncha pas ; à peine un sourire glissa-t-il sur ses traits tranquilles. Il fit un geste comme pour déplacer le pavillon et sans doute ce geste commanda-t-il le coup de théâtre.

Adieu, valse et refrains ! Une voix formidable sortit soudain du phono : « Ah ! vous voici, messieurs les assassins d'Ullmann !

Un double cri de terreur retentit derrière Harry Dickson qui se retourna tranquillement.

Au même instant, Tom Wills, Goodfield et ses hommes envahirent le salon jaune, revolver au poing, tandis que de fortes lampes électriques s'allumaient au plafond.

Deux hommes se tenaient debout contre la draperie du fond. L'un pâle et résolu, les lèvres tremblantes de rage ; l'autre faisant des gestes maladroits d'aveugle.

— Messieurs, présenta Harry Dickson, voici les revenants de notre maison de Fulham Road. Voici Mr. Jim Horva, ex-lieutenant de notre aviation de marine, pour le moment connu à Dartmoor sous le numéro 265 ; son compagnon, c'est le docteur Hastings, ancien médecin attaché à ce célèbre pénitencier.

— Ciel ! murmura Goodfield, comme il est affreux à voir.

— Ainsi nous sommes faits, dit Horva avec un rire cruel. Tant pis ! J'ai de nouveau joué et de nouveau perdu.

Il se tourna vers Harry Dickson.

— Et dire, cher monsieur, que j'ai cru reconnaître, sous les traits de ce grandiloquent et hypocrite Hollander, le fameux détective Harry Dickson.

» Mais ce crétin de Hastings m'a traité de visionnaire et m'a empêché de me glisser derrière vous pour vous assommer à l'aide d'une bonne barre d'acier.

— Vous êtes un jeune homme bien perspicace, Mr. Horva, répondit poliment le détective. C'est bien dommage que cette qualité ne vous ait pas servi pour découvrir ce que vous cherchiez dans cette maison.

— Et l'avez-vous trouvé, as des as ? se moqua le forçat.

— Mais certainement, et cela m'a demandé exactement deux minutes pour savoir où *cela* se trouvait. Je ne vois aucun inconvénient à vous le montrer.

« Voulez-vous mettre les menottes à ces messieurs, Goodfield ; nous allons leur faire un pas de conduite.

Harry Dickson les précéda dans l'escalier, fit jouer la porte secrète et entra dans la chambre où Wardle dormait son dernier sommeil.

— Tom, dit-il, donnez quelques bons coups de pincette contre l'angle de la cheminée.

— Hein ? hurlèrent les deux prisonniers.

Tom Wills obéit, et l'instant d'après, une petite cavité apparut sous la tablette de marbre noir. Harry Dickson y plongea la main et en retira une petite boîte de fer blanc qu'il ouvrit.

Une belle lueur verte scintilla. Horva poussa un horrible juron.

— Ceci c'est la *Grande Lune*, la prodigieuse émeraude que Feu Ullmann déroba à sa victime Lady Bossmere, dit-il simplement.

— Cent mille livres ! murmura Goodfield.

Jim Horva, très pâle, s'adressa à Dickson.

— J'espère que vous ne voyez aucun inconvénient à me dire comment vous avez trouvé cette pierre ? de-manda-t-il.

— Pas le moindre, sir. Le curieux phonographe que vous avez pu voir dans le salon jaune m'a rapporté ce matin vos paroles désespérées de la veille : « Ullmann..., menteur..., la cheminée... »

— Ullmann ne vous avait pas menti. La cheminée appartenait encore à cette demeure au temps où il y cacha l'émeraude. Mais, depuis lors, la maison fut partagée en deux demeures. Pendant des années, vous avez dormi, à chacune de vos visites, à côté de ce trésor – pour autant que vous dormiez, cela va sans dire.

Tout à coup, Jim Horva chancela.

— Cela vous émotionne à ce point ? demanda Goodfield en riant.

— Pas le moins du monde, mon vieux, ricana le bandit, mais il faudra me faire une place à côté de Wardle sur ce lit d'apparat.

— Il s'est empoisonné ! s'écria Tom Wills.

— Oui et non, mon jeune ami, répliqua Horva d'une voix affaiblie. Mais c'est ce bougre de trocart qui m'a joué un tour. J'ai voulu envoyer une dose à votre valet de chambre au moment où il écoutait le phono jouer de si tendres valses.

L'instrument s'est détraqué et je me suis envoyé l'aiguille dans la main.

— Bah ! ce n'est pas mortel, dit le détective.

— Je crois que vous êtes dans l'erreur, Harry Dickson ; ce cher docteur Hastings avait chargé son aiguille d'une drogue un peu plus dangereuse que de coutume. Adieu ! Ayez soin de bien pendre cette canaille de docteur.

La voiture d'ambulance emporta ce soir-là deux cadavres hors du bar *L'Etoile Polaire*, celui de Wardle-Triggs et celui de Jim Horva, l'homme qui aurait pu être un des plus prodigieux aviateurs des temps présents si la destinée n'en avait fait un criminel...

détails, cette curieuse aventure, il y ajouta quelques explications que le lecteur nous saura gré de reproduire.

— A Dartmoor, Ullmann s'amendait. Il était au service du docteur Hastings, et un jour que son crime lui pesait plus que jamais, il se confessa au médecin.

» Mais Horva, infirmier tout comme Ullmann, l'entendit.

» Un projet fou germa dans son cerveau taré : s'emparer de l'émeraude.

» Hélas..., en tout homme dort un criminel, a-t-on trop souvent répété en matière de criminologie, et cette fois-ci le terrible proverbe eut raison.

» Horva, gagna le docteur Hastings à ses vues.

» Pour cela, il fallait faire disparaître Ullmann, qui aurait pu s'ouvrir à un autre confident que le docteur. Ce dernier hésitait, mais Horva brusqua les péripéties.

» Je vois fort bien comment les événements se sont produits ou ont dû se produire. Hastings et Ullmann sont seuls dans le laboratoire de l'hôpital ; Jim Horva s'approche doucement d'eux et assomme Ullmann, à l'aide sans doute de sa fameuse barre d'acier dont il m'a parlé. Mais, à cette minute, Ullmann manie une bien dangereuse matière : il tient en main un bol d'acide sulfurique. Dans un geste de défense, il jette le contenu qui atteint le docteur Hastings.

» Là-dessus il essaye encore de s'enfuir.

» Horva ne lui en laisse guère le temps : il le poursuit dans l'escalier et le précipite sur le dallage où le malheureux se brise le crâne.

» Bon débarras ! se dit le forçat.

» Hastings est atrocement défiguré ; il a perdu la vue, l'émotion le paralyse.

» Mais Horva a besoin de lui pour le projet formidable qu'il couve dans son cerveau. Il devient pour lui le garde-malade le plus dévoué qui soit.

» Et Hastings guérit, mais très partiellement : il retrouve l'usage de ses membres, et même en partie celui de la vue. Mais de quelle étrange façon ! Il devient complètement nyctalope, mais reste aveugle à la lumière du jour !

» Cela aussi est mis à profit par Horva.

» Hastings va jouer le rôle de l'homme paralysé et complètement aveugle. Comment les soupçons – si jamais soupçons se lèvent – pourraient-ils atteindre un tel homme ?

» S'enfuir ? Horva n'y pense guère. Il ne veut pas courir la chance d'être repris. De surcroît, il veut bien être certain de la véracité du récit d'Ullmann.

» Sa présence est donc nécessaire à Londres, et en même temps à

Dartmoor. C'est une sorte d'ubiquité qui s'impose.

» Horva, garde-malade du docteur, jouit d'une liberté relative dans le pénitencier, ses nuits sont à lui. Il sort. Il parvient à entrer en relations avec un de ses anciens confrères de l'aviation. Un avion est acheté, sans doute à très haut prix, pour s'assurer en même temps le silence du vendeur. Presque toute la fortune de Hastings passe dans cette acquisition.

» L'appareil est remisé dans les environs immédiats de la prison : nouvelle complicité à acheter. Le traitement de Hastings doit avoir été durement ébréché par tous ces frais.

» Et c'est ce manque d'argent qui fait qu'ils ne peuvent louer la maison de Londres. Ensuite il ne faut pas qu'ils soient vus à Londres...

» D'ailleurs la chance leur sourit : Lobster, le propriétaire de la maison d'Ullmann, a déjà laissé s'accréditer la légende de la maison hantée.

» Tant mieux ! Elle le restera ! Il suffit de faire régner la terreur parmi les locataires qui s'y hasardent.

» Hastings a servi dans les colonies, entre autres dans les régions mystérieuses de l'Himalaya. Il connaît le poison qui provoque la peur.

» Mais la chance s'est doublée : ils ont reconnu, dans le tenancier Wardle, l'ancien forçat Triggs. Immédiatement, il devient le fidèle serviteur des deux alliés.

Le dernier argent de Hastings a servi à l'acquisition d'une petite automobile rapide. Et ceci leur concède cette sorte d'ubiquité qu'il leur faut : en deux heures d'un vol très rapide, ils font le trajet de Dartmoor à Londres. Une demi-heure d'auto les amène vers minuit dans Fulham Road. Ils ont deux heures devant eux pour faire leurs recherches. Notez que cela n'a pas débuté immédiatement ainsi. Cette organisation ne s'est faite que lentement. Hastings a dû trouver le moyen de venir deux ou trois fois seul à Londres, et Horva s'est arrangé, à l'aide d'un mannequin probablement, à faire croire à sa présence dans la clinique de Dartmoor : ce qui a dû lui être relativement facile, car on approchait assez peu le malade misanthrope.

» Notez aussi que le docteur Hastings s'est trouvé une fois en plein jour à Londres. Celui de notre soi-disant départ pour le grand Nord. Mais il avait besoin d'un guide pour le conduire à travers la ville, aveugle comme il était en plein jour. Quand il eut atteint son but, c'est-à-dire quand il eut la conviction que Dickson était parti, il supprima le pauvre diable qui lui avait prêté aide et assistance.

— Mais, objecta ici Tom Wills, Hastings savait-il que nous allions nous occuper de cette affaire ?

— C'est évident. Souvenez-vous, Goodfield de notre premier soir, celui où les yeux de chat ont brillé derrière les vitres de la maison

hantée. Hastings a dû me reconnaître. A ce moment, leur organisation fonctionnait déjà parfaitement. Ils croyaient avoir mal compris Ullmann et ils fouillaient la maison pierre par pierre.

» Dès qu'il m'a vu, Hastings a du jeter l'alarme dans l'esprit de son complice Horva. Celui-ci est un homme d'action.

» Il sortit par le garage, vola une auto qui stationnait dans le voisinage et vint nous l'offrir en taxi. – Ce furent Listerham et Hardy qui y montèrent, et tout en ne m'atteignant pas, le bandit trouva que deux témoins de moins faisaient toujours bien dans l'affaire. Il provoqua l'accident où nos deux malheureux amis ont perdu la vie.

» Si nous n'avons pas trop reçu la visite de ces messieurs, continua Harry Dickson, c'est à l'été que nous le devons. Les jours sont longs, les nuits brèves, il fallait rentrer tôt au bercail. L'hiver faisait autrement leur jeu. En fait de jeu, j'ajoute que la nature a fait le leur en changeant le docteur Hastings en nyctalope. C'est grâce à cette étrange faculté que l'atterrissage de l'avion, en pleine nuit, sur un sol dangereux, pouvait s'effectuer sans trop d'encombre.

— Et une fois l'émeraude trouvée, Horva aurait pu s'enfuir définitivement, n'est-ce-pas ? demanda Goodfield.

— Je ne le crois pas. C'étaient des gens avisés, prudents. Hastings serait entré « officiellement » en voie de guérison. Il se serait employé de toutes ses forces à l'obtention de la grâce de Horva, car, au fond, il était attaché profondément à ce jeune bandit qui lui rendait également un peu de farouche tendresse. Horva aurait été gracié. Sous d'autres cieus, ce seraient devenus des gens riches et probablement très honnêtes.

*

La destinée en a décidé autrement. La famille Bossmere, en rentrant en possession de la *Grande Lune*, a offert une prime de dix mille livres au célèbre détective Harry Dickson. Du moins, c'est ce que les journaux de l'époque racontent.

Ils n'ont pas ajouté – et ce n'est pas justice – qu'une grande part de cette somme a grossi la caisse de retraite de Scotland Yard et que le superintendant Goodfield a touché un chèque tellement honorable qu'il a pu s'offrir une petite conduite intérieure et quelques beaux tableaux auxquels il rêvait depuis des années.

Sans parler des pauvres de Londres pour qui le compte en banque de Harry Dickson s'appauvrisait régulièrement...

ON A VOLE UN HOMME !

1. La disparition de Herbert Wade

Tom Wills se tournait et se retournait dans son lit.

La nuit était chaude, un moustique obstiné tournait en susurrant autour du front du jeune homme.

Par deux fois, il avait allumé sa lampe et avait essayé de lire, mais les livres de Stevenson et de Vere Stackpoole ne parvenaient pas à chasser son humeur chagrine.

— Je vais passer une nuit blanche ! grommelait-il. Je voudrais que Goodfield vienne nous chercher, pour quelque capture sensationnelle dans Whitechapel ou dans Soho !

Mais Goodfield devait ou dormir du bon sommeil des justes, ou, de service de nuit, gravement compulser des dossiers dans la solitude nocturne de son bureau de Scotland Yard.

Toutefois lui vint une légère compensation à ses petites misères : il tua le moustique d'une claque sonore sur sa joue !

— Je vais pouvoir dormir maintenant, dit-il en soupirant d'aise.

Puis, tournant le commutateur et cherchant une position plus confortable sur l'oreiller, il s'apprêta à un nouveau départ pour le royaume de Morphée.

Mais la destinée en avait décidé autrement : tout à coup, dans le grand silence, le téléphone se mit à tinter.

— Voyez-vous, marmotta comiquement notre jeune ami, c'est toujours comme cela, au lieu de sonner un peu plus tôt, quand je désespérais de m'endormir !

Il entendit son maître remuer dans la chambre voisine, saisit quelques monosyllabes murmurés d'une voix encore engourdie, puis une exclamation de surprise.

Deux minutes plus tard, Harry Dickson poussait la porte de la chambre de son élève :

— Debout, Tom, on nous demande ! cria-t-il.

Mais Tom était déjà levé.

— Du boulot, maître ?

— Pas très ordinaire ; habillez-vous, chemin faisant, je vous dirai de quoi il s'agit.

Une horloge éloignée sonna quatre heures, et une lueur grise d'aurore filtrait des nuées, quand ils furent sur le trottoir de Baker

Street.

— Avez-vous votre revolver, Tom ? s'enquit Harry Dickson.

— Y aura-t-il du grabuge ?

— Nous serons probablement en butte à une agression nocturne, et je puis à peu près affirmer que cela se passera en longeant Portman Square.

— Comment le savez-vous ? demanda Tom, un peu incrédule.

— Quelqu'un était branché sur notre fil téléphonique, j'ai parfaitement entendu le déclic, et lorsque j'ai dit : nous arrivons ! j'ai entendu qu'on mettait une forte hâte à couper, du côté de l'écouteur clandestin.

» Conclusion : on va venir à notre rencontre. D'ici Oxford Street il n'y a pas bien loin, et c'est là que nous devons aller ; l'homme qui tâchera de nous couper la route doit se douter que nous ne trouverons pas de taxi en maraude et aussi que nous préférons marcher à cette heure ultra-matinale.

— Bon, on les attendra, répliqua joyeusement le jeune homme, il n'y a rien de tel pour vous éveiller que quelques bons coups de revolver, distribués à propos. Dites-moi maintenant de quoi il s'agit, Mr. Dickson.

— Etes-vous allé ces derniers jours au cirque italien Riccardo Sacco, dans Oxford Street ?

— Parfaitement, je suis allé voir le fameux jeûneur Herbert Wade, tout sagement allongé dans sa cage de verre, et ayant l'air de se porter fort bien, malgré un jeûne de dix-huit jours !

— Cela va m'épargner une foule de paroles, Tom, Mr. Sacco en personne vient de me téléphoner : le gardien de nuit vient de le prévenir que Wade a disparu de sa cage de verre, et, détail horripilant, que le petit palier qui précède ladite cage est abondamment taché de sang.

— Un crime ? demanda Tom.

Le détective haussa les épaules.

— On verra, répondit-il laconiquement.

Ils parcoururent les derniers mètres de Baker Street en silence. Tout à coup, Harry Dickson ralentit sa marche.

— Nous approchons de Portman Square, apprêtez votre revolver.

Le jardin était obscur, deux lampes noyées dans la verdure des arbres jetaient une maigre lueur sur l'étendue nocturne.

— Restons sur ce trottoir, conseilla le détective, mais ne quittons pas la grille des yeux, quelqu'un doit être blotti dans les massifs des fusains.

— Il me semble voir quelque chose de blanc dans l'herbe, mais cela ne bouge pas, murmura Tom. Si j'allais voir ?

Ils s'approchèrent avec prudence, le revolver haut pour faire feu

à la première alerte, mais rien ne bougea dans l'ombre du square.

Soudain Tom Wills, qui précédait son maître de quelques pas, se jeta en arrière.

— Un homme est étendu là-bas... mais il ne donne pas signe de vie.

Harry Dickson s'élança et se pencha sur une forme immobile.

— Mort ! Un coup de couteau entre les épaules. Bah ! le gaillard qui a fait le coup n'a pas rechigné à la besogne !

— Quelle sale tête il a pour un mort... et j'aimerais autant le rencontrer comme cela que vivant au coin d'un bois, ou même d'un square, observa Tom.

Habillé d'une salopette malpropre, le cadavre semblait encore ricaner dans la mort.

— Il a un revolver dans la main, s'exclama Tom Wills.

— Ah ! fit Dickson, cela change la question... en effet, et c'est un revolver automatique du dernier modèle. Tant mieux pour nous, Tom.

— Pourquoi donc, Mr. Dickson, ce pauvre diable...

— Diable, oui, vous le dites bien, mais surtout un mauvais et un vilain diable qui avait pour mission de nous occire proprement. Un mystérieux inconnu nous a épargné, sinon la vie, du moins quelques cartouches de nos propres armes.

— Cela me paraît être un étranger, dit Tom, en examinant avec dégout la sombre dépouille.

— En effet, cela m'en a tout l'air. J'opte fort pour un Hindou... un Bengali, remarquez la couleur foncée de sa peau.

— Qu'allons-nous en faire ? s'enquit Tom.

— Nous n'avons plus de temps à perdre, laissons-le là, j'avertirai la police dès que faire se pourra. Venez !

Au loin, les lampadaires électriques d'Oxford Street pâlissaient dans l'aube naissante.

— Je me demande qui a pu nous écouter au téléphone, dit Tom Wills songeusement.

— Ah ! dit vivement Dickson, ici aussi les choses sont changées. Je crois que cette créature mystérieuse nous espionnait pour notre bien. Nous avons quelque part un ami inconnu.

— Celui qui a descendu l'Hindou ?

— Lui-même !

— Ça fait toujours plaisir à entendre, conclut philosophiquement Tom.

Quelques minutes plus tard, ils s'arrêtèrent sous le porche du cirque Riccardo Sacco.

Au fond du long corridor, une unique ampoule brûlait et Harry Dickson distingua à sa falote lueur des ombres affairées.

— Est-ce vous, Mr. Dickson ? grasseya une voix dans la nuit.

— Lui-même ! Signor Riccardo ?

— Pour vous servir, illustrissime signor Dickson... Quelle histoire, mon Dieu, quelle histoire !

Riccardo Sacco était un petit homme replet, à la mine chafouine ; pour l'heure, il s'épongeait le front à l'aide d'un immense mouchoir en soie jaune.

— Ma meilleure attraction ! gémit-il. Je lui donnais dix livres par jour, et je supportais tous les frais.

— Y compris ceux de la nourriture, persifla Tom Wills en sourdine.

Le directeur l'entendit toutefois et grimaça un sourire.

— Le jeune monsieur plaisante, dit-il mielleusement, c'est de son âge.

Ils parcoururent un dédale de couloirs mal éclairés pour arriver enfin sur la scène presque complètement plongée dans les ténèbres.

Devant eux toutefois luisait, d'une lueur opaline, une assez large cage de verre, éclairée à l'intérieur par deux fortes lampes et aménagée en une confortable petite chambre à coucher.

— C'est la cage de Herbert Wade ! s'exclama Tom Wills. Le jeûneur n'y est plus.

— C'est pour cela que je vous ai appelés, objecta le directeur d'un air malin. Mr. Dickson, je mets cette affaire entre vos mains.

Déjà, le détective examinait soigneusement le réduit de verre.

Il présentait les apparences d'un gros cube transparent, où s'ouvrait une porte minuscule dont les fentes étaient copieusement garnies de gros sceaux de cire rouge.

Dickson, aidé d'une forte loupe, les soumit à un examen minutieux.

— Ils sont absolument intacts, conclut-il avec un soupir, et datent de plusieurs jours.

— C'est bien cela, confirma le directeur.

— Qui a découvert la disparition et quand ?

— Oyster, le gardien de nuit. Il devait passer sur la scène à trois heures cinq, et son service a été accompli à la lettre, car la minuterie de contrôle marque l'heure exacte de son passage. À une heure cinq, le jeûneur y était encore et semblait dormir, allongé tout habillé sur la couchette que vous voyez à l'intérieur.

— Amenez-moi Oyster, ordonna le détective.

— Le voici, signor.

Un homme maigre et triste s'avança vers le détective et le salua gauchement.

— Je vais toujours le regarder, dit le gardien, pour voir s'il n'bouffe pas quand il est seul, parc'qu'alors j'çois une prime. Mais il bouffait pas quand j'l'ai vu pour la dernière fois, à une heure du

matin. Y dormait comme une... comme une matelote, comme on dit. Et ceux qui disent que j'ai menti, ben, c'est des damnés menteurs. Je suis un honnête homme, moi !

Harry Dickson le regarda, une ombre de sourire aux lèvres.

— Trop bête pour être méchant, murmura-t-il, et cela lava Oyster de toute suspicion possible.

— Quand Oyster vit que l'artiste n'y était plus, il téléphona à mes appartements, continua le directeur. J'ai fait une rapide enquête, puis je vous ai appelé à mon secours, signor.

— Le plancher de la cage n'offre aucune trappe, sans doute ? demanda le détective.

— Pour qui me prenez-vous, Mr. Dickson ? Tout a été parfaitement contrôlé, les spectateurs pouvaient venir sur la scène, et les procès-verbaux officiels sont à votre disposition, contresignés par les hommes de loi les plus en vue de la City.

Harry Dickson fit un geste d'impatience, mais le directeur ajouta triomphalement :

— Et puis, vous pouvez constater par vous-même, Mr. Dickson, que la cage se trouve sur une partie dallée de la scène, cimentée même, c'est pour cela qu'on l'a posée un peu en retrait de la scène proprement dite. Non, non, il n'y a pas de truquage possible !

— Rompez les sceaux, ordonna le détective.

— Croyez-vous que cela puisse se faire ? s' alarma Sacco.

— Faites ce que je vous dis, je prends toute la responsabilité sur moi !

Ils entrèrent dans le petit réduit, mais l'examen ne releva rien de nature à faire avancer les recherches d'un pas.

Dickson huma l'air.

— Un narcotique gazeux a dû y être insufflé, observa-t-il, mais les traces en sont bien minimes, ce qui signifie qu'il y a eu une ventilation peu ordinaire, une fois la disparition accomplie, ou le rapt consommé. Où est la prise d'air ?

— Il n'y en a pas, Mr. Dickson, car aussi minime qu'elle aurait pu être, elle eût pu servir à introduire des aliments sous un petit volume dans la cage. L'air y est envoyé par des tuyaux en caoutchouc, communiquant à un réservoir d'air fortement oxygéné. Les gaz nocifs de la respiration étaient absorbés chimiquement.

— Conclusion, dit Harry Dickson, un homme disparaît entre une heure et trois heures du matin, d'une cage hermétiquement fermée, cachetée avec soin et n'ayant aucune issue clandestine, et cela sans laisser de trace ! Franchement, c'est trop beau, monsieur le directeur !

— Comme si j'y pouvais quelque chose ! se lamenta l'entrepreneur de spectacles. Avouez que c'est moi qui suis le plus mal loti dans tout ceci ! Une attraction qui faisait courir tout Londres

depuis près de trois semaines !

— N'oubliez pas les taches de sang, maître, intervint Tom.

— Oui, oui, du sang, cria le directeur, regardez donc, le plancher devant vous en est tout rempli.

Tom Wills alluma sa lampe de poche et inspecta les sinistres traces.

— On dirait plutôt que quelqu'un s'est fait arracher une dent et qu'il a craché du sang par terre, observa-t-il.

Harry Dickson lui frappa amicalement l'épaule.

— Très bien, Tom !

Mais il n'y prêta pas une plus grande attention ; au contraire, toute celle-ci semblait se concentrer sur le cintre.

Il se mit tout à coup à rire doucement.

— Au revoir, monsieur le directeur, dit-il en se détournant de la cage comme si elle ne l'intéressait plus du tout. J'ai vu ce que je devais voir.

— Qu'allez-vous faire ? demanda anxieusement Sacco.

— Mais m'en aller déjeuner, puis faire un petit tour dans Hyde Park, et y écouter un sermon en plein vent, si le cœur m'en dit.

— Cela signifie que vous ne vous occupez pas de cette affaire ? s'écria le bonhomme.

— Bien au contraire, signor, je crois que je vais m'y intéresser grandement.

— Et moi, Mr. Dickson, que me conseillez-vous ?

— Vous, *signor direttore*, vous ? Eh bien, mettez un autre jeûneur dans la cage !

— Vous croyez que cela se trouve au pied levé ?

— Certainement, prenez Oyster par exemple, je crois qu'il fera fort bien l'affaire.

Et laissant le directeur interdit, Harry Dickson, suivi de Tom Wills, s'empressa de gagner la rue.

2. L'homme-tigre

Harry Dickson et son élève achevaient leur petit déjeuner. Le détective repoussa tasse et assiette et tendit la main vers les journaux du matin, quand Mrs. Crown entra dans la salle à manger.

— Il y a une dame qui voudrait vous parler, dit la brave femme, elle a l'air bien malheureuse. Je suppose qu'elle peut entrer sur-le-champ ?

— Ainsi en a décidé Mrs. Crown, approuva railleusement le détective.

Tom fit un geste d'étonnement quand la visiteuse entra : il reconnaissait ces yeux pâles, ces traits aristocratiques, un peu chagrins.

— Je crois que c'est la sœur de Wade, murmura-t-il à l'oreille de son maître, elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

La jeune femme sembla avoir entendu les paroles de Tom, car elle sourit faiblement.

— C'est juste, messieurs, je suis la sœur de... Wade, comme vous le dites, ou plutôt de Lord Fitzgerald Laysham.

— Lord Laysham ! s'écria Harry Dickson. Est-ce possible ?

Une immense détresse se peignit sur les traits pâles de la visiteuse.

— Nous sommes très pauvres, Mr. Dickson, et Herbert n'était pas trop mal payé au cirque Sacco, il recevait trois livres par jour...

— Sacco disait dix livres, interjeta Tom Wills.

Lady Laysham eut une moue de mépris, mais ne releva pas le mot.

— Comment Lord Herbert Fitzgerald Laysham voulut-il se prêter à cette... tromperie, car c'en était une de la plus belle eau, dit le détective d'un ton de reproche.

— Nous... étions... dans la misère, murmura la jeune fille.

— Mais pourquoi Sacco engagea-t-il Lord Herbert ? Il aurait pu avoir un « jeûneur » à bien meilleur compte encore.

— Parce qu'il savait que Wade était un nom d'emprunt, parce qu'il savait que mon frère n'aurait pu dévoiler la tromperie qu'en dévoilant en même temps son incognito... parce qu'il savait aussi que la parole de mon frère était celle d'un gentilhomme.

— Mais vous saviez donc que c'était une tricherie, maître ? s'écria Tom Wills en se tournant vers Harry Dickson.

Celui-ci haussa doucement les épaules.

— Certainement, cela sautait aux yeux. N'avez-vous pas remarqué, Tom, que je regardais bien plus le cintre que la cage elle-même. Pourquoi ? Parce qu'un solide câble pendait dans les hauteurs, câble qui soulevait le réduit de verre en bloc ! Entre deux tours de garde, on lui glissait une nourriture appropriée, au « jeûneur », et c'est de la même façon que ses ravisseurs ont procédé sans rencontrer beaucoup de difficultés.

Les joues de Lady Laysham s'étaient couvertes d'une vive rougeur en entendant parler le détective.

— C'est exact, murmura-t-elle, mais ceci vous empêchera-t-il de le rechercher ? ajouta-t-elle avec angoisse.

— Nullement, milady ! Votre frère est tombé victime d'odieux bandits, qui ont déjà cherché à avoir ma peau et celle de mon collaborateur.

— Tombé ! s'écria Lady Laysham, est-il mort ?

— Pas du tout ! Les gens qui l'ont emporté ont besoin d'un « jeûneur » bien vivant et non d'une momie !

— Qui peuvent-ils bien être ? supplia la visiteuse.

Harry Dickson se contenta de faire un geste vague.

— En tout cas, ce sont des créatures dont je désire faire la capture dans le plus bref délai, répondit-il, en délivrant votre frère en même temps. Pouvez-vous me donner de plus amples renseignements ?

Lady Laysham secoua la tête d'un air attristé.

— Rien, Mr. Dickson. Toutefois, je dois vous dire que mon frère n'était pas tout à fait un imposteur. C'était un illusionniste de grande valeur ; seulement, Sacco ne désirait pas l'engager comme tel, bien qu'il eût fait ses preuves sur les meilleures scènes d'Europe.

— Le lord ne risquait-il pas d'être reconnu par ses amis ? demanda Tom Wills.

— Nous avons très peu d'amis, d'abord ; ensuite, Herbert portait une barbe postiche qui dissimulait fort bien ses traits, répondit la jeune fille.

— Ne vous a-t-il rien dit pendant ces derniers jours ? questionna Dickson.

— Herbert était un garçon taciturne ; pourtant, il ne me cachait pas que le rôle de fourbe qu'il jouait l'horripilait et lui remplissait l'âme de remords. Avant-hier, lors d'une visite, il me dit à travers la vitre : « Je ne recommencerai plus une pareille chose, pas même pour tous les trésors de Lahore, non, pas même pour cela. »

» Je ne sais ce que cette ville lointaine venait faire dans la conversation.

— Vraiment ? s'écria Harry Dickson, vous ne le savez pas ? Eh

bien, à moi, cela me dit quelque chose, milady. On a dû faire des propositions à votre frère, propositions qu'il a rejetées avec indignation, sans aucun doute.

— Mr. Dickson, puis-je savoir ?...

Mais le détective secoua énergiquement la tête.

— Pas pour le moment, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que je ne perdrai plus un instant pour me mettre à la recherche de Lord Laysham !

— Merci, Mr. Dickson, répondit doucement la visiteuse ; pourtant, je dois vous répéter que nous sommes très pauvres.

Le détective eut un geste d'ennui.

— Qui vous parle d'argent, milady ? Ce serait bien malheureux si des gens comme moi ne devaient prendre en main les intérêts que des personnages ayant un solide compte en banque. Au revoir, milady, et ne perdez pas courage.

À peine Lady Laysham fut-elle partie, que le détective prit son manteau et son chapeau et s'apprêta à partir.

— Je ne vous accompagne donc pas, maître ? fit Tom, déçu.

— Non, mon garçon, je me suffirai à moi-même. Vous allez passer votre temps à lire ce bouquin-là.

Ce disant, il retira de la bibliothèque un épais volume qu'il tendit à Tom.

— Eh bien, si vous croyez que j'aurai le cœur à lire un récit de voyage aux Indes, répliqua Tom Wills, maussade, quand il eut pris connaissance du titre de l'ouvrage.

— Je crois qu'au contraire vous rendrez rudement service à la cause de Herbert Wade-Laysham en recherchant quels sont les jours de faste de certaines sectes hindoues, surtout celles qui se passent au mois de juillet.

Tom Wills se frappa le front, comme si la lumière venait de se faire dans son esprit.

— Il y a de l'hindou là-dessous ! s'écria-t-il.

— Vous avez mis du temps à vous en convaincre, mon petit, répliqua ironiquement le maître.

— J'aurais dû m'en douter, l'homme tué hier soir dans Portman Square...

Dickson fit la moue.

— Pas seulement cela, Tom, et les fameuses taches de sang, donc !

Tom ouvrit des yeux étonnés.

— Que viennent-elles faire ici, ces taches de sang ? Était-ce du sang hindou, par hasard ?

Harry Dickson se mit à rire.

— Pas tout à fait. Pour commencer, ce n'était pas du sang !

— Hein ?

— C'était de la salive. Les crachats d'un chiqueur de bétel ! Et les Hindous ne se privent pas de cette drogue qui donne à la salive cette belle teinte écarlate !

— Ce sont donc bien des diables bruns qui ont enlevé Wade ?

— Sans aucun doute ! Et maintenant, au revoir, Tom, et ne levez pas le nez de votre livre avant d'avoir trouvé quelque chose d'intéressant.

Une fois en rue, Dickson héla un taxi et se fit conduire aux docks.

À peine débarqué, il s'orienta pendant quelques instants, puis tourna délibérément le dos à la Tamise pour s'enfoncer dans un labyrinthe de ruelles obscures et malodorantes.

Bientôt, une odeur fétide, relents de musc, d'encens et de pourriture, l'entoura ; des formes insolites et rapides glissaient sans bruit à ses côtés, surgissant et se perdant aussitôt dans la pénombre éternelle du lieu.

À un carrefour, il se heurta presque à un policeman qui le reconnut.

— Bonjour, Mr. Dickson, dit l'homme en le saluant respectueusement, cela ne m'étonne pas trop de vous rencontrer ici !

— Et pourquoi donc, mon brave ?

— Il doit y avoir du nouveau pour ces damnées peaux brunes. Les gaillards déménagent, comme pris de panique. Pas plus tard que ce matin, Singaree est parti avec armes et bagages en laissant sa clé sur la porte.

— Comment ! Singaree, le tenancier du taudis hindou, est parti ? s'exclama Dickson, la mine dépitée. Je croyais pourtant que le bonhomme était immuable comme Marble Arch !

— La boîte est vide, Mr. Dickson, ricana le policier. Si vous devez arrêter quelqu'un là-dedans, faudra pas des menottes, mais une bonne savate suffira, car vous n'y trouverez plus que des punaises et des cancrelats.

— On peut toujours voir, bougonna le détective en prenant congé du bavard.

Les ruelles étaient devenues plus étroites et plus sordides encore ; le pavé disparaissant sous des tas d'immondices, n'était qu'un vaste cloaque pourrissant à ciel ouvert. On pouvait s'étonner à juste titre qu'au cœur de Londres, une pareille abomination fût tolérée ; aussi le détective ne fut-il pas tendre pour les services d'hygiène et son humeur s'en ressentit.

— Voudraient-ils donner une édition revue et corrigée de la peste de Londres ? marmottait-il.

Au bout de quelques minutes, il fit halte devant une mesure qui

se distinguait des autres par son air plus vétuste et plus rudéral : elle suintait littéralement la misère et la malpropreté. C'était le fameux taudis de Singaree, le dernier refuge des Hindous de Londres qui avaient encore un demi-penny à dépenser ou qui comptaient sur quelque rapine pour assurer leur lendemain.

Si l'agent de police avait parlé d'une clé sur la porte, ce n'était qu'une figure de style, car cette dernière était solidement fermée, et même un cadenas neuf en renforçait la fermeture.

« Si l'on a pris un tel soin pour clore cette porte, c'est qu'il y a quelque chose à enfermer », se dit le détective en faisant sauter la double serrure à l'aide des petits instruments de cambriole qui ne le quittaient jamais. Mais à peine eut-il fait deux pas à l'intérieur qu'il dut se boucher les narines. Une effroyable odeur ammoniacale venait de le prendre à la gorge, le faisant tousser.

— Hum, fit-il, aurait-on gardé des fauves dans cette boîte ? Cela sent la bête féroce à deux pas, et l'odeur est encore chaude !

Le taudis n'était pas bien grand, se composant de six chambres en tout, y compris celles de l'étage.

Tout y révélait en effet un départ précipité : des verres à moitié vides luisaient encore dans l'ombre, sur les tables branlantes ; des escabeaux étaient renversés, des hardes jonchaient le sol.

D'un coup de pied, Harry Dickson écarta ces dernières et, surmontant son dégoût, il les fouilla, sans rien trouver toutefois.

C'est en explorant les lieux avec la minutie qui le caractérisait qu'il arriva dans une pièce plus spacieuse, donnant sur une courette intérieure.

De nouveau, l'odeur écœurante le prit à la gorge ; elle était tellement forte qu'il en eut la nausée.

Une lueur pauvre filtrait par les vitres sales, couvertes d'une crasse ancienne, et copieusement tapissées de lourdes toiles d'araignée.

D'un coup de coude, il fit voler en éclats un des carreaux, et un peu d'air et de lumière entrèrent dans l'horrible réduit.

— Ah ! fit le détective, l'homme au bétel a passé par ici !

De larges taches rouges étoilaient en effet le plancher vermoulu.

— Je crois que c'est tout ce que je trouverai ici, murmura Dickson. Wade a-t-il seulement fait une station dans ce bouge ? Je me permets d'en douter.

Soudain, son regard tomba sur une forme immobile, tapie dans le coin le plus obscur de la pièce.

Harry Dickson se figea. Une insurmontable horreur venait de s'emparer de tout son être car, dans l'ombre, deux yeux formidables, luisant d'un feu vert, le fixaient avec une colère muette.

— Holà, bougez-vous un peu, dit le détective d'une voix qui

tremblait légèrement.

Son horreur s'accrut pourtant, car il venait de s'apercevoir que la créature avait une forme humaine.

Surmontant sa frayeur, il s'approcha d'un pas.

L'être gronda d'une voix aiguë qui fit courir un nouveau frisson sur l'échine de Dickson.

— Holà ! répéta-t-il d'une voix un peu plus assurée.

La « chose » lui jeta un regard effroyable, et soudain se leva d'un bond.

L'attaque fut si brusque, si inattendue qu'elle prit le détective au dépourvu.

Il vit l'être se dresser, devenir immense, le dépasser de près de deux têtes, lever au-dessus de lui deux abominables mains griffues, puis il fléchit sous le choc et s'écroula sur les genoux.

En vain, il tenta de se dégager : l'immonde créature le tenait comme dans un étau de fer.

À la lumière crue qui tombait du carreau brisé, le détective distingua mieux son adversaire, et de le voir, son horreur grandit démesurément.

Le corps était complètement velu ; bien plus, il présentait partout de larges zébrures fauves ressemblant à celles des tigres.

Et, avec terreur, Dickson dut se rendre compte qu'il se trouvait devant une des pires monstruosité de la jungle mystérieuse ! L'homme-tigre.

Alors, des souvenirs d'anciennes lectures lui revinrent en mémoire...

En 1824, l'explorateur Crawford découvrit aux Indes, aux environs d'Ava, un homme velu, présentant l'aspect d'un tigre debout, du nom de Shwe-Maong. C'était un être inoffensif, mais des sectes religieuses hindoues décidèrent d'exploiter son horrificante apparition. Ils s'emparèrent de l'homme extraordinaire que Crawford s'apprêtait à ramener avec lui en Angleterre et l'emportèrent dans la montagne. La légende veut que les descendants de Shwe Maong aient présenté le même aspect repoussant, mais qu'ils aient été élevés de manière à constituer des êtres d'une férocité indescriptible. À en croire les indigènes, les tigres s'enfuyaient devant eux, pris d'une terreur panique.

Ils étaient d'une vigueur colossale et sortaient toujours vainqueurs des luttes qu'ils entreprenaient contre les fauves les plus puissants.

Et c'était un monstre pareil qui s'acharnait maintenant silencieusement sur le détective !

Car, à part un sourd rauquement, l'homme-tigre procédait dans le plus parfait silence, avec une méthode que le plus agile lutteur lui

eût enviée. Lentement, il baissait la tête vers sa proie, la fixant de ses yeux hallucinants ; Harry Dickson sentit l'atroce odeur qui montait de son pelage rugueux. La fétidité de son haleine le fit presque défaillir.

Il sentit la mort planer sur lui, car le monstre cherchait sa gorge à présent, prêt à la trancher d'un coup de ses longs crocs jaunes.

Harry Dickson ferma les yeux... il vit devant lui Tom Wills, penché sur un livre qu'il compulsait avec ardeur... peut-être qu'à l'heure actuelle, le jeune homme souriait à la lecture de la légende des hommes-tigres.

Mais ce ne fut pas la mort qui vint !

Quelque chose d'aérien susurra dans la pièce : l'homme-tigre fit un bond formidable, lâchant le détective qui s'écroula sur le sol.

Harry Dickson entendit un râle d'agonie qui s'éteignit presque aussitôt, puis la chute d'un corps.

Il osa à peine regarder autour de lui.

Mais le monstre était là, immobile, mort !

Revenu de sa violente émotion, Harry Dickson s'approcha du monstrueux cadavre ; une large mare de sang s'épanchait sous lui.

D'un effort vigoureux, le détective le retourna. Une blessure, par où un sang noir s'écoulait à flots, s'ouvrait entre les deux épaules.

— Le même coup que l'homme de Portman Square ! s'écria Dickson.

Mais nulle part il ne vit trace d'une arme et encore bien moins celle d'un sauveur.

En vain, il explora toute la maison, il ne découvrit rien.

Il sonda les murs... c'étaient d'infâmes cloisons de briques ne pouvant dissimuler aucun mystère.

Jamais présence plus énigmatique ne s'était manifestée de la sorte autour de lui ! Dans une chambre close, à ses côtés, on avait tué d'un coup hardi, dénotant une rare sûreté de geste !

— Qui que vous soyez, je vous remercie et j'espère que je vous revaudrai cela un jour, dit le détective à haute voix.

Mais personne ne lui répondit.

3. Deux cabines de pont...

Harry Dickson trouva un Tom Wills tout affairé qui ne lui laissa pas le temps de dire un mot, et lui fourra immédiatement son gros livre de voyages sous le nez.

— Je crois que j'ai trouvé, Mr. Dickson, cria-t-il. Voyez donc, je l'ai marqué au crayon bleu : *Si le 20 juillet est un jour de nouvelle lune, il y aura une fête fantastique au temple de Maong.*

— Maong ! s'écria Dickson... et l'image de Shwe Maong bien lointaine, et celle toute récente et tragique de l'homme-tigre se dressèrent devant ses yeux.

— Il y est dit, continua Tom avec zèle, qu'un jour un dieu blanc viendra à cette date, descendant du ciel, ira dormir jusqu'à la prochaine lune sous la terre et en ressortira comme le libérateur de l'Inde.

— Tonnerre ! s'écria Dickson, voilà toute l'affaire résumée en dix lignes, dans un bouquin vieux de plus de trente ans !

— Je comprends vaguement, dit Tom.

— Et moi très bien ! Le « jeûneur » est un sujet tout trouvé, pour subir l'expérience du sommeil sous terre, et un sujet blanc encore ! Il y a des chances pour que les prêtres refusent de se prêter à un truquage, et avec Wade, les imbéciles ne craignent rien. Ils s'imaginent qu'il passera l'épreuve avec aisance.

— Alors, le lord serait enlevé dans le but d'aller figurer dans le temple de Maong, comme futur libérateur ? s'écria Tom.

— Absolument, et le plus drôle, c'est que les prêtres ravisseurs y croient !

» Le pauvre diable risque de payer cher sa tromperie !

— Il n'est donc pas leur complice bienveillant ?

— Pas du tout, souvenez-vous de la déclaration faite à sa sœur, lors de leur dernière entrevue : « Pas pour tous les trésors de Lahore ! »

» On a dû lui faire des offres fort nettes, et comme il les a refusées, un autre les a acceptées pour lui.

— Quel autre ?

— Riccardo Sacco, que diable ! Et ce démon est d'autant plus coupable qu'il savait qu'il envoyait Wade à la mort la plus affreuse, puisqu'il serait enseveli vivant. Il doit avoir touché le prix du sang, le bonhomme ; de plus, il a dû se douter que j'aurais pu intervenir, et

c'est lui qui a arrangé cette petite agression nocturne de Portman Square où nous avons failli laisser notre chère vie !

— J'espère que vous n'allez pas le laisser courir ?

— Ah mais non ! Appelez-moi Scotland Yard au téléphone !

Ce fut le superintendant Goodfield qui vint à l'appareil.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Mr. Dickson ? s'enquit le brave policier.

— Un solide service, en effet, faites-moi arrêter sur-le-champ Riccardo Sacco, le directeur du cirque d'Oxford Street.

— Non, sans blague... et pour quel motif ?

— Enlèvement de Herbert Wade, dans un but criminel, et en plus tentative d'assassinat sur les personnes de Harry Dickson et de son élève Tom Wills.

— Tout de suite, Mr. Dickson !

Harry Dickson se frotta les mains.

— Vous avez plus fait en restant tranquillement dans notre confortable home de Baker Street, que moi en risquant ma peau dans le plus fichu quartier de Londres, dit-il avec bonne humeur.

Et il raconta à son élève l'étrange aventure qu'il venait de vivre.

— Hip ! Hip ! Hurrah ! pour le sauveur inconnu, fit Tom, lorsque le détective eut achevé son récit. Tenez, j'espère que le Bon Dieu voudra bien me mettre en face de ce type épatant, je lui sauterai au cou, foi de Tom Wills.

La sonnette de la porte de la rue se mit en branle sur ces entrefaites, puis l'on entendit Mrs. Crown se chamailler dans le corridor.

— Vous croyez qu'on entre ici comme dans un moulin ? entendit-on clamer la digne gouvernante.

— Eh ben, je suis un ami personnel de Mr. Dickson, il me connaît très bien, répliqua une voix geignarde qui devait sentir la rogomme de loin, j'suis sûr que si vous m'laissez pas entrer, y sera furieux et vous f..., flanquera vos huit jours, la petite mère.

— La petite mère ! A-t-on jamais vu un pareil insolent ! Et puis, sachez d'abord que je suis demoiselle !

— C'est pas malheureux alors pour l'homme qui aurait pu vous avoir pour épouse ! ricana la voix d'homme. Allons, laissez-moi voir Mr. Dickson, puisque je vous dis que j'suis un de ses amis !

— Un ami comme vous ! hurla Mrs. Crown, voulez-vous tâter de mon balai, sale ivrogne, il est tout neuf !

— Allez voir ce qui se passe, Tom, dit le détective, ce petit intermède est bien amusant, mais nous n'avons pas de temps à perdre.

Tom se leva, mais des pas pressés se firent déjà entendre dans l'escalier.

— Y m'a poussée, le misérable, entendit-on encore gémir la

gouvernante.

Alors, la porte s'ouvrit pour livrer passage à l'honorable... Mr. Oyster, gardien de nuit au cirque Sacco.

— Bonjour, Mr. Dickson, dit l'homme en lui tendant une patte sale, je viens vous trouver pour une petite affaire personnelle, mais qui en même temps jettera la clarté sur l'affaire de ce maudit jeûneur. J'espère qu'il y aura une prime convenable à la clé.

— Mais certainement, répondit le détective avec affabilité, et j'espère que vous prendrez bien un verre de whisky ?

— Je ne prends jamais rien entre les repas, riposta l'homme avec dignité, mais je suis un gentleman, moi, et je ne refuse jamais une politesse, surtout quand elle m'est faite par un gentleman, et Harry Dickson est un gentleman... et celui qui prétend le contraire, eh ben, je le f... lanquerais dans la cage du lion, à moins qu'il ne préfère celle du jeûneur, qui est vide tout de même et où l'on peut gentiment crever également.

Satisfait de son discours, l'homme se laissa tomber dans un fauteuil et cligna de l'œil devant le verre versé en son honneur.

— C'est du vieux, dit-il, chez Buster dans Clerckenwell, y en a pas de meilleur !

— Et maintenant, à nos affaires, dit Harry Dickson.

L'homme déclara d'abord qu'il s'appelait Oyster, que ses amis l'appelaient Ben et qu'il trouvait ce diminutif trop familier à son goût. Il déclara également qu'il rosserait à mort ceux qui voudraient prétendre le contraire.

Mais comme ni Harry Dickson ni Tom Wills ne montraient aucune velléité à hasarder une pareille monstruosité, il se calma et réclama un nouveau verre.

— Longtemps parler me donne des maux de gorge, dit-il, et j'ai les organes sensibles.

Harry Dickson, qui connaissait mieux que personne l'art de gagner la sympathie des êtres frustes comme son visiteur, l'écoutait avec patience, approuvant du geste.

— Je viens à ce que j'ai à dire, commença Oyster, et tout ce que j'ai dit peut être retenu contre moi, comme dit le coroner devant le tribunal, et que quelqu'un ose donc prétendre le contraire, je lui mange le nez.

» Mr. Dickson, il y a ma belle-fille qui a quitté sans tambour ni trompette le toit paternel et légal... si vous faites un procès-verbal, il faut y ajouter le mot légal, parce que cela sonne bien, et parce que c'est dans la loi, et celui...

— ... qui dit le contraire, vous le mettez en pièces, acheva Harry Dickson.

— Je lui ferai cuire les oreilles avec du poivre et du sel, et je les

lui ferai manger ! s'écria le pochard. Donc ma belle-fille, elle s'appelle Elisabeth Sherman, car j'ai épousé la veuve de son père, est partie !

— Faudra aller aux objets trouvés, conseilla Tom.

— On me la rendrait, répliqua Oyster, mais si c'était un parapluie ou une paire de souliers, on ne me les rendrait pas. Aussi je m'en f... iche. Mais j'ai comme ça dans l'idée qu'elle s'est enfuie avec le jeûneur ?

— Et pourquoi cela, mon brave homme ?

— Lizzie était artiste dans le cirque, elle avait un numéro mexicain, comme elle disait, elle avalait du feu et des sabres, mais tout cela c'était du chiqué, et que celui...

— Ah ! non, n'en tuez plus, s'écria Tom en riant.

— Quand elle ne devait pas être sur la scène, elle ne faisait que reluquer le jeûneur, et lui aussi, il lui faisait les yeux doux, faut vous dire que Lizzie est une jolie fille, et que... ah ! pardon, je me laisse toujours emporter par les sentiments. Je me suis dit que les deux sont allés filer le parfait amour et que Lizzie, qui n'est pas plus bête que sa mère, doit s'être dit qu'il ferait bon de se mettre en ménage avec un homme comme lui, qui ne coûte pas cher à nourrir !

— Et alors ? demanda Harry Dickson.

— C'est tout, n'est-ce pas assez ? Voilà tout le mystère éclairci, et vous n'avez plus à vous donner de la peine pour chercher le jeûneur. Donnez-moi ma prime, je l'ai méritée.

— Certainement, mon brave Oyster, dit Harry Dickson en lui tendant un billet d'une livre.

— Chouette ! voilà ce que j'appelle un vrai détective, s'exclama Oyster, et le premier policeman qui dira le contraire, je lui ferai bouffer son casque !

— En attendant, l'homme ne nous apprend pas grand-chose, loin de là, dit Tom, lorsque Oyster fut parti et qu'ils eurent entendu Mrs. Crown, indignée au-delà de toute raison, décliner son invite d'aller « prendre un verre » dans un bar où l'on pouvait danser.

— C'est vrai, Tom, mais je suis content de deux choses : *primo*, d'avoir échappé au plus horrible péril de ma vie, *secundo*, d'avoir pu situer le rôle de Sacco, et Oyster profite de ma bonne humeur, en encaissant un beau billet de la Banque d'Angleterre.

— Drinn !... Drinn !... fit le téléphone.

C'était Mr. Goodfield qui leur annonça que le directeur Sacco avait disparu.

— Mauvais ! fit Dickson.

— Oui, disparu sans armes ni bagages...

— Il aura senti l'oignon, observa Tom Wills.

Mais son maître ne répondit pas et sa figure se fit soucieuse.

« Si Goodfield avait sonné une minute plus tôt, Oyster recevait le

pied quelque part pour toute prime », se dit le jeune homme.

Un silence plana dans la pièce, que Tom ne s'avisa pas de rompre, car le maître avait allumé sa pipe et restait plongé dans ses pensées.

— Je me demande, dit à mi-voix le détective, comme se parlant à lui-même, quel chemin on va faire prendre à Lord Laysham. Sans nul doute, il vogue déjà vers sa lointaine destination. *Il doit arriver au temple de Maong*, cela va sans dire. Que faire ? Alerter les gardes-côtes pour procéder à la fouille des navires en partance ou déjà partis ? C'est chercher l'aiguille dans la meule de foin, et puis les gaillards doivent avoir bien d'autres tours dans leur sac, et tout doit avoir été soigneusement prévu, surtout depuis qu'ils savent que je m'en mêle. Sans trop me vanter ! À propos, Tom, relisez-moi donc le passage encadré de bleu par vos soins dans le livre sur l'Inde mystérieuse.

Tom s'exécuta de bonne grâce, content de pouvoir se rendre utile après un si long silence.

— Qui descendra du ciel, fit le détective, cela en dit assez, les voleurs d'homme se serviront de l'avion. Mais rien ne dit que celui-là partira d'un aérodrome d'Angleterre, cela sauterait aux yeux... Je crois plutôt qu'ils choisiront la voie de terre, pour traverser en toute quiétude le pays des Soviets, complices bienveillants de ces sortes de manigances.

» En tout cas, Lord Laysham ne court aucun danger d'ici le 20 juillet, et d'ici là nous avons largement le temps d'être sur place.

— Comment, nous irons aux Indes ? s'écria Tom, plein d'espoir.

— Certainement, mon ami, j'ai d'abord cru qu'on séquestrait Wade-Laysham dans un des bouges hindous de Londres, mais telle n'est pas la vérité. Nous serons sur place, mon petit !

— Bravo ! s'écria Tom en battant un entrechat.

À ce moment, Mrs. Crown entra, encore toute renfrognée des suites de sa récente altercation.

— Nous allons aux Indes, Mrs. Crown ! jubila Tom Wills.

— C'est cela, pour être mangés par des « carnibales » et être tués par des « cobayes » à cheval avec un lasso, grogna la dame, dont les connaissances en ethnographie valaient à peu près celles du pur langage.

» En attendant que les serpents à sonnettes vous dévorent, lisez cette dépêche, dit-elle en jetant un papier sur la table.

Harry Dickson rompit le cachet et poussa aussitôt une exclamation de surprise :

— Seigneur, sommes-nous au temps des contes de fées ?

— Comment cela, maître ? demanda Tom.

— Lisez !

Le télégramme ne contenait que quelques mots :

Deux cabines de pont sont encore libres sur le S. S. Quentin Durward partant demain pour Calcutta.

— Quelqu'un lit donc nos plus secrètes pensées ? s'écria Tom.

— Après les deux coups de poignard providentiels, je ne m'étonne plus de rien, riposta Harry Dickson.

— Et si c'était un piège ? Harry Dickson haussa les épaules.

— Risques du métier ! dit-il laconiquement.

— À moins que...

— Que ce ne soit le sauveur inconnu, n'est-ce pas ?

— Tout juste !

— Eh bien, Tom, téléphonez tout de suite au Lloyd, pour qu'on nous retienne « ces deux cabines de pont » ; j'ai tout lieu de croire que cela fait le jeu de l'être qui nous... protège.

C'est ainsi que Dickson et son élève s'embarquèrent dans la prodigieuse aventure que le détective classa dans ses annales sous le nom de *L'aventure aux monstres*.

4. Miss Mabel Bless

Le *S. S. Quentin Durward* était ce qu'on appelle un cargo mixte, navire de beau tonnage, d'assez bonne allure, servant au transport rapide des marchandises, et offrant à un nombre de passagers restreint, ne craignant pas un trajet un peu allongé, un confort fort convenable.

Harry Dickson et son élève venaient de s'installer à son bord, et Tom Wills, penché sur la lisse de bâbord, s'intéressait aux habiles manœuvres du départ. Les matelots allaient retirer l'échelle de la coupée, quand ils furent appelés du quai voisin.

Une jeune fille, habillée d'un coquet tailleur qui dessinait fort bien sa ligne racée et élégante, dégagea elle-même deux lourdes valises du strapontin d'un taxi en faisant signe aux marins.

— Allô ! le *Quentin Durward*, j'ai mon billet de passage.

— Complet ! riposta brièvement le quartier-maître, et il ajouta à mi-voix : — Comme si on allait s'embarrasser d'une poule, à présent !

— J'ai mon billet, dit la voyageuse d'une voix claire et énergique, cabine 6, qu'on appelle le capitaine au besoin.

— C'est cela, appeler le singe, pourquoi pas le duc de Westminster, ma petite dame ? gouailla le marin. Et puis, ajouta-t-il en désignant Tom Wills du doigt, la cabine 6 est occupée par ce monsieur !

— Si c'est un gentleman, il ira dormir sous un prélat, répliqua « la petite dame », et avant qu'on pût l'en empêcher, elle avait grimpé l'échelle pendillante, avec une agilité de marsouin consommé.

Cette prestesse attendrit un peu le vieux quartier-maître car, d'admiration, il cracha sa chique et chiffonna son bonnet.

— Du moment que vous avez votre billet, et que vous pouvez vous arranger avec le monsieur, marmotta-t-il.

Tom Wills rougit et s'inclina.

— Je suis trop heureux de vous céder ma place, Miss... Miss...

— Mabel Bless, compléta la jeune fille en tendant à Tom une main cordiale, que l'autre serra en rougissant de plus belle.

— Je trouverai bien une couchette dans le poste des hommes, dit-il héroïquement.

— Inutile, mon petit, fit derrière lui une voix rieuse. Il y a deux couchettes dans ma cabine, et votre galanterie ne doit pas aller jusqu'au sacrifice.

C'était Harry Dickson qui avait parlé et qui regardait la jeune voyageuse avec sympathie.

— En route pour les Indes, Miss Bless ?

— Pour Lahore !

— Comme cela se trouve ! répliqua Tom, nous...

Mais son maître lui lança un regard de reproche et le jeune homme se mordit les lèvres et se détourna d'un air embarrassé.

Miss Bless eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Je vais prendre la place de secrétaire à la firme Hoot, vous connaissez ?

— Certainement, c'est une des plus anciennes firmes de la place, si je ne me trompe.

— Il paraît ; en tout cas, la situation est bonne et m'enchant. Je vais au moins voir du pays et ne plus devoir moisir dans un infâme bureau de Battersea. De nos jours, les jeunes filles voyagent tout comme les hommes, n'est-ce pas, monsieur...

— Graham, Archibald Graham, de la firme Ingersoll de Londres, en tournée de prospection dans les Indes, en compagnie de mon secrétaire Mr. Tom Stoke, ici présent.

— Enchantée, messieurs ! fit Mabel Bless en serrant de nouveau des mains tendues. Irez-vous à Lahore ?

— Sans doute, sans doute, répondit évasivement le détective.

— Je vais donc m'installer dans « ma » cabine, puisque je puis la désigner ainsi, grâce à votre complaisance, dit Miss Bless en se retirant, après un affable signe de tête.

— J'avais presque oublié notre nouvelle identité, murmura Tom Wills.

Harry Dickson se contenta de sourire, et quelque temps après, le *Quentin Durward* descendait majestueusement la *river*.

Tom Wills salua au passage les paysages familiers, il sourit aux sables blonds de Sheerness :

— Quand nous nous reverrons, nous aurons Lord Laysham avec nous, leur promit-il en riant.

Mais une heure plus tard, le jeune détective ne pensait plus au lord, ni aux aventures qui l'attendaient dans les terres lointaines : il gémissait lugubrement sur sa couchette, tendant un visage livide vers la traditionnelle cuvette de porcelaine.

Un premier adversaire venait d'avoir raison du courage du jeune homme, et contre celui-là Harry Dickson lui-même ne pouvait rien, car le plus prodigieux mal de mer qu'on eût vu de mémoire de marin novice avait fait sa proie de l'infortuné Tom Wills !

qu'on prête volontiers à ceux des grands transports pour passagers.

Pour toute distraction, les passagers n'ont que les rares et trop rapides escales, où le vapeur charbonne et d'où il s'empresse de partir, tout poudré encore du fraisil de la houille.

Mais malgré la saison, la mer était très dure ; la longue houle de l'Atlantique secouait fébrilement le *Quentin Durward*, arrachant à chaque coup de roulis un gémissement au pauvre Tom Wills.

Il ne vit donc pas blondir les côtes d'Ouessant, ni la majestueuse et tragique apparition de Sein, aux multiples appels des phares.

Quand le golfe de Gascogne fut traversé, le pauvre Tom Wills-Stoke se hasarda enfin sur le pont sous l'œil ironique de Mr. Archie Graham, et, ce qui lui fut pénible, de Miss Mabel Bless.

— Ce n'est pas mon premier voyage sur mer, se plaignit-il, et j'écope si durement que pour peu, j'accuserais nos mystérieux ennemis...

— D'avoir conclu un pacte avec Neptune, dans le seul but d'ennuyer ce malheureux Tom Wills, acheva son maître. Mais réjouissez-vous, avant ce soir nous arriverons à Lisbonne et notre bateau y fera une escale d'une douzaine d'heures ; nous irons à terre.

— Le ciel en soit béni ! s'écria le jeune homme. Vive le plancher des vaches !

Dans l'après-midi, on doubla le cap Roca et peu après apparut l'estuaire boueux du Tage.

Une fois le *Quentin Durward* à quai dans le port de Lisbonne, des fonctionnaires chamarrés, galonnés, dorés sur toutes les coutures, permirent, après d'aigres discussions aux passagers de mettre pied sur le sol portugais, et Harry Dickson et Tom Wills purent aller jouir des beautés sordides de la capitale.

— Sur les hauteurs, je connais un petit vignoble renommé qui s'adjoint une sorte d'auberge où l'on peut boire le vin de l'année, dit Harry Dickson.

» C'est un vrai régal, et rien ne vaut ce plaisir pour faire oublier les affres d'une mauvaise traversée.

— Allons-y, répondit joyeusement son élève.

Ils gravirent une côte solitaire, grillée par le soleil et chichement ombragée – ce qui arracha de nouvelles protestations à Tom.

— De Charybde en Scylla, se plaignait-il. Après avoir failli rendre mon âme en pleine mer, voici que je fonds comme une motte de beurre.

Le détective lui-même semblait souffrir de la chaleur excessive, et ce fut la raison pour laquelle il marcha sans trop se soucier de ce qui se passait autour de lui.

C'est ce qui fit qu'il ne vit pas qu'une forme agile les suivait, s'abritant dans les moindres recoins de la route, se blottissant dans un

massif de maigres viornes ou se logeant dans l'ombre portée des mandariniers hâves et pelés.

La petite auberge, perchée sur une colline assez boisée, s'ouvrit devant eux comme un havre de fraîcheur et cela les aida à considérer le monde avec un optimisme qui n'était pas de saison, eu égard à leur mission aventureuse.

Ils ne remarquèrent donc pas que l'aubergiste avait une vilaine tête chafouine, ni qu'il s'éloigna pendant un temps fort long de sa demeure pour répondre à un appel venu de la route.

— J'irai vous tirer du vin dans le cellier, dit l'hôte, il sera plus frais, il provient d'un foudre que je nourris depuis plus de six ans.

Nourrir une barrique, c'est le chef-d'œuvre des vignerons portugais ; cela consiste à tirer chaque année une couple de brocs d'une futaille pleine pour les remplacer par du vin nouveau.

— Quelle merveille, remarqua Harry Dickson en tendant son verre aux rayons du soleil couchant, regardez la couleur de ce vin, on dirait qu'un feu intérieur y couve. À la vôtre, mon garçon !

— Fameux ! répondit Tom en claquant la langue.

— Un peu lourd tout de même... fit Dickson plus bas, un peu lourd...

— Oui, un peu lourd..., répliqua en écho affaibli la voix de Tom Wills.

— Faudrait pas... en... boire... trop...

Tom Wills poussa un soupir et laissa échapper le verre de sa main.

— Tonnerre ! fit le détective en tâchant de se lever.

Mais ses membres étaient de plomb, il jeta un regard furieux sur l'aubergiste qui semblait les observer de loin.

— Coquin !

Il n'en dit pas davantage, une sorte de roue se mit à tourner devant ses yeux.

Il fit un immense effort pour combattre l'étrange torpeur qui s'était emparée de tout son être, mais ne put y parvenir.

Comme dans un brouillard, il vit l'aubergiste filer par la porte du jardin, puis une ombre haute et maigre s'encadra dans l'embrasure claire, tranchant vivement sur le ciel.

Doucement, le détective glissa sur le sol à côté de Tom Wills qui ne bougeait plus.

*

Cinq heures du matin !

Jefferson, le commandant du *Quentin Durward*, est de mauvaise humeur : ses deux passagers de pont ne sont pas revenus à bord.

Il ne peut retarder son départ pour un tel caprice.

Jefferson est un homme méticuleux qui compte par minutes, par secondes ; l'inexactitude est à ses yeux un péché terrible.

Depuis trente minutes le *Quentin Durward* devrait descendre le Tage !

Et puis, il va manquer sa marée ! D'ici une heure, de dangereux bancs de boue vont émerger du flot. La compagnie ne lui pardonnerait jamais un quelconque retard et lui-même ne se le pardonnerait jamais. Déjà, il se voit privé de son commandement, acculé à devoir mendier une place de timonier sur un caboteur.

Un caboteur, quelle honte pour un homme comme Jefferson ! Il préférerait mourir face à la tempête, dans un bon et parfait naufrage qui n'entacherait pas sa mémoire de grand marin.

Cinq heures vingt !

Déjà, au large du cap Roca, le dos huileux des bancs de sable doit commencer à diviser le flot, à s'entourer de remous perfides.

La sirène hurle comme une folle, ameutant tous les navires à quai, faisant surgir de tous les entreponts des têtes étonnées, des mines ironiques.

D'une main furieuse, Jefferson manie le chadburn, les sonneries de départ retentissent dans la chambre des machines.

Les dernières amarres glissent, le quai s'éloigne, les hélices brassent l'eau lourde du fleuve, l'étrave se plaque d'une visqueuse mousse jaune.

Mais une petite main se pose sur la vareuse bleue de l'officier, il se retourne et voit une petite mine consternée, celle de Miss Mabel Bless.

— Vous allez partir sans Messrs. Graham et Stoke, commandant ?

Jefferson grogne ; au fond, cela lui fait plaisir de pouvoir pester contre quelqu'un. Il éclate :

— Parce que ces deux bougres de cochons de terre s'avisent de courir la prétentaine dans les bars de Lisbonne, je devrais tenir mon bateau à quai ? Me prenez-vous pour une cuisinière qui peut tenir son dîner au chaud ?

— Une demi-heure encore, capitaine ! supplie la jeune fille.

— Et ma marée, qu'en faites-vous ? Dites-lui d'attendre, et si elle le fait, je suis d'accord.

Mais la marée de l'Atlantique ne se soucie guère des beaux yeux d'une jeune Anglaise, et cela, Miss Mabel Bless ne l'ignore pas.

— Vingt-minutes, capitaine, un quart d'heure, rien qu'un tout petit quart d'heure !

Le commandant Jefferson est moins insensible que le jusant.

— Soit, concède-t-il en grommelant, un quart d'heure de grâce, mais ce que je leur savonnerai la boule à ces deux mannequins, à ces

deux goujons !

Goujons ! Poissons de rivière, il n'y a pas de pire injure dans la bouche d'un marin comme Jefferson.

Mais le quart d'heure passe, les quais reluisent de soleil, des cargos passent progressant à toute vitesse.

— Ces rafiots seront à Gibraltar avant que je tiennne le cap Saint-Vincent devant mon étrave, se lamente l'honnête marsouin. Non, miss, ce n'est plus possible !

Et Miss Mabel incline sa jolie tête sombre. À Dieu va ! Lisbonne s'éloigne, se perd dans un brouillard bleu qui monte de la terre.

Mais cette vedette qui s'avance à l'arrière ?... Hélas, elle bat le pavillon bariolé de la douane portugaise, et déjà voici qu'elle vire de bord.

Miss Mabel Bless secoue la tête et regagne à pas lents sa cabine de pont.

— En v'là une histoire, murmure le vieux quartier-maître, je croyais bien qu'elle en pinçait pour ce petit freluquet qui occupait d'abord le numéro 6.

Il se confectionne une formidable chique de *navy-cut* et s'en bourre la joue.

— Se faire du mauvais sang pour un galvaudeux qui a le mal de mer ! se dit-il avec indignation. Où allons-nous, Seigneur, où allons-nous ?

5. Stowaways !

Harry Dickson s'éveilla dans les ténèbres, la tête lourde, la bouche en feu, les membres en coton.

Il étendit la main et effleura le visage de Tom Wills.

— Tom ! Tom, éveillez-vous ! s'écria-t-il, mais sa voix semblait lointaine, tant elle était encore faible.

Le détective se redressa, se frottant violemment les yeux, puis ses esprits lui revinrent.

— Allons Tom, debout ! dit-il d'une voix mieux affermie.

— Mrs. Crown..., bâilla le jeune homme, ce n'est pas encore l'heure... il fait encore si sombre. Je parie...

— ... que vous rêvez encore ! Allons, secouez-vous, nom d'un petit bonhomme !

Tom Wills se redressa à moitié.

— Où sommes-nous ? s'écria-t-il.

— Si on vous le demande..., ricana le détective, mais il ajouta aussitôt : sur un bateau.

Il venait de sentir un mouvement obstiné de roulis.

— Sur un bateau... alors, il y a de quoi avoir de nouveau le mal de mer, se lamenta Tom, mais... Lisbonne... ah ! mille diables, je me souviens à présent.

— C'est heureux, mon garçon, plaisanta le détective.

— Qu'est-ce qui nous est arrivé de nouveau ? questionna Tom.

— Nous nous sommes laissés prendre comme des gamins, concéda le détective. Le bon vin du Portugal contenait un soporifique diablement énergique. Une fois endormis, on nous a embarqués pour je ne sais quelle destination, sur je ne sais quel sabot ; en tout cas, c'est un vapeur.

— Comment le savez-vous ?

— Ecoutez !

Alors Tom Wills entendit le sourd halètement d'une machine proche et le bruit des pales d'hélice brassant l'onde.

— Nous voici probablement en tournée comme *stowaways*, observa le détective.

— Stowaways ? questionna Tom, encore mal éveillé.

— Passagers clandestins, expliqua son maître, ce n'est pas toujours une situation enviable.

Tout à coup, il vit une rapide lueur filer devant ses yeux, et

quelque chose de doux et d'horrible en même temps lui glissa sur la main.

Il frissonna ; il venait de comprendre, et sa mémoire travailla.

Le stowaway est le fantôme de la mer ; c'est un passager invisible, extraordinairement subtil, souvent insaisissable.

C'est la bête noire des capitaines de navires et des assureurs maritimes ; souvent, il fait la joie des soutiers – fort mauvais garçons –, qui lui prêtent une aide sournoise.

Le stowaway est un vagabond au long cours qui connaît mille tours pour se faufiler dans la cale d'un navire en partance et faire route avec lui, s'éclipsant tout aussi facilement à une escale ou à l'arrivée.

Sa vie, son ravitaillement, tout cela forme le roman maritime le plus coloré qu'on pourrait écrire.

Mais le stowaway n'a pas pour seuls ennemis un tas de braves gens qui s'arrachent les cheveux au seul énoncé de son nom : il rencontre à fond de cale des adversaires autrement redoutables qui lui disputent son gîte obscur : les rats.

Ce qui est effroyable, c'est que, dans cette lutte dans la jungle étriquée d'une cale de bateau, à deux pas des hommes, ses frères, c'est l'homme qui succombe souvent !

Jamais un livre de bord ne parlera du squelette poli comme un bibelot de galalithe remonté un soir, à la lueur des falots, des profondeurs moites d'un navire.

Jamais ! Le capitaine, mauvais chasseur de stowaways, serait aussitôt repéré par les assureurs maritimes qui pourraient refuser le renouvellement des polices d'assurance à des unités commandées par des marins négligents !

La raison en est que le stowaway est le grand incendiaire de la mer !

Car le stowaway fume dans son étroite cachette ! Car le stowaway, s'il n'a pas toujours du biscuit dans son bissac, possède toujours un litre d'alcool...

Il fume, il se soûle, il s'endort, et le mégot brûlant fait le reste.

Qui décrira la mortelle horreur de ce pauvre diable au milieu des ténèbres, environné d'un air épais qui lui verse du plomb fondu dans la poitrine, se battant contre la horde invisible qui l'assaille, silencieuse d'abord, puis sifflante et hurlante...

Ils se sont avancés prudemment, d'abord, les rats – ils ont envoyé en éclaireurs les plus solides de la troupe.

L'homme a senti leur odeur, cette puanteur, d'abord comme vinaigrée, puis fétide, chaude, atroce.

L'odeur du rat ! Il faut avoir passé, ne fût-ce que quelques minutes dans une cale qu'on vient de clore sur votre tête, pour l'avoir

senti arriver sur vous, cet effluve vénéneux et menaçant, pire que la plus formidable bouffée de pourriture.

Ensuite, il recevra le coup de ficelle glacée de la queue sur les mains ou sur les joues, car le rat qui s'approche dans l'ombre fait un demi-tour brusque à votre premier voisinage et, dans sa fuite, vous fouette de sa queue.

Puis ce sera le frôlement, le contact, souvent la morsure soudaine, douloureuse, qui ressemble plutôt à un pinçon profond et cruel.

Si l'homme est tant soit peu nyctalope, comme la plupart de ses confrères, bien habitué à l'obscurité ambiante par un séjour assez long, il distinguera de vagues lucioles rougeâtres voyageant par deux : les yeux du rat.

Il pourra se livrer alors à une arithmétique de désespoir, si toutefois la bande lui en laisse le temps. Car si l'esprit d'attaque anime le troupeau, le compte de l'homme est bon ; il sera assailli brusquement, noyé dans un torrent vivant, étouffé, mordu, saigné et dévoré par la multitude affamée, dans un temps incroyablement court.

C'est à tout cela que songeait Harry Dickson quand il vit la rapide lueur qui glissa devant lui : le rat d'avant-garde les avait repérés.

— Tom, murmura-t-il, il va falloir combattre.

— Contre qui ? demanda le jeune homme. Contre l'équipage de ce maudit rafiot ? je suis prêt !

— Hélas, mon garçon, ce sera bien pire, c'est une armée de rats qui s'apprête à nous attaquer !

Tom poussa un cri de terreur, mais ce cri fut suivi aussitôt d'un autre : il venait d'être mordu à la jambe.

Et l'innombrable adversaire brusqua alors son attaque : ce fut un assaut rapide, tumultueux, comme le font ces rongeurs quand ils sont affamés par un trop long jeûne.

Comme une houle fétide, le flot vivant déferla sur eux, et même Dickson fléchit sous le choc.

Les hommes étaient sans armes, car on avait dû les fouiller soigneusement avant leur embarquement clandestin ; et puis, à quoi leur auraient servi poignards ou revolvers contre cette multitude invisible ?

Dickson et Tom frappaient à l'aveuglette, piétinaient des corps mous, ils entendaient des piaulements furieux, des écrasements hideux, mais rien n'y faisait.

Pour un rat qui tombait aplati sous un coup de talon des hommes, ou étranglé par leur poigne désespérée, dix autres surgissaient aussitôt, mus par une rage incroyable.

Tout à coup, un petit déclic se fit entendre, et une petite flamme

fusa.

C'était Tom Wills qui venait de retrouver son briquet à essence dans sa poche et l'allumait.

Un peu de clarté tomba dans l'affreux réduit et, pour un instant, il arrêta l'assaut des petits monstres qui se tassèrent dans les coins.

Le détective et son élève se virent alors environnés de ballots et de caisses fort mal arrimées.

— Nous avons pour deux minutes de lumière au plus ! gémit Tom.

— Mais pour deux heures de feu, et bien plus, s'il le faut ! s'exclama son maître d'une voix triomphante. Cela pourrait bien nous tirer d'affaire.

Prestement, il arracha une poignée d'étoupe à un ballot pressé, le tortilla dans un peu de paille qui dépassait d'un autre colis et y mit le feu.

Une flamme pétilla, puis une fumée suffocante s'éleva.

— Nous allons étouffer ! s'écria Tom en toussant violemment.

— Non, répondit le détective, m'est avis que là-haut, ils vont donner suite à ma demande !

— Que demandez-vous ? balbutia le jeune homme.

— Vous allez voir !

La torche improvisée illuminait vivement le coin de la cale qui leur servait de prison ; Harry Dickson vit au-dessus de leurs têtes les lignes délimitant une trappe, il en approcha son brûlot.

Quelques secondes plus tard, une voix effrayée s'éleva sur le pont.

— Eh ! qu'est-ce que vous f... aites là-dedans ?

Cela avait été crié en italien.

Harry Dickson répondit aussitôt dans cette langue :

— Ouvrez la trappe et vous le saurez, et faites vite, sinon je flanque le feu à votre sale sabot !

On entendit un bruit de pas pressés sur le pont, et peu après, la trappe grinça et s'ouvrit.

Toujours armé de sa torche, Harry Dickson bondit sur le pont, suivi de Tom.

Il se vit entouré par une demi-douzaine d'individus de mauvaise mine qui lui lancèrent des regards peu tendres.

— Où est le capitaine ? demanda le détective d'une voix brusque.

— C'est moi, répondit un homme au visage huileux, coiffé d'une casquette d'officier de marine outrageusement galonnée.

— Quel est ce bateau ?

— Vous le demandez ? gronda le capitaine. Dites-moi plutôt ce que vous venez faire à mon bord ?

— Vous le savez mieux que moi ! Ecoutez, cette histoire pourrait vous coûter très cher, mon bonhomme. Mon nom est Harry Dickson.

— Hein ? sursauta l'officier, mais il se reprit aussitôt. Ce n'est pas vrai, vous vous nommez Graham !

— Ainsi, vous n'ignorez pas ma présence à bord de ce satané rafiot. Qui vous a payé pour m'enlever, moi et mon élève ?

Le capitaine haussa les épaules et lui jeta un regard sombre, où pourtant se lisait quelque hésitation.

— Peu importe. Mon bateau, c'est le *Callirhoë* du Pirée, et je vais à Halifax...

— Je vous somme de nous débarquer dans le plus bref délai.

— Je ne fais plus d'escale, grogna le capitaine.

— Mensonge ! Et puis qu'importe, virez de bord, faites ce que vous voulez, mais je ne veux pas rester un instant de plus sur votre navire.

— Ecoutez, dit le capitaine qui ne semblait pas être fort à l'aise, je pourrais vous considérer comme des stowaways, mais je n'en ferai rien, restez tranquilles et vous serez bien traités, mais je ne vous débarquerai qu'à Halifax.

— Avez-vous la T. S. F. à bord ?

— N... on, répondit le capitaine en grognant, je n'en ai pas.

— Bien, je vous laisse un moment de réflexion ; je n'irai pas avec vous à Halifax, entendez-vous, et mettez-vous bien en tête que je m'appelle Harry Dickson et non Graham ! Je suppose que vous savez ce que cela veut dire.

Mais déjà le capitaine s'était détourné, laissant Dickson et son élève seuls sur le pont.

Un temps assez long s'écoula avant qu'ils échangent une parole.

Harry Dickson suivait du regard la longue houle de l'Atlantique accourant du fond de l'horizon.

— Je me demande pourquoi ils ne nous ont pas tués, dit soudainement Tom Wills. Pourtant, l'occasion était belle.

Le détective approuva du geste.

— Je me le demande aussi. Ce qui me paraît réel, c'est que le capitaine de ce bateau n'a été payé que pour nous débarquer sur une terre lointaine, de façon à nous faire arriver trop tard au but de notre voyage. Quant à ne pas nous avoir occis, je n'y comprends pas grand-chose moi-même, à moins que...

— Que... ? pressa Tom Wills.

— Nos adversaires doivent avoir remarqué la protection invisible qui semble nous couvrir, peut-être craignent-ils des représailles. Qui sait ?

— Qui sait ? confirma Tom.

Le détective laissa errer ses regards sur les haubans et fit un

geste dépité.

— En effet, je ne vois nulle antenne de marine, et puis le bateau est assez peu moderne pour se passer d'une installation de T. S. F...

Mais le reste de la phrase resta en suspens. Dickson resta tout à coup le doigt en l'air et Tom vit une lueur joyeuse pétiller au fond de son regard.

— Eh ! Eh ! fit le détective.

— Quoi de neuf, maître ? murmura Tom.

— Ouvrez les oreilles, mon petit, ouvrez-les bien.

Tom écouta et son visage s'éclaira à son tour : il venait d'entendre un bruit rythmé, très assourdi pourtant, la saccade des longues et des brèves.

— Un appareil de T. S. F. !

— C'est cela, mon garçon, à nous de le repérer.

Ils parcoururent le navire, comme s'ils avaient accepté leur rôle de passagers malgré eux ; les hommes de l'équipage s'écartaient à leur approche, mais ne faisaient pas mine d'empêcher leur promenade. Bien plus, le capitaine s'approcha d'eux, leur demandant s'ils prendraient un repas.

— Je veux bien, répondit le détective d'une voix calme, l'Atlantique, ça vous creuse l'estomac !

Le marin approuva joyeusement. Il pensait qu'un revirement était intervenu dans l'humeur de ses passagers, qu'ils acceptaient leur sort, et il ne cacha pas sa satisfaction.

— Je n'ai pas grand-chose à vous offrir, l'ordinaire du bord est assez frugal, mais j'ai quelques bonnes conserves en réserve... pour des hôtes de marque comme vous, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

— Eh bien, ça va, répondit Harry Dickson.

— Je crois que nous entendrons, Mr... Graham, s'écria le capitaine, je vous assure que mes hommes et moi ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous rendre cette traversée agréable. Venez manger !

Le repas fut très convenable, et les deux détectives firent honneur aux tomates farcies et au plantureux ragoût de poulet. Même le whisky était honorable, et le capitaine, qui les recevait à sa table, leur raconta quelques histoires de la mer qui n'étaient pas désagréables à entendre.

Le repas fini, Dickson flâna sur le pont comme chez lui, et descendit dans l'intérieur du bateau, sans que personne songeât à l'en empêcher – et Tom fit de même de son côté. Ce fut à celui-ci au reste que revint la chance de découvrir le fameux poste de T. S. F. qui était installé dans un réduit obscur, contigu à la chambre des machines. Tom Wills en avertit aussitôt son maître.

— Un bon point, mon ami, jubila le détective, vous avez les bons

yeux de votre âge et, vraiment, je vous envie ; dire que j'ai passé à plusieurs reprises à côté de l'appareil sans le découvrir ! À présent, laissez-moi faire ; quant à vous, rendez-vous utile en bavardant un peu avec le chef machiniste.

L'officier mécanicien était heureusement un hilare compagnon. Il expliqua volontiers au jeune profane le mystère des mécaniques de son domaine, et quand Harry Dickson vint les rejoindre quelque temps après, ils étaient déjà devenus de bons amis et se portaient des toasts réciproques, aux dépens d'une bouteille de chianti pansue comme une outre.

— Et maintenant, prenons notre mal en patience pour quelques heures encore, dit le détective comme ils revenaient sur le pont.

— Quelques heures encore ? Dites-moi vite !

— Si les murs ont des oreilles, les mâts et les haubans peuvent en avoir également, répliqua sentencieusement son maître. Regardez cette belle troupe de dauphins qui nous suit !

Le temps ne parut pas trop long au jeune homme : il s'amusa énormément à suivre des yeux les ébats gracieux des rapides cétacés.

Ils suivaient le *Callirhoë* en faisant d'incessantes cabrioles, bondissant à la surface des flots, happant quelque proie invisible, et rejetant de blancs jets d'eau qui les couronnaient comme des panaches.

— Pour peu, je me réconcilieraï avec ce bateau, observa Tom Wills, jamais je n'ai mieux mangé depuis mon départ d'Angleterre et puis... je n'ai pas le mal de mer.

— Bon, *my boy*, répliqua Dickson en riant, je vais déclarer au capitaine que j'accepte de rester à bord, s'il veut changer de route, et mettre le cap sur Colombo ou Bombay.

Quand les dauphins eurent disparu à l'horizon, ce fut une immense frégate qui se chargea de divertir les passagers par ses évolutions puissantes à grande hauteur.

— Regardez, maître, dit Tom tout à coup, il y a deux frégates maintenant, là tout contre ce nuage.

Harry Dickson leva vivement la tête et poussa un petit gloussement de plaisir.

— Tout à l'heure, j'ai envié vos bons yeux, mon petit, mais à présent, je retire cet éloge, vous ne le méritez plus !

— Pourquoi cela ? demanda Tom Wills tout interloqué.

— Parce que ce n'est pas une frégate !

— Alors, c'est un albatros ou un autre de ces grands oiseaux voiliers de l'océan.

— Nenni, mon petit Tom.

Tom Wills leva des yeux étonnés vers le ciel et tout à coup se frappa le front.

— Un avion, Mr. Dickson !

— Un hydravion, rectifia le détective, et un hydravion d'escadre encore... Ah ! Il fait des signaux !

Ils virent en effet de minces bandes de fumée blanche fuser contre le ciel bleu.

— Deux grosses fumées à l'horizon ! clama Tom.

— Un torpilleur ! dit Dickson, un grand merci à la France !

— Comment, c'est pour nous qu'il s'amène ?

— Et comment ! Et il y met de la vitesse, regardez comme sa fumée tourbillonne, il ne mettra pas beaucoup de temps pour se placer au travers de notre route !

Le rapide navire de guerre se précisait sur la surface de la mer ; bas sur l'eau, il arrivait, fendait le flot à fleur d'étrave, à une vitesse prodigieuse.

Un coup sourd vibra, suivi aussitôt d'une explosion.

— Le coup de semonce ! annonça Dickson.

Haut dans le ciel, l'hydravion faisait des cabrioles, et l'on entendait à présent le vrombissement têtue de ses puissants moteurs.

Déjà tout l'équipage était sur le pont, entourant le capitaine atterré.

Un troisième coup tonna et un flocon de fumée monta de l'avant du torpilleur.

— Le canon de chasse donne ! ricana Dickson.

Des pavillons montèrent le long des drisses du torpilleur.

Le capitaine du *Callirhoë* s'approcha du détective, il avait l'air tout penaud.

— Je crois que ceci vous concerne, Mr. hm... Graham.

— Non, Dickson.

— Etes-vous vraiment Harry Dickson ?

— Je le suis !

— Ils me donnent l'ordre de stopper, je vais obéir. Mr. Dickson, ne me créez pas de difficultés, je suis Italien, mais je vogue sous pavillon grec... les Français ne sont pas tendres pour lui.

Harry Dickson siffla entre ses dents mais ne répondit pas.

— Je vous dirai tout, continua anxieusement le marin. Je ne suis pas un malhonnête homme. À Lisbonne, il y a un gaillard tout brun, une sorte de métèque qui m'a demandé de vous transporter à Halifax. Il disait que c'était pour un pari. Il m'a donné cinq cents dollars, et je suis un pauvre homme, moi. Non, je ne sais rien de plus, je vous le jure par la Madone. Je vous en supplie, Mr. Dickson, dites-leur de me laisser continuer ma route, je vous ai traité à mon bord comme un frère.

Désarmé, Harry Dickson se mit à rire.

— Eh bien, capitaine, pour le prix de notre excellent déjeuner, je

veux bien intercéder pour vous, mais ne trempez plus dans des affaires aussi louches, même pour cinq cents dollars.

— Et l'argent ? demanda soucieusement le capitaine.

— Il payera notre repas, dit Dickson avec un geste large.

Le marin poussa un cri de joie.

— Stop ! commanda-t-il dans le tube acoustique.

Une vedette à moteur s'était détachée du torpilleur et se rangeait contre le bord du *Callirhoë*.

— Dommage, grogna le chef mécanicien quand il vit Tom y prendre place, ce garçon me bottait, je n'ai jamais vu quelqu'un de plus attentif quand je lui expliquais la marche de mes machines. C'est un garçon bien intelligent, nous aurions fait bon voyage ensemble, et j'en aurais fait un mécanicien de premier ordre !

— Mr. Dickson, dit le commandant du torpilleur quand le détective eut pris pied sur le pont de son navire, le gouvernement français est trop content de pouvoir vous obliger. Voulez-vous que je fasse convoier ce bougre de cargo dans les eaux françaises ? Son chenapan de capitaine y écopera de quelques mois de tôle !

— N'en faites rien, commandant, répondit Harry Dickson en riant, son whisky est excellent et ses tomates farcies sont des chefs-d'œuvre, et puis, vous risquez d'inonder la France d'une légion de rats affamés si le gaillard se met à quai dans votre belle patrie !

— Nous faisons route vers Bizerte, dit le commandant.

— Bravo, voilà qui nous fera largement regagner le temps perdu, Tom... holà, Tom !

Mais Tom Wills était en train d'épater le chef machiniste du torpilleur par ses profondes connaissances en mécanique...

6. Les fantômes de la jungle

Le voyage vers l'Hindoustan se poursuivit pour Harry Dickson et son élève sans autres anicroches qu'un arrêt forcé à Port-Saïd, où ils s'embarquèrent sur le premier courrier venu pour Bombay, et qu'un passage torride de la mer Rouge, qui arracha de nouvelles plaintes à Tom Wills.

— Je suis cuit à point, se lamenta-t-il plaisamment. Si les « carnibales » de Mrs. Crown venaient me cueillir maintenant, ils n'auraient qu'à me servir tout chaud sur leur table d'apparat.

— Vous avez bonne opinion de vous-même, Tom, répliqua son maître. Il est vrai qu'à votre âge, on a la chair presque aussi tendre que le cœur.

Tom lui jeta un regard de biais et soupira.

Il venait de penser à la jolie passagère du *Quentin Durward* et, au fond de lui, il se félicitait de ce qu'elle n'assistât point à ses nouveaux supplices.

Pourtant, il avait prié le maître d'avertir par sans-fil le navire du capitaine Jefferson de leur mésaventure.

Mais le *Quentin Durward* ne répondit que par un simple accusé de réception, et Miss Mabel Bless ne se mit pas en communication avec eux – ce que Tom avait espéré secrètement.

À Aden, un petit intermède leur donna de nouveau à réfléchir. Aden, à l'entrée de la mer Rouge, est l'escale charbonnière par excellence. Tous les vapeurs faisant route vers l'Orient y viennent remplir leurs soutes, et tous les passagers s'empressent alors de descendre à terre. Car il est humainement impossible de rester à bord : le charbon d'Aden est une matière terrible entre toutes.

Au cours de son chargement, il fait voltiger dans l'air torride une poussière menue, corrodante, insidieuse, qui s'infiltre par les moindres fentes ; elle a raison des hublots les mieux vissés, elle pénétrerait même dans un masque à gaz comme un cheval dans une écurie. Elle s'installe partout. Vous la retrouvez au fond de vos malles closes et dans les pages de vos livres ; elle encrasse les rouages de vos chronomètres.

Harry Dickson et son élève se promenaient donc sous le ciel de feu, à travers cette ville sans joie, vidant force bocks poisseux, dans les

bars grecs ou smyrniotes.

Ce fut à la terrasse de l'un de ces derniers qu'un billet habilement lancé vint choir sur les genoux de Tom Wills.

Il contenait ces quelques mots en anglais : *Que diriez-vous de mille livres ?*

Harry Dickson se mit à rire et chiffonna le papier.

— On veut recourir à une manière plus douce et qu'on espère plus persuasive.

Ils n'avaient pas fait cent pas dans la rue qu'un nouveau billet tomba aux pieds du détective : *Et de cinq mille livres ?* disait cette seconde missive.

Harry Dickson la déchira en menus morceaux et les éparpilla en pluie.

— Retournons vers le bord, dit-il, sinon ces gens se ruineront.

Pour prendre au plus court, ils durent s'engager dans une des ruelles assez étroites qui voisinent avec le port.

Cette fois-ci, ce fut un carton qui frappa Tom en pleine poitrine. *Et que direz-vous de ceci ?* y avait-on inscrit.

— De quoi ? demanda Tom, mais aussitôt la réponse vint.

Deux coups de feu éclatèrent et les balles sifflèrent à leurs oreilles.

Mais un troisième coup éclata, suivi par un cri de douleur.

Harry Dickson, qui venait de tirer, s'élança vers une boutique juive, et y agrippa rudement une forme gémissante.

Le blessé, une sorte de Levantin aux regards torves, se tortillait comme un ver au poing du détective.

— Qui vous a donné ordre de tirer sur nous ? tonna celui-ci.

L'homme adopta immédiatement un ton pleurard.

— Je ne le connais pas, c'est un étranger, il m'a donné l'ordre de vous suivre et de vous jeter les billets. Après le troisième, je devais vous tuer. Il ne m'a donné que dix roupies.

— Monnaie des Indes, observa Dickson, puis il repoussa son minable adversaire. Si on vous rencontre encore, même de loin, la seconde balle ira se loger dans votre vilaine caboche, ajouta-t-il.

Le Levantin s'enfuit sans demander son reste.

Quand le paquebot eut levé l'ancre, Harry Dickson se tourna vers Tom :

— Savez-vous à quoi se résumera notre voyage ?

— Non, répondit Tom d'un ton maussade, car la chaleur l'accablait.

— À une suite ininterrompue d'embûches pour nous empêcher d'arriver à Maong avant le 20 juillet, et maintenant il ne s'agit plus de perdre trop de temps.

Mais Tom Wills s'était déjà abîmé dans une prostration

complète, car la mer Rouge flamboyait comme une tôle rougie à blanc ; il ne retrouva sa bonne humeur qu'avec les premiers souffles vivifiants de l'océan Indien, quand le navire s'élança hors du Bab-el-Mandeb.

Et cette brise apportait déjà aux passagers les premiers et troublants effluves de l'Inde mystérieuse.

— Allez-vous avertir les autorités anglaises ? demanda Tom Wills, quand ils eurent débarqué.

— Je m'en garderai bien, répondit Harry Dickson, cela ne pourrait servir qu'à brouiller les cartes. Ne perdez pas de vue que l'autorité n'aime pas s'immiscer dans les histoires religieuses, surtout à l'heure actuelle, où la situation est déjà très tendue.

— Comment, elle abandonnerait un compatriote aux mains des indigènes ? s'écria le jeune homme avec indignation.

— Non pas, mais elle nous conseillerait la prudence et elle commencerait par nous faire perdre immensément de temps. Et puis, un déploiement de forces pousserait les ravisseurs à se défaire immédiatement d'un sujet encombrant comme Lord Laysham.

— En tout cas, nos adversaires semblent nous suivre au pas ! remarqua Tom.

— En effet, je le reconnais, mais je ne m'en soucie pas fortement pour l'heure. Dès qu'il le faudra, Tom, nous disparaîtrons.

Les jours qui suivirent, huit jours d'un voyage harassant, furent sans péril et sans nuages.

— Les bandits auraient-ils désarmé ? demanda le jeune homme à son maître.

— Pas du tout. Mais l'assassinat de deux Anglais passerait moins inaperçu dans l'Inde que dans n'importe quelle partie du monde, y compris au cœur de notre pays. Pour le moment, je crois que nous sommes à l'abri de toute tentative criminelle, cela jusqu'aux approches des régions désertiques qu'il nous faudra traverser. Et nous nous approchons rapidement de la lisière de la grande jungle.

Cet entretien avait lieu dans le petit train à voie étroite qui remonte tout doucement vers le Nord, laissant derrière lui les grandes villes et les centres peuplés.

À l'avant-dernière station, le dernier Blanc, un missionnaire anglais, avait quitté le convoi. Pendant la longue halte, il avait parlé avec Dickson et lui avait manifesté ses craintes de le voir continuer encore sa route.

— À cent milles d'ici, les indigènes bougent, affirmait-il. Une de leurs sataniques cérémonies devra se dérouler bientôt sans doute. Leur naturel, autrement soumis, est devenu soudain sournois et dangereux. Le gouvernement a décidé de ne pas s'en mêler et les troupes se sont repliées depuis la semaine dernière, derrière une ligne plus au sud,

prévue depuis longtemps.

Le train continuait sa marche cahotante, à une allure qui aurait fait honte à un canasson de fiacre, crachotant, rejetant des flots de fumée âcre, due à la combustion de bois vert dans le foyer de sa machine.

Vers le soir, une station de briques se profila au loin à l'orée d'une immense forêt. Déjà une brousse hâve couvrait le sol et les détectives y distinguaient les présences inquiètes des premiers animaux de la jungle.

Enfin le train s'arrêta.

Harry Dickson sauta sur le petit quai de terre battue et de planches : la gare était déserte.

Le détective entra dans l'étroite cabine qui servait de bureau au chef de gare, mais la trouva vide ; un encrier renversé et quelques papiers gras épars témoignaient d'une retraite précipitée.

Il avisa l'appareil télégraphique dans un coin et se mit à en actionner les manettes.

Aucune réponse ne lui parvint : la ligne avait dû être coupée en aval de la route. Il retourna vers le mécanicien de la locomotive.

L'homme, un Pendjabi pouilleux, roulait de grands yeux blancs et tremblait de tous ses membres ; du doigt, il désigna son chauffeur accroupi à ses côtés et tremblant encore plus fort que lui.

— Sahib ! pleurnicha l'indigène, lui dire avoir vu grand fantôme courir sur la voie, fantôme grand comme maison de Bombay, comme maison anglaise. Nous pas vouloir partir, pas vouloir aller plus loin !

— Bon, dit Dickson, combien de roupies ?

Mais les deux hommes secouèrent énergiquement la tête.

— Roupies inutiles, si c'est pour aller chez le diable !

— Et ceci vous décidera-t-il à avancer ? demanda le détective en leur mettant son revolver sous le nez.

Les deux couards se mirent à geindre et à se lamenter de plus belle.

— Oh, Sahib, vous pouvoir nous tuer ! Nous préférons le Sahib nous tuer avec son fusil, que grand fantôme nous tuer !

» Nous préférons perdre place du gouvernement ! Nous être très, très malheureux !

Le soir tombait, un de ces rapides soirs des tropiques, sans crépuscule ni heure tendre : une chute rapide du soleil sur l'horizon, une grande ombre violette, particulièrement sinistre, et puis la nuit, emplie des folles rumeurs de la jungle.

Tom Wills était à son tour sorti du wagon, se plaignant d'un violent mal de tête. Quand il apprit que le voyage menaçait de s'arrêter là, il ne manifesta aucun ennui.

— J'étouffais littéralement dans cette boîte roulante, avoua-t-il.

Si nous couchions dans la gare abandonnée ?

— Faudra bien, bougonna Dickson, après avoir jeté un regard furieux sur les deux machinistes accroupis près de la locomotive immobile.

Tout à coup, Tom Wills sursauta et poussa une exclamation de violente frayeur :

— Mr. Dickson... là... devant nous ! C'est impossible ! C'est fou !

Harry Dickson leva les yeux et ce fut à son tour de reculer de terreur.

Devant eux, à un demi-mille en amont du chemin de fer, vaguement éclairée par la lune montante, était assise une monstruosité formidable. Un être sans nom, immense, d'une hauteur de trois étages superposés ! ! !

C'était une forme humaine, drapée dans un ample burnous, d'où sortaient des sortes de tentacules de pieuvre, animées d'un lent mouvement de reptation.

Quant à la figure, elle dépassait de loin celle qui peuvent peupler le pire des cauchemars : des yeux de flamme, grands comme des meules, une bouche démesurée, d'où dépassaient des crocs fabuleux et autour desquels vacillaient des flammèches bleues.

Cette créature d'enfer, assise, se contentait de couvrir les hommes de son regard infernal.

Un hurlement sauvage retentit derrière les détectives.

À leur tour, les deux mécaniciens venaient d'apercevoir le monstre.

Et un bruit de ferraille remuée suivit cette double clameur.

— Ils font machine arrière ! s'écria Dickson.

Le convoi reculait en effet sur la voie ferrée.

— Laissons-les courir, gronda le détective, mais qu'est-ce que c'est que cette fantasmagorie ?

Il sursauta toutefois quand il vit le monstre se lever, se dresser de toute sa hauteur, atteindre la voûte céleste où tremblotaient les étoiles.

Mais quoi ?

Le monde s'était-il abîmé autour d'eux ?

Quelque chose d'effroyable avait dû se passer !

Harry Dickson ne voyait plus Tom, et Tom criait en vain après son maître.

Autour d'eux, dans un silence effroyable, tout semblait chavirer : la petite gare parut bondir vers le ciel, la porte s'ouvrit d'une façon démesurée comme une gueule d'épouvante, démasquant un paysage hallucinant, fait de monstruosité confuses.

Dickson vit bondir devant lui une araignée grosse comme un chien et, l'instant d'après, un énorme vampire plus grand qu'un

homme fondit vers lui des hauteurs du ciel.

Hagard, il regarda autour de lui, ne vit que des ombres impossibles. Devant, une immonde source noire coulait hors d'un trou d'ombre déferlant devant ses pieds comme un torrent de poix et se perdait dans un lac d'une profondeur incalculable.

Il s'approcha pourtant et il reconnut... *l'encrier renversé ! ! !*

Alors, il poussa un rire strident : il venait de trouver la clé de ce mystère infernal.

— À moi, ma bonne et fidèle pipe ! cria-t-il.

Une allumette flamba comme un brasier, mais à peine le tabac se mit-il à grésiller dans la pipe et les premières bouffées eurent-elles été aspirées que le lac devint une petite flaque d'encre et la source ténébreuse, un honnête encrier.

La gare se rétrécit aussitôt, le vampire ne fut plus qu'une inoffensive chauve-souris, et d'un coup de talon, Harry Dickson écrasa l'araignée.

Il vit alors, accroupi dans un coin, le pauvre Tom Wills, statue à peine vivante de la plus complète horreur.

— Ma main, gémit le garçon, ma main s'allonge à plus d'un kilomètre !

— Fumez cela ! s'écria Dickson en lui fourrant sa pipe entre les dents.

— Une montagne m'écrase ! hurla Tom, en voyant le fourneau de bruyère s'approcher de ses lèvres.

Mais il avait à peine aspiré la fumée, et cela tout machinalement, que l'enchantement s'évanouit.

Stupéfait, il regarda autour de lui le décor étriqué de la petite gare, baignée de clair de lune, et son maître qui riait silencieusement à ses côtés.

Il allait poser des questions, mais Harry Dickson lui mit le doigt sur la bouche.

— Je vais faire la chasse aux monstres, dit-il à mi-voix en sortant son browning de sa poche.

Sans bruit, il sortit de la gare et presque aussitôt, deux coups de feu éclatèrent dans la nuit.

— Venez voir, Tom !

Le jeune homme s'élança au-dehors et vit, à vingt pas de là, son maître se pencher sur une forme palpitante.

Tom Wills vit alors, avec un peu d'effroi encore, une figure hideuse, aux yeux de flamme. Celle qu'il avait vue tout à l'heure, mais prodigieusement agrandie. Un peu plus loin en gisait une seconde, immobile celle-là.

— Un autre arrivait à la rescousse, expliqua le détective, ils ont dû juger qu'une seule horreur était insuffisante pour des gens comme

nous.

— Sont-ils morts ? questionna Tom.

— Oui, dit brièvement le détective, celui-ci aussi vient de passer. Ils ne nous auraient pas manqués non plus, si nous nous étions laissés prendre à leurs tours d'illusionnistes.

— Je ne m'explique pas cela, dit Tom.

— Il fallait le savoir, en effet, et au premier moment, j'ai été saisi moi-même, c'était tellement inattendu ! Et puis, cette satanée drogue ne court pas les rues et pas même la jungle des Indes. Les coquins ont tout simplement brûlé une bonne quantité d'herbe du diable sur le quai de la gare, peu avant l'approche du train.

» La fumée qui se dégage de ce feu se transforme vite en une sorte de gaz très lourd, qui traîne longtemps sur place, surtout quand il n'y a pas de vent, comme cette nuit. Ce gaz odieux a la singulière propriété de s'attaquer directement aux centres visuels du cerveau et de déformer la vision d'une façon monstrueuse. C'est ainsi que les moindres objets prennent aux yeux des proportions énormes. Cette illusion passe du reste assez vite ; elle finit par un sommeil très lourd qui peut même être mortel, à moins qu'elle ne s'achève par une démente totale des victimes.

» Mais l'antidote en est simple : une pincée de bon tabac ! Le cauchemar a vidé la station de ses habitants, et nous voici absolument seuls à l'orée de la jungle.

— C'est gai ! soupira le jeune homme.

— C'est parfait ! rectifia Dickson, vous ne sauriez croire comme les deux thaumaturges morts vont faire notre jeu.

» Allons, bas nos frusques et ne conservons que les objets strictement nécessaires et nos armes, et amenons ici les deux cadavres.

Une heure après, deux formes drapées dans d'amples manteaux clairs, le visage couvert d'un masque horrible, gagnaient le couvert de la forêt.

Quand elles eurent marché quelque temps sur une piste mal tracée à travers le fourré, elles firent halte et prêtèrent l'oreille.

Un hurlement singulier, suivi par une sorte de grondement lointain, leur parvenait.

— Voilà le Seigneur Tigre qui s'avance vers la gare, Tom, dit l'un des voyageurs nocturnes. Il ne s'en va pas prendre des billets pour le premier train pourtant, mais se composer un repas avec les deux gaillards défunts qui, avec leurs habits, doivent furieusement ressembler à Harry Dickson et à Tom Wills !

7. La fête du sang

La lune ne se lèverait pas cette nuit.

Pour les horribles fastes du temple de Maong, il faut l'ombre, les ténèbres ; à peine les torches sanglantes peuvent-elles, çà et là, étoiler les sinistres profondeurs de l'immense édifice, blotti au milieu de la grande forêt hindoue.

Dans la grandiose clairière qui entoure la bâtisse sacrée, vouée aux dieux les plus sanguinaires de l'Inde, une foule silencieuse se courbe, haletante.

Au haut des larges marches de marbre noir, à peine éclairé par la flamme jaune d'un brasero de cuivre, le grand prêtre se dresse et sa voix sonne, claire dans le silence.

— Mes frères, vous avez vu au soleil couchant le grand oiseau noir descendre du ciel, le dieu blanc est venu vers nous !

— Le dieu blanc ! répète la foule.

— Cette nuit, il ira dormir sous terre, jusqu'à la nouvelle nuit complètement obscure. Et alors, les tigres sortiront de la jungle pour se prosterner devant lui, les serpents gros comme les arbres lui feront une conduite, les oiseaux du ciel aux serres de fer voleront au-dessus de sa tête comme un dais de velours, les chiens des prairies, les *dôles*, le suivront plus nombreux que les feuilles de la forêt.

» De chaque brin d'herbe s'envolera une mouche vénéneuse ; ensemble, elles formeront des nuages plus lourds que ceux de l'orage.

» Des fleuves et des mares sortiront les crocodiles et les épouvantables *muggers*, et ils se joindront à sa suite.

» Et avec eux marcheront tous les hommes opprimés de l'Inde et, en arrière-garde, suivra la mer glapissante des chacals.

» Et ils descendront vers la ville des hommes blancs qui les ont refoulés, et ceux des oppresseurs qui ne seront pas dévorés par nos bêtes ou tués par nos armes, iront se noyer dans l'eau noire maudite d'où nous sont venus les étrangers. Et l'Inde sera libre ! Et Bawahnee et Kali régneront sur elle jusqu'à la fin des temps !

La foule haletait, anxieuse, vibrant d'une espérance sans limite.

— Le dieu blanc est venu ! Il est descendu du ciel ! Il ira dormir sous la terre, pour en renaître ! répétèrent les voix.

Le grand prêtre continua :

— Au milieu de la nuit, quand l'étoile rouge sera au-dessus du temple, l'étoile rouge qui est l'œil de Kali, nous sacrifierons à la déesse

les deux victimes expiatoires, et les dieux ont voulu que ce soient deux Blancs !

— Deux Blancs ! jubila la foule.

— Un homme et une femme ! continua le grand prêtre.

» Retournez dans la forêt, continua le yogi, et quand le sacrifice sera consommé, une grande flamme jaillira de la terre et vous pourrez commencer les réjouissances. Allez !

D'un pas lent et majestueux, le prêtre rentra dans les profondeurs noires du temple. Il gravit de nombreuses marches, traversa des salles obscures, où de minuscules lumignons veillaient devant les formes hideuses des divinités de pierre.

Une forme sombre se détacha des ténèbres et vint au-devant de lui.

— Grand maître ! L'homme de la police de Londres et son jeune imbécile de compagnon ne sont plus ; nous avons retrouvé leurs dépouilles déchiquetées par les tigres.

Le yogi approuva gravement de la tête.

— Honneur aux fantômes de la jungle ! Ils seront récompensés, et toi aussi, Singaree, tu recevras le prix de tes bons services.

— Merci, grand maître ! murmura l'Hindou en lui baisant la frange de sa longue tunique.

Le prêtre prêta l'oreille.

— Qui donc nous trouble par ses cris ? dit-il en entendant venir de loin des cris et des gémissements.

— C'est le gros homme, il dit que vous êtes ingrat !

— Il doit disparaître ! ricana le yogi, son sang sera agréable aux dieux. Il ne faut pas que cet homme puisse nous trahir un jour, car sa langue est aussi longue que son ventre est gros !

Ils étaient arrivés à une sorte d'immense puits béant sous le haut dôme du temple. Le yogi se pencha sur ses bords et, du regard, scruta les ténèbres du fond.

— Cessez vos inutiles lamentations, cria-t-il, elles ne pourront vous sauver.

— Je vous ai fidèlement servi ! gémit une voix en mauvais anglais.

— Avez-vous tué le maudit policier anglais ?

— Je ne l'ai pas pu ! J'ai essayé de le faire tuer à Londres, mais un démon a égorgé votre fidèle Simla et a mis fin à la vie de Shwe, l'homme-tigre.

» J'ai voulu l'envoyer au loin dans le monde mais, par je ne sais quel tour, il s'est échappé d'un bateau ; j'avais pourtant grassement payé le capitaine. Je lui ai présenté une fortune, il l'a dédaignée, je n'ai pas réussi à le faire tuer à Aden !

— Eh bien, consolez-vous, ce que vous n'avez pu faire, nous

l'avons fait ! Je ne vous dois rien ; à Londres, je vous ai fait donner beaucoup d'or !

— C'est moi qui ai enlevé la jeune fille à Lahore ! hurla la voix.

— Raison de plus pour me remercier de vouloir vous faire mourir d'une mort glorieuse, sacrifié aux dieux, alors que les Anglais vous auraient pendu au bout d'une corde sale.

Singaree ricana et suivit son maître qui s'éloignait sans plus prêter d'attention aux clameurs d'angoisse qui sortaient du puits.

— Et la femme blanche ? demanda le prêtre.

— Elle est attachée sur la pierre des gavials. Nous lâcherons les bêtes à l'heure de l'étoile.

— Bien, elle mourra !

— Oui, maître !

— Et le dieu blanc ?

— Le voilà !

Singaree fit un geste rapide et aussitôt, une fine torche s'alluma, jetant une vive clarté autour d'elle et illuminant une cage de verre pareille à celle de l'Oxford-Theater.

Le jeûneur y était couché sur un magnifique lit de brocart : il semblait dormir... Les postiches avaient été éloignés de son visage et celui-ci paraissait serein et presque majestueux dans la lueur hésitante de la torche.

Le Yogi s'inclina avec ferveur.

— Le dieu blanc est venu ! murmura-t-il.

— Il est venu !

— Lui seul saura résister à l'épreuve de la terre.

— Lui seul !

Ils s'enfoncèrent dans les ténèbres du temple.

*

Lentement, Singaree faisait sa ronde nocturne, accompagné de trois gardiens.

Il avait pour mission de veiller sur les captifs et s'en acquittait avec conscience. Par un escalier tortueux, ils descendirent dans les sous-sols de l'édifice. Devant la pierre aux gavials, il posta un de ses hommes, et aux deux autres, il confia la garde du Blanc enchaîné à un lourd pilier de pierre au bord d'une eau souterraine qui stagnait profonde et silencieuse.

Puis, ayant allumé de hautes torches, il les quitta, le cœur léger du devoir accompli.

Il ne vit pas que deux formes inquiétantes le suivaient, et quand il s'en aperçut, il était trop tard pour lui.

Une main terrible le saisit à la gorge et une voix lui murmura en anglais :

— Vous avez parlé de captifs blancs, montrez-les-moi !

— Comprends pas ! bégaya Singaree en mauvais anglais.

— Je pourrais vous parler en hindoustani, mais vous avez habité assez longtemps Whitechapel pour connaître l'anglais et même le bon *slang* de Londres. Allons, vite !

— Harry Dickson ! murmura Singaree, sidéré par la peur.

— Revenu de la tombe, mais qui vous y mettra pour de bon si vous ne répondez pas immédiatement.

— Venez, dit Singaree.

Mais ici le détective commit une faute, il ne comptait pas avec le fanatisme de son prisonnier.

À peine Singaree sentit-il la surveillance se relâcher un peu autour de lui qu'il se mit à hurler :

— Harry Dickson est revenu ! Harry Dickson ! Har...

Ce furent ses dernières paroles ; le poignard de Tom Wills s'enfonça jusqu'à la garde dans la gorge du misérable.

— Au galop, Tom ! ordonna Harry Dickson, ce maudit temple est une véritable caisse à résonance, nous allons avoir tout l'enfer à nos trousses.

Ils s'élancèrent dans les ténèbres, mais soudain, l'obscurité fut chassée devant eux. Trois torches furent brandies à leurs yeux ; c'étaient les gardiens du souterrain qui marchaient sur eux.

— Aux revolvers ! ordonna le détective.

Mais, à leur stupeur, ils ne durent pas s'en servir, car à peine la lueur des brûlots leur tomba-t-elle sur le visage, que les trois gardiens se prosternèrent en poussant une exclamation de frayeur.

— Les fantômes de la jungle !

— C'est vrai, nous avons oublié que nous portons des masques, murmura Tom Wills, ravi.

— Menez-nous chez les prisonniers blancs ! ordonna Dickson.

Les hommes se levèrent et obéirent en tremblant.

Ils descendirent des escaliers boueux tandis qu'une atroce odeur de musc et d'eau stagnante montait vers eux des profondeurs. Apparut une vaste crypte dont la lueur des torches atteignait à peine le fond.

— Là ! une femme ! dit Tom.

Sur un îlot de pierre entouré d'une eau noire, une forme blanche s'immobilisait. Dickson réfléchit un instant.

Tout à coup, un étrange clapotement se fit entendre.

Les trois gardiens reculèrent avec des gestes de terreur.

— Les gavials ! s'écrièrent-ils.

— Les cages des gavials ont été ouvertes ! gémit un autre.

En effet, des têtes hideuses émergeaient lentement de l'onde noire qui fut soudain agitée des pires frissons.

— Il faut la sauver à tout prix ! s'écria Tom.

Et ce fut alors que, par un geste inhabile, son masque tomba.
Les trois gardiens comprirent alors et poussèrent une clameur de rage.

L'instant d'après, ils se jetèrent sur eux.

Mais Dickson veillait : son revolver tonna et deux des Hindous mordirent le sol pour ne plus devoir se relever.

Un autre était aux prises avec Tom et le jeune homme sentit qu'on le poussait vers la fosse aux terribles crocodiles.

Ténèbres ! Les torches tombées venaient de s'éteindre.

À cette minute, un cri de femme retentit, lugubre entre tous, dans la nuit.

— Au secours ! Mr. Dickson, au secours !

Le détective jura ; mais tout à coup, il vit une dernière étincelle courir sur une des torches noircies.

Saisir le brûlot, le souffler, raviver la flamme, furent l'affaire d'un instant.

Puis de nouveau, le cri se fit entendre, déchirant, mais déjà plus faible. La crypte s'illumina et, avec une indicible horreur, le détective vit une des atroces gueules plates levées vers la jeune femme, saisir le bord de sa robe, la tirer vers lui...

Son revolver crépita et le monstre, lâchant prise, s'enfonça sous l'eau.

Le second coup sauva Tom, la balle passant à un pouce de son front, mais brisant le crâne de son adversaire.

— Jetez ces trois morts en pâture aux gavials, ordonna le détective, cela les occupera !

Tom Wills obéit en frissonnant, car un spectacle horrible se préparait : les sauriens affamés se saisissaient des dépouilles sanglantes, se battant, s'entre-déchirant pour emporter un morceau de proie humaine. L'eau se teinta affreusement de rouge sombre et un broiement d'os emplît l'atmosphère d'un bruit sinistre.

Mais ce ne fut pas là la phase la plus terrible de la curée.

Harry Dickson, remarquant les monstres attirés vers le point de chute des trois cadavres, contourna le fossé en courant, puis se jeta à l'eau avec bravoure.

Tom poussa un cri d'épouvante et ferma les yeux.

Mais déjà, le détective avait atteint l'îlot de pierre, s'était saisi de la jeune femme ligotée et replongeait avec elle dans le borborygme sanglant.

Il allait en atteindre le bord... Déjà un, puis deux gavials venaient d'émerger à côté de lui, leurs énormes gueules entrouvertes.

Le revolver de Tom Wills cracha un torrent de flamme, crevant les yeux des sauriens qui disparurent dans un remous furieux.

Ruisselant, mais souriant quand même, Dickson se dressa sur la

terre ferme.

— À l'autre ! dit-il, en chargeant sur ses épaules la jeune femme évanouie.

Des cris atroces leur parvinrent du fond du couloir.

Les deux hommes s'élancèrent en avant. Tom portait deux torches incandescentes. Tout à coup, ils se heurtèrent à une lourde grille : derrière elle se déroulait un spectacle de cauchemar.

Un homme se débattait encore faiblement dans un groupe d'immenses sauriens sortis des eaux. Ses bras étaient arrachés du corps, son sang coulait à flots...

— Maître ! le reconnaissez-vous ? s'écria Tom.

Dickson eut un haut-le-cœur.

C'était Riccardo Sacco.

À coups de revolver, ils tuèrent encore deux des monstres tandis que les autres s'enfuyaient.

Mais Sacco, le félon, avait cessé de vivre.

Devant le temple, la foule, ameutée par le grand prêtre, rugissait, demandant la mort des mystérieux profanateurs.

Harry Dickson, son précieux fardeau sur les épaules, courait comme un fou à travers le dédale du temple, suivi par Tom Wills haletant.

— Si jamais nous en réchappons, je veux bien avaler ma torche ! marmottait Tom, tâchant de plaisanter encore.

Soudain, ils entendirent un sourd grondement.

— On ouvre la grande porte ! s'écria Dickson.

— C'est est fait de nous ! s'écria Tom, mais je veux en tuer autant que possible avec mes dernières balles.

Ils étaient arrivés dans le fond de la grande salle et ils distinguaient vaguement, sous le vaste porche, le moutonnement de la foule.

Mais alors quelque chose d'incroyable eut lieu.

Une flamme énorme jaillit d'un brasero illuminant l'étendue dans toute sa profondeur et, dans cette clarté soudaine, se dressait Lord Laysham !

On aurait dit que tout son être palpitait de flammes blanches. Il irradiait, fulgurait comme un dieu, de courtes et éclatantes flammèches lui couraient sur les mains et sur les cheveux.

— Le dieu blanc ! hurla le peuple en se prosternant.

Mais le grand prêtre, flairant quelque subterfuge, s'élança vers lui.

Laysham se saisit de lui et le serra contre son corps.

Le yogi se débattit, mais tout en avançant vers la foule, le jeûneur le serrait davantage et Dickson vit le long corps osseux de l'Hindou gigoter étrangement.

— Parbleu ! Il l'étrangle, murmura-t-il d'une voix admirative.

Laysham avançait toujours et la foule s'ouvrit devant lui.

— Suivez-moi, s'écria l'artiste sans regarder derrière lui. Vite, mes flammes vont bientôt s'éteindre.

Dickson et Tom l'avaient rejoint et marchaient sur ses talons. La foule sidérée n'osait bouger.

— Il y a un aéroplane, dit Laysham, il est descendu derrière le temple, il faut le rejoindre.

Les dernières flammèches couraient sur ses mains.

Déjà la foule s'inquiétait. Des voix s'élevèrent pour protester, hurlant que le dieu blanc les abandonnait et qu'il fallait l'en empêcher.

Derrière eux, on entendit un bruit de course.

La forme d'un grand avion se précisait dans la nuit.

— Lancez l'hélice, Tom ! cria le détective.

Les pales gémirent, retombèrent et, tout à coup, se mirent à tourner vertigineusement.

— Tous à bord !

Ils étaient dans l'avion. Dickson déposa son fardeau vivant derrière lui dans la carlingue et se saisit de la direction.

Mais la foule arrivait, hurlante, forcenée, prête à attaquer l'aéroplane.

Harry Dickson leva la main.

Une grenade, lancée de main de maître, éclata au-dessus des têtes, fauchant quelques assistants. Il y eut un recul.

L'avion tangua et roula sur le sol uni de l'esplanade.

Quelques téméraires se lancèrent devant lui mais les pales les réduisirent en bouillie. Conduit d'une main sûre, l'avion monta vers les étoiles.

Quand ils eurent atteint une belle hauteur et que Dickson eut trouvé la bonne route, Tom Wills pensa à la femme délivrée et s'empessa de la débarrasser de ses liens.

Elle se redressa en soupirant et Tom découvrit son visage.

— Miss Mabel Bless ! s'écria-t-il.

— Lizzie ! Lizzie Sherman ! s'écria Lord Laysham.

L'hélice couvrit de son ronflement les autres paroles.

Dans le hall du *Grand Hôtel* de Bombay, peu avant leur départ pour l'Angleterre, tous quatre se trouvaient réunis devant une bouteille de Moët bien frappée.

Miss Mabel Bless – ou plutôt Miss Elisabeth Sherman – ouvrit son sac de voyage et... fut éblouie...

C'étaient de gros diamants, des saphirs, des rubis gros comme des œufs de pigeon.

— Au fond, cette immense fortune m'appartient-elle ? demanda-

t-elle à Harry Dickson.

Le grand détective approuva énergiquement de la tête.

— C'est l'habitude de ces coquins de parer leurs offrandes humaines avec des bijoux fabuleux. S'ils avaient pu faire à leur goût, les gavials auraient avalé ces pierreries et peut-être qu'ils les auraient mal digérées...

» Ce sont bien les vôtres.

— Vous voilà éperdument riche, Lizzie, dit tristement Lord Laysham, et moi, je suis pauvre entre les pauvres.

— Mon grand aimé, murmura la jeune fille, comment pouvez-vous parler de la sorte ?

— Miss Sherman sera une digne Lady Laysham, dit Harry Dickson, et je lève mon verre à votre prochaine union, à votre futur bonheur !

— Même cette fortune pourra-t-elle vous faire oublier que je n'étais qu'une simple petite artiste, une lanceuse de couteaux ?

Harry Dickson sursauta.

— Que dites-vous, Miss Lizzie ?

Lizzie rougit et se mordit les lèvres, et ce fut Laysham qui répondit pour elle :

— Lizzie était une véritable artiste, elle avait un numéro mexicain splendide, elle lançait les couteaux à vingt pas dans la cible, sans jamais la manquer !

Harry Dickson devint soudain très grave, et une violente émotion se peignit sur sa face.

— Seulement, les couteaux n'étaient pas munis sur scène d'une ficelle comme ils l'étaient dans Portman Square et dans le bouge de Singaree, n'est-ce pas, Miss Lizzie ?

La jeune fille rougit et baissa la tête.

— J'aurais voulu que vous ne le sachiez jamais, avoua-t-elle à voix basse.

Tout à coup, Tom Wills se frappa le front.

— Alors, le protecteur inconnu, c'était Miss Mabel... pardon, Miss Lizzie ?

— Elle-même, mon petit, elle-même ! répondit Harry Dickson.

Tom devint rouge comme une pivoine.

— Savez-vous ce que j'ai dit un jour à Mr. Dickson ? balbutia-t-il.

— Dites-le ! encouragea le détective en souriant.

— Que si jamais je rencontrais ce prestigieux inconnu, je lui sauterais au cou !

— Il faut tenir votre promesse, Mr. Wills ! s'écria joyeusement Lord Laysham.

— Je n'attends pas ! s'écria à son tour la future lady.

Et soudain, Tom Wills sentit les lèvres de Lizzie sur les siennes !

FIN

{1} Allusion à La maison du Scorpion, aventure à paraître dans la même série.

Voir *Les Vengeurs du Diable*, in Harry Dickson, t. IV, Bibliothèque Marabout, n° 275.

Ces faits sont authentiques. (N.D.A.)

Une autre aventure de Harry Dickson se déroule, en effet, à cet endroit : *Les étoiles de la mort*. (N.D.E.)